Revue d'Histoire Littéraire de la France

AVRIL-JUIN 1959
59e ANNÉE - N° 2

VERS OUBLIÉS DE RONSARD

Les soixante-quatorze vers que nous publions ci-après furent composés par Ronsard à l'automne de 1566, et parurent le 1er février 1567, en tête du traité *Des sacrements de l'Église catholique* du P. Emond Auger. Ce religieux était alors une célébrité de la Compagnie de Jésus. Les contemporains joignent toujours son nom à celui de Maldonat : l'un était le grand théologien, l'autre le grand orateur.

Né en 1530, à Allemant, près de Sézanne, il aborda jeune encore à Rome, en quête d'un protecteur. Ce protecteur était mort. Ignace de Loyola eut pitié de lui, le prit comme marmiton, puis lui fit achever ses études (il les avait commencées chez un oncle curé et poursuivies à Paris) ; et enfin il l'agrégea à son jeune ordre. Il deviendra, en 1564, provincial de la province d'Aquitaine.

Après avoir professé quelque temps en Italie, il fut envoyé en France. Il y exerça un double apostolat : d'enseignement et de prédication. Au premier chef il fonda ou dirigea les collèges de Pamiers, Tournon, Toulouse, Lyon, Bordeaux. Mais son tempérament fougueux le porta surtout à lutter contre les protestants. A Valence, en Auvergne, à Lyon, Metz, Toulouse, Paris, Bordeaux, son éloquence âpre et touchante lui valut de grands succès. Florimond de Raemond qui l'a bien connu dit de lui et du P. Clément Dupuy : « grands Theologiens, bons Filosophes, fort diserts, et eloquens, propres à paîtrir et repaîtrir à toutes formes et figures, les ames des auditeurs, leur arracher et arrêter les soûpirs, faire rejalir et tarir les larmes de leurs yeux, et les tourner à leur dessein et projet » [1]. Sur un autre ton et dans un autre esprit, P. de l'Estoile dit quelque chose de semblable quand il appelle Auger « ce jesuite basteleur » [2].

1. *Histoire de la naissance, progrez et decadence de l'heresie*, V, II, p. 358 (édit. de 1604). P. Mathieu le dit « le Chrysostome de la France » ; Richeome et de Lurbe « un torrent d'eloquence française ». Même témoignage de Gabriel de la Porte, qui enseignait alors à Bordeaux, cité par Bailly, 202-203.

2. *Journal de Henri III*, édit. Lenglet-Dufresnoy, 1744, t. I, p. 113. A propos de la mort du cardinal de Lorraine, mort de frénétique en réalité, P. de l'Estoile dit : « En quoy s'est montrée apertement l'impudence du Jesuite Auger, qui fit imprimer en ce tems [1575] un discours, que j'ay veu, sur la mort et dernier soupir de ce prelat..., lequel il faisait mourir comme un Ange, lui qui etoit privé de tout sens et jugement ; discours à la verité, digne de la boutique et du mestier, dont on dit qu'a eté premierement ce *Jesuite basteleur.* »

A Bordeaux en particulier son action fut, dit-on, foudroyante. Il prêchait tous les jours ; on mettait la chaire sous les orgues de la cathédrale pour faire plus de place au public et sa voix puissante portait jusqu'au chœur ; les collèges durent changer leurs heures de cours ; en un mois il ramena 400 familles à l'église romaine et fit brûler pour 20 000 écus d'or de livres protestants [1]. Cela se passait en 1571, et nous le signalons parce que l'on peut se demander (nous comptons y revenir prochainement) quelle part ont pu avoir ce Jésuite militant et ses confrères du collège de la Madeleine dans la fidélité de Montaigne à l'orthodoxie, dans son éducation théologique (très limitée) et dans ses relations avec Maldonat et la Compagnie de Jésus. Pour nous borner à son apostolat bordelais, on l'a accusé aussi d'avoir « par l'amertume de son zèle » et par fanatisme poussé au massacre des 264 protestants qui furent le 30 octobre 1572 les victimes de la Saint Barthélémy bordelaise. L'accusation de Dom Devienne est grave et paraît fondée [2], mais son panégyriste Bailly soutient, sans donner aucune précision, qu'au contraire Auger sauva des hérétiques.

Le roi Charles IX et sa mère le remarquèrent lors de leur passage à Lyon, en juin 1564. Ils le retrouvèrent à Toulouse en février 1565 [3]. En 1566, il vint à Paris, et y prêcha l'avent. Dans la dédicace de l'un de ses livres à Damville (gouverneur du Languedoc), datée du 28 novembre 1566, il dit qu'il est « n'agueres de bien loing arrivé en Cour ». Et il parle de la famille royale en témoin oculaire de leur piété : du roi quand il prie à son lever « devant une croix d'or », à la messe, à la communion ; du frère du roi, de la reine et des enfants. Il n'a garde d'oublier Catherine de Médicis dont il loue l'habilité politique.

1. N. Bailly, *Historia Vitae R. P. E. Augerii*, p. 130 ; Dorigny, *Vie du P. Auger*, p. 242 ; Dom Devienne, *Hist. de Bordeaux*, II, CXIX, p. 95 ; De Lurbe, *Chronique bordelaise*, supplément par Darnal, p. 48.

2. Dom Devienne, *ouvr. cité*, IV, XLII, t. I, p. 170 : « Cependant les premieres nouvelles qui parvinrent du massacre de Paris, ne produisirent leur effet qu'aprés que des prédicateurs fanatiques en eurent fait usage pour soulever le peuple. Edmond Augier, Jésuite, fut un de ceux qui se signalerent le plus par l'excés et l'amertume de leur zèle. Il ne cessoit d'exhorter ses auditeurs à faire quelque chose qui fût digne de leur piété. Prêchant le jour de S. Michel, il parla des anges qui sont les dispensateurs des grâces de Dieu et les exécuteurs de ses vengeances. Il assura que les massacres de Paris, d'Orléans et des autres villes, avaient été faits par le ministère d'un ange. Il blamait ouvertement Romain Mulet, procureur général, de Montferran, gouverneur de la ville, de ce qu'ils s'étaient contentés de défendre aux protestants les assemblées publiques.... Montpezat lieutenant du roi dans la Guyenne, étant venu sur ces entrefaites à Blaye, on y tua quelques religionnaires sous ses yeux, sans qu'il le désapprouvât. Alors, le Jésuite tonna plus fortement que jamais dans la chaire. » Le massacre dura trois jours et fit 264 morts.

3. Bailly, *ouvr. cité*, p. 41. Carolus rex Christianissimus, cum Lugdunum ad res hujus urbis statuendas anno millesimo quingentesimo sexagesimo quarto venisset, ubi est ab Emundo salutatus, non dubitavit... in ejus amplexum, seu parentis charissimi ruere.... Hinc studium Regis in eum, quod postea summum uit, exortum est.

A cette date, il espère la fin prochaine des guerres religieuses [1].

Ronsard, de son côté, malade au printemps de 1566, est venu à Paris à la fin de l'année [2]. C'est à cette occasion qu'il a connu le nouveau favori et qu'il a écrit les vers que nous publions, en faveur de l'un de ses livres : *Des sacremens de l'Église catholique et vray usage d'Iceus*, achevé d'imprimer le samedy premier jour de fevrier 1567 [3].

Ce livre prend rang dans une production assez abondante, toute dirigée contre les protestants. Auger avait entrepris de défendre contre eux les sept sacrements traditionnels. Pour aller au plus pressé, il publia, en 1565, un traité *de la vraye, reale et corporelle presence de Jesus-Christ au Tres sainct sacrement de l'autel*, et un traité de la messe [4]. Il aurait voulu achever l'ensemble des sacrements contestés par les hérétiques avant de rien publier d'autre ; mais son arrivée à Paris, en 1566, et l'importunité des imprimeurs l'ont décidé, dit-il, à réimprimer ses deux études en y joignant une vue d'ensemble *Des sacremens de l'Église catholique* qui contient aussi le baptême et la confirmation. Les autres traités furent publiés plus tard [5].

Les vers de Ronsard placés en tête de ce volume de théologie continuent donc, sur un ton apaisé et même bucolique, la série des pièces anti-protestantes qu'il avait composées depuis le début des guerres de religion [6].

Que ces vers soient authentiques, bien que Ronsard ne les ait signés que de ses initiales, nous le savons par le P. Nicolas Bailly, compatriote (il était de Sézanne), confrère et biographe du P. Auger [7]. Il met parmi les grands personnages qui ont loué son héros, Ronsard et Dorat.

1. *Des sacremens de l'Eglise catholique*, livre I, p. 2-6. Le P. L. Richeome a choisi cette date pour réunir en un même dialogue à Paris les Pères Olivier Manard, Auger, Maldonat et E. Hay, tous quatre alors à Paris. Ce sont les interlocuteurs de son *Immortalité de l'âme* (1621). Richeome était à cette date élève de Maldonat à Paris ; il sera en 1572 le premier professeur de rhétorique du collège de Bordeaux, fondé par Auger.

2. P. Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, p. 228.

3. La dédicace (à Damville) est datée de Paris 28 nov. 1566 ; l'avant-propos, de Paris 1er déc. 1566 ; Sommaire ; le privilège du 19 déc. 1566. Les vers de Ronsard qui nous intéressent sont placés entre le sommaire et le privilège.

4. Dédicaces à la reine mère, de Lyon 30 oct. 1565 ; et au roi, du 1er nov. 1565.

5. *Le discours du sacrement de mariage* en 1572 (dédié à Charles IX) ; la *Pénitence* et l'*Extrême Onction* en 1574.

Avant tous ces ouvrages il avait publié un *Catéchisme*, en français (1563, 1564, etc.) ; en latin (1568) ; et le catéchisme abrégé, en latin et en grec (1569) ; et encore une *Brevis Christianorum precum methodus*, 1568, 1569, 1576, 1578 (à Bordeaux). Son catéchisme eut un immense succès. Dorigny dit qu'un libraire de Paris en vendit 40 000 exemplaires en 8 ans. Inutile de dire qu'il est dirigé contre le protestantisme.

6. Ces œuvres sont connues. Voir la thèse de F. Charbonnier, *La poésie française et les guerres de religion*. Auger n'y est pas nommé.

7. *Historia Vitae R. P. Emundi Augerii*, Paris, 1652, in-8° de 227 p. C'est, avec la *Vie du P. Auger*, du P. Dorigny (Lyon, 1716), la source principale de notre étude. N. Bailly (1587-1657) nous apprend qu'il a conçu cet ouvrage dans sa jeunesse et l'a écrit dans sa maturité. Il paraît s'être bien documenté. Nous avons consulté aussi la bibliographie de Sommervogel et P. Delattre, *Les Établissements des Jésuites en France*, 1949 et suiv.

De Ronsard il traduit en latin les derniers des vers que nous allons donner [1]. De Dorat, il publie une anagramme par laquelle le grand humaniste saluait la nomination d'Auger au poste d'aumônier du roi [2]. On sait que Dorat a ré-inventé et popularisé l'anagramme et qu'il était prodigue de pièces encomiastiques [3]. Ainsi les deux poètes royaux (Dorat avait ce titre officiel et Ronsard était le poète de la cour sous Charles IX) consacraient en latin et en français l'arrivée du Jésuite à la cour (1566) et sa prise de possession de la conscience royale (1574).

En effet, lorsque Henri III rentra de Pologne pour devenir roi de France, il choisit Emond Auger pour prédicateur et confesseur. Déjà selon certains il avait été son confesseur lorsqu'il n'était que duc d'Anjou et en tout cas il avait été aumônier de son armée et il avait en cette qualité participé à la campagne célèbre de Jarnac et de Moncontour (1569) [4].

Le voilà arrivé au sommet où tendait sa pieuse ambition. « Il avait une grande ame, dit toujours Florimond de Raemond ; homme courageux, laborieux, toujours en action, qui abouchait volontiers les Roys et les Princes. Aussi fut-il fort privé de Henri troisième ». Le voilà qui assiste en qualité de confesseur au sacre de son royal client. Mais ce triomphe commença ses malheurs et nous expliquera pourquoi Ronsard et Dorat ont feint d'oublier leurs flatteuses bienvenues.

Le Jésuite en devenant confesseur du roi inaugurait une tradition qui sera longue et délicate toujours, mais qui se révéla tout de suite aussi périlleuse que décevante. Il avait ramené d'Italie et installé

1. *Historia Vitae Augerii*, p. 195. Accedunt duo poëtarum sui temporis lumina, Joannes Auratus et Petrus Ronsardus, quorum hic propter Emundi in haereticis ad fidem convertendis laborem, nautae viarum perito in mari errantes de litore ad rectam viam revocanti suis verbis comparat.

2. La pièce de Jean Dorat ne se trouve pas dans ses poésies latines (1586). Nous avons conjecturé, en procédant par élimination, qu'elle fut imprimée en tête du traité de la *pénitence et l'extrême onction* (1574) ; mais malgré des recherches assez poussées nous n'avons pu voir ce volume qui paraît rare. L'anagramme est reproduite par N. Bailly, p. 195-196. En voici le début et la fin :

Anagrammatismus
Emondus Augerius
Regi sum unus a Deo.

Regibus Isacidis olim Deus ipse Pro-
[phetas
Sceptra quibus regerent et sua facta
[dedit.
[Nathan, Orphée, Tirésias, Calchas]
Nunc quia respondent priscorum nupera
[factis
Dum rex Henricus Gallica sceptra
[tenet

Non certa sine lege poli comes datus
[es illi
Augeri, tua quod nomina versa
[probant.
Nam currenti ultro summi mandata
[Tonantis
Tu stimulos addens, ocysius ire facis.
Joannes Auratus Poëta et Interpres
[*Regius*

3. Voir Bayle, *Dict.*, art. Dorat.

4. Florimond de Raemond, *loc. cit.* ; Bailly, p. 202-203 (Dorigny, p. 203, dit que Auger était confesseur du duc d'Anjou). Sur la campagne du Poitou, Bailly, p. 66, 76-77. Il composa à cette occasion et dédia au roi, *Le pedagogue d'armes pour bien instruire un prince chrestien à bien entreprendre et heureusement achever une guerre (1568).*

dans plusieurs villes ces confréries de pénitents dont les flagellations ébahirent Montaigne lors du carême romain de 1581 [1]. En France, ces démonstrations parurent assez ridicules et relever de la bigoterie plus que de la piété. Auger réussit bien à faire prendre au roi la cagoule bleue, avec le rosaire et le fouet à la ceinture ; mais cette dévotion affectée ne pouvait faire oublier « son impiété, sa vie lubrique et abominable » pour parler comme les émissaires de l'Union au Pape [2]. La reine mère touchée surtout de l'inertie du roi devant les devoirs de sa fonction « se plaignit aigrement, dit un ambassadeur, à un certain Emond Jésuite, son conseiller préféré, que de son fils qu'elle avait fait roi, il avait fait, lui, un moine » [3]. La malignité publique fut plus féroce encore. Elle en vint à associer le nom du confesseur du roi au nom de Maulevrier, l'un des ministres de ses plaisirs. Une pièce satirique donne le titre, imaginaire, du livre suivant : *Les Rufianeries de la Cour par le conte de Maulevrier, avec les Apostilles du Pere Hemond* [4]. Le panégyriste du P. Auger ne parle guère de son rôle d'aumônier ; il l'excuse plutôt par l'exemple d'autres saints personnages qui ont joué le même rôle près des rois ; et il insiste sur ce que ce religieux ne venait à la cour qu'en cas de nécessité [5]. Pourtant le roi tenait à son confesseur puisqu'il avait sollicité du pape l'autorisation de le garder tout le temps qu'il lui plairait.

Sur le plan politique, la ligue eut vite fait de submerger le roi. Auger qui appuyait son action, avec Damville à Toulouse, avec Mandelot à Lyon, tous deux catholiques farouches, subit le même discrédit. Bailly est ici encore très discret : ces temps furent si atroces qu'il vaut mieux n'en pas parler, sauf pour louer le courage et la résignation de son héros. Dorigny, plus franc, ne cache pas que l'honneur périlleux de guider la conscience du roi compromit le confesseur près de la ligue et fut cause de tous ses malheurs. Trente ans après sa mort, le P. L. Richeome, qui lui devait beaucoup, se croyait encore obligé

1. N. Bailly, 84, Scipion Dupleix, *Hist. de Henri III*, p. 37, 108 ; P. de l'Estoile, t. I, 109, II, 554. Dorigny reconnaît l'erreur du P. Auger dans cet essai pour acclimater en France les confréries de pénitents. C'est pour répondre aux critiques que le P. Auger écrivit sa *Métanéologie* (1584).

C'est à Avignon, en 1575, que le roi s'affilia aux pénitents blancs, la reine aux pénitents noirs. La cour qui avait attendu à Lyon le retour du roi de Pologne, y séjourna deux ans à cause des troubles. Il n'est sans doute pas téméraire de supposer que Auger était avec la cour à Lyon et à Avignon.

2. Simon Goulard, *Mémoires de la ligue*, III, 319-320. Et ils ajoutaient : « Il a été si artificieux, qu'il a fait semblant d'aimer les Religieux, comme les Jésuites, les Capucins, les Feuillans, et a bati de petites chapelles et cellules, qui ont servi plus souvent de retraite de lubricité et conspiration que de devotion. » Allusion évidente aux Hiéronymites du bois de Vincennes chez qui le roi faisait de fréquentes retraites, et aux nombreuses fondations de couvents faites par Henri III.

3. Aug. Gisleni Busbequi.... *Epistolae ad Rodolphum II, imperatorem*, XX, édit. de Louvain, 1630, p. 39.

4. P. de l'Estoile, *op. cit.*, II, 82. Après l'assassinat du roi, l'auteur de *La véritable Fatalité de Saint-Cloud* faisant l'éloge de Henri III l'excuse sur ce qu'il a été « abusé par ses mignons et flatté par ses confesseurs et autres religieux. » (*Ibid.*, III, 382.)

5. Bailly, p. 157 et suiv.

de le défendre « dans le temps que tant de personnes se déchaînaient avec tant d'aigreur et d'animosité contre sa mémoire [1] ».

A deux reprises déjà, il avait failli périr par des mains huguenotes : à Valence, où le baron des Adrets lui ôta la corde du cou au pied de la potence ; à Lyon, où un complot fut découvert à temps pour le sauver. Lorsque la situation redevint dangereuse — le danger venant du bord opposé — le général des Jésuites retira l'aumônier de la cour ; ou plutôt, selon Lenglet-Dufresnoy : « La reine Catherine de Medicis (qui n'etoit point assurement scrupuleuse) en fut si scandalisée qu'elle obligea les supérieurs de ce Père à le faire sortir du Royaume ». Ce fut, je pense, au milieu de 1588 [2]. Il était trop tard. Emond Auger se retira à Lyon, où il avait tant travaillé, dans ce collège qu'il avait fondé. Mais après l'assassinat des deux Guise (déc. 1588), la ligue, en février 1589, s'empara de la ville de Lyon et en chassa le P. Auger. Il gagna l'Italie, par la vallée du Rhône. A Bologne, il apprit avec consternation l'assassinat de Henri III. Il ne lui survécut guère, étant mort à Côme, le 19 janvier 1591.

HENRI BUSSON.

P. R.

Il n'appartient à tous boire en la Castalie,
Il n'appartient d'ouyr Phoebus quand il allie
Sa Voix aux doulx accords des Muses, lors qu'au soir
Elles chantent au lut les Dieux et leur pouvoir.
Il n'appartient à tous sacrer à la memoire
De ce grand Dieu des Dieux la vertu et victoire :
Ce Dieu le seul autheur de nous et nostre bien :
Ce Dieu qui feit la terre, et qui nous feit de rien :
Il faut que tout ainsi qu'une source fertile,
Un parler emmiellé, ce grand Dieu luy distille :
Car on ne peut parler de Dieu aucunement,
Sans qu'il en soit l'autheur et le commencement.

1. Bailly, p. 163 et suiv. Dorigny, préface et p. 186, 254.

2. P. de l'Estoile, *ouvr. cit., ibid.* Texte du bref et de la lettre du pape autorisant le roi à garder le P. Auger dans Bailly, p. 166-168. Auger remit la lettre du pape au visiteur des Jésuites le 3 juillet 1588. Ce doit être la date où on lui demanda de cesser ses fonctions à la cour.

Lenglet-Dufresnoy ne nous dit pas où il a pris ce renseignement. Catherine de Médicis paraît avoir varié dans ses sentiments sur le P. Auger. Le 30 mai 1573, elle écrivait au futur Henri III de se défier du Jésuite, « car il escryt partout que vous avé promis de aystirper tous ceulx qui ont jamés ayté huguenos et qu'il le set come celuy qui cet mêlé de vostre comsense ». En 1578, au contraire, venue à Bordeaux pour l'exécution de l'édit de pacification, elle se félicite de l'aide qu'elle a reçue du P. Auger et de la « confrérie ». L'année suivante, il est son émissaire secret près du pape. Enfin, en 1582, elle demande à son ambassadeur à Venise que le P. Auger reste en Italie pour attendre le présent qu'elle destine à N.-D. de Lorette. (*Lettres de Catherine de Médicis*, IV, 225 ; VI, 40 ; VII, 182, 515 ; VIII, 53, 74.)

Or ainsi qu'un sculpteur en son ouvroir presente
Ses images taillez, quand il les met en vente,
Il ne mect toutesfois les patrons au marché,
Dessus lesquels il a ses œuvres recharché.
Ainsi Dieu qui a faict l'homme son sainct ouvrage,
Et qui nous donne à tous le ciel pour heritage,
Feit noz membres pareilz, pareilz il feit noz corps,
Et tout cela qu'en nous l'œil contemple dehors.
Mais les ames (patron à qui poinct ne s'esgalle
Le corps, qui n'est sinon une masse brutalle)
Estant l'ouvrage entier de sa divinité,
D'estre mises en vente elles n'ont merité,
Ains demeurer tousjours comme chose immortelle.
De ces ames pourtant l'une sur l'autre excelle,
Et apparoist d'autant sur l'autre, que l'autheur
Luy a voulu donner d'ornement et grandeur.
Donc ce Dieu, ce Seigneur qui feit à la naissance
De ce grand univers Adam à sa semblance :
Qui subject à la mort son propre fils a faict
De cest Adam glouton pour purger le forfaict :
Respandit de son corps comme d'une fontaine,
Son sang pour nettoyer nostre ame toute pleine
De la fange premiere et criminelz pechez,
Desquels las ! cest Adam nous avoit entachez.
En sept ruisseaux profonds la source se separe,
Ruisseaux qui ne sont point troublez d'un vent barbare,
Mais qui sont tousjours clers, plus on y va nager,
Et plus on est au fond, moins on est en danger.
Ces sept ruisseaux profonds, sept sacremens on nomme,
Le thresor et l'espoir, et seul souhait de l'homme
Qui veult d'homme mortel un jour se faire Dieu,
Et qui veult eschanger aux astres ce bas lieu.
Au long ces bords herbuz, dessus l'heureuse plaine,
La nymphe aux cheveux d'or l'Eglise se promene,
En grave majesté, de laquelle pour nous
Ce Christ, ce fils de Dieu s'est faict le vray espoux,
Appelant les Chrestiens à son heureuse feste,
Où pour les festoyer en viande il s'appreste.
Heureux qui peut son corps dedans ces eaux laver,
Heureux qui peut sa soif dans son sang abrever,
Heureux qui de mortel se peut faire revivre,
Non pas sur un pillier d'or, de marbre, ou de cuyvre,
Mais qui ne vit sinon que par heureuse mort
De ce Verbe incarné, qui rompt de mort l'effort.
Malheureux est celuy qui d'un soing infidele,
Pour vouloir tenter Dieu, les clers astres eschelle.

Il ressemble aux Geants, sur lesquels Juppiter
Feit d'un bras irrité ses foudres esclatter,
Et sur qui pour tesmoings de leur audace impure
Il renversa les monts, pour triste sepulture.
Les vices, le regret serviront de bourreau
A ces audacieux dedans l'obscur tombeau,
Ne cognoissant lá bas, pour cruelle vengeance
De leurs meschants forfaicts rien que leur conscience.
O bien-heureux qui peut l'œil vers le ciel dresser,
Et ne laisse ses pas dans la fosse glisser :
Mais plus heureux celuy, qui de la bourbe espesse,
Les pauvres desvoyez au vray sentier radresse :
Entre lesquels on void Auger tout le premier
Qui les appelle au bord, ainsi qu'un marinier
Desja ancré au port de son signal retire
Des rochers recelez l'estrangere navire.

DIDEROT ET L'INVENTION LITTÉRAIRE
A PROPOS DE « JACQUES LE FATALISTE »

La tradition présente *Jacques le Fataliste* comme une des dernières œuvres de Diderot, une de ces gerbes hâtivement liées pendant et après le voyage de Russie. Rosenkranz indique 1772, Assézat 1771. Robert Loy dans sa récente étude s'avance davantage : Diderot aurait commencé *Jacques* avant le départ pour la Russie, aurait travaillé au cours du voyage, l'aurait achevé à son retour, en 1774. Dans les tribulations de Jacques et de son maître, il faudrait même voir l'image des aventures de Diderot, « a reflection of the long trip to and from the court of Catherine » [1]. En fait, aucune confidence de Diderot ne nous renseigne sur la genèse de *Jacques*. Jean Fabre n'est pas sûr que l'annonce de « deux ou trois petits ouvrages assez gais », le 22 juillet 1773, vise expressément le *Neveu de Rameau* [2]. Serait-ce plutôt une allusion à *Jacques* ? Quant à « la petite satyre » que Diderot vient d'achever en août 1773, il s'agit probablement de la satire I « sur les mots de caractère » et non de notre roman [3]. Toute la tradition semble cependant grouper autour des années 1773-1775, la ou les rédactions de *Jacques*, croyant en fin de compte sur parole les *Mémoires* de Mme de Vandeul, repris par Assézat : « C'est pendant son séjour en Hollande et en Russie que Diderot a écrit ce livre » [4].

Par malheur, cette tradition est contredite par un document publié par Usteri et Ritter, depuis plus de cinquante ans, dans les *Lettres de Mme de Staël à Meister*, document négligé inconsidérément par la critique. En effet, une lettre de Meister père à Bodmer, datée du 12 septembre 1771, nous annonce : « Diderot a fait un conte charmant, *Jacques le Fataliste*. L'auteur en a lu l'autre jour à notre homme pendant deux heures » [5]. Ainsi, dès 1771, une première rédaction de

1. Robert Loy, *Diderot's Determined Fatalist*, King's Crown Press, Columbia University, New York, 1950, p. 58.

2. *Lettres à Sophie Volland*, éd. Babelon, Gallimard, Paris, 1938, t. II, p. 248 (cf. Jean Fabre, édition du *Neveu de Rameau*, Droz, 1950, p. xxx).

3. Lettre à Mme d'Épinay, in *Correspondance inédite*, éd. Babelon, Gallimard, 1931, t. I, p. 217 (cf. Jean Fabre, *op. cit.*, p. xxxi).

4. Diderot, *Œuvres complètes* (Garnier, 1875, t. VI, p. 8 et t. I, p. liv).

5. *Lettres inédites de Mme de Staël à Meister* (Hachette, 1903, p. 24). Aucune allusion à cette lettre de la part de Robert Loy ou d'Yvon Bélaval dans son édition de *Jacques* (Club du Livre, 1953).

Jacques existe, assez longue pour exiger deux heures de lecture ; Meister, le successeur de Grimm, en a connaissance, de concert probablement avec le cercle Vermenoux-Necker. Puisque l'ouvrage a été débité de 1778 à 1780, dans la *Correspondance littéraire*, pour le plaisir secret d'une vingtaine de privilégiés, nous disposons donc pour limiter la genèse de *Jacques* de deux dates extrêmes : 1771 et 1778. S'agit-il véritablement d'un *terminus a quo* et d'un *terminus ante quem* ? Nous ne saurions l'assurer. Diderot, postérieurement à la publication de la *Correspondance littéraire*, a pu retoucher les deux manuscrits de *Jacques* dont il disposait : celui que nous retrouverons dans le fonds Vandeul [1] et celui qu'il destine à Catherine II et que conserve le fonds de Léningrad [2]. Qui nous dit enfin que le texte de 1771, lu à Meister, n'avait pas été précédé de premières moûtures ?

Ne faudrait-il donc pas d'emblée élargir le concept de « genèse » d'une œuvre ? Puisqu'il s'agit de *Jacques*, œuvre non publiée du vivant de l'auteur, ne faudrait-il pas admettre qu'elle est en constant « devenir », tant que l'auteur vit ? Et que l'important, dès lors, est de retrouver l'idée de manœuvre originelle qui est la véritable date de naissance de l'œuvre, lui assurant cohérence, organisation, structure ? Nous n'aurons pas pour cela à chercher loin, mais à voir de près et à exagérer même la myopie de nos devanciers. *Jacques le Fataliste*, dans l'incohérence pittoresque de ses anecdotes, s'insère entre deux séries épisodiques qui lui confèrent une certaine unité : la blessure de Jacques et la scène de massage de Denise ; de l'aveu de Diderot, l'inspiration vient de Sterne [3]. Or, ces deux séries sont prises à la discussion d'Uncle Tobie et du caporal Trim dans le livre VIII du *Tristram Shandy* qui parut à Londres, d'après le *London Chronicle*, le 23 janvier 1765 [4]. Lors de son premier voyage en France, Sterne avait connu Diderot chez le baron d'Holbach et, dès le 12 mai 1762, lui envoyait les six premiers volumes du *Tristram* [5]. Il ne semble pas renouveler son geste en 1765 ; c'est Garrick, en effet, de retour à Londres le 25 avril, qui envoie à d'Holbach les tomes VII et VIII ; le baron le remercie le 16 juin 1765 : « I received with a deep sense of gratitude your kind letter and the two last volumes *of Tristram* » [6]. Est-il audacieux d'en déduire que Diderot n'a pu lire le tome VIII du *Tristram* avant l'été de 1765, et que l'intermédiaire fut probablement d'Holbach ? *Diderot n'a pu, avant 1765, concevoir l'idée d'un cycle de Jacques, capable de grouper, dans le décor lâche du roman pica-*

1. B. N., n. a. fr. 13 738. Cf. Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul* (Droz, 1951, p. 36-37).

2. Léningrad, fonds Diderot, t. XIII, in-4°, 633 p.

3. Assézat-Tourneux, *op. cit.*, p. 284 : « Voici le second paragraphe copié de la vie de *Tristram Shandy*.... »

4. Perry Curtis, *Letters of Laurence Sterne* (Oxford, Clarendon Press, 1935, p. 232).

5. *Ibid.* (Lettre à Thomas Becket, p. 166).

6. F. A. Hedgcock, *Garrick and his French Friends* (Hachette, 1911, p. 251).

resque, les innombrables anecdotes dont sa mémoire était pleine [1]. Si nous appliquons donc à *Jacques* le concept élargi de « genèse », il faut assigner à notre roman, qu'il soit virtuel, ébauché ou en voie de correction définitive, un « devenir » de près de vingt ans, de 1765 à 1784, année de la mort de Diderot. Une telle perspective ne saurait étonner les critiques de Diderot : la genèse du *Neveu de Rameau*, du *Rêve de d'Alembert*, du *Supplément au Voyage de Bougainville*, du *Paradoxe sur le comédien*, de l'*Entretien d'un père avec ses enfants* révèle chaque fois sur l'activité créatrice du philosophe le même étagement dans le temps.

I

Mais, si nous pouvons admettre que, dès la lecture de Sterne en 1765, *Jacques* « était dans l'air » et existait en puissance dans l'esprit de Diderot, comme le *Neveu de Rameau* dès l'affaire des Bouffons, nous ne disposons que d'un cadre immense, mais vide, interrompu chronologiquement par le seul repère de 1771, la lettre de Meister à Bodmer. C'est donc l'œuvre elle-même qu'il faut interroger.

Or, Jacques et son maître se meuvent dans un monde qui a tout le mouvement de la vie, mais nullement la réalité de l'histoire. Rameau le neveu a vécu ; la querelle des philosophes, celle des Bouffons, les déboires de Bertin et de la petite Hus jalonnent le dialogue du Neveu et de Diderot, précisent la poussée de l'inspiration, révèlent une cristallisation des détails et probablement un instant privilégié de la création littéraire. Rien de tel apparemment pour Jacques et son maître dont l'univers demeure parfaitement intemporel. C'est le thème de l'errance picaresque, de l'auberge, des récits, des souvenirs d'enfance. L'auberge est celle du *Francion* ou du *Roman comique* ; les récits de l'hôtesse aux voyageurs retardés par la crue de la rivière usent du même prétexte que chez la reine de Navarre ; les paysans de l'enfance de Jacques viennent peut-être du terroir langrois, mais telle page de Charles Sorel ne dédaignait pas leur patois. Rien en tout cela des souvenirs de Marmontel sur les paysans de Bort, de Rétif sur ceux de Sacy ou sur les bourgeois d'Auxerre. Diderot manifestement s'évade et revendique dans sa création la gratuité du roman, sinon la fantaisie du conte. Cette évasion est-elle possible ? Est-elle totale ? Nous ne le pensons pas.

Jamais esprit plus que celui de Diderot ne fut encombré de faits, d'anecdotes, de noms et de titres. Même dans *Jacques*, qui est son roman le plus « dépaysé », les allusions fusent et trahissent le dessein

1. La dette de Diderot à l'égard de Sterne, fortement exagérée par Charles Baldwin (« The Literary Influence of Sterne in France », *P.M.L.A.*, nº 18, 1902) et Francis Barton (*Étude sur l'influence de Sterne en France au XVIII^e siècle*, Hachette, 1911) a été réduite à ses justes limites par R. Loy (*op. cit.*, p. 32-49) et Alice Green Fredman (*Diderot and Sterne*, Columbia University Press, 1955).

primitif de dépaysement. Si Jacques et son maître sont des marionnettes, Diderot entre en scène, commente, fait s'interpénétrer le jeu intemporel et la vérité historique. Telle scène du lieutenant général de Conches nous ramène à la Normandie de M. de Croixmare et de M. de Fourmont, héros de la *Religieuse* et de *Est-il bon, est-il méchant* [1] ? Mais si l'on se souvient que Conches est le siège de forges dont Diderot tenta d'obtenir le privilège pour son gendre Caroillon de Vandeul, qui en fera plus tard le plus beau fleuron de son industrie, ne faut-il pas y voir un épisode postérieur au mariage d'Angélique (9 septembre 1772) [2] ? Quant au château de Desglands, seigneur de Miremont, n'aurait-il pas été aperçu lors du voyage de Bourbonne (juillet-septembre 1770) à proximité de Mirecourt et de Remiremont ? N'existe-t-il pas d'ailleurs une famille de Miremont, seigneurs de Gueux à deux lieues de Reims, sans doute connus des Volland de Vitry-le-François [3] ?

Outre les localisations géographiques, les allusions historiques que nous sommes à même de dater viennent se loger entre 1759 et 1772. Allusions fort maigres pour la plupart : la mort de M^me^ Infante, la princesse de Parme, fille aînée de Louis XV, en 1759 [4] ; l'ouvrage du médecin Tissot, *Avis au peuple sur sa santé*, en 1761 [5] ; l'*Émile* de Rousseau et son jugement sur les *Fables* de La Fontaine, en 1762 [6] ; le « cul de sac » honni par Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique* de 1764 [7] ; le changement de titre de William Pitt devenu Lord Chatham, le 4 août 1766, changement commenté par la *Correspondance littéraire* d'octobre 1766 [8] ; le *Compère Mathieu* de l'abbé Dulaurens qui commence à paraître en 1766 [9]. Si Diderot évoque une conversation entre Piron et « feu l'abbé Vatry », nous avons l'assurance que la page fut écrite ou revue après la mort du savant helléniste le 16 décembre 1769 [10]. La citation du *Bourru bienfaisant* de Goldoni, qui fut joué le 4 novembre 1771, offre, selon tous les éditeurs jusqu'à Yvon Bélaval, le dernier repère chronologique [11]. Repère important d'ail-

1. A. T., t. VI, p. 35.
2. Les forges du comté de Senonches furent données à bail à la société Caroillon frères en février 1774, celles du comté d'Évreux en 1783 (cf. J. Massiet du Biest, *La fille de Diderot*, Tours, 1949, p. 19 et 20). Conches est centre d'élection, bailliage et justice de police ; ses 560 feux expliquent la présence d'un « lieutenant général » (cf. Expilly, *Dictionnaire géographique*, Amsterdam, 1764, t. II, p. 436-437). Il ne peut s'agir, malgré l'opinion d'Yvon Bélaval, du petit village de Conches, près de Lagny, sur la rive gauche de la Marne, qui comptait 18 feux.
3. Famille d'origine auvergnate qui doit son nom à Miremont (Puy-de-Dôme, canton de Pontaumur), établie en Champagne, titulaire des fiefs de Berrieux, Suippes, Gueux, Belval et Goudelaincourt.
4. A. T., p. 196.
5. *Ibid.*, p. 166.
6. *Ibid.*, p. 264.
7. *Ibid.*, p. 88.
8. *Ibid.*, p. 210.
9. *Ibid.*, p. 283.
10. *Ibid.*, p. 192.
11. *Ibid.*, p. 106.

leurs, puisque postérieur à la lecture à Meister de septembre de la même année. Mais d'autres indices peuvent nous troubler. Diderot qui parle de la maladie du duc de Chevreuse ignore sa mort le 8 octobre 1771. M. de Guerchy n'est pour lui que le brillant soldat de Bohême et d'Allemagne, le prototype sans doute du capitaine de Jacques ; mais il n'est pas l'ambassadeur à Londres de 1763, l'ennemi du chevalier d'Eon, mort en 1768 [1]. Diderot, qui se souvient de l'anecdote, n'a pas présent à l'esprit le sort ultérieur des personnages. De même que dans le *Neveu de Rameau*, nombre de faits se sont cristallisés dans le temps et l'œuvre s'écroulerait à vouloir ranger ces repères en séries chronologiques.

Aucun de ces indices, même datés, ne saurait donc éclaircir le procès de la création littéraire chez Diderot. Mais il est une théorie qu'il nous faut exclure, c'est celle d'une *rédaction rapide* qui assimile souvenirs et anecdotes, le désordre de la composition reflétant le mouvement de l'imagination, la reviviscence spontanée du passé. Faut-il admettre une rédaction lente, un ouvrage repris et abandonné, abusivement gonflé de récits allogènes, où de visibles points de suture marquent l'heure où l'inspiration a fait défaut, tissu d'arlequin dont les couleurs contrastées accusent l'absence de lignes et de volonté plastique ?

II

Allons au delà d'indices chronologiques. Interrogeons l'art même de Diderot. Or, cet art est faussement naïf ; il ne reproduit pas, mais transpose la matière originelle. Et cette transposition exclut la spontanéité, donc la simultanéité entre l'anecdote racontée et l'anecdote élaborée. Une série d'exemples nous permettra de saisir le procédé.

1. A propos de Jacques blessé et harcelé par deux médecins, Diderot évoque « un de nos généraux entre Dufouart et Louis », deux chirurgiens célèbres. Les lettres à Sophie Volland précisent qu'il s'agit de Charles de la Croix, marquis de Castries, grièvement blessé en Westphalie en septembre 1762. Grimm, très lié avec lui, partit pour Francfort pour surveiller sa convalescence. Diderot connaît donc l'affaire dès 1762 ; mais c'est dans la *Correspondance littéraire* de novembre 1766 qu'apparaîtront les deux chirurgiens rivaux : « M. Louis avait opiné, dans la blessure du marquis de Castries, pour l'amputation du bras cassé par un coup de feu et il avait condamné le malade à la mort sous 24 heures, supposé que l'opération ne se fît pas sur le champ. M. Dufouart, chirurgien très habile, ne coupa pas le bras du marquis de Castries, le guérit de sa blessure et mit son confrère au désespoir de s'être trompé dans ses pronostics » [2].

1. *Ibid.*, p. 199 et 121.
2. Cf. A. T., p. 23. *Correspondance littéraire* (édition Tourneux, Garnier, t. VII, p. 154). *A Sophie Volland*, t. II, p. 12 (lettre du 3 octobre 1762).

2. « Rien ne peuple comme les gueux », dit le maître de Jacques. Le 1er octobre 1766, Grimm, rendant compte des *Recherches sur la population* de l'intendant de Rouen, La Michaudière, avait eu ce mot : « Il est d'expérience que ce ne sont pas les gueux ni les esclaves qui redoutent d'avoir des enfants. Au contraire, rien ne peuple comme eux ». Peut-on douter de l'origine de la formule [1] ?

3. Les commentateurs de Diderot ignorent l'identité du poète de Pondichéry, héros d'une des meilleures anecdotes de *Jacques* [2]. Ceci n'est pas un conte, nous répondra Grimm le 15 juillet 1763 : « M. Vignier, après avoir fait à Pondichéry un commerce lucratif pendant dix ou douze ans, est revenu en France avec la rage de faire de mauvais vers et qui pis est, de les faire imprimer. L'auteur se vante d'être :

« Des hommes le moins fou peut-être. »

Et ses poésies le prouvent. Horace, au contraire, se disait fou à lier. Et voilà précisément la mesure de la distance entre Flaccus et Vignier. » Je n'ai pu retrouver l'ouvrage, mais l'*Essai de poésies diverses* de Vignier parut, en effet, à Genève en 1765 [3]. Grimm donnera en juillet 1771, dans la *Correspondance littéraire*, une première élaboration de l'anecdote, ébauche du petit chef-d'œuvre inclus dans *Jacques* [4].

4. Se souvient-on des plaisanteries philologiques de Jacques sur le *Ventriloque* et l'*Engastrimute* ? Elles n'ont l'intérêt que de rappeler le titre exact d'un ouvrage oublié d'un certain La Chapelle, dont la *Correspondance littéraire* rendait compte le 1er juillet 1772 [5].

Ces quatre exemples montrent donc un rapport étroit entre l'inspiration de *Jacques* et deux séries chronologiques de la revue de Grimm, l'une de 1766, l'autre de 1771-1772, celle-ci contemporaine ou postérieure à la lecture de *Jacques* à Meister. Mais chaque fois, la médiocrité stylistique des articles révèle leur antériorité par rapport au roman.

1. Cf. A. T., p. 28, et *Correspondance littéraire*, t. VII, p. 132.
2. A. T., p. 43-45.
3. *Corr. litt.*, t. V, p. 339. L'*Essai de poésies diverses* ne désigne l'auteur que par l'initiale V. La *France littéraire* de 1769 orthographie son nom : Vignée.
4. *Corr. litt.*, t. IX, p. 350 : « Un de ces mauvais poètes dont Paris fourmille... apporte à M. Diderot un poème de sa composition. Le philosophe, après l'avoir lu, lui dit : « Monsieur, votre poème est mauvais, vous ne me paraissez pas riche ; si vous m'en croyez, passez aux Indes, faites fortune et puis vous reviendrez faire de mauvais vers tout à votre aise. » Au bout de dix ans, le poète reparut chez le philosophe et lui dit : « Vous ne me remettez pas, mais je vous dois un bon conseil, j'ai été aux Indes, j'en reviens avec une somme de 80 000 f et je vais faire de mauvais vers tant que je pourrai. » Il lut en même temps au philosophe un nouveau poème. Celui-ci lui dit : « Je me réjouis avec vous de votre fortune, vos vers sont aussi mauvais qu'avant votre voyage. Ainsi tout est bien. »
5. A. T., p. 224-225 et *Corr. litt.*, t. X, p. 11-12 : « M. de la Chapelle vient de publier en deux parties... un livre intitulé *Le Ventriloque* ou l'*Engastrimythe*. Il a fait signer et attester par l'épicier St Gille tous les détails qui le concernent. Mais il aurait dû se faire dire par un académicien de Paris que son titre grec est une bévue qui trahit son ignorance. »

III

Les *Lettres à Sophie Volland* viennent éclairer une deuxième série d'anecdotes transposées. Le thème de la paysanne troussée en tombant de monture est commun dans *Jacques* et dans telle histoire de Mme d'Aine racontée au Grandval, en octobre 1759 [1]. Le réflexe conditionné du cheval du bourreau qui conduit son cavalier à la potence rappelle le cheval de Brou qui l'arrêtait devant la maison de sa maîtresse : Diderot racontait l'anecdote à Sophie le 19 septembre 1767 [2]. Se souvient-on d'une autre anecdote du 7 octobre 1760 ? Diderot et l'ancien oratorien Destouches, allant dîner chez Le Breton, ramenaient en fiacre une demoiselle de petite vertu : « Mais crac. A l'entrée de la rue des Prouvaires, voilà une des soupentes qui casse et Destouches qui va donner de la tête contre celle de la fille et moi de la tête contre un des côtés du carrosse. Destouches descend par le côté renversé, moi et la demoiselle par l'autre côté à la vue de la compagnie la plus nombreuse et la moins choisie » [3]. Cinq ans plus tard, dans le *Salon de 1765*, Diderot transforme l'anecdote en estampe libertine et l'offre à un spécialiste, Baudoin, le gendre de Boucher ; le décor n'est plus la rue des Prouvaires, mais la rue Fromenteau, nullement mieux famée ; le fiacre cassé libère un moine et trois filles ; un chien poursuit le moine qui fuit pendant que les marchands et les polissons le huent [4]. Notre estampe de 1765 se retrouve intacte, légèrement édulcorée, dans *Jacques* ; ce n'est plus à Baudoin, mais à Fragonard qu'elle est offerte : « Voyez au milieu de la rue un fiacre, la soupente cassée et renversé sur le côté... Un moine et deux filles en sont sorties. Le moine s'enfuit à toutes jambes. Un caniche du fiacre s'est mis à la poursuite du moine et l'a saisi par sa jaquette. Le moine fait ses efforts pour se débarrasser du chien. Une des filles débraillée, la gorge découverte, se tient les côtes à force de rire. L'autre fille qui s'est fait une bosse au front est appuyée contre la portière et se presse la tête à deux mains. Cependant la populace s'est attroupée, les polissons accourent en poussant des cris, les marchands et les marchandes ont bordé le seuil de leurs boutiques et d'autres spectateurs sont à la fenêtre » [5].

2. La chronique du Grandval de 1760 nous offre le thème du *chien amoureux* dont M. Leif Nedergaard a fait remarquer dans *Orbis litterarum* les différents traitements [6] : deux rédactions différentes tout d'abord, bien que contemporaines, l'une destinée à Sophie Volland, l'autre à Damilaville :

1. A. T., p. 12-13 et *A Sophie Volland*, t. I, p. 79.
2. A. T., p. 63 et 73 et *A Sophie Volland*, t. II, p. 148.
3. *A Sophie Volland*, t. I, p. 129-130.
4. A. T., t. X, p. 336-337.
5. A. T., t. VI, p. 193-194. « A notre retour, porte ce sujet à Fragonard, dit le maître. » Entre temps, Baudoin était mort en 1769.
6. *Orbis litterarum, Notes sur certains ouvrages de Diderot* (t. VIII, 1-2, p. 12).

Taupin est le *chien du meunier.* Je croyais savoir aimer ; Taupin m'a appris que je n'y entendais rien et j'*en suis bien humilié.* Il a pris un goût de préférence pour Thisbé. Or, imaginez que par le temps qu'il faisait, tous les jours il venait à la porte s'étendre *dans le sable* mouillé, le nez penché sur ses deux pattes, les yeux attachés *vers nos fenêtres*, tenant ferme dans son poste incommode, *malgré la pluie* qui tombait à seaux [1].

J'ai vu un amant par la pluie, le vent, le temps affreux qu'il faisait, oublier son repos, la maison, tous les besoins de la vie et s'en venir gémir, soupirer, se coucher et passer les nuits sous les fenêtres de l'objet chéri. Vous croirez peut-être que ce galant-là est un Espagnol ? Point du tout, c'est un chien. Mais s'il faut vous en dire ce que j'en pense, je ne crois pas que tout cela se fît par un sentiment bien délicat et bien pur. Je crois qu'il y avait un peu de luxure dans le fait de Taupin. C'est le nom du galant [2].

Mais dans *Jacques*, c'est la première version qui est reprise :

Je voudrais bien que vous connaissiez le *chien du meunier ;* c'est l'amoureux de ma Nicole ; il n'y en a pas un parmi vous tant que vous êtes qu'il ne fît *rougir de honte.* Il vient de la pointe du jour de plus d'une lieue, il se plante *devant cette fenêtre.* Ce sont des soupirs et des soupirs à faire pitié. Quelque temps qu'il fasse, il reste. La *pluie tombe sur le corps ;* son corps s'imprime *dans le sable ;* à peine lui voit-on les oreilles et le bout du nez. En feriez-vous autant pour la femme que vous aimeriez le plus [3] ?

Il n'y a pas là souvenir, thème apparenté, mais lecture d'une lettre ancienne, reprise des termes, composition d'un nouveau tableau, identité du commentaire. A une date inconnue, la scène du Grandval s'est transportée dans l'auberge du Grand-Cerf : l'hôtesse a très exactement transposé le récit de Diderot à Sophie.

3. Dernier épisode enfin, anecdote apprise de Mme d'Épinay vers 1758-1760 ,sur les amours de Margency et de Mme de Verdelin. Diderot la conte à Sophie Volland, le 6 novembre 1760, et Mme d'Épinay la reprend dans ses *Mémoires* :

Vous souvenez-vous d'un trait que je vous ai raconté d'un de mes amis ? Il aimait depuis longtemps ; il croyait avoir mérité quelque récompense et la sollicitait, comme elle doit l'être, vivement. On la refusait sans en apporter de raisons. Il s'avisa de dire : « *C'est que vous ne m'aimez pas.* » Cette femme aimait éperdument. « C'est que je ne vous aime pas, répondit-elle en fondant en larmes. Levez-vous, donnez-moi la main. » Il se lève,

Je ne sais si vous avez ouï conter cette anecdote de leur roman qui est singulière. Un jour qu'il la pressait sans succès et qu'elle se refusait avec la plus grande fermeté, il eut recours à ce dépit simulé dont on ne craint les effets que lorsqu'il n'est pas fondé : « J'entends, Madame, lui dit-il, *vous ne m'aimez pas* ». Elle se mit à rire à ce propos comme d'une absurdité. Rien ne put le calmer. Elle se lève avec sang-froid, le prend par la

1. *A Sophie Volland,* t. I, p. 186 (Roth, t. III, p. 236).
2. *Corr. inédite, op. cit.,* t. I, p. 265.
3. A. T., t. VI, p. 109.

il lui donne la main, elle le conduit vers un canapé, elle s'assied, se couvre les yeux de ses mains sur lesquelles les larmes tombaient toujours et lui dit : « *Eh bien, Monsieur, soyez heureux.* » Vous vous doutez bien qu'il ne le fut pas ; non pas ce jour-là, mais un autre... [1].

main, le mène dans son cabinet : « *Eh bien, Monsieur, dit-elle, soyez heureux.* » Il le fut ou crut l'être [2].

C'est la première conclusion que reprendra Diderot dans la scène finale des amours de Jacques : « Jacques était levé, Denise était assise à côté de lui. Ils gardaient le silence, ils avaient l'air de se bouder et ils se boudaient en effet. Jacques avait tout mis en œuvre pour résoudre Denise à le rendre heureux et Denise avait tenu ferme. Après ce long silence, Jacques pleurant à chaudes larmes lui dit d'un ton dur et amer : *C'est que vous ne m'aimez pas.* Denise dépitée se lève, le prend par le bras, le conduit brusquement sur le bord du lit, s'y assied et lui dit : « Eh bien, M. Jacques, je ne vous aime donc pas ; eh bien, M. Jacques, faites de la malheureuse Denise tout ce qu'il vous plaira ». Et en disant ces mots, la voilà fondant en pleurs et suffoquée par les sanglots. « Dites-moi, lecteur, ce que vous auriez fait à la place de Jacques ? Rien. Eh bien, c'est ce qu'il fit » [3].

Là encore, l'identité des termes suppose la lecture de l'ancienne chronique du Grandval. Mais nous savons aussi que Diderot révisa, vers novembre 1770, les *Mémoires* de M^me^ d'Épinay. Rien d'étonnant si l'épisode est entré tout vivant dans *Jacques le Fataliste.*

IV

De l'anecdote au conte ou à la nouvelle il n'y a qu'un pas. C'est le cas de l'*histoire du Père Hudson*, un des plus curieux bourgeonnements de notre étrange roman. Je ne connais pas dans Diderot de figure aussi vigoureusement taillée que celle de ce prieur de l'ordre des Prémontrés. Devant le cynisme du personnage, nous pourrions croire quelque temps au pamphlet anticlérical ; puis les mots, les gestes, la précision des détails emportent notre conviction. *L'abbé Hudson a vécu et Diderot l'a connu.*

1. De quels repères disposons-nous ? *Le Père Hudson réforme le couvent de Paris* ; de fait, le collège des Prémontrés, rue Hautefeuille, sous le titre de Sainte-Anne, était dirigé par un prieur et comptait

1. *A Sophie Volland*, t. I, p. 191 (Roth, t. III, p. 244).
2. *Mémoires de M^me^ de Montbrillant* (éd. G. Roth, Gallimard, 1951, t. III, p. 94). MM. Babelon et Roth ne rapprochent que les deux premiers textes.
3. A. T., t. VI, p. 283-284.

une vingtaine de religieux [1]. Le Père Hudson exclut les Jansénistes *malgré le jansénisme du général* : de fait, Dom Bruno Bécourt, élu général en 1741, et mort à Paris le 21 décembre 1757, était suspect de jansénisme [2]. Le Père Hudson obtient la *faveur de Boyer*, évêque de Mirepoix [3], ce qui nous permet de dater les faits de 1743 à 1755, puisque Boyer prit la feuille des bénéfices à la mort de Fleury et mourut lui-même le 20 août 1755. A ces qualités politiques, Hudson joint une paillardise peu commune. Le guet le surprend chez une courtisane ; il s'en dégage. Soupçonné par deux commissaires du général [4], il organise chez une fille, faubourg Saint-Médard, un traquenard odieux ; les deux moines sont surpris par un commissaire de police et conduits au Petit Châtelet. Hudson part pour Versailles et obtient de Boyer la libération de ses victimes. « Quelques mois après, il fut pourvu d'une riche abbaye ». Jusque là, Diderot semble organiser des souvenirs anciens, datant de son séjour rue Mouffetard ou rue de la Vieille Estrapade, donc antérieurs à 1754.

2. Mais l'histoire rebondit. Une des victimes d'Hudson « était un jour chez la dame d'un château, situé entre Châlons et Saint-Dizier, mais plus près de Saint-Dizier que de Châlons et à une portée de fusil de l'abbaye d'Hudson. La dame lui dit : « Nous avons ici votre ancien prieur ; il est très aimable, mais au fond, quel homme est-ce ? — Le meilleur des amis et le plus dangereux des ennemis ». Et voici Hudson qui apparaît au château en galante compagnie, essaie quelque temps de jouer au tartuffe en reconnaissant sa victime, puis lance brusquement : « Vous vous foutez de moi et vous avez raison » [5]. L'histoire est belle, mais ce sont les précisions géographiques qui nous retiennent. Ce château entre Châlons et Saint-Dizier n'est autre que le château *d'Isle* et la *dame du château est M*me *Volland, la mère de Sophie.* Diderot y a séjourné à la fin d'août 1759. La deuxième incarnation d'Hudson aurait-elle quelque réalité ?

Dans *Jacques*, sa victime le raille sur sa compagnie féminine :

1. Il s'agit du *Collegium Praemonstratense* de la rue Hautefeuille, au croisement de la rue des Cordeliers. Au début de la Révolution, le prieur Daniel de la Croix y dénombrait 8 chanoines réguliers, 8 prêtres et 1 sous-diacre (cf. Dom Beaunier, *La France monastique*, Poussielgue, 1905, t. I, p. 122, et Dom Auger, *Archives de la France monastique*, Poussielgue, 1906, p. 39). Il ne faut pas le confondre avec les Prémontrés de la Croix-Rouge qui appartenaient à la Congrégation de Lorraine.

2. Cf. *Gallia christiana*, t. IX, p. 662 et surtout Berthe Ravary, *J. B. L'Ecuy dernier abbé général des Prémontrés* (Grasset, 1955, p. 48).

3. A. T., t. VI, p. 185.

4. Détail exact. L'ordre de Prémontré comportait 29 provinces ou *Circaries* Dans chaque circarie, ici, la province de France, deux *visiteurs*, députés par le chapitre général, inspectaient et résolvaient les cas disciplinaires. Richard, l'un des visiteurs dans l'affaire Hudson, serait-il un nom réel ? La cour de France, à la mort de Dom Bruno Bécourt, recommandait en 1758 le procureur général de l'ordre, un certain Richard (cf. B. Ravary, *op. cit.*, p. 48), pour le généralat (cf. aussi J. Souchon, *De l'intervention royale dans les élections des Prémontrés*, Mem. soc. acad. de Laon, t. XXVIII, p. 278-280). L'élu en 1758 sera Dom Parchappe de Vinay.

5. A. T., t. VI, p. 191 et 192.

« Demeure-t-elle loin du Moncetz ? Son époux est-il jeune ? [1] » Que vient faire ce toponyme mystérieux et oiseux dans le roman ? Or, Moncetz existe, à une portée de fusil d'Isle-sur-Marne, sur la rive droite de la rivière, à 11 kilomètres au sud-est de Vitry-le-François. Une petite abbaye de l'ordre de Prémontré y avait été fondée en 1142. L'abbé Nicolas Canelle avait reconstruit l'église avant sa mort, en 1728 [2]. Le 10 avril 1752, l'abbé *François Durier* en avait pris possession et devait y mourir en 1767 [3]. Son excellente administration lui avait fait classer les archives dès son arrivée et le répertoire de 1752 est toujours aux archives de Châlons [4]. *L'abbé François Durier serait-il donc le Père Hudson* ? La victime qui reconnaît l'ancien prieur des Prémontrés de Paris dans cet abbé galant, serait-ce, sous le visage de Richard, secrétaire du marquis des Arcis, Diderot lui-même, arrivant de Langres en août 1759 ? Les dates concordent parfaitement : en 1752, François Durier a pu bénéficier de la faveur de l'évêque de Mirepoix et Diderot a fort bien pu connaître les frasques d'un prémontré dans le quartier de Saint-Médard qu'il habitait encore.

3. Conjecture aventureuse, dira-t-on ? Diderot, sans aucun scrupule, pouvait fixer géographiquement une anecdote scandaleuse pour lui donner un décor de vérité. L'abbé Durier fut peut-être un saint homme et Diderot, une fois de plus, un mystificateur. Une série de lettres de Diderot, échelonnées de 1760 à 1762, devrait nous détromper. Chaque été, la famille Volland réside au château d'Isle ; et chaque année Diderot, dans ses lettres à Sophie, fait des allusions ironiques aux galanteries de l'abbé Durier et à la paillardise du « moine blanc » [5]. Mais une lettre du 14 juillet 1762 est plus nette encore : « C'est un homme sans aucune sorte de religion. Il rit intérieurement de la vertu. Il nous regarde, nous autres gens de bien, comme de bonnes dupes. Je gage que si un jour à table vous le lui disiez en plaisantant, il ne s'en défendrait pas trop ; surtout si vous avez la politique perfide de

1. *Ibid.*

2. Tous nos renseignements sur Moncetz proviennent de la *Gallia Christiana* (t. IX, p. 975), de Raphaël Van Waefelghem, *Répertoire des sources imprimées et manuscrites sur l'histoire des monastères de l'ordre des Prémontrés* (Bruxelles, de Wit, 1930, p. 168, n° 382) et de Dom Cottineau, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés* (Macon, Protat, 1937, t. II, p. 1880). Mais nous remercions aussi de leur précieux concours Dom Norbert Backmund, de l'abbaye d'Averbode, et M. René Gandilhon, archiviste en chef de la Marne.

3. *Archives départementales* de la Marne, G. 79, folio 207 : 10 avril 1752, prise de possession de l'abbaye de Moncetz par François Durier. La *Gazette de France* annonce sa nomination le 19 février 1752.

4. *Archives de la Marne*, série H (non classée). Dom Backmund signale en 1768 six religieux à Moncetz et des revenus de 2946 livres à la veille de la Révolution. Expilly (*op. cit.*, t. IV, p. 818) indique 4000 livres de rente. Ce n'était pas, quoiqu'en dise Diderot, « une riche abbaye ».

5. *A Sophie Volland*, t. I, p. 106, 10 septembre 1760 (« l'*abbé Dumoncet* ») ; t. I, p. 221, 28 septembre 1761 (« Vous souhaiteriez que le *moine blanc* et Morphyse s'entendissent ? ») ; t. I, p. 236, octobre 1761 (« Qui amant, *ipsi sibi somnia fingunt.* Le *prémontré* vous expliquera cela tout courant ; ce latin est encore à sa portée. Si cependant il s'était promis de plaire à l'une ou à l'autre, il prendrait cela pour un persiflage »).

lui laisser entendre que vous n'êtes pas trop loin de cette morale » [1]. Un mois plus tard, lors d'un incendie au château, l'abbé Durier se montre excellent voisin. Diderot en conçoit quelque aigreur : « Après vous avoir montré tout son dévouement dans le moment périlleux, il se croira obligé de politesse à vous faire compagnie les jours qui suivront. Il sera bien fier d'avoir pu vous être bon à quelque chose » [2]. Le 24 octobre de la même année, Diderot ironise encore sur le rôle de l'abbé au château : « Mes amies, jouissez bien de votre solitude... Profitez bien de l'absence de celle qui vous sépare pour vous unir plus intimement. Une mère éloignée, deux filles absentes et point d'abbé de Moncetz auprès d'elles. Abbé de Moncetz, que faites-vous ? Où êtes-vous [3] ? Dès lors, l'abbé disparaît de la correspondance avec Sophie qui présente d'ailleurs une coupure de trois ans, de 1762 à 1765.

4. Nos conclusions doivent être nettes : François Durier, abbé de la petite abbaye prémontrée de Moncetz, est, depuis 1752, le commensal du château d'Isle ; Mme Volland est pieuse et la campagne est pauvre en gens d'esprit. Diderot a connu le personnage en août 1759. C'est un libertin, cynique et paillard, mais qui évite le scandale ; au demeurant, bon voisin et parfait honnête homme. Diderot a-t-il reconnu en lui un moine inquiétant du quartier Saint-Médard, devenu galant ermite en Champagne ? Je le croirais volontiers, car son séjour de 1759 à Isle fut trop court pour percer à jour le personnage et justifier les conseils ultérieurs à Sophie. L'étonnement de Richard fut probablement celui de Diderot et le « Vous vous foutez de moi et vous avez raison » fut peut-être réellement prononcé.

C'est ainsi que *Jacques le Fataliste* utilise au gré de ses méandres les souvenirs de Diderot. Dans cette lourde expérience humaine, Diderot se laisse séduire par les figures de proue, par les originaux, par les destins d'exception. François Durier, abbé de Moncetz, est mort en 1776, ignoré de tous. En 1789, il n'y avait plus que cinq religieux à Moncetz et l'année suivante l'abbaye fut mise en vente. De nos jours, il n'en subsiste plus rien qu'une petite maison sans aucun caractère. Mais grâce à Diderot, François Durier est devenu le prestigieux abbé Hudson, qui, en d'autres temps, d'autres lieux, aurait été Borgia ou Farnèse et dont les intrigues à l'italienne et les amours ténébreuses auraient ravi le créateur de Vautrin et l'auteur de la *Chartreuse*.

V

Ce ne sont là que quelques secrets percés. Tant d'autres nous restent obscurs. Mais un jour viendra où nous connaîtrons Mme de la Pommeraye, le marquis des Arcis, le chevalier de Saint-Ouen, comme nous

1. *Ibid.*, t. I, p. 241.
2. *Ibid.*, t. I, p. 276 (22 août 1762).
3. *Ibid.*, t. II, p. 25. Je suggérerais la correction « deux filles *ensemble* » malgré l'accord des manuscrits (cf. *Correspondance*, édit. G. Roth, t. IV, p. 206).

connaissons Gousse, Prémontval et sa femme, Guerchy et l'abbé Durier [1]. L'essentiel est de déceler peu à peu comment procède chez Diderot l'*invention littéraire* : la connaissance de ces procédés, éclairés par l'étude minutieuse des épisodes, par la découverte des personnages réels, par la répétition plus ou moins élaborée des thèmes [2], n'a pas seulement l'avantage de nous révéler comment fonctionne un grand esprit, comment un texte, pour reprendre le mot de Jean Fabre, « reste en fusion » pendant des années avant d'acquérir sa forme dernière ; mais aussi, lorsqu'à ces critères internes s'ajoutent l'étude des manuscrits, les allusions extérieures à l'œuvre, les exigences chronologiques de la biographie, de nous dessiner avec quelque chance d'exactitude les pulsions génétiques de l'ouvrage.

1. Qu'avons-nous appris en effet ? Que *Jacques le Fataliste* existe en puissance dès la lecture de Sterne en 1765, mais qu'une première étape s'achève en septembre 1771, lorsque Diderot lit à Meister la première version du roman. Aucun manuscrit ne nous l'a transmise ; mais nous pouvons sans peine conjecturer qu'elle comportait déjà les trois thèmes centraux des amours de Jacques, du fatalisme et, en partie, de la technique du roman. Deux séries d'anecdotes s'y accrochent, issues non pas de *souvenirs*, mais de *lectures*, celle de la chronique du Grandval des années 1760 et 1762, celle de la *Correspondance littéraire* de 1766.

2. Une deuxième gerbe d'anecdotes est postérieure à la lecture à Meister, inspirée par l'actualité littéraire, mais aussi par la rédaction du journal de Grimm, de 1771 à 1773 : c'est l'allusion au *Bourru bienfaisant* de Goldoni, au *Ventriloque* de La Chapelle ; c'est aussi probablement la reprise du poète de Pondichéry. Dernier indice plus tardif : lorsque Diderot renvoie le lecteur à l'éditeur des ouvrages de Piron, il faut admettre que Piron est mort (21 janvier 1773) et que l'allusion regarde Rigoley de Juvigny visé par un article de la *Correspondance littéraire* du même mois, sinon peut-être la publication des *Œuvres* en mars 1775 [3]. Lorsque le *Supplément au Voyage de Bougainville*, écrit en automne 1772, mentionne Tanié, M^lle^ de la Chaux et M^me^ de la Carlière, mais ignore M^me^ de la Pommeraye, on pourrait en conclure que l'épisode le plus célèbre de *Jacques* n'était pas encore

1. Même désir et même opinion dans un excellent chapitre de Georges May, *Quatre visages de Diderot* (Boivin, 1951, p. 164 et 166 et *passim*).

2. Les exemples à tirer de *Jacques* n'ont pas été tous exposés dans l'étude présente. Le thème de la mélancolie de l'adolescence, propice aux vœux religieux (*Jacques*, A. T., p. 182), rappelle la lettre à Sophie du 20 septembre 1760 (*op. cit.*, t. I, p. 113). « Le serment d'immutabilité de deux êtres de chair » est commun à *Jacques* (*ibid.*, p. 117) et au discours d'Orou dans le *Supplément au voyage de Bougainville* (éd. Garnier, 1956, p. 480).

3. A. T., t. VI, p. 192. Cf. *Corr. litt.*, t. X, p. 165 (janvier 1773) : « Un certain Rigoley de Juvigny s'est emparé de ces papiers par l'ascendant qu'il a pris sur la nièce de Piron.... Comme il fait le bigot, il supprimera bien toutes les petites gaillardises du vieux fou. » Les *Œuvres* de Piron sont annoncées dans la *Corr. litt.* de mars 1775 (t. XI, p. 51), mais paraîtront avec le millésime 1776.

écrit [1]. Il faudrait donc admettre une deuxième étape à l'époque du voyage de Russie, 1773-1774 : durant les loisirs de Hollande, Diderot aurait « bourré » sa première version d'anecdotes nouvelles. Je verrais volontiers cette deuxième version dans le *manuscrit du fonds Vandeul*, à condition de ne pas tenir compte de la censure des héritiers de Diderot qui ont supprimé ou modifié les noms propres et imposé des corrections de décence [2].

3. La comparaison du manuscrit Vandeul et du manuscrit de Léningrad nous impose l'idée d'une troisième étape. Si nous délaissons la centaine de variantes qui les séparent et qui traduisent le plus souvent une amélioration du texte, nous remarquerons que Diderot ajoute six épisodes absents du manuscrit Vandeul : une page sur le thème de l'*inutile prudence*, l'histoire de *M. Le Pelletier d'Orléans*, la *fable de la gaine et du coutelet*, *l'estampe du carrosse cassé*, *l'histoire impudique de Suzon*, l'*éloge de l'obscénité*. Plus curieux encore, ces six épisodes, dans le manuscrit de Léningrad, sont sur feuilles volantes non paginées, un astérisque marquant le point d'interpolation. Ces interpolations existant dans le texte classique édité par Buisson, en 1796, et issu de la *Correspondance littéraire*, il faut donc admettre une troisième version et d'ultimes retouches, antérieures à 1787, date des premières livraisons du journal de Grimm et Meister [3].

VI

Cette vision de la genèse de *Jacques* est-elle définitive ? Nous ne le croyons pas. L'édition Assézat-Tourneux a utilisé un manuscrit Dubrunfaut, aujourd'hui égaré, qui nous aurait rendu de grands services [4]. Le manuscrit de Léningrad porte deux corrections autographes de Diderot dont l'interprétation est délicate [5]. L'étude minutieuse des variantes soulèverait encore bien des problèmes.

Mais quelque chose nous semble acquis. La genèse de *Jacques* apporte, sur les procédés de l'invention littéraire chez Diderot, un témoignage qui confirme ce que nous savions par l'étude du *Rêve de d'Alembert* ou du *Paradoxe sur le comédien*. Car il s'agit bien de procédés. On ne saurait parler à propos de Diderot d'*activité mythique ou fabulatrice*, mais d'une *construction déformante* de souvenirs ou d'anec-

1. Cf. *Voyage, op. cit.*, p. 515.
2. Notre opinion sur le ms Vandeul s'est modifiée depuis notre compte rendu de l'édition Bélaval (*R. H. L.*, 1955, p. 78). Il nous paraît difficile de distinguer les épisodes *absents* du ms, parce que non composés encore, des épisodes *exclus* par raison de décence.
3. Signalons enfin que l'édition Buisson de 1796, tirée probablement de l'exemplaire de Berlin de la *Corr. litt.*, a ses variantes propres par rapport aux mss Vandeul et Léningrad.
4. Cf. A. T., t. VI, p. 8.
5. *Ibid.*, p. 154, réplique de M^me^ de la Pommeraye (« Si le mien m'était infidèle ») et p. 287 (paragraphe de conclusion).

dotes déjà recueillies. Le fonds Vandeul nous les révèle souvent à l'état brut, non utilisées, mais en instance d'emploi. Diderot n'a jamais cru, au contraire des romantiques, à une imagination réellement créatrice et ses pages sur la poésie, en 1758, ne doivent pas nous égarer. L'inspiration est pour lui une chaleur, une musique intérieure qui réveille les souvenirs assoupis, mais elle n'exclut pas l'utilisation rationnelle d'une matière pré-littéraire déjà étiquetée. « Tout le délire de cette faculté se réduit au talent de ces charlatans qui, de plusieurs animaux dépecés, en composent un bizarre qu'on n'a jamais vu en nature », dit Bordeu dans le *Rêve de d'Alembert* [1]. C'est une conception toute empirique de l'activité de l'esprit sur laquelle Diderot n'a jamais varié. Le risque à courir est de faire de l'œuvre littéraire une « mosaïque » ou, comme Diderot l'avoue, « une insipide rapsodie de faits » ; *Jacques le Fataliste* n'échappe pas toujours à ce reproche. Mais, nous dira-t-il, « le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise » [2]. Seul Diderot pouvait tirer *Jacques* de Sterne, des anecdotes du Grandval ou de la chronique parisienne. Encore une fois, c'est Stendhal que nous évoquerons à propos de la « création » chez Diderot. Pour être un grand romancier, Diderot ne manquait ni de matière, ni de génie, mais, au contraire du consul de Civita-Vecchia, de loisir, d'ennui et de solitude.

P. Vernière.

1. *Œuvres philosophiques* (Garnier, 1956, p. 369).
2. *Ibid.*, p. 368.

LE RETOUR DE CHATEAUBRIAND A LONDRES EN 1796

Chateaubriand quitta le Suffolk très probablement en juin 1796, car le 1er juillet il se trouvait à Londres [1]. Il logea d'abord au 50 Rathbone Place, une ruelle à laquelle on accédait à la fois par Oxford Street et Tottenham Court Road [2]. Que d'êtres et de sites attachants n'avait-il pas laissés dans le Suffolk ! Plus tard, lorsqu'il se penchera sur son passé, il saura communiquer aux souvenirs qu'il avait gardés de ce coin de la province anglaise, ses regrets et toute la séduction de son grand art. Mais en 1796, il devait plutôt avoir hâte de regagner Londres. Sa vie en province n'avait pas été dépourvue d'agréments. Toujours est-il qu'à la longue, et malgré les émotions qu'il avait pu y éprouver, elle devait se révéler d'une incurable monotonie. Déjà en 1795, dans sa *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages*, il avouait à son correspondant anonyme : « Peu de gens me comprennent ici [3]. » Deux ans plus tard, dans la préface de l'*Essai*, il ira jusqu'à écrire qu'il avait travaillé à cet ouvrage « retiré à la campagne, sans un ami à consulter, sans personne qui pût m'entendre » [4]. Aveu significatif. Et dans une note manuscrite de « l'exemplaire confidentiel » de l'*Essai*, il écrivait encore vers 1797 ou 1798, se rappelant la proposition que lui avait faite un riche propriétaire des environs de Bungay : « M. Beding[field] m'avoit proposé de me donner le petit temple dans un parc, mais on voit trop de monde dans cette maison. J'aurois été assiégé sans cesse d'importuns et de visiteurs. D'ailleurs ces femmes n'ont pas le sens commun, elles sont ignorantes et mal élevées ; en un mot, cela ne pouvoit me convenir [5]. » L'écri-

1. Ce qui ressort d'une lettre de Chateaubriand adressée au marquis de Montaigu et datée de Londres, le 1er juillet 1796. Cette lettre est publiée dans la *Correspondance générale de Chateaubriand*, t. V, Paris, E. Champion, 1924, p. 233.
2. Voir *ibid.*
3. Il y a lieu de replacer cette phrase dans son contexte : « Lorsque mes pensées se reportent vers le passé, je sens si vivement le poids de mes peines, que je ne sais ce que je deviens. Pardonnez à cet épanchement de mon cœur. Il y a tant de charme à parler de ses souffrances quand ceux qui vous écoutent peuvent vous comprendre ! Peu de gens me comprennent ici » (*Œuvres complètes*, t. XXII, Ladvocat, 1828, p. 4).
4. *Œuvres complètes*, t. I, Ladvocat, 1826, p. 5.
5. *Œuvres complètes*, t. I, Garnier, s. d., in-8°, p. 510, n.

vain parle de Bedingfield, il parle également de quelques femmes qu'il a connues dans le Suffolk et qui déjà sont devenues « ignorantes et mal élevées ». Des Ives, de Charlotte, il ne dit mot. Il ne les associe ni à ses regrets du passé ni à ses rêves d'avenir : c'est, sans doute, qu'ils ne tenaient pas alors dans sa vie la place de choix qu'il leur assignera volontiers un quart de siècle plus tard dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. M. Jean Pommier l'a remarqué : « Cet épisode serait-il ce qu'il est sans les visites de Mrs Sutton en 1822 ? [1] »

Quel contraste, en effet, entre la province et la capitale ! Et quelle joie pour l'exilé de retrouver à Londres ses compatriotes, de suivre régulièrement avec eux les nouvelles qui parvenaient de France, de pouvoir surtout mettre un terme à ces recherches historiques auxquelles il avait consacré tant de veilles. La situation internationale n'était pas propice, mais après tout, le jour du retour ne lui paraissait peut-être pas très lointain en cette année 1796, car l'exilé vit constamment dans un état d'âme qui est fait d'angoisses réelles et d'espoirs trompeurs.

Son premier souci fut d'assurer ses moyens d'existence. Une ressource s'offrait tout naturellement à lui : l'aide que le gouvernement britannique faisait distribuer aux émigrés par l'intermédiaire du *Comité français*. Chateaubriand n'avait donc qu'à se faire réinscrire sur les listes de ce Comité qui l'avait généreusement aidé en 1793 [2]. Mais ce qui était facile en 1793 ne l'était plus en 1796.

Les listes établies en 1793 avaient le caractère d'une improvisation. On y inscrivait à la hâte les noms de ceux qui étaient signalés au Comité. C'est ainsi qu'en novembre 1793 on avait pu aider 375 personnes [3]. Le gouvernement avait accordé alors, selon les propositions du *Comité anglais*, organisme qui servait d'intermédiaire entre le Comité français et le Gouvernement anglais et la Trésorerie, 560 livres avec l'espoir que cette somme allait satisfaire les besoins les plus urgents de l'émigration laïque [4]. Mais la somme n'avait pas suffi. En décembre, le nombre des émigrés inscrits sur les listes s'éleva

1. Lettre de M. Jean Pommier à M. Maurice Levaillant publiée dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition du Centenaire..., établie par Maurice Levaillant, t. III, deuxième édition [1950], p. 718.

2. Le 23 novembre 1793 il avait notamment reçu 3 livres et 6 pence (voir *Public Rec. Office*, T. 93/29, p. 4). C'est le regretté F. Baldensperger qui fit d'abord allusion à l'aide accordée à Chateaubriand en 1793 (*Le Mouvement des idées dans l'émigration française...*, t. I, Paris, Plon, 1924, p. 20, n.). M. E. Beau de Loménie en précisa le montant (*Chateaubriand et le « Literary Fund »*, *Revue de littérature comparée*, 1925, p. 488).

3. Voir la lettre de Charles Long, secrétaire de la Trésorerie, en date du 14 décembre 1793, adressée au Comité anglais pour l'aide aux émigrés, reproduite dans le procès-verbal du Comité anglais, réunion du 19 décembre 1793 (*Public Rec. Office*, T. 93/1). En réalité, outre les 375 émigrés laïcs régulièrement inscrits sur les listes du Comité français, des secours supplémentaires, provenant de souscriptions, furent distribués d'une manière occasionnelle à 145 autres émigrés laïcs (« ceux-là capables de porter les armes »), ce qui porte le nombre total des Français laïcs qui furent aidés en novembre 1793 à 520 (voir *ibid.*).

4. Voir *ibid.*

à 412 [1]. Le baron de Nanciat en demandant la reconduction du budget de décembre pour le mois suivant remarquait avec mélancolie dans son rapport : « La somme de L 603.15 qu'il faut pour Janvier, augmentera encore sans doute chaque mois, parce que d'un Jour à l'autre ceux des Émigrés qui se sont soutenu par leurs propres moyens, les ayant épuisés sont forcés de demander Le secours qu'accorde le gouvernement. le nombre de ceux qui y sont admis ne diminura pas puisque il n'y a que des vieillards, des infirmes, des femmes, des enfants dont aucun ne peuvent servir [2]. » Nous savons que la dernière observation ne répondait pas tout à fait à la réalité des faits, mais ce n'était pas le moment de se répandre en déclarations optimistes auprès des autorités anglaises. En effet, en janvier le nombre des émigrés secourus s'éleva à 439, en février à 490, en mars à 545 et les dépenses que cette aide exigea atteignirent le dernier mois la somme de 956 livres, 15 shillings et 5 pence [3]. L'évêque de Léon allait sonner la cloche d'alarme quelques mois plus tard auprès du *Comité anglais* [4]. Devant le mouvement croissant du nombre des émigrés qui étaient portés sur les listes de secours, le gouvernement se vit obligé en mars de doubler la subvention en la fixant à 1 000 livres et de couvrir le déficit des mois précédents. Mais il tint à mettre en garde les deux comités en leur exprimant son intention de ne pas dépasser cette somme [5]. Il établit également quelques règles qui devaient présider à la distribution des secours. Les enfants des deux sexes jusqu'à l'âge de 14 ans et les domestiques touchaient une livre et deux shillings par mois. Les filles depuis l'âge de 14 ans et les femmes recevaient une livre et onze shillings et demi. La même somme était allouée aux garçons entre 14 et 16 ans et aux hommes au-dessus de 50 ans. Que devenaient, dans ces conditions, les hommes entre 16 et 50 ans ? Ceux-là pouvaient être aidés seulement si eux-mêmes ou leurs femmes étaient malades, ou bien s'ils devaient s'occuper

1. Voir le procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 9 janvier 1794 et la lettre qui fut alors adressée à Charles Long, secrétaire de la Trésorerie (*Public Rec. Office*, T. 93/1).

2. Rapport du Baron de Nanciat, en date du 8 janvier 1794 lu au Comité anglais à sa réunion du 13 février 1794 à Free Masons Tavern (Procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 9 janvier 1794, *Public Rec. Office*, T. 93 /1).

3. Voir le Registre de Comptabilité du Comité pour l'année 1794 (*Public. Rec. Office*, T. 93 /29, Part. I, f° 8).

4. Voir le « Rapport de M. l'Évêque de Léon au Comité, pour Servir de Motif et de Base à la demande qu'il est necessaire de faire au Gouvernement, d'une augmentation aux L. 1 000 qu'il avoit accordé au mois de Mars dern » (Procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 23 juillet 1794, *Public Rec. Office*, T. 93 /1).

5. « Le gouvernement en annonçant au Comité Anglois, qu'a compter du premier de Mars 1794, il accordoit une Somme de 1 000 L par mois, pour etre distribué tant [en] Secours ordinaires [qu'] extraordinaires aux Emigrés français réfugiés en Angleterre, qui n'ont pas d'autres moyens de Subsister, a annoncé en même temps que cette Somme Seroit fixe, et ne Seroit plus augmentée dans aucun cas, pour qu'elle puisse Suffire aux besoins les plus pressants » (voir lettre au nom du Gouvernement signée par P. Metcalfe et W. Pepperell, adressée au Comité français et insérée dans le Procès-verbal de la réunion du 19 mars 1794 du Comité anglais [*Public Rec. Office*, T. 93 /1]).

de leurs enfants, au cas où la mère serait empêchée de le faire [1].

Restaient les hommes valides et libres des obligations familiales dont il vient d'être question. Le Comité, en principe, ne les prenait pas sous sa protection. Certes, les difficultés où se débattaient les émigrés imposaient certaines exceptions dans l'application de ces règles. Ainsi, dès le 19 mars 1794 on admit qu'on pouvait leur accorder, mais très rarement, un secours d'urgence [2]. Grâce à l'intervention du comte de Plouer, Chateaubriand, profitant de cette clause, avait reçu en août 1794, et alors qu'il se trouvait à Beccles, un « secours extraordinaire » de deux livres et deux shillings [3]. Au moment même où ces règles devaient entrer en vigueur, mars 1794, on avait également admis qu'il convenait d'aider les volontaires qui étaient enrôlés dans le corps expéditionnaire de Lord Moira, mais qui n'avaient pas encore rejoint ce corps [4]. Quatre mois plus tard (le 9 juillet 1794), on allait plus loin dans la voie des concessions et l'on prenait à charge, à titre exceptionnel, tous les hommes entre 16 et 50 ans « qui en attandant du service, se trouv[ai]ent dans une grande nécessité » [5].

Toutes ces exceptions apportées au Règlement favorisaient l'augmentation du nombre des émigrés qui touchaient l'aide du gouvernement britannique. Qui plus est, on n'avait pas eu le courage d'épurer les listes primitivement établies par le Comité français. En outre, les médecins délivraient assez complaisamment des certificats de

1. « Au dessus de 16 jusqua 50 ans qui Sont infirmes ou malades, seront pareillement admis a participer aux sécours, par Exception aux Regles cy dessus, et il Leur sera donné chaque mois La somme réglée pour La Classe dans la quelle ils se Trouvent, après toute fois que Leur état aura êté Constaté par Un Certificat de medecin.

« Les hommes qui n'ont pas 50 ans, mais qui peres de famille ont avec Eux des enfants privés de leur mere, et qui Exigent Leurs soins et ceux qui ayant des enfants avec leur mere malade ou infirme seront aussi admis en Exception aux Regles précédentes et il leur sera donné 1. 11. 6. (L.s.d.) chaque mois » (Procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 19 mars 1794, *Public Rec. Office*, T. 93/1).

2. « Si les fonds sont suffisants, un Sécours Extraordinaire pour Se procurer des vetements, aux individus qui seront connu pour en avoir un besoin urgent, mais un Secours Extraordinaire ne passera Jamais L. 2. 2. et on ne pourra ajouter à ce Sécours pour La meme personne, tant que tous ceux qui ont les memes besoins, n'y auront pas participés » (*Public Rec. Office*, T. 93/1, Procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 19 mars 1794).

3. Voir « Compte de M. L'Évêque de Léon en Recette et en Depense depuis le 1er Août jusqu'au 1er Septembre 1794 » (*Public Rec. Office*, T. 93/29, Part. I, fol. 76). Voir également la lettre de remerciement de Chateaubriand adressée au comte de Plouer, fils de sa marraine, et datée de Beccles, le 5 août 1794 (H. Bourde de la Rogerie et H. Magon de la Villehuchet, *Deux émigrés ; Chateaubriand et Hingant. Lettres inédites* (1794), *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XXVII, 1947, p. 98-99).

4. Voir le Procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 19 mars 1794 (*Public Rec. Office*, T. 93/1).

5. « Le Comité anglois a arrêté que d'après le Certificat de M. M. Du Comité françois, il pourra etre accordé un Secours Extraordinaire à des Personnes entre Seize et Cinquante ans, qui en attandant du Service, Se trouvent dans une grande necessité, et que les fonds seront acquittés par la Caisse L'Extraordinaire » (Procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 9 juillet 1794 [*Public Rec. Office*, T. 93/1]).

santé à de prétendus malades. Il arrivait aussi que les émigrés s'inscrivaient pour « prendre du service » et qu'ils n'en prenaient point. Les membres des deux Comités fermaient les yeux, soucieux avant tout de sauver de la misère le plus d'émigrés possible. Aussi, le nombre de ces derniers, qui était de 439 en janvier 1794, s'élevait-il à 788 en juillet, à 946 en août, à 1 018 en septembre et à 1 267 en octobre [1]. De 560 livres en janvier 1794, la subvention gouvernementale atteignait 2 500 livres en octobre [2].

Au printemps de 1796, le Comité français distribuait aux émigrés laïcs une somme qui dépassait 4 000 livres par mois [3]. Cette aide qui pendant les derniers mois de 1793 semblait avoir un caractère provisoire avait acquis avec le temps autant de solidité que les Gouvernements de Sa Majesté Britannique. Mais précisément en ce printemps de 1796, des mesures d'une exceptionnelle rigueur devaient être prises pour empêcher de nouvelles admissions. Les difficultés financières avaient commencé dès la fin de 1795. Le 22 janvier 1796, le Comité anglais avait reçu de la Trésorerie une réponse négative à une demande d'augmentation de la subvention accordée aux émigrés. Le gouvernement estimait que non seulement il ne pouvait augmenter la subvention, mais que le Comité devait trouver « un plan pour réduire le nombre de ceux qui sont inscrits sur les Listes » [4]. Celles-ci furent si soigneusement épluchées que le Comité français, à son tour, déclarait que l'on avait « mis dans cette operation une attention si scrupuleuse, que la plus part des abus ont disparus d'eux mêmes » et que plusieurs émigrés « ont eu la delicatesse de renoncer aux secours quoiqu'ils n'eussent que des ressources aussi foibles qu'incertaines » [5]. Malgré cette épuration qui avait atteint 310 personnes [6], d'autres émigrés se voyaient obligés de faire appel aux secours financiers du gouvernement britannique. Les candidatures n'allaient pas manquer de se multiplier au cours de l'automne de 1796 car les régiments de volontaires français, dont l'entretien avait été assuré jusqu'à ce moment-là par la Grande-Bretagne, allaient être dissous. Les hommes rendus à leur liberté pouvaient se rengager. Ils pouvaient être versés dans l'armée anglaise et envoyés dans les colonies, sinon cédés à d'autres

1. Voir le Livre de distribution des secours alloués aux émigrés (*Public Rec. Office*, T. 93/29, Part. I, f^{os} 8, 72, 88, 104, 119).

2. *Ibid.*, f° 165. Les dépenses pour le mois d'octobre 1794 s'élèvent à 2 312 livres, 12 shillings (*Ibid.*, f^{os} 109-110 et T. 93/50, Part. V, f° 499 v.).

3. Les secours distribués aux émigrés s'élèvent en janvier 1796 à L. 4 009.15 ; en février, à 4 422.0.9 ; en mars, à 4 116.18.3 ; en avril, à 4 377.15.2 ; en mai, à 4 825.8.10 ; en juin, à 4 668.10.7 ; en juillet, à 4 635.16 ; etc. (Livre de comptabilité, *Public Rec. Office*, T. 93/50, Part. V).

4. Lettre de Charles Long adressée au Comité anglais, du 22 janvier 1796 (*Brit. Mus., Add. Mss.* 18592, f° 86 r.).

5. Lettre du Comité français au Comité anglais, du 29 mars 1796, insérée dans le Procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 31 mars 1796 (*Brit. Mus., Add. Mss.*, 18596, f° 109 v.).

6. Procès-verbal de la réunion du Comité anglais du 14 avril 1796 (*Brit. Mus., Add. Mss.* 18592, f^{os} 115 v. et 116 r.).

pays qui avaient besoin de troupes. Ces volontaires, dont la plupart étaient d'anciens officiers, avaient consenti à servir comme simples soldats dans l'armée royale française, c'était déjà pour eux un sacrifice. Mais ils ne se considéraient pas comme des mercenaires pour aller combattre sur n'importe quel théâtre d'opérations. Voilà pourquoi certains d'entre eux essayaient, dans l'attente d'une situation, de s'accrocher au Comité de secours. Dans le périple aventureux de l'émigration, ce comité apparaissait comme un havre providentiel qui pouvait finir par devenir un véritable port d'attache.

Ainsi donc, Chateaubriand arrivait à Londres au moment où le contrôle sur les admissions à la caisse de secours était devenu particulièrement sévère [1]. Que l'on était loin de ces temps où, pour être porté sur les listes salvatrices, il suffisait que quelqu'un signalât

1. On fournira à titre d'exemple quelques cas d'espèces qui se rapportent précisément à l'année 1796. Comme on vient de le dire, la revision des listes priva trois cent dix émigrés des secours qu'ils avaient reçus du Comité. Pour se maintenir sur les listes de secours, les émigrés qui n'avaient pas atteint l'âge de 50 ans, devaient produire une justification valable auprès du Comité et répondant aux exigences du Règlement. C'est la maladie qui est ordinairement la raison invoquée : « Le Sieur Jean Préverau de Sonneville ancien Capitaine au Régt de Vexin, âgé de 48 ans et quelques mois... a l'honneur de représenter à Messieurs les membres du comité françois qu'après avoir satisfait a tous les reglement éxigés et Notamment au dernier qui l'obligeoit de ce présenter chez Mr Holling Chirurgien, lequel a déclaré, malgré les infirmités dont le dit sieur requérant est affecté, être a même de porter encore les armes, cette déclaration layant privé du secours que le Gouvernement Anglois accorde aux françois Emigrés, il supplie Messieurs du comité d'avoir égard a La misérable position d'un père de famille [...] Ce Considéré, Messieurs, il vous plaise faire participer le dit Sieur requérant aux mêmes graces qu'il avoit coutume de recevoir de la Munificence du Gouvernement » (Requête reçue par le Comité le 16 mai 1796, *Public Rec. Office*, T. 93/54, Paquet 48, n° 95). — « Jean paul Du Bouzet gentilhomme français, ancien officier au regmt d'infanterie de Vivarais : a L'honneur de Vous representer, qu'il est dans Sa quarante septième année, et qu'il est affligé d'une fistule Lacrymale. Ce fait est constaté par Le certificat de monsieur Le docteur niheel que Vous trouverez cyjoint, et L'a déja été par monsieur Le docteur adam. L'exposant Réclame Vos Bontés pour ne pas etre rayé du nombre de ceux qui participent aux secours que Le gouvernement anglais accorde généreusement aux émigrés français ». (Requête du 16 mai 1796. *Ibid.*, n° 111). — « Mr de Voisine attaqué de la petite verole, demande a etre retabli au secour dont il a été rayé depuis plusieurs mois » (*Ibid.*, Cahier 54 [84-110], f° 97 v.). — Mr Trouvé présenta une requête « pour etre continué au secours se disant malade ». On lui enjoignit « a se presenter aux Medecins » (*Ibid.*, Cahier 54 [111-138), f° 117 v.). — En novembre 1796 Mr de Solages souffrait d'un mal de pied, comme Chateaubriand ; pourtant il eut moins de chance que lui : « Requête contre les Décisions des hommes de l'art. Il insiste qu'il a une blessure à la cheville du pied droit qui a laissé un engorgement qui lui occasionne une enflure douloureuse pour peu qu'il se fatigue », etc. La réponse porte : « Le Comité croit devoir confiance à la Décision de *M. Hollings* [nom rayé] qu'il a donnée auparavant » (*Public Rec. Office*, T. 94/54, Cahier 54 (1-27), f° 2). Le 19 novembre Mr Solages revint à la charge : « Déclaré capable de porter les armes supplie le comité de le continuer au Secour jusqu'au premier Janvr et que sur sa parole il partira alors etant actuellement occupé de finir ses affaires pour partir. » La décision est négative : « Le Comité ne peut accorder cette Requête sans s'exposer a d'autres demandes semblables » (*Ibid.*, p. 9). — Dans ces conditions on ne s'étonnera pas que la requête de M. Le Roux de La Corbinière, adressée au Comité le 20 octobre 1796, « pour être admis aux Secours n'ayant pas l'age de 50 ans ni des infirmités » reçût une réponse défavorable : « Ne peut etre accordé contre les Reglemens » (*Ibid.*, Cahier 54 [84-110], f° 104 v.).

le nom de l'émigré au secrétariat du Comité français ! Au printemps de 1796, l'on n'admettait que les malades. Cette fois le postulant devait se présenter personnellement au Comité français et y déposer une demande. Ensuite, il devait se faire examiner par les médecins agréés par ce Comité et se faire délivrer un certificat de santé [1]. Après avoir approuvé ces documents, le Comité français envoyait le postulant à une instance plus élevée, le médecin du Comité anglais, qui, lui, tenait *pratiquement la décision en mains* [2]. Ordinairement, le Comité français ne faisait qu'entériner l'avis du praticien britannique [3].

Telle était, au printemps de 1796, la procédure à suivre, et Chateaubriand ne pouvait pas s'y dérober. Il se présenta donc au Comité français au début de juillet et le 8 de ce mois il obtenait déjà un certificat du Docteur Joly « ancien Chirurgien Major de la Marine française » [4] et « Médecin du Comité » français [5]. Le certificat lui-même

1. Trois médecins français, Joly, Loménie et Adam, étaient à la disposition des émigrés (voir *Brit. Mus., Add. Mss.* 18592, f^{os} 239 et 254). Mr André ayant demandé à se faire inscrire sur les listes de secours du Comité français, on lui répondit qu'il devait « voir les medecins comme d'usage » (*Public Rec. Office*, T. 93/54, Cahier 54 [111-139], f° 131 v.). — Mr de Falaise présenta une « Requete pour etre continué au Secours ne pouvant joindre le Corps de Leon dont il est Membre a cause de sa Mauvaise Santé dont il a un certificat d'un Docteur Smith ». On lui répondit que « le Docteur Smith n'est pas de ceux nommés par le Comité » (*Ibid.*, Cahier 54 [84-110], f° 97 v.).

2. Le médecin du Comité anglais s'appelait Hollings. Sur le rôle de ce médecin, voir *Brit. Mus., Add. Mss.* 18592, f^{os} 239, 243, 245, 249. « Vous avez pensé Messieurs, que la visite seroit faite avec plus d'exactitude par un medecin anglois et votre sagesse vous a déterminé a en nommer un pour cet objet » (Lettre du Comité français au Comité anglais, de mars 1796. *Ibid.*, f° 110 r.). On se rend compte du rôle joué par les médecins anglais en lisant, par exemple, la requête du comte de Cussy, datée du 20 juin 1796 : « Messieurs, Sur le certificat de Mr. adam qui prouvoit que ma Santé ne me permettoit pas de porter les armes Vous Voulûtes bien m'admettre aux Secours. Vous avez exigé depuis que je me presente devant un Medecin anglois, je mé Suis conformé à vous depuis. Mais je n'ai pû obtenir de Raison de lui et il a trouvé plus simple de dire que j'étois en Etat de porter les armes. je vous prie Messieurs, de vous informer a Mr. Joly Medecin que vous avez choisi il sait mieux que personne la Verité de Mes Motifs puisqu'il me traite depuis longtemps d'une maladie assez grâve » (*Public Rec. Office*, T. 93/54, Paquet 48, n° 194).

3. Les résolutions sont portées le plus souvent en anglais, telles qu'elles avaient été formulées par le médecin anglais : « fit » ou « fit for service » et « unfit » ou « unfit for service » (bon pour le service ou inapte pour le service). Il y a néanmoins des cas, très rares, où le Comité français ne se conforme pas à l'avis du médecin anglais et accorde du secours à des émigrés, tel le cas du chevalier d'Auxais : « Le Chevalier d'Auxais qui a été declaré par Mr. Hollings capable de servir expose qu'il a une Mauvaise santé survenue par du Poison qu'il a reçu a bord d'un Bateau Hollandois. Le Ch^{er} de Pignerolle s'interesse pour lui et presente une requête en sa faveur. Il y a des certificats de Maladie jusqu'en 1795. » La résolution porte : « Le comité François a Retabli M. d'Auxais Sur les preuves qu'il a portés » (*Public Rec. Office*, T. 93/54, Cahier 54 [28-55], f^{os} 46 v. et 47 r.).

4. Selon un certificat délivré par Joly en date du 7 juin 1796 : « Je soussigné, ancien Chirurgien Major de la Marine française, certifie », etc. (*Public Rec. Office*, T. 93/54, Paquet 48, n° 170).

5. Liste de secours pour 1799 : N° 486, « Mr Joly », « Médecin du Comité » (*Ibid.*, T. 93/16).

a été perdu, mais le résumé qui en a été fait par le Secrétaire du Comité est conservé :

« Mr de Chateau Brian
a eu une fracture du Perone
et une Luxation du pied, il
existe une douleur et un
gonflement considerable ce qui
doit necessairement l'empecher
d'entrer au Service.
Joly [1]. »

Oui, la « fracture du Perone » et la « luxation du pied » étaient sans doute la conséquence de l'accident que Chateaubriand venait d'avoir à Bungay. La chute de cheval dont il parla dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* aurait ainsi réellement eu lieu [2]. Et, il faut le remarquer, cette chute avait eu lieu au bon moment, car elle allait rendre à l'écrivain un grand service. Dans l'état d'infirmité où il se trouvait, il était incapable de s'engager dans l'armée et, par conséquent, malgré son âge, il pouvait être pris en charge par le Comité. Sur la foi de ce document établi par le Docteur Joly, le Comité français décidait le 14 juillet d'admettre Chateaubriand sur les listes de secours. Mais ce n'était là qu'une admission « provisoire », car le Comité signifiait au malade qu'il devait « se présenter à M. Hollings » [3]. Or, M. Hollings n'était autre que le médecin du Comité anglais [4]. Tout dépendait de lui. Et ce Britannique, qui avait derrière lui assez d'expérience avec les émigrés, ne plaisantait pas lorsqu'il s'agissait des deniers publics. Une foule de lettres de protestation adressées au Comité français par des candidats refoulés qualifiaient les décisions de M. Hollings d'injustes et demandaient qu'elle fussent annulées [5]. Chateaubriand

1. *Public Rec. Office*, T. 93/54, Cahier 54 (156-181), f° 160 v.

2. Miss Lucy Hartcup de Bungay, qui se piquait d'être au courant de tout ce qui s'était passé entre les Ives et Chateaubriand, aurait eu ainsi tort de douter de l'accident qui avait immobilisé l'écrivain pendant quelques semaines. E. Dick, à qui en 1904 Miss Lucy Hartcup avait fourni de nombreux renseignements sur Chateaubriand, a écrit : « Miss Hartcup veut dire que cet accident est inventé » (« Le Séjour de Chateaubriand en Suffolk », *R. H. L.F .*, 1908, p. 94, n. 3).

3. Voir *Public Rec. Office*, T. 93/54, Cahier 54 (84-110), f° 88.

4. Mr Hollings recevait les émigrés au 120 Mount Street, Berkeley square, de 10 h. à midi (*Ibid.*, Cahier 54 [140-155], f° 145). A propos de la requête de M. Dherbinghem, on lit cette note : « Si Mons. n'a pas été chez M. Hollings il doit s'y presenter, et, s'il y a été et qu'il veuille appeller de sa decision, c'est à M. M. du Comité François a decider sur les attestations qui seront produits » (*Ibid.*, Cahier 54 [28-55], f° 47 r.).

5. On peut recueillir l'écho de ces protestations en parcourant au *Public Record Office* le paquet T. 93/54. Voici quelques exemples : « Les Messrs ci-dessus ont presenté des Requêtes contre les Decisions de Mr Hollings qui les a déclaré capable *à présent* du service militaire. Ils ont été tous renvoyés à Monsr Hollings, par ordre du Comité Anglois pour être visité une 2de fois. Apr. 20th 1796/suivent 33 noms/ » (*Ibid.*, Cahier 58 [1-30], n° 58). — En mai 1796 Mr de St. Cyr « réclame contre la décision de M. Hollings comme étant gouteux » (*Ibid.*, Cahier 54 [28-55],

résista fort bien à l'épreuve : M. Hollings confirma le diagnostic de son confrère français et déclara à son tour que l'écrivain pouvait être considéré comme incapable de servir dans l'armée : « Une jambe malade qui le rend boiteux et inapte au service [1]. » Enfin, le 30 août 1796 la décision finale était portée en guise de conclusion sur le registre des nouvelles admissions : « Unfit », c'est-à-dire « inapte » [2].

La réinscription de Chateaubriand sur les listes de secours allait lui rapporter environ 19 livres par an, plus exactement 19 livres moins deux shillings. Pour toucher cette somme sous forme de mensualités, et d'une manière régulière, on ne demandait à Chateaubriand que deux choses : être malade, par conséquent incapable de service, et être dépourvu d'un emploi régulièrement rétribué.

En fait, on ne lui imposait aucune obligation, et l'écrivain pouvait se consacrer entièrement à l'achèvement de l'*Essai sur les Révolutions*. La somme de 19 livres que lui assurait le Comité d'aide aux émigrés correspondait à peu de chose près à ce qu'il gagnait en enseignant dans le Suffolk [3]. Dès lors, Chateaubriand n'avait pas à hésiter longtemps pour faire son choix entre ces deux moyens d'existence, d'autant plus que tout en se maintenant sur les listes en question, il pouvait, à l'occasion, donner des leçons particulières. Mais la vie à Londres était plus chère qu'en province. Voilà pourquoi environ six mois après son arrivée dans la capitale, et prévoyant la fin imminente de l'impression de l'*Essai*, Chateaubriand songe déjà à retourner dans le Suffolk. Cependant, cette fois il n'a pas l'intention de courir

f° 36 v.). — Mr Froté présenta également une « Requête contre la Décision de M. Hollings » (*Ibid.*, Cahier 54 [84-110], f°s 28-29), etc. Voir également ci-dessus, p. 173, n. 1.

1. « A diseased leg which renders him lame and unfit for service » (*Public Rec. Office*, T. 93/54, Cahier 54 [156-181], p. 160.

2. *Ibid.*

3. Entre 1793 et 1796, le traitement d'un professeur en chef dans les régions du Suffolk et du Norfolk variait de 30 à 40 livres par an, celui d'un « assistant », de 18 à 24 livres. La rétribution des professeurs qui enseignaient des matières facultatives, comme la langue française, devait à peine atteindre le traitement des assistants. En mars 1794 l'école de Swaffham prévoyait pour son professeur principal un traitement de 24 livres par an avec logement gratuit (*The Norfolk chronicle* du 22 mars 1794). En juillet 1795 à East Dereham on offrait 30 livres par an et logement gratuit à un professeur qualifié pour enseigner l'anglais et l'arithmétique (*Ibid.*, numéro du 4 juillet 1795). Le traitement du professeur principal de la Grammar School de North Walsham s'élevait à 40 livres par an auquel s'ajoutait un logement gratuit, alors que le traitement de « l'assistant » ne dépassait pas 20 livres par an (*Ibid.*, numéro du 18 juillet 1795). L'école John Leman de Beccles, qui existait du temps de Chateaubriand, avait un maître et un « usher », espèce de répétiteur ou d'assistant. Tous les deux habitaient à l'école. Le « usher » touchait 18 livres par an. En 1829 le traitement du « usher » atteignait 30 livres par an, une forte dévaluation ayant eu lieu entre temps (Voir *Report of Charity Commissioners*, vol. 22, 1829, fol., p. 230). Entre 1837 et 1840 une institutrice à Beccles touchait 24 livres par an (*Rix Collection*, conservée au Guildhall de Beccles, Div. VII, Instructional, f° 117). Enfin, entre 1859 et 1862 un professeur d'école secondaire à Beccles ne touchait pas plus de 40 livres alors que son assistant touchait à peine 13 livres (*Ibid.*, f° 142).

le cachet comme avant. Il compte vivre en petit rentier, sur l'allocation que lui fournit le Comité. Il soignera sa santé : rien, en effet, ne s'opposait à ce que les émigrés portés sur les listes de secours allassent s'installer en province. C'est ce qui éclaire les explications embarrassées que Chateaubriand formule le 16 janvier 1797 à l'intention de son médecin de Beccles, le Dr. Davey, et que l'on ne comprenait pas bien jusqu'ici : « Je vais bientôt rentrer moi-même parmi vous. Je suis maintenant très malade, mais comme je cesse toute espèce d'enseignement, je serai en état, dès mon retour à Beccles, de suivre un traitement régulier, et je n'abandonne pas l'espoir que l'été prochain vous ferez de moi un des hommes les plus forts d'Angleterre » [1].

Depuis le mois de juillet 1796 jusqu'en juin 1800, Chateaubriand toucha régulièrement l'allocation fournie par le Comité d'aide aux émigrés [2]. En outre, peu après son retour à Londres (août 1796), il reçut « un secours extraordinaire » d'une livre et un shilling [3]. Chateaubriand quitta l'Angleterre en mai 1800, et le registre porte la mention « parti en mai », ce qui ne l'empêcha pas de toucher l'allocation pour le mois de juin ainsi qu'un « secours extraordinaire » d'une livre deux shillings en août [4]. Il n'y a là rien d'exceptionnel : le Comité avançait des sommes à ceux qui partaient pour la France, quitte à les justifier ultérieurement sur les livres de comptabilité. Grâce à l'intervention de Peltier auprès du *Literary Fund*, association qui avait pour but d'aider les hommes de lettres, Chateaubriand reçut en juin 1798, nous le savons, 10 livres et demie [5]. Il convient de remarquer que Chateaubriand bénéficia d'une des sommes les

1. E. Dick, *Le Séjour de Chateaubriand en Suffolk*, p. 89. Le texte est en anglais.

2. Pour l'année 1796 (juillet et septembre-décembre), voir *Public Rec. Office*, T. 93/30, Part. I, au n° 1340 pour juillet, et au n° 904 pour les mois suivants. La liste pour août 1796 est perdue. Pour l'année 1797 (janvier-novembre), voir *ibid.*, T. 93/30, Part. II et III au n° 904. La liste pour décembre 1797 est perdue. Pour l'année 1798, voir *ibid.*, T. 93/32 au n° 724. Ce registre n'est établi qu'à partir de février 1798, la liste pour janvier 1798 est perdue. Pour l'année 1799, voir *ibid.* T. 93/16 au n° 678. Pour l'année 1800 (janvier-juin), voir *ibid.*, T. 93/17 au n° 657. Miss Madeleine Dempsey qui dépouilla les papiers de la Trésorerie, comme nous l'avons fait nous-mêmes, ne put trouver la trace de Chateaubriand dans les registres de comptabilité du Comité français qu'à partir de février 1798 seulement (*A Contribution to the study of the sources of the Génie du Christianisme...*, Paris, H. Champion, 1928, in-8°, p. 10, n. 1).

3. Voir la liste des secours distribués en août 1796 par l'évêque Pol-de-Léon (*Ibid.*, T. 93/30, Part. I, f° 147 v.).

4. Voir *Ibid.*, T. 93/17 au n° 657 (n° à l'encre rouge 678).

5. C'est M. Emmanuel Beau de Loménie qui le premier fit connaître en France cette aide et apporta des précisions à ce sujet (*Chateaubriand et le « Literary Fund »*, p. 486-490). M^me^ Harold Sandwith publia la requête de Peltier et les deux lettres de remerciement (« Deux lettres de Peltier et une lettre de Chateaubriand au Royal Literary Fund de Londres (1799) », *Société Chateaubriand, Bulletin*, n° 2, 1931, p. 45-48 et « La détresse de Chateaubriand exilé », *Supplément littéraire* du *Figaro*, 6 février 1932). Ignorant sans doute que la requête de Peltier et les deux lettres de remerciement eussent été publiées, M. G. B. Jackson les présenta en 1954 comme des inédits (« New Evidence on Chateaubriand's Work in London », *The Modern Language Review*, 1954, p. 212-213 et « Another Chateaubriand autograph in London », *Modern Languages Notes*, 1954, p. 334-335).

plus élevées qu'ait octroyées le *Literary Fund* au cours de l'année 1798 [1]. On se souvient qu'à cette occasion Chateaubriand et Peltier avaient remercié les membres du *Literary Fund* dans deux lettres du 8 et du 26 juin : geste de courtoisie naturel. Précisons toutefois que les bénéficiaires d'un secours étaient tenus par les Statuts de cette association à adresser ces lettres de remerciement [2]. Au total Chateaubriand reçut depuis son retour à Londres jusqu'à son départ pour la France 78 livres, ce qui fait environ 20 livres par an [3]. Si l'on ajoute à cette somme les 40 livres que sa mère lui envoya vers 1797 [4], il disposa au moins d'une trentaine de livres par an, sans compter les économies qu'il avait probablement réalisées dans le Suffolk, ni les avances que dut lui fournir plus tard l'éditeur Dulau. De telles ressources n'étaient pas négligeables, elles permettaient de vivre à l'abri du besoin.

En quittant le Suffolk, Chateaubriand comptait garder son poste à l'école de Brightly. Arrivé à Londres, il chercha quelqu'un pour le remplacer pendant son absence. Son choix s'arrêta sur son « cousin » Féron. Ce Féron (Ferron et non Féron) a pu être celui-là même qui l'avait sauvé à Thionville [5]. Depuis lors, Ferron s'était rengagé dans l'armée. Il s'était enrôlé comme « volontaire » dans « le corps de Noblesse » commandé par le Prince de Léon dont le quartier se trouvait à Jersey [6]. Depuis juin 1796 il se trouvait à Londres en congé [7].

1. En 1798 la société distribua à 18 hommes de lettres la somme de 146 livres, 5 shillings (*An Account of the Institution of the Society for the Establishment of the Literary Fund...*, London, Printed by order of the Society, 1804, in-8°, p. 16).

2. Cf. *Literary Fund. An account of the Institution of the Society for the Establishment of a Literary Fund...*, London, The Society, 1795, in-8°. Cet épisode de la vie de Chateaubriand n'a été connu en France, grâce à M. E. Beau de Loménie, qu'en 1925 (voir ci-dessus p. 177 n. 5). Cependant, en Angleterre, l'un des meilleurs guides de Londres, celui de Peter Cunningham, en faisait longuement état depuis déjà 1849 dans ses nombreuses éditions (*A Handbook for London, Past and Present*, t. II, London, J. Murray, 1849, in-8°, p. 488).

3. En 1796 et 1800 il reçut des sommes s'élevant à 9 livres, 9 shillings, soit 18 livres, 18 shillings en tout. Pendant 1797, 1798 et 1799 il reçut 18 livres, 18 shillings par an. De plus, en août 1796 et en août 1800 il toucha des secours extraordinaires de l'ordre de 2 livres, 4 shillings. Au total, il reçut de la Caisse d'aide aux émigrés exactement 78 livres.

4. Voir une lettre du comte de Bédée du 20 août 1797 (M^me^ la comtesse de Durfort, « Deux lettres du comte de Bédée à Chateaubriand », *Société Chateaubriand, Bulletin*, n° 6, 1937, p. 105-106).

5. Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition du Centenaire... établie par Maurice Levaillant, deuxième éd., t. I, Paris, Flammarion [1949], p. 417.

6. Ferron de la Sigonnière faisait partie de la 4^e^ compagnie du corps commandé par le Prince de Léon, et il figure sous le n° 39 dans la liste des effectifs de cette compagnie (voir *Public Rec. Office*, H. O. 69/15, Pièce n° 10 : *Revue du corps de Noblesse commandé par le Prince de Léon faite à Jersey le 14 mars 1796, 4^e^ compagnie*).

7. Le 24 avril 1796, Ferron est présent à la revue de sa compagnie (voir *ibid.*, H. O. 69/13, Pièce n° 64 : *Revue du corps de Noblesse commandé par le Prince de Léon fait à Jersey*. Ferron figure sous le n° 38). Le procès-verbal de la Revue du mois de mai est perdu. Ferron a pu se trouver à Londres dès le mois de mai. Ce qui est certain, c'est qu'à la Revue du 24 juin 1796 son absence à Jersey fut constatée : « en permission à Londres » (voir *ibid.*, H. O. 69/13, Pièces n^os^ 57 et 58.

Sans doute, cherchait-il un emploi, car on parlait sérieusement de la dissolution des régiments français. Effectivement, ces régiments furent dissous en novembre. La proposition de Chateaubriand ne pouvait être faite à un moment plus favorable. Ferron accepta, semble-t-il, d'aller remplacer Chateaubriand dans le Suffolk car il ne retourna plus à Jersey [1]. Il n'eut qu'à signer l'acte de démobilisation à Londres au cours de la première quinzaine de novembre 1796.

P. CHRISTOPHOROV.

Ferron figure sous le n° 28). Il est encore « en permission à Londres » le 16 août 1796 (voir *ibid.*, Pièce n° 65. Ferron figure sous le n° 23). Les procès-verbaux des Revues pour les mois de septembre et d'octobre ont été perdus.

1. Malgré ces précisions, il est encore permis d'hésiter un peu sur l'identité de " Féron ". E. Dick (*Le séjour de Chateaubriand en Suffolk*, p. 90) avait reconnu dans ce successeur de Chateaubriand à Beccles, Ferron de la Sigonnière, celui-là même qui, à l'armée des Princes, avait sauvé l'écrivain. Anatole Le Braz avait préféré à Ferron de la Sigonnière un Ferron du Quengo, « de la parenté réelle de Chateaubriand », notamment Célestin-Jean-Baptiste-Placide, comte de Ferron du Quengo, « qui avait été le collègue du frère aîné de Chateaubriand au Parlement de Bretagne » (*Au Pays d'Exil de Chateaubriand...*, Paris, H. Champion, 1909, in-12 p. 36). Ce Ferron du Quengo était marié depuis 1788, il avait donc en 1797 quarante ans. Pour identifier son personnage Dick s'appuyait sur le récit des *Mémoires d'Outre-Tombe*. A. Le Braz invoquait le fait que les listes d'émigrés pour l'Ille-et-Vilaine mentionnaient quatre Ferron du Quengo. Nos recherches sur ce petit problème nous rapprochent plutôt de la solution proposée par E. Dick que de celle à laquelle avait pensé A. Le Braz. Voici les données qui concernent les du Quengo. La présence à Londres d'un Chevalier du Quengo est attestée pendant la seconde moitié de 1793 (Liste de secours pour octobre-novembre 1793, *Public Rec. Office*, T. 93/29, Part. I). Un Henry du Quengo, âgé de 28 ans, est « volontaire » dans la 3e compagnie du « Corps de Noblesse commandé par le Prince de Léon » (Ferron de la Sigonnière était dans la 4e compagnie du même corps, voir ci-dessus, p. 178, n. 6). Henry du Quengo était à Jersey dès le 12 juillet 1795 (*ibid.*, H. O. 69/13, Pièces nº 66 et 67). Il y est encore en 1796 et s'y trouve jusqu'au licenciement du corps du Prince de Léon (*ibid.*, H. O. 69/13, Pièces nos 57, 65 ; H. O. 69/15, Pièce n° 10). Remarquons cependant qu'il signe partout « Henry du Quengo » et il est mentionné uniquement sous ce nom (voir également *ibid.*, T. 93/16, n° 839). On trouve à Londres à une date aussi tardive que décembre 1796 et janvier 1797 un Du Quengo accompagné de deux femmes, un enfant et deux domestiques (*ibid.*, T. 93/30, Part. I et II, sous le n° 143) et un Feron accompagné de trois femmes et d'un enfant (*ibid.*, sous le n° 292) qui touchent tous une aide régulière du Comité français. A l'armée de Condé, il y avait un autre Ferron : Louis-Henry Ferron de la Verrerie (*Archives Nationales*, 03 2571, Dossier Condé). On retrouve la trace d'un autre Quengo, Marie-Ange-Toussaint-Placide Ferron du Quengo, âgé d'environ 25 ans en 1796, prévenu d'émigration (*ibid.*, F7 5155, n° 30727). Dans l'état actuel de nos connaissances, notre attention devrait, me semble-t-il, être portée soit sur Henry du Quengo, soit sur Ferron de la Sigonnière, tous les deux jeunes qui venaient de retrouver leur liberté au cours de l'automne 1796 et dont l'un était à Londres, l'autre à Jersey. Nous avons exprimé notre préférence pour Ferron de la Sigonnière (cf. *ibid.*, n° 30728).

UNE SOURCE DE CHATEAUBRIAND : LE « VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS »

En une page de sa thèse intitulée *L'Abbé Barthélemy et l'Hellénisme en France dans la seconde moitié du XVIII*e *siècle* [1], M. Maurice Badolle écrivait, il y a plus de trente ans :

> Ce fut pour l'ouvrage de Barthélemy une extraordinaire fortune... de devenir le livre de chevet de celui qui se fit alors le plus farouche et le plus éloquent détracteur de l'idéologie révolutionnaire. L'*Essai sur les Révolutions* de Chateaubriand, pour tout ce qui concerne l'histoire grecque, ou peu s'en faut, est nourri de l'*Anacharsis*.

Et le responsable de cette affirmation péremptoire l'appuyait de trois rapprochements de textes et d'un certain nombre de comparaisons faites entre des renvois à des œuvres anciennes qui sont communs à Barthélemy et à Chateaubriand. La démonstration de M. Badolle est convaincante, certes, mais on peut lui reprocher d'être trop limitée pour faire croire que l'*Anacharsis* a été le *livre de chevet* de celui qui composa l'*Essai* et que, d'autre part, l'écrivain réfugié en Angleterre est, dans son premier livre publié, redevable au roman de l'abbé helléniste de presque *tout ce qui concerne l'histoire grecque*. Cependant, quelques mois après la publication du travail de M. Badolle, un « chateaubriandiste » aussi averti que M. Pierre Moreau adoptait ses conclusions en déclarant lui-même :

> Il imite l'abbé Barthélemy.... Il lui doit une bonne part de son érudition. Beaucoup de ses références se retrouvent dans l'*Anacharsis ;* les sujets qu'il traite sont de ceux qu'a longuement développés Barthélemy ; et celui-ci se plaisait déjà, avant Chateaubriand, à comparer l'antiquité et les temps modernes [2].

Ainsi la cause semblait entendue et la question n'a pas été reprise depuis 1927, bien qu'à notre avis, elle n'ait été qu'incomplètement posée et, par là même, résolue d'une manière imparfaite. Aussi nous

1. Paris, Presses Universitaires de France, 1926. — L'étude sur Chateaubriand se trouve aux pages 366-370.

2. P. Moreau, *Chateaubriand* (Paris, Garnier, 1927), p. 52. — Le *Chateaubriand, l'homme et l'œuvre* (Paris, Hatier-Boivin, 1956, collection « Connaissance des Lettres »), publié par le même critique, est une mise à jour du précédent volume ; le passage relatif à l'*Essai* (p. 28) est reproduit mot pour mot.

sommes-nous efforcé, dans l'étude qui suit, de la reprendre d'une manière systématique et, si possible, exhaustive, jusqu'à en arriver à des conclusions assez sensiblement différentes de celles de nos prédécesseurs.

C'est en 1788 que l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, alors âgé de soixante-douze ans et fort connu pour ses travaux sur l'archéologie et la numismatique, fit paraître le *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire.* L'idée lui en était venue trente-trois années plus tôt, alors qu'il se trouvait en Italie, et il y travaillait depuis 1757. Cet ouvrage en sept volumes, qui raconte — on le sait — le séjour fictif d'un Scythe dans les diverses contrées de l'Hellade près de tomber sous la domination macédonienne, était le couronnement d'une longue carrière de savant et, agréable bilan de l'érudition française et étrangère durant le XVIII^e^ siècle entier, il obtint un prodigieux succès [1]. Sa première édition s'étant bien vite épuisée, il en parut une seconde en 1789, une troisième en 1790 et la Révolution grondante n'empêcha pas d'en donner un nouveau tirage en 1792. L'éditeur Didot l'imprima derechef en 1796 et 1799. Il en fut fait des traductions en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, en hollandais, en danois, en grec moderne et même en arménien ! La réputation de l'*Anacharsis* devait largement déborder sur le XIX^e^ siècle et, en 1809, Ballanche, rééditant le glorieux *Génie du Christianisme* et désireux de donner une idée de la réputation acquise par l'œuvre de Chateaubriand écrivait encore : « Depuis le *Voyage du Jeune Anacharsis*, aucun livre sérieux n'a eu un succès aussi général et aussi soutenu ».

Au moment où le livre de Barthélemy prenait son essor, Chateaubriand, jeune chevalier breton tout à fait inconnu, faisait à Paris de fréquents séjours auprès de sa sœur, l'aimable M^me^ de Farcy, et rencontrait, dans l'entourage de celle-ci, quelques-uns des hommes de lettres alors en vue, comme Parny, Laharpe, Ginguené, Lebrun, Chamfort et Fontanes [2]. Il aurait fort bien pu entrevoir à cette époque le père illustre de l'*Anacharsis*. Il semble cependant qu'il n'en fut rien et il lui fallut attendre un rapide passage dans la capitale, au lendemain de son retour d'Amérique (mai-juillet 1792), pour se trouver en présence du vieil abbé, ainsi qu'en témoigne une simple ligne des *Mémoires d'Outre-Tombe* [3] : « Je revis les gens de lettres avec lesquels

1. M. Badolle, *op. cit.*, p. 230. — Armand Weil, *Chateaubriand à l'étranger...* (*L'Information littéraire*, nov.-déc. 1949, p. 187). — Cf. aussi sur le succès de l'*Anacharsis*, Louis Bertrand, *La Fin du Classicisme et le retour à l'Antique* (Paris, Hachette, 1897), p. 58 et 65-66.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe* (édition du Centenaire, Flammarion), I, 178-186.

3. I. 368. — C'est la seule mention de l'abbé Barthélemy faite dans les *Mémoires*. Chateaubriand ne devait jamais le revoir puisqu'il mourut en 1795.

j'avais eu quelques relations. Parmi les nouveaux visages, j'aperçus ceux du savant abbé Barthélemy et du poète Saint-Ange... » Les circonstances était trop alarmantes pour qu'il fût question de contracter liaisons ou amitiés nouvelles. Bientôt Chateaubriand quittait la France pour huit années au cours desquelles il allait connaître les pires misères...

Mais quand, afin d'adoucir celles-ci et cédant aux impulsions de son génie, il entreprit de composer l'*Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*, il était tout naturel que, pour traiter de la Grèce et de ses innombrables bouleversements politiques, il eût recours à l'œuvre la plus célèbre et la plus récente ayant abordé cet important sujet. Aussi bien le long texte de l'*Essai* nomme-t-il à deux reprises en toutes lettres le *Voyage du Jeune Anacharsis* et son auteur [1] : 1° P. 338, note I : la chanson en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton est empruntée à Barthélemy (I, p. 362, note IV) ; 2° P. 405, note 5 : renvoi précis au « savant abbé Barthélemy » (II, p. 55, *note a*), avec une remarque qui montre que, si Chateaubriand avait sous les yeux le texte de son prédécesseur, il se référait néanmoins aux écrivains grecs. Nous citons sa glose, qui nous éclaire sur sa méthode de travail :

> Quelque erreur s'étant glissée dans l'impression, je prends la liberté de rétablir la citation avec tout le respect qu'on doit à la profonde érudition et au grand mérite. La citation, dans *Anacharsis* est ainsi : Arist., *de Mor.*, lib. V, cap. XIV ; lisez lib. V, cap. X. Le cinquième livre des *Mœurs* n'a que onze chapitres. Voici le passage original... [2].

Le texte de cette simple note suffit à blanchir Chateaubriand d'un reproche injustement formulé contre lui par M. Badolle qui remarquait avec quelque acrimonie :

> Jamais il ne renvoie à l'*Anacharsis* pour lui rendre hommage d'une idée ou d'une citation. Avait-il peur qu'on eût la pensée de lire le développement de Barthélemy et qu'on ne trouvât entre les deux textes une ressemblance vraiment un peu trop grande ?

Ni dans sa vie, ni dans ses livres, Chateaubriand n'eut coutume de se laisser aller à une verbeuse reconnaissance ; c'est pourquoi les brèves formules qu'on peut rencontrer sous sa plume n'en ont que plus

1. Dans la présente étude, nous renvoyons toujours au texte de l'*Essai* qui figure dans le tome I de l'édition Garnier en douze volumes (parue en 1859) et auquel Sainte-Beuve a joint les notes tirées de l'*Exemplaire confidentiel*. Quant à l'*Anacharsis*, nos références se rapportent à l'édition Didot de l'An VII (1799) : ce n'est pas celle que Chateaubriand eut entre les mains (l'*Essai* parut en 1797), mais elle n'en diffère que par quelques légers détails dans la pagination qui sont absolument sans importance.

2. Suit une citation d'Aristote... en latin. Ce qui prouve, en passant, que Chateaubriand lisait les auteurs grecs dans une édition possédant, en regard du texte, une traduction latine. Telles étaient la plupart de celles qui étaient en usage aux XVII[e] et XVIII[e] siècles et que cite Barthélemy dans son ample index bibliographique (VII, p. 297-330).

de prix [1].... Au reste, il ne s'agit point de lui chercher une vaine querelle, mais d'établir avec autant de précision que possible le montant de la dette qu'il a contractée envers l'auteur de l'*Anacharsis*. Pour y parvenir, nous nous en sommes tenu à une méthode exigeant surtout de la patience et consistant à suivre pas à pas l'*Essai sur les Révolutions* afin d'y repérer la totalité des emprunts faits au roman historique de Barthélemy. Il nous a fallu faire, à travers les deux œuvres qui sont particulièrement touffues, bien des marches et des contre-marches, lire une fois, dix fois, et puis relire encore, afin d'apprécier avec exactitude les reprises de texte évidentes ou les réminiscences assurées, parmi d'innombrables passages sans filiation réelle, et cependant au premier abord identiques, parce qu'ils traitent, chez l'un et l'autre écrivain, de la même matière d'après des sources communes.

Sur les *endroits* de ce genre, nous ne nous étendrons pas davantage et, pour ne pas nous perdre dans des considérations oiseuses, nous n'exposerons pas plus longuement pour quelles raisons nous avons cru devoir rejeter tel ou tel rapprochement qui pourrait, *a priori*, paraître valable. Nous voulons donner de notre enquête seulement un bilan positif sous la forme d'une série de citations et de remarques comparatives : nous n'alourdirons pas chacune d'elles de commentaires justificatifs. Qu'il suffise au lecteur de savoir que, toujours, nous avons arrêté nos choix avec prudence et après mûre réflexion, afin de rassembler ici des matériaux solides et utiles à l'annotation future d'une édition critique de l'*Essai sur les Révolutions*.

I

Essai, I, 1 (p. 282).

Un rayon émané de l'Égypte, après avoir lutté quelque temps contre les ténèbres de la Grèce, couvrit enfin de splendeurs ces régions prédestinées. Les hordes errantes qu'Inachus, Cécrops, Cadmus avaient d'abord réunies, dépouillèrent peu à peu leurs mœurs sauvages et se formant, à différentes époques, en républiques, nous appellent maintenant à la *première révolution*.

Anacharsis, I, p. 2-3.

(B. rappelle le primitif état sauvage de la Grèce et l'arrivée de colonies orientales.) Plusieurs hordes sauvages coururent au-devant des législateurs.... Ces législateurs étaient des Égyptiens qui venaient d'aborder sur les côtes de l'Argolide.... Ils y fondèrent un empire.... Cette révolution commença sous Inachus, qui avait conduit la première colonie égyptienne.... L'Argolide, l'Arcadie et les régions voisines changèrent de face. Environ trois siècles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs parurent.... L'industrie et les arts franchirent les bornes du Péloponèse et leurs progrès ajoutèrent pour ainsi dire de nouveaux peuples au genre humain.

1. Dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (édit. É. Malakis, I, p. 279), l'hommage de Chateaubriand se borne encore à une ligne : « Si ce sont les monuments d'Athènes ancienne qu'on désire connaître..., le *Voyag d'Anacharsis* ne laisse presque rien à désirer. »

II

Essai, I, 3 (p. 285)

On ne peut jeter les yeux sur les premiers temps de la Grèce sans frémir. Si l'âge d'or coula dans l'Argolide, sous les pasteurs Inachus et Phoronée ; si Cécrops donna des lois pures à l'Attique ; si Cadmus introduisit les lettres en Béotie, ces jours de bonheur fuirent avec tant de rapidité qu'ils ont passé pour un songe chez la postérité malheureuse.

Anacharsis, ibid.

B. rappelle les mêmes noms, notamment celui de Phoronée, fils d'Inachus, et les mêmes faits que Ch. ; il fait une remarque qui a pu amener la réflexion finale de ce dernier : J'avertis que, sous la première de ces périodes, les faits véritables, les traits fabuleux... seront confondus dans ma narration, comme ils le sont dans les traditions anciennes.

III

Essai, ibid.

Ici on abolit la royauté par estime pour la royauté même, « nul homme, disent les Athéniens, n'étant digne de succéder à Codrus » [*Note :* Meurs., *De regib. Athen.*, lib. III, cap. XI. — Ils reconnurent pour roi Jupiter].

Anacharsis, I, p. 71-72.

... Codrus sacrifia ses jours pour le salut de la patrie [*Note :* Meurs., *de reg. Athen.*, lib. 3, cap. II]. Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi ; ils dirent que Codrus l'avait élevé si haut qu'il serait désormais impossible d'y atteindre : en conséquence, ils reconnurent Jupiter pour leur souverain [*Note :* Schol. Aristoph., in *Nub.*, v. 2].

IV

Essai, I, 4 (p. 286).

Depuis [la prise de Troie jusqu'à l'extinction de la royauté à Athènes.... Dans ce chaos de choses nouvelles, l'ordre des successions au trône fut violé [*Note :* Pausan., lib. II, cap. XIII et XVIII ; Vell. Paterc., lib. I, cap. II].

Anacharsis, I, p. 47-48.

B. raconte le retour des princes grecs après la fin de la guerre de Troie et l'impossibilité où ils furent tous de se maintenir sur leurs anciens trônes, que leurs descendants furent obligés d'abandonner : entre autres références, on trouve celles à Pausanias et à Velleius. Aussitôt après est racontée la mort de Codrus, dernier roi d'Athènes.

V

Essai, ibid. (p. 287).

... l'accroissement du pouvoir des Amphictyons. Cette assemblée fédérative, instituée par le troisième roi d'Athènes, étendit peu à peu son autorité sur toute la Grèce.... [*Note :* On ignore le temps précis de l'institution de cette assemblée, et l'on varie également sur le nom de son auteur, les uns, tels que

Anarcharsis, III, p. 301 et suiv.

B. raconte l'origine du tribunal amphictyonique, qu'il appelle une diète *(mot employé par Ch. en fin d'alinéa). Il dit notamment :* Suivant les uns, Amphictyon qui régnait aux environs (d'Anthéla) en fut l'auteur [*Note :* Pausan., lib. 10, cap. 8] ; suivant d'autres, ce fut Acrisius, roi d'Argos [*Note :* Strab.,

Pausanias, le nommant *Amphictyon*, les autres, tels que Strabon, *Acrisius*.]

lib. 9]. — *Dans ce passage, B. fait remonter cette institution* aux temps les plus reculés ; *mais ailleurs* (I, p. 13), *Amphictyon semble contemporain d'Erichthonius, troisième roi d'Athènes, qui vécut dans les années 1500 avant J.-C.*

VI

Essai, I, 5 (p. 289).

Nous savons seulement que l'archontat à vie, que les citoyens substituèrent d'abord à la royauté, fut dans la suite réduit à dix ans, et qu'ils finirent par le diviser entre neuf magistrats annuels [*Note :* Meurs., *De Archont.*, lib. I, cap. I, etc.].

Anacharsis, I, p. 72-73.

Ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent archonte ou chef perpétuel.... Médon transmit à ses descendants la dignité d'archonte : mais, comme elle donnait de l'ombrage aux Athéniens, ils en bornèrent dans la suite l'exercice à l'espace de dix ans ; et, leurs alarmes croissant avec leurs précautions, ils la partagèrent enfin entre neuf magistrats annuels, qui portent encore le titre d'archontes [*Note :* Meurs., *de archont.*, lib. I, cap. I, etc.].

VII

Essai, *ibid.* (p. 290).

Dracon, philosophe inexorable, fut choisi pour donner des lois à l'humanité. Cet homme méconnut le cœur de ses semblables ; il prit les passions pour des crimes et, punissant également du dernier supplice et le faible et le vicieux, il sembla prononcer un arrêt de mort contre le genre humain [*Note :* Hérod., lib. I, p. 87].... Cylon, profitant des troubles de sa patrie, voulut s'emparer de la souveraineté. On l'assiège aussitôt dans la citadelle, d'où il parvient à s'échapper. Ses partisans, réfugiés dans le temple de Minerve, en sortent sous promesse de la vie, et on les sacrifie aussitôt sur l'autel des Euménides [*Note :* Thucyd., lib. I, cap. CXXVI ; Plut., *in Solon*].

Anacharsis, I, p. 91-92.

(Dracon) avait mis dans ses lois l'empreinte de son caractère ; elles sont aussi sévères que ses mœurs l'avaient toujours été. La mort est le châtiment dont il punit l'oisiveté, et le seul qu'il destine aux crimes les plus légers ainsi qu'aux forfaits les plus atroces. Il semble que son âme, forte et vertueuse à l'excès, n'était capable d'aucune indulgence pour des vices dont elle était révoltée, ni pour des faiblesses dont elle triomphait sans peine.... Les divisions intestines augmentèrent de jour en jour. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, forma le projet de s'emparer de l'autorité : on l'assiégea dans la citadelle.... Il évita, par la fuite, le supplice qu'on lui destinait. Ceux qui l'avaient suivi se réfugièrent dans le temple de Minerve : on les tira de cet asile en leur promettant la vie, et on les massacra aussitôt. Quelques-uns même de ces infortunés furent égorgés sur

les autels des redoutables Euménides [*Note :* Thucyd., lib. I, chap. 126. Plut., *in Solon.*, p. 84]. — *On trouve, d'autre part, p. 90 et 92, deux références :* Hérod., lib. I, cap. 59 *et* Plut., *in Solon.*, p. 87, *dont Ch. a fort bien pu faire :* Hérod., lib. I, p. 87.

VIII

Essai, ibid. (p. 291).

Pour apaiser ces tourments de l'âme, plus insupportables que ceux du corps, on eut recours à un sage nommé Épiménide [*Note :* Plat., *de Leg.*, lib. I, t. II]. Si celui-ci ne ferma pas les plaies réelles de l'État, il fit plus en guérissant les maux imaginaires. Il bâtit des temples aux dieux, leur offrit des sacrifices [*Note :* Strab., lib. X, p. 479]. Mais ces remèdes... ne furent pas assez puissants pour dissiper les maux de l'État. Peu après le départ d'Épiménide les factions se rallumèrent. Enfin les partis fatigués résolurent de se jeter dans les bras d'un seul homme... Solon. *Ch. renonce à entrer* dans le détail des institutions de ce législateur célèbre, *parce que* de trop grands maîtres en ont parlé : *l'allusion à B. paraît ici évidente.*

Anacharsis, I, p. 93, 95, 96.

L'île de Salamine était tombé sous les armes des Mégariens.... Les imaginations, déjà ébranlées, étaient soudainement saisies de terreurs paniques et livrées à l'illusion de mille spectres effrayants. On fit venir de Crète Épiménide, regardé de son temps comme un homme qui avait un commerce avec les dieux [*Note :* Plat., *de leg.*, lib. I, t. 2, p. 642].... Il ordonna de construire de nouveaux temples et de nouveaux autels, d'immoler des victimes, d'accompagner ces sacrifices de certains cantiques [*Note :* Strab., lib. 10, p. 479].... La confiance qu'il avait inspirée... (calma) insensiblement les esprits.... Épiménide partit.... Peu de temps après son départ, les factions se réveillèrent avec une nouvelle fureur.... On se vit bientôt réduit à cette extrêmité où il ne reste d'autre alternative à un état que de périr ou de s'abandonner au génie d'un seul homme. — *B. consacre ensuite trente pages à la législation de Solon.*

IX

Essai, I, 6 (p. 292).

Une foule de voix demandaient la répartition égale des fortunes. Pour éviter le naufrage de la chose publique, Solon fut forcé de commettre une injustice. Il remit les dettes et refusa le partage des terres [*Note :* Plut., *In Solon.*, p. 87]... Des femmes pures parurent indispensables à Athènes pour donner des citoyens vertueux à l'État [*Note :* Plut., *In Solon.*, p. 90-91] et le

Anacharsis, I, p. 100, 114, 120, 122.

Les pauvres... demandaient à grands cris un nouveau partage des terres, précédé de l'abolition des dettes. Les riches s'opposaient... à des prétentions... qui ne pouvaient manquer de bouleverser l'état. Dans cette extrémité, Solon abolit les dettes des particuliers, annula tous les actes qui engageaient la liberté du citoyen et refusa la répartition des terres [*Note :* Plut., *in Solon.*,

divorce n'était permis qu'à des conditions rigoureuses [*Note :* Pet., *In Leg. Attic.*].... « Qu'il soit chassé des tribunaux, de l'assemblée générale, du sacerdoce, disait la loi d'Athènes, qu'il soit rigoureusement puni, celui qui, noté d'infamie par la dépravation de ses mœurs, ose remplir les fonctions saintes de législateur ou de juge [*Note :* Æsch., *In Tim.*] ; que le magistrat qui se montre en état d'ivresse aux yeux du peuple soit à l'instant mis à mort ! » [*Note :* Laert., *In Solon*]. — *La remarque dont Ch. fait suivre cette note est un souvenir précis d'Anacharsis*, I, p. 108.

t. I, p. 87].... Le fil des générations peut s'interrompre par les divisions et les haines survenues entre les deux époux. Le divorce sera permis, mais à des conditions qui en restreindront l'usage [*Note :* Pet., *in leg. attic.*, p. 459].... D'un autre côté, le citoyen devenu fameux par la dépravation de ses mœurs, de quelque état qu'il soit, quelque talent qu'il possède, sera exclu des sacerdoces, des magistratures, du sénat, de l'assemblée générale ; il ne pourra ni parler en public..., ni siéger dans les tribunaux de justice... [*Note :* Æsch., *in Tim.*, p. 263].... On condamne à la mort l'archonte qui, après avoir perdu la raison dans les plaisirs de la table, ose paraître en public avec les marques de sa dignité [*Note :* Diog. Laert., *in Solon.*, 57].

X

Essai, I, 7 (p. 293-294).

Voyant que sa présence faisait naître des troubles à Athènes, (Solon) résolut de s'en bannir par un exil volontaire. Il s'arracha donc pour dix ans [*Note :* Plut., *In Solon.*] au séjour si doux de la patrie, après avoir fait promettre à ses concitoyens qu'ils vivraient en paix jusqu'à son retour.

Anacharsis, I, p. 124-125.

Solon fut assiégé d'une foule d'importuns qui l'accablaient.... Solon, ayant épuisé les voies de la douceur et de la patience, comprit que le temps seul pouvait consolider son ouvrage : il partit, après avoir demandé la permission de s'absenter pendant dix ans [*Note :* Plut., *in Solon.*, p. 92], et engagé les Athéniens par un serment solennel à ne point toucher à ses lois jusqu'à son retour [*Note :* Hérodot., lib. I, cap. 29].

XI

Essai, ibid. (p. 294).

Depuis longtemps l'État nourrissait dans son sein trois factions qui ne cessaient de le déchirer ? Quelquefois, réunies par intérêt ou tranquilles par lassitude, elles semblaient s'éteindre un moment ; mais bientôt elles éclataient avec une nouvelle furie.

Suivent trois alinéas consacrés chacun à l'une de ses factions, (partis de la Montagne, de la Plaine, de

Anacharsis, I, p. 125-126.

A son retour, il trouva les Athéniens près de retomber dans l'anarchie. Les trois partis qui, depuis si longtemps, déchiraient la république semblaient n'avoir suspendu leur haine pendant sa législation que pour l'exhaler avec plus de force pendant son absence ; ils ne se réunissaient que dans un point : c'était à désirer un changement dans la constitution.

la Côte) et enrichis de cinq notes, numérotées 2 à 6.

Par ailleurs, B. rappelle l'existence et les caractères des trois factions ennemies (p. 89-90), ainsi que la création du Sénat athénien par Solon (p. 102) et le monopole des magistratures, réservé aux riches (p. 104) ; on retrouve toutes les références de Ch., sauf une (Hérod., lib. I, p. 88) qui peut s'expliquer par une confusion (Plut., in Solon., p. 88).

XII

Essai, I, 8 (p. 295).

A la tête des montagnards, on distinguait Pisistrate : brave, éloquent, généreux, d'une figure aimable et d'un esprit cultivé ; il n'avait de Robespierre que la dissimulation profonde et de l'infâme d'Orléans que les richesses et la naissance illustre.... Il fit retentir le mot *égalité* aux oreilles du peuple ; et tandis que la liberté respirait sur ses lèvres, il cachait la tyrannie au fond de son cœur. — *Nous omettons ici les dix notes qui appuient ce court passage.*

Anacharsis, I, p. 127-128.

(Pisistrate) se trouvait à la tête de la faction du peuple et, jaloux en apparence de maintenir l'égalité parmi les citoyens, s'élevait hautement contre les innovations capables de la détruire ;... mais ce profond politique cachait sous une feinte modération une ambition démesurée. Jamais homme ne réunit plus de qualités pour captiver les esprits. Une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante et souvent éprouvée, une figure imposante, une persuasive éloquence, à laquelle le son de la voix prêtait de nouveaux charmes, un esprit enrichi des agréments que la nature donne, et des connaissances que procure l'étude.... — *Ce portrait est étayé par un riche appareil de notes, auquel sont empruntées toutes celles que donne Ch.*

XIII

Essai, I, 9 (p. 297-298).

Anacharsis, I, p. 125 à 128.

Les quatre derniers paragraphes de ce chapitre intitulé « Pisistrate » sont la paraphrase de quatre pages de B. ; toutes les références de Ch. se retrouvent chez l'auteur d' « Anacharsis ». La clausule de Ch. (« ... il régna sur Athènes avec toutes les vertus, hors celles de républicain ») *a pu lui être suggérée par cette réflexion de B., p. 132 :* « Quoique dans une monarchie, Pisistrate eût été le meilleur des rois, dans la république d'Athènes, on fut, en général, plus frappé du vice de son usurpation que des avantages qui en résultaient. »

XIV

Essai, I, 10 (p. 298).

Chassé de l'Attique par Mégaclès réuni à Lycurgue, il y fut bientôt

Anacharsis, I, p. 129.

... il ne fut à la tête des affaires que pendant dix-sept ans [*Note :*

rappelé par ce même Mégaclès, qui, changeant une troisième fois de parti, se vit à son tour obligé de prendre la fuite. Deux fois les orages qui grondent autour des tyrans renversèrent Pisistrate de son trône, et deux fois le peuple l'y replaça de sa main [*Note :* Hérod., lib. I, cap. LXIV ; Arist., *de Rep.*, lib. V, cap. XII]. La fin de sa carrière fut plus heureuse. Il termina tranquillement ses jours à Athènes, laissant à ses deux fils, Hipparque et Hippias, la couronne qu'il avait usurpée [*Note :* Hérod., *ibid.* ; Arist., *ibid.*].

Arist., *de Rep.*, lib. 5, cap. 12...]. Accablé par le crédit de ses adversaires, deux fois obligé de quitter l'Attique, deux fois il reprit son autorité [*Note :* Hérod., lib. I, cap. 64 ; Arist., *ibid.*] ; et il eut la consolation, avant que de mourir, de l'affermir dans sa famille.

B. a servi de point de départ à Ch. ; mais celui-ci s'est aussi référé à Hérodote lui-même, dont il a utilisé le liv. I, chap. 60 et 64.

XV

Essai, I, 11 (p. 299-300). *Anacharsis*, I, p. 132-134.

Dans les trois premiers alinéas de ce chap., Ch. doit vraisemblablement sa matière historique à B., chez qui l'on retrouve toutes ses références ; il a dû néanmoins se reporter à Thucydide (VI, 56) pour préciser les raisons premières qui opposèrent Hipparque et Harmodius (début du second paragraphe).

Dans l'alinéa final, au contraire, — mise à part sa première phrase — et dans le chap. 12, Ch. s'est reporté aux textes originaux, spécialement à Hérodote (V, 62-65) et même à Pline l'Ancien (VII, 23), qui est ignoré de B.

XVI

Essai, I, 13 (p. 301-304). *Anacharsis*, I, p. 137, et IV.

Traitant de Sparte, Ch. fait allusion à son législateur, Lycurgue, le plus grand génie qui ait existé, *mais il se refuse à* répéter ce que mille publicistes ont écrit de Lacédémone. *Les* quelques réflexions *qu'il fait à ce sujet contiennent plusieurs réminiscences précises du texte de B.*

B. (I, p. 137-138), immédiatement après les passages auxquels nous venons de voir Ch. faire des emprunts, compare l'œuvre de Solon à celle du Spartiate Lycurgue ; mais il s'étend sur cette dernière dans son tome IV durant quelque 130 pages : on peut légitimement penser que Ch. le range au nombre des publicistes *qu'il ne veut pas* répéter.

(P. 302). — Il institua les leschès [*Note :* Plut., *in Lyc.* ; Pausanias, lib. III, cap. XIV, pag. 240]....

(IV, 200). — (Ils assistent) aux jeux des jeunes élèves [*Note :* Plut., *in Lyc.*, t. I, p. 54] ; de là, ils vont aux Leschès : ce sont des salles distribuées dans les différents quartiers de la ville, où les hommes de tous âges ont coutume de s'assembler [*Note :* Pausan., lib. 3, cap. 14, p. 240 ; cap. 15, p. 245].

(Ibid.). — ... les repas publics, bannit l'or et les sciences [*Note : id., ibid.* ; Isocr., *Panath.*, t. II], ordonna les réquisitions d'hommes et de propriétés [*Note :* Xénoph., *De Rep. Laced.*, p. 681], fit le partage des terres, établit la communauté des enfants [*Note :* Plut., *in Lyc.*] et presque celle des femmes [*Note : Id., ibid.*].

(IV, p. 105). — Nous sommes tous les jours appelés à des repas publics.... Par là sont bannis le besoin, l'excès [*Note :* Plut., *in Lyc.*, t. I, p. 46].... Il m'est permis d'user... de tout ce qui appartient à un autre citoyen [*Note :* Xénoph., *de Rep. Laced.*, p. 681] ; et cette espèce de communauté de biens est si générale qu'elle s'étend, en quelque façon, sur nos femmes et sur nos enfants [*Note :* Plut., *ibid.*, p. 50].... (P. 108). — Nos monnaies ne sont que de cuivre.... Nous regardons l'or et l'argent comme les poisons les plus à craindre.... Nous ne connaissons ni les arts, ni le commerce.... — *Par ailleurs, B. cite Isocr., Panat., t. II, à plusieurs reprises dans les pages qui suivent.*

(P. 303). — Il chérissait ceux-là même qui poussaient la haine de ses innovations jusqu'à le frapper [*Note :* Plut., *in Lyc.*].

(IV, p. 121-122). — *Anecdote contée longuement à ce sujet, avec en note :* Plut., *in Lyc.*, t. I, p. 45.

XVII

Essai, I, 16 (p. 310, n. 1). *Anarchasis*, IV, p. 254.

Le mot attribué à Agésilas par Ch. peut être une adaptation de celui prononcé par Lysandre, autre roi de Sparte, et rapporté par B. d'après Plutarque.

XVIII

Essai, I, 18 (p. 312). *Anacharsis*, I, p. 138.

Ch. a pu trouver l'idée initiale de son développement sur le caractère des Athéniens, peuple aimable *et* léger *(qu'il compare aux Français), dans quelques remarques de B. sur les habitants de l'Attique,* industrieux, éclairés, vains et difficiles à conduire, *ayant* cette légèreté d'esprit qu'on ne trouve chez aucune autre nation. *Mais toutes les citations du chapitre de l' « Essai » sont étrangères au « Voyage d'Anacharsis », sauf le mot (à vrai dire fort connu) de Léonidas aux Thermopyles, rapporté* p. 314, n. 1, *et qu'on lit aussi chez B.*, I, p. 200.

XIX

Essai, I, 19 (p. 317). *Anacharsis*, I, p. 79-80.

Lycurgue apporta à Sparte les poèmes d'Homère [*Note :* Plut., *in Lyc.*].... Solon fit des lois expresses en faveur de ce même Homère [*Note :* Laert., *in Solon*].

Même idée et références identiques : Plut., *in Lyc.*, t. I, p. 41 ; Diog. Laert., *in Solon.*, lib. I, chap. 57.

B. revient sur l'introduction d'Homère à Sparte par les soins de Lycurgue au t. IV, p. 119 ; *à ce même endroit, il rappelle aussi comment le législateur*

lacédémonien se fit seconder par Thalès de Milet, rencontré en Crète. Ch. signale le fait au début de son avant-dernier paragraphe ; le renvoi à Strab., lib. X, p. 482, *est commun aux deux auteurs.*

XX

Essai, I, 20 (p. 318-319).

Tyrtée, dont les chants firent triompher l'injustice....

Archiloque, plein de crimes et de génie... osa publier l'histoire intérieure de sa conscience... [*Note :* Quintil., lib. X, cap. I ; Ælian., *Var. Hist.*, lib. X, cap. XIII].

Dracon... un traité de l'éducation.

Épiménide chercha, comme Fénelon, à ramener les hommes au bonheur par l'amour et le respect des Dieux [*Note :* Strab., lib. X ; Laert., *in Epim.*].

Anacharsis, passim.

IV, p. 39. — *Avec la référence à* Plut., *in Agid.*, t. I, p. 805 ; Horat., *Art. Poet.*, v. 402.

VI, p. 350-356. — *B. est à la fois dur et équitable pour Archiloque ; il rappelle* la mâle vigueur de son génie, *dit* qu'il a fait pour la poésie lyrique ce qu'Homère avait fait pour la poésie épique, *mais que* du côté des mœurs et de la conduite, il devrait être rejeté dans la plus vile classe des hommes. — *Entre les nombreuses notes qu'il donne à son sujet, on trouve littéralement les renvois à Quintilien et à Élien.*

I, p. 91. — Avec le renvoi à Æsch., *in Timarch.*, p. 261.

I, p. 93-96. — *Épiménide est cité aussitôt après Dracon ; B. insiste sur les idées religieuses de ce Crétois*, regardé de son temps comme un homme qui avait un commerce avec les dieux. *Mêmes références à Strabon et Diogène Laërce.*

XXI

Essai, I, 21 (p. 320).

La tragédie prit naissance sous Thespis, la comédie sous Susarion, la fable sous Ésope, l'histoire sous Cadmus, l'astronomie sous Thalès, la grammaire sous Simonide. L'architecture fut perfectionnée par Memnon, Antimachide ; la sculpture par une multitude de statuaires....

Anacharsis, passim.

III, p. 134. — Thalès et Pythagore jetèrent les fondements de leur philosophie *(Quelques lignes plus loin, B. rappelle les mérites de Thalès comme astronome) ;* Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose ; Thespis donna une première forme à la tragédie et Susarion à la comédie.

VII, p. 198-199. — *Dans son index des Grecs illustres, B. cite Simonide de Céos comme poète et grammairien ; il nomme au même passage les architectes Antimachide et Memnon, ainsi qu'une vingtaine de statuaires.*

Il faut toutefois noter qu'aucune des six notes de Ch. ne se retrouve chez B., à l'inverse de ce qui se produit d'ordinaire.

XXII

Essai, I, 22 (p. 320).

Pisistrate remplit sa patrie des monuments du génie et des arts [*Note :* Meurs., *in Pisistr.*, cap. IX]. Ses fils, imitant son exemple, firent de leur cour le rendez-vous des beaux esprits de la Grèce [*Note :* Plat., *in Hipparch.*].

Anacharsis, I, p. 130 et 132.

B. développe plus longuement cette idée, avec, entre autres, les deux mêmes références.

XXIII

Essai, ibid.

Anacharsis, passim.

Pour écrire les pages consacrées à Simonide, Sapho, Alcée, etc.... Ch. s'est reporté aux œuvres de ces différents poètes, ainsi qu'en témoignent les nombreuses citations qu'il en fait, Cependant, il s'est aussi souvenu du texte de B., comme le montrent les rapprochements suivants :

P. 321-322. — ... on voyait briller Simonide... ce moment appartient au plaisir.

VI, p. 341 et 343-344. — *Identification facile, grâce à la communauté des renvois à Quintilien, Platon et Stobée.*

P. 323. — *Simonide et les Pisistratides, dont il accepte les bienfaits, puis loue les meurtriers.*

VI, p. 338, 341 et 344. — *A cette page 344 se lit le renvoi à Élien.*

P. 324. — Sapho, si célèbre par ses mœurs et son génie..., en inspirant aux Lesbiennes l'amour des lettres [*Note :* Suid., *in Sappho*].

II, p. 63-64. — *Cf. notamment la phrase :* Après la mort de son mari, elle consacra son loisir aux lettres, dont elle entreprit de donner le goût aux femmes de Lesbos *Note :* Suid., *in Sappho*].

P. 326. — ... Alcée, chassé de Mitylène par une révolution, chantait les malheurs de l'exil et de la tyrannie [*Note :* Horat., lib. II, *Od.* 13].

II, p. 61-62. — *Anecdote contée assez longuement ; renvoi identique à Horace.*

P. 327 et 330. — *Solon poète* avait pollué la sainteté du législateur par la licence de sa muse.

I, 98-99. — Il avait reçu en naissant le talent de la poésie.... On peut lui reprocher... d'avoir quelquefois hasardé, sur la volupté, des maximes peu dignes d'un philosophe et de n'avoir pas montré dans sa conduite cette austérité de mœurs, si digne d'un homme qui réforme une nation.

XXIV

Essai, I, 24.

P. 338-339. — ... une espèce de compagnie connue sous le nom des *Sages*.... A la tête des Sages paraissait Thalès de Milet....

Anacharsis, passim.

I, p. 98. — *B. cite* les assemblées augustes *des sept sages de la Grèce et nomme en premier Thalès ; il renvoie en particulier à Diogène*

Laërce, auquel Ch. s'est notamment reporté pour écrire ce chapitre.

P. 341. — *Mot de Solon à Thespis sur le danger des spectacles pour les mœurs.*

VI, p. 5-6. — *Mot cité, dans un texte un peu différent, d'après Plutarque et Laërce.*

P. 342. — Héraclite d'Éphèse....

III, p. 146-147. — *Notice sur ce fameux misanthrope, d'après Diogène Laërce ; Ch. suit ce dernier.*

XXV

Essai, I, 30 (p. 355-356). *Anarcharsis*, V, p. 246-247.

L'essentiel du premier paragraphe de ce chapitre, consacré à Carthage par Ch. (y compris les notes 1 et 2), se retrouve chez B. ; il en va de même du début de la remarque sur les suffètes (p. 357, n. 2).

XXVI

Essai, I, 41 (p. 387-388). *Anacharsis, passim.*

De prime abord, il serait tentant de relever des ressemblances entre le texte de Ch. (en particulier au second alinéa) et celui de B. (III, p. 136-137, — passage où se trouve un renvoi à VI, p. 276 et suiv. ; V, p. 320-323). On pourrait aussi remarquer des analogies dans les paragraphes cinquième et sixième de ce chapitre avec d'autres passages de l' « Anacharsis » (III, p. 159-163 ; VI, p. 291 et suiv.). — Toutefois, contrairement à l'ordinaire, les deux appareils de notes sont différents. Il s'agit donc de deux développements sur un même sujet, l'identité de la matière suffisant à expliquer des rencontres qui doivent être fortuites. Un détail suffirait à prouver la non-utilisation de B. par Ch. : celui-ci fait de Pythagore un adepte de la transmigration des âmes, *alors que, contrairement à la tradition généralement reçue, celui-là déclare (VI, p. 283) :* « Pythagore et ses premiers disciples ne croyaient pas à la métempsychose. » — *Tout au plus est-il permis de penser que, si Ch. s'est inspiré de Diogène Laërce et des biographies de Pythagore écrites par Porphyre et par Jamblique, c'est pour avoir vu ces auteurs abondamment utilisés par son prédécesseur dans les pages qu'il consacre au philosophe de Samos.*

XXVII

Essai, I, 42 (p. 390-391). *Anacharsis*, V, p. 277-280.

A propos de Zaleucus et de Charondas, que B. et Ch. rapprochent : on ne peut néanmoins relever aucun emprunt de l'un à l'autre.

XXVIII

Essai, I, 44 (p. 393). *Anacharsis*, VII, Index, p. 196-204.

En Sicile... un historien, nommé *Antiochus*, plusieurs sophistes, quelques poètes (Stésichore, Parménide, etc.), avaient déjà paru....

Dans la longue liste de personnages illustres des VI^e^, V^e^ et IV^e^ siècles cités par B., Ch. a pu trouver maints Siciliens, dont Stésichore l'Ancien et Stésichore le Jeune, poètes ; l'historien Antiochus de Syracuse, fils de Xénophane de Colophon ;

les sophistes Corax, Polus d'Agrigente, Mithaecus. Parménide est également cité, mais il était originaire d'Élée, ville d'Italie.

XXIX

Essai, I, 46 (p. 394). — *Anacharsis*, II, p. 1-3.

En développant le thème de la Scythie heureuse et sauvage, *Ch. reprend une idée fort ancienne puisqu'on la rencontre déjà chez Hérodote : cet auteur oppose l'amour de ce peuple pour la liberté à l'orgueil démentiel du conquérant Darius ; la fière réponse du roi scythe* (« Viens attaquer les tombeaux de nos pères ! ») *se lit dans les « Histoires », liv. IV, chap. 127, et B. la cite également* (I, p. 159 : « Viens insulter les tombeaux de nos pères ! »). — *Mais il faut noter, au contraire, qu'au début du récit de ses aventures, le jeune héros de l' « Anacharsis » s'exprime sur sa patrie d'une façon toute différente. Il ne cache pas son* dégoût *pour une nation qui a* si indignement traité *son ancêtre*, le sage Anacharsis, si célèbre parmi les Grecs. *Il se vante* d'avoir senti l'ascendant que les peuples éclairés ont sur les autres peuples *et, conseillé par un esclave hellène, décide de fuir sa terre originelle :* « Je n'avais vu jusque là, *dit-il*, que des tentes, des troupeaux et des déserts. Incapable de supporter désormais la vie errante que j'avais menée et l'ignorance profonde à laquelle j'étais condamné, je résolus d'abandonner un climat où la nature se prêtait à peine aux besoins de l'homme et une nation qui ne me paraissait avoir d'autres vertus que de ne pas connaître tous les vices. »

XXX

Essai, I, 50 (p. 403, n. 1). — *Anacharsis*, VII, p. 112.

Cicéron a nié qu'il eût jamais existé un Orphée.

B. attribue cette opinion à Aristote, qui doutait même de l'existence d'Orphée, *mais en s'appuyant sur un texte de Cicéron* (*De natura deorum*, liv. I, chap. 38).

XXXI

Essai, I, 52 (p. 405). — *Anacharsis, passim.*

Troisième alinéa : généralités sur la Crète (avec les notes 1, 2 et 3). — VI, p. 225-226.

Quatrième alinéa : très composite, mais comportant des réminiscences de B., avec un renvoi précis à l' « Anacharsis », dont il est question par ailleurs (cf. 182).

Rhodes se distinguait par son commerce [*Note :* Strabo, lib. XIV, pag. 654 ; Diod., lib. V, p. 329], — VI, p. 209-210. — *Avec les deux mêmes renvois.*

Lesbos par sa corruption [*Note :* Athen., lib. X], — II, p. 54-55. — *Avec le renvoi à Athénée, p. 54, et la remarque sur la règle de plomb, p. 55, note a.*

Samos par ses richesses [*Note :* Plat., *in Pericl.*]. — VI, p. 259. — *Le renvoi exact est* Plut., *in Pericl.*, t. I, p. 167.

XXXII

Essai, I, 55 (p. 411). — *Anacharsis*, I, p. 147-160.

Le dernier paragraphe de ce chapitre de Ch., traitant de l'empire perse, paraît contenir des réminiscences de B. ; mais l'un et l'autre peuvent avoir des sources communes, en particulier Hérodote et la « Cyropédie » de Xénophon.

XXXIII

Essai, I, 60 (p. 426, n. 2).

Les Grecs ne comptaient la guerre médique que depuis l'invasion de Xerxès jusqu'à la défaite de Mardonius à Platée.

Anacharsis, I, p. 247.

La bataille de Platée... fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre médique ; elle avait duré deux ans [*Note :* Diod., lib. II, p. 29].

XXXIV

Essai, I, 62-67 (p. 430-452). — *Anacharsis*, I, p. 161-269.

B. et Ch. s'étendent l'un et l'autre longuement sur les Guerres Médiques, qui marquèrent un moment essentiel de l'histoire grecque. Traitant une fois de plus de la même matière en s'inspirant des mêmes auteurs (Hérodote surtout), suivant, comme il est naturel, l'ordre chronologique des faits et insistant sur les plus caractéristiques d'entre ceux-ci, ils présentent d'indiscutables ressemblances, avec de nombreuses références identiques. On ne peut toutefois affirmer d'une manière certaine que l' « Essai » s'inspire du « Voyage du jeune Anacharsis » ; la comparaison des deux textes est rendue d'autant plus difficile que celui de Ch. fait un parallèle constant, — conduit pour ainsi dire phrase contre phrase, — entre les événements antiques et ceux de la Révolution française. On ne peut se borner qu'à faire des remarques séparées, portant sur des détails :

P. 435, n. 1. — Miltiade attendit que le jour où il commandait de droit fût arrivé pour donner la bataille.

P. 169. — ... il attendit le jour qui le plaçait de droit à la tête de l'armée.

P. 435, n. 2. — La bataille de Marathon se donna le 29 septembre, 490 ans avant J.-C.

P. 172. — La bataille se donna le 6 de boédromion, dans la troisième année de la 63e olympiade [*Note :* le 29 septembre de l'an 490 avant J.-C.].

P. 436. — Le roi de Perse était... pusillanime [*Note :* Plat., *de Leg.*, lib. III, p. 698].... L'obstination de caractère... [*Note : id., ibid.*]....

P. 176. — On ne distingua constamment dans son caractère qu'une extrême violence et une excessive pusillanimité [*Note :* Plat., *de Leg.*, lib. 3, t. 2, p. 698].

P. 438. — Tableau des peuples coalisés contre la Grèce.

Ce tableau n'est certainement pas inspiré par B.

P. 440. — Je ne ferai point le portrait de Thémistocle et d'Aristide....

P. 174-176. — *B. au contraire fait ces portraits.*

P. 444, n. 1. — C'est ici que le défaut de cartes se fait particulièrement sentir.

L' « Anacharsis » comporte cependant un « Recueil de cartes géographiques », dont l'une s'intitule « Plan du combat de Salamine ».

Néanmoins, cet atlas (d'un format différent des autres volumes) manque quelquefois et Ch. a pu ne pas l'avoir entre les mains.

P. 445. — ... les Athéniens attaquèrent avec impétuosité les Phéniciens qui leur étaient opposés.... Mais enfin l'amiral persan, Ariabignès, s'étant élancé sur une galère ennemie, y demeura percé de coups [*Note :* Hérod., lib. VII, cap. LXXX]. — *Cette référence est fausse.*

P. 218. — Ariabignès conduisait (les Phéniciens) au combat.... Dans l'instant même une galère athénienne fondit avec impétuosité sur l'amiral phénicien ; et le jeune prince indigné, s'étant élancé sur cette galère, fut aussitôt percé de coups [*Note :* Hérodot., lib. VIII, chap. 89].

P. 446. — Le grand roi repassa dans une petite barque, en fugitif, cette même mer à laquelle il avait donné des chaînes [*Note :* Hérod., lib. VIII, cap. CXV].

P. 224-225. — Il arriva sur les bords de l'Hellespont.... Le pont ne subsistait plus.... Le roi se jeta dans un bateau, passa la mer en fugitif, environ six mois après l'avoir passée en conquérant [*Note :* Hérodot., lib. VIII, cap. 51 et 115].

Ibid. — Xerxès, laissant après lui une armée de trois cent mille hommes choisis....

P. 224. — Le roi prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartiers d'hiver les trois cent mille hommes qu'il avait demandés et choisis dans toute l'armée....

P. 447. — *Rôle d'Alexandre, roi de Macédoine aux Thermopyles et à Platée.*

P. 188, 228 et 238-239. — *Ces trois passages ont pu fournir à Ch. la matière du paragraphe (avec ses trois notes) consacré au versatile souverain.*

P. 449. — ... dans le dessein de se saisir d'une île formée à l'occident par deux branches de l'Asopus....

P. 240. — ... transporter leur camp un peu plus loin, et dans une île formée par deux branches de l'Asopus....

P. 450. — Là, le Perse, exposé sous un frêle bouclier aux armes des Lacédémoniens, brise de ses mains, avec le courage le plus intrépide, la pique dont il est percé [*Note :* Plut., *in Arist.*, p. 329].

P. 242. — Les Perses se couvrent de leurs boucliers.... En vain leurs boucliers, construits d'une matière fragile, volent en éclats ; ils brisent les lances dont on veut les percer et suppléent par un courage féroce au défaut de leurs armes [*Note :* Plut., *in Aristid.*, p. 329].

P. 450-451. — Ailleurs les Athéniens peuvent à peine surmonter leurs compatriotes qui combattent dans les rangs ennemis.... Mardonius tombe au premier rang. Ses troupes plient, sont enfoncées, poursuivies dans leur camp, où on les égorge.

P. 242-243. — Les Athéniens... avaient éprouvé une résistance très forte de la part des Béotiens, très faible de la part des autres alliés de Xerxès.... Mardonius, à la tête de mille soldats d'élite... tombe atteint d'un coup mortel.... Dès ce moment, les Perses sont ébranlés, renversés, réduits à prendre la fuite.... Les Grecs se précipitèrent dans le camp, et les Perses se laissèrent égorger....

P. 451, n. 2. — Artabaze emmena quarante mille hommes.... Tout le reste de l'armée, à l'exception de trois mille soldats, périt, disent les historiens.

P. 243-244. — Artabaze, qui avait à ses ordres un corps de quarante mille hommes..., enjoignit à ses troupes de le suivre.... Tout le reste, à l'exception d'environ trois mille hommes, périt dans le retranchement ou dans la bataille. — *L'allusion de Ch. à B., sous la formule vague* disent les historiens, *paraît évidente ; dans tout ce passage de son chap. LXVII, l'auteur de l' « Essai » suit de plus près qu'auparavant, semble-t-il, le texte du « Voyage ».*

P. 451-452.

P. 248-277.

Nombreuses analogies souvent frappantes entre B. et Ch. ,dont nous donnons sommairement les principales :

... l'ambition des conquêtes et la soif de l'or.... D'autres généraux moins célèbres [cf. *Note 3*]... les rivages de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, brûlant, pillant....

Cf. p. 248. — L'ambition la plus effrénée..., p. 254-258 et 260 *(conquêtes d'Athènes ; guerres conduites par Cimon et Myronidès).*

... s'attira la guerre des alliés, et finit par succomber dans celle du Péloponèse.

Cf. p. 261. — *Il s'agit d'une guerre des Athéniens contre les Spartiates, où ceux-ci vainquirent ceux-là près de Tanagra, en 456 av. J.-C.*

... il s'écoula trente années.

Cf. p. 262.

... ensuite les îles voisines et différents états. Les uns se rachetèrent à force d'argent (tels que Thasos, Scyros, etc...), d'autres furent contraints de se déclarer contre les Perses [*Note :* Les villes de Carie, et de Lycie. Vid. Plut., *in Cim.* ; Thucyd., lib. I ; Diod., lib. II].

Cf. p. 255-256. — *Voir en particulier :* (Cimon) oblige par sa présence ou par les armes les villes de Carie et de Lycie à se déclarer contre les Perses [*Mêmes références*].

Artaxerxès... s'abaissa à demander la paix en suppliant. — *La fin de l'alinéa énumère les conditions du traité, d'après* Diod., lib. XII, p. 74.

Cf. p. 262. — ... il contraignit Artaxerxès à demander la paix en suppliant. — *Suivent les mêmes conditions et le même renvoi à Diodore.*

On ne parlait plus à Athènes que de la conquête de l'Égypte, de Carthage, de la Sicile [*Note :* Isocr., *de pac.*, p. 402 ; Plut., *in Pericl.*].

Cf. p. 277. — Les Athéniens... méditaient la conquête de l'Égypte, de Carthage, de la Sicile et de l'Étrurie [*Note :* Isocr., *de pac.*, t. I, p. 402 ; Plut., *in Pericl.*, p. 164].

Les Grecs n'étaient plus les Grecs de Platée.

Cf. p. 269. — *B. conte deux anecdotes significatives, l'une* « après la bataille de Platée », *l'autre* « quelques années après » *et signale que les Athéniens reconnaissaient cyniquement qu'il n'y avait* plus d'autre droit des gens que la force.

XXXV

Essai, II, 1 (p. 469-470).

(Périclès) se présentait avec un cœur de glace.... Les sots s'aperçurent de son mépris pour eux.... Ils accusèrent donc la tendre amie de Périclès ; celui-ci parvint à peine à la sauver par ses larmes.

Anacharsis, I, p. 273, 274 et 279.

B. insiste sur l'esprit calculateur de Périclès et emploie notamment à ce sujet le mot froidement. *Il signale que le stratège* se déclara pour la multitude qu'il méprisait : *d'où des haines et des procès :* L'épouse, la tendre amie de Périclès, la célèbre Aspasie, accusée d'avoir outragé la religion... plaida sa cause elle-même ; et les larmes de son époux la dérobèrent à peine à la sévérité des juges.

XXXVI

Essai, II, 4 (p. 477-478).

Anacharsis, I, p. 330-331.

B. a pu servir de point de départ au développement de Ch. Un rapprochement particulièrement frappant :

... les corps des citoyens massacrés étaient privés des honneurs funèbres [*Note :* Isocrat., *Aréopag.*, t. I, p. 445 ; Démosth., *in Tim.* ; Æschin., *in Ctesiph.* — Selon les derniers auteurs cités, il y eut à peu près de douze à quinze cents citoyens massacrés...]. Cependant Athènes n'était plus qu'un vaste tombeau habité par la terreur et le silence....

Dans ce court espace de temps, plus de quinze cents citoyens furent indignement massacrés et privés des honneurs funèbres [*Note :* Isocr., *Aréopag.*, t. I, p. 345 ; Démosth., *in Timocr.*, p. 782 ; Æschin., *in Ctesiph.*, p. 466].... Les témoins de l'oppression n'osaient faire entendre une plainte : car il fallait que la douleur fût muette et que la pitié parût indifférente....

XXXVII

Essai, II, 9-12 (p. 488-500).

Anacharsis, III, p. 227-250 ; V, p. 56-79 et 281-294.

Les chapitres que Ch. consacre à Denys le Jeune, tyran de Syracuse, paraissent être ceux où l'influence de B. se fait le plus nettement sentir. Celui-ci traite de Denys en trois passages du « Voyage d'Anacharsis » : chap. XXXIII (Démêlés entre Denys et Dion son beau-frère ; voyages de Platon en Sicile) ; chap. LX (Expédition de Dion, exilé de Sicile, contre Denys qui est banni à son tour) ; chap. LXIII (Vie misérable de Denys déchu dans la ville de Corinthe). Ch. a tiré un large parti de ces divers textes.

P. 488 *(alinéas second et troisième). — Mort de Denys l'Ancien ; avènement de son fils.*

III, p. 227-230. — *Noter cependant que la référence* Athen., lib. X, p. 436 *manque chez B., qui donne (p. 226) un renvoi* Athen., lib. X, p. 419.

P. 490-491 *(trois derniers alinéas du chap.). — Les deux séjours de Platon à la cour de Denys ; Dion :* La mesure des maux du peuple monta à son comble....

III, p. 232-250, *passim. — Mêmes faits, souvent expressions identiques et références semblables :* La mesure est comble....

P. 491-493 *(cinq premiers alinéas). — Dion libère Syracuse ; ses difficultés, notamment avec Héraclide.*	V, p. 54-68, *passim.*
P. 494 *(alinéas 7, 8, 9, 10). — Guerre civile à Syracuse ; victoire définitive de Dion ; son assassinat. Retour de Denys.*	V, p. 69-70, *passim. — Le retour de Denys est signalé p. 200-201, mais B. ne parle pas de dix ans d'interrègne ; de plus, bien qu'il fasse de nombreux emprunts au livre XVI de Diodore, je n'ai pas trouvé de renvoi à la p. 532 de cet auteur (note 8 de Ch.). Par contre, la note 2 de l' « Essai » (p. 494) provient du « Voyage » (p. 69, a).*
P. 495-496 *(alinéa premier). — La fin du chap. est inspiré directement de Plutarque, Vie de Timoléon.*	V, p. 289-291.
P. 498-500 *(alinéas quatrième à onzième inclus, y compris la totalité des notes).*	V, p. 283-288. — *Ch. suit assez rigoureusement l'ordre de B.*
P. 501 *(début du dernier paragraphe du chap. 12). — Les allusions à divers personnages cités peuvent être des réminiscences de la lecture de B. :*	
Thésée banni par un peuple ingrat	I, p. 29.
Oreste suivi d'un seul ami	I, p. 53.
Idoménée chassé de Crète	I, p. 46.
Démarate, retiré auprès de Darius	I, p. 180. *(Il se retira en fait auprès de Xerxès.)*
Hippias mort à Marathon.	I, p. 171.

XXXVIII

Essai, II, 20 (p. 531).	*Anacharsis, passim.*

A l'inverse de Ch., qui se contente de déclarer le caractère de Philippe trop connu... pour qu'(il) s'y arrête, *et mentionne seulement le nom de Démosthène et la bataille de Chéronée, B. s'étend longuement sur le personnage du roi macédonien, sur sa lutte avec le grand orateur et sur la guerre qui mit fin à l'indépendance hellénique. Le « Voyage du jeune Anacharsis » se termine précisément au moment où Philippe triomphe :* La bataille est perdue ; il n'y a plus de Grèce. Je retourne en Scythie (VII, p. 88).

XXXIX

Essai, II, 22 (p. 533).	*Anacharsis*, III, p. 138.
Thalès fut le père de l'école ionique, Pythagore celui de l'école italique.... Traçons rapidement la philosophie des fondateurs des principales sectes de ces deux écoles....	L'école d'Ionie doit son origine à Thalès ; celle d'Italie, à Pythagore ; ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes....

Il apparaît vraisemblable que Ch. s'est souvenu de la phrase de B., qui lui sert de point de départ ; mais, par la suite, il analyse à sa manière les doctrines

de Platon et d'Aristote, que B. résume également (V, p. 44-53 et p. 309-320) sans être utilisé par l'auteur de l' « Essai ». — De même les deux écrivains donnent, chacun à leur façon, un aperçu de la « République » de Platon (*Essai*, II, XXVI, p. 550-551 ; *Anacharsis*, IV, p. 330-363).

Le lecteur qui considère la longueur matérielle de l'*Essai sur les Révolutions* et celle du *Voyage d'Anacharsis* est obligé de reconnaître aussitôt qu'en dépit de l'importance apparente des rapprochements qui précèdent, la dette dont Chateaubriand est effectivement redevable à Barthélemy apparaît au total assez mince. De toute évidence, l'auteur de l'*Essai* a connu et pratiqué les sept tomes composés par l'érudit abbé ; en plus des emprunts patents qu'il leur a faits, ils lui ont sans doute suggéré des développements, des sondages bibliographiques, des lectures complémentaires. Pourtant une certitude doit être, selon nous, considérée comme acquise : le roman archéologique de 1788 ne fut pas la source unique de l'*Essai* dans « tout ce qui concerne l'histoire grecque ou peu s'en faut », pour reprendre les termes mêmes de M. Badolle. Ce *peu s'en faut* correspond en réalité à la majeure partie de la documentation mise en œuvre par Chateaubriand.

L'écrivain d'ailleurs a fait incidemment allusion aux recherches par lui entreprises pour composer son livre ; mais, comme pendant longtemps il fut bien porté de ne pas prendre au sérieux ses affirmations, je ne sache pas qu'on ait retenu la phrase suivante, dont le contenu est cependant essentiel [1] :

> Lorsque pour la première fois je conçus le plan de ce livre, je revis les classiques, qui m'introduisaient aux révolutions de la Grèce.

Je revis les classiques ! Chacun des deux mots doit être entendu avec tout son sens. *Les classiques*, qu'est-ce à dire sinon les auteurs anciens eux-mêmes, les grecs et les latins, ceux-là peut-être traduits dans la langue de Cicéron, comme c'était l'habitude du temps et comme il nous a été permis de le vérifier au moins une fois de façon péremptoire [2]. Et Chateaubriand écrit *je revis*, parce qu'il s'agissait pour lui, dans la plupart des cas, d'une *re*lecture, d'une prise de contact renouvelée avec des textes qu'il connaissait déjà ou qui lui avaient été familiers en des temps plus ou moins éloignés.

Cette remarque nous incite à jeter un regard en arrière sur la formation humaniste qu'il avait reçue dès sa prime jeunesse et à laquelle il devait rester fidèle durant toute son existence. Au cours de ses passages aux collèges de Dol, de Rennes et de Dinan, conformément à une intention de sa mère qui « n'avait cessé de désirer qu'on (lui) donnât une éducation classique », il avait poursuivi les études les plus normales des adolescents d'autrefois, presque exclusivement fondées sur la connaissance de l'Antiquité, de ses langues et de son histoire.

1. *Essai*, I, LXX (p. 461).
2. Cf. *supra*, p. 182, n. 2.

En maints endroits, les *Mémoires d'Outre-Tombe* font d'éloquentes allusions à cette scolarité : « Les mathématiques, le grec et le latin occupèrent tout mon hiver au collège ». « J'avançais dans l'étude des langues ». « Je savais mieux le latin que mes maîtres, mais je commençai à apprendre l'hébreu ». Et il n'est pas malaisé d'imaginer tout le profit qu'un écolier génial devait tirer de cet enseignement fort approfondi : ses lectures étaient très étendues et ses acquisitions facilitées par une exceptionnelle « mémoire des mots » qui suscitait les applaudissements et l'admiration de ses camarades [1].

Plus tard, après avoir terminé ses années d'école, il ne se relâcha sans doute jamais de son effort et, lorsqu'en 1787, il vint vivre à Paris, c'est par la lecture des Anciens qu'il trompait le plus souvent son ennui : « J'avais heureusement alors la rage du grec, déclarait-il plus tard ; je traduisais l'*Odyssée* et la *Cyropédie*... » Puis, quand la Révolution eut éclaté, dans son maigre bagage de soldat engagé à l'armée des Princes, il n'avait pas oublié de mettre le « petit Homère » emporté naguère en Amérique [2].

Lorsque son émigration l'eut conduit en Angleterre, il dut gagner sa misérable vie en se livrant à « des traductions du latin et de l'anglais » ; l'imprimeur Baylis, pour le compte de qui il travaillait « (lui) fournissait des livres » ; lui-même, il employait « mal à propos quelques schellings à l'achat des bouquins étalés sur les échoppes » et il pouvait fréquenter, outre le British Museum, la bibliothèque ouverte aux réfugiés par John Symmons et gérée par le Français Gauthier de Brécy [3]. A ces premières facilités, qu'il connut presque aussitôt débarqué outre-Manche, d'autres vinrent s'ajouter par la suite, dont il ne faudrait pas méconnaître l'importance et l'efficacité. Sans doute, dans une des nombreuses notes dont il enrichit la première édition de l'*Essai*, s'excuse-t-il ainsi de certaines erreurs qu'il a pu commettre :

> Je crains d'avoir altéré quelque chose dans cette belle comparaison. J'en préviendrai ici, une fois pour toutes : n'ayant rien sauvé de la Révolution (excepté un petit nombre de notes), sans bibliothèque et sans ressources, je n'ai eu pour m'aider, dans l'obscurité de ma retraite, qu'une mémoire assez heureuse autrefois, mais aujourd'hui presque usée par le chagrin. On verra, à la conclusion de cet *Essai*, les difficultés innombrables qu'il m'a fallu surmonter.

Mais il poursuit aussitôt sa remarque :

> Cependant je puis assurer les lecteurs que les inexactitudes qui ont pu se glisser dans mes citations sont de peu de conséquences, et que partout où le sujet l'a absolument exigé, j'ai suspendu mon travail jusqu'à ce que

1. Cf. *Mémoires*, I, 58, 85, 93, 105, 68-69. — Contrairement à un préjugé stupide qui s'est répandu de notre temps, Chateaubriand avait pour toutes les formes de la mémoire une spéciale vénération ; il disait à Marcellus en 1822 : « La mémoire est une muse, ou plutôt c'est la mère des Muses. »
2. *Mémoires*, I, 162, 397-398.
3. *Mémoires*, I, 439.

je me fusse procuré les livres originaux. En cela, j'ai trouvé de grands secours chez les gentilshommes anglais qui m'ont ouvert leurs bibliothèques avec une générosité qui fait honneur à leur philosophie. J'ai été pareillement redevable au révérend B. S., homme d'autant d'esprit que d'humanité, et auquel j'aime à rendre ici l'hommage public de ma reconnaissance [1].

Les initiales B. S., qui réapparaissent dans une autre note de l'*Essai* [2], désignent le révérend Bence Sparrow, recteur de Beccles, petite ville du Suffolk où Chateaubriand avait trouvé un poste de professeur de Français. Ce ministre anglican, dont Anatole Le Braz nous a fait autrefois connaître la figure [3], était lui-même un esprit fort cultivé et il eut, entre autres mérites, celui d'introduire le mélancolique « chevalier de Combourg » chez son frère, Robert Sparrow, « type accompli du gentleman anglais » et « avec cela, un lettré, un humaniste féru d'antiquité latine ». A Beccles également, l'exilé connut John Girdlestone, *master* de la Fauconberge School et ancien *fellow* de Cambridge, qui fut un helléniste distingué pour l'époque : il travaillait, dit-on, à la première traduction de Pindare que connut l'Angleterre et l'on peut croire avec Le Braz que « le vieux magister » britannique aida « son jeune émule » et que « ses lumières... se mirent plus d'une fois au service de l'auteur de l'*Essai* » [4]. Un troisième amateur de grec dut enfin secourir de ses conseils et de ses livres le jeune émigré français : c'est John Ives, ministre de Bungay, « grand helléniste et grand mathématicien », disent les *Mémoires*, au demeurant père de la charmante Charlotte, avec qui Chateaubriand allait nouer une impossible, exquise et douloureuse idylle [5].

Ayant vécu en Suffolk, tant à Beccles qu'à Bungay, de la fin de l'hiver 1793-1794 jusqu'aux tout derniers mois de 1796, l'écrivain eut donc largement le temps de travailler dans les bibliothèques de ses dignes hôtes, voire à leur contact de perfectionner encore ses connaissances antiques. En vérité, nous sommes de ceux qui veulent croire à la solidité de son savoir d'helléniste. Renan a eu beau railler son insuffisance en philologie : d'éminents chateaubriandistes ont révoqué à juste titre telle affirmation de *L'Avenir de la Science* et établi son caractère erroné [6] ! En tout cas, les lettrés anglais épris de littérature et d'histoire grecques qu'il fréquenta longtemps et avec assiduité ne pouvaient manquer de posséder dans leurs « librairies » non seulement les maîtres écrivains de l'Hellade — Homère et Platon, Hérodote, Thucydide et Xénophon, Plutarque, les Orateurs et les

1. *Essai*, I, Introduction (p. 271, n. 2).
2. *Essai*, I, LXIII (p. 434, n. 2).
3. A. Le Braz, *Au pays d'exil de Chateaubriand* (Paris, H. Champion, 1909), p. 42-43.
4. A. Le Braz, *op. cit.*, p. 70-71.
5. *Ibid.*, p. 144-145 et *Mémoires*, I, 454 et suiv.
6. Sur ce point, cf. Renan, *Avenir de la Science* (Paris, Calmann-Lévy), p. 295 et 517, n. 133 ; G. Moulinier, « Renan et Chateaubriand » (*Journal des Débats*, 15 mai 1935) ; M. Duchemin, *Chateaubriand* (Paris, Vrin, 1938), p. 455-461.

Tragiques, — mais aussi les *minores*, rarement édités ou même accessibles de nos jours, infiniment plus répandus au XVIII^e siècle — Athénée, Diogène Laërce, Dion Cassius, Appien, les poètes gnomiques, Élien, Jamblique — qui sont aujourd'hui la pâture de quelques spécialistes, mais dont la matière, riche de précisions et d'anecdotes, devait satisfaire l'avide curiosité de l'auteur de l'*Essai*, comme elle avait nourri celle de l'abbé Barthélemy.

La longue pratique de tant d'auteurs aussi divers suffit à expliquer l'abondance (la prolixité même) des renvois dans le livre de Chateaubriand, aussi bien du reste que dans l'*Anacharsis*. Parfois, semble-t-il, afin de « faire sérieux », l'écrivain s'est complu à multiplier en bas de ses pages les références érudites, dont certaines sont à la vérité extrêmement vagues et imprécises.... D'ailleurs, il ne travaillait certainement pas selon un mode d'investigation très assuré ; en 1826, il devait condamner sa « débauche d'imagination » dans un ouvrage qu'il traite aussi de « véritable chaos » [1]. Artiste avant tout beaucoup plus qu'historien, il choisit quelquefois des solutions de facilité : au roi de Sparte Agis IV, il consacre deux chapitres, dont l'un résume fidèlement Plutarque et l'autre est la transcription littérale de la traduction du « bon Amyot » [2] ! C'est, à notre sens, cette espèce de laisser-aller qui explique au moins les plus longs emprunts faits au *Voyage d'Anacharsis*. Dès l'*Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand, né grand seigneur des lettres, ne sut pas astreindre son génie aux fastidieuses rigueurs d'une application suivie, et rares y sont les passages qui relèvent d'une véritable méthode historique [3].

En somme, il apparaît dans son premier ouvrage publié tel qu'il demeurera pendant toute sa carrière : il a besoin d'étayer son inspiration et son originalité sur une multitude d'écrits et jamais il n'est l'*homme d'un seul livre*. Plus on essaie de le surprendre à son travail, plus on doit se convaincre de la richesse de son information, de l'infinie multiplicité de ses lectures, de l' « opulence » de sa mémoire [4], et, par voie de conséquence, plus il semble vain et dangereux d'affirmer que telle œuvre fut à un moment donné *son livre de chevet*.

FERNAND LETESSIER.

1. *Essai*, p. 253 (Préface de 1826) et p. 430, n. A.
2. *Essai*, II, 14 et 15 (p. 512-516).
3. Voici un exemple de cette exception : « On est forcé de concevoir ainsi la chose d'après le récit d'Hérodote, qui se contredit avec les faits qu'il rapporte lui-même. Il représente Aristagore à Athènes, vers le commencement de la seconde année de la révolte de l'Ionie, et il ajoute qu'il obtint le but de sa négociation ; et cependant les Athéniens ne joignirent leur flotte aux Grecs-Asiatiques que l'année suivante. D'ailleurs Plutarque, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et Platon, dans le troisième livre des *Lois*, confirment ce que j'avance ici.... » (*Essai*, p. 431, n. 2).
4. « L'*opulente* mémoire de Rancé » : telle est l'expression significative qu'il emploiera en 1844, en parlant de celui qui fut son dernier avatar (*Vie de Rancé*, Paris, Didier, 1955, p. 184).

NOTES ET DOCUMENTS

QUELQUES VARIANTES DE « LA COMTESSE DE TENDE »

Dans l'introduction à son édition de la *Comtesse de Tende* de Mme de Lafayette [1], le regretté Émile Magne parlait d'une copie manuscrite de cette nouvelle appartenant à la Bibliothèque Municipale de Sens [2] et de sa décision de négliger les variantes qui s'y trouvent, « car, le plus souvent, elles nuiraient au texte imprimé ».

Il est vrai que le manuscrit en question, que nous venons d'examiner, fourmille d'erreurs évidentes. Il en est de même d'un autre, que nous venons également d'examiner, et que Magne semble avoir ignoré. Celui-ci, qui appartient à la Staatsbibliothek de Munich [3], faisait partie autrefois de la Bibliothèque Étienne Quatremère et est vraisemblablement une copie de celui de Sens, car il montre pour la plupart les mêmes carences que ce dernier. Si le copiste de Munich s'avise parfois d'une faute de son confrère et la corrige (*jaloux* [4] redevient ainsi, comme il convient, *jalouse*), le plus souvent il ne s'en aperçoit pas dans son empressement et quelquefois même en ajoute de son cru : c'est ainsi que l'on trouve dans le manuscrit de Munich seul le galimatias suivant : « La comtesse de Tende était présente et presque à expirer de douleur » [5].

Malgré les inégalités de ces deux manuscrits, cependant, la décision d'Émile Magne de s'en tenir uniquement à la première version imprimée [6] nous semble un peu cavalière, car la leçon qu'ils nous offrent nous semble en quatre endroits du moins, digne d'attention :

1° A la page 400 (ll. 25-26) du texte imprimé l'on trouve ce qui suit : « son *amour*-propre en fut flatté et elle se sentit un *amour* violent pour lui ». Les deux manuscrits suppriment la répétition peu heureuse en substituant à « un amour violent », « une inclination violente ».

2° A la page 402 (ll. 5-6) on lit : « Soyez en repos de votre réputation, madame, lui répondit-il ; *personne ne le peut savoir* ». Cette dernière phrase,

1. Mme de Lafayette, *Romans et nouvelles*, Garnier, 1939 (réimpr. de 1948, p. xxx-xxxi).
2. Contenue dans le f° n° 221 (feuilles 364-378).
3. Handschrift, n° 1261 (Gall. 731). (Signalé par Leo Jordan, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen*, 1909, p. 119-137, « Eine Handschrift von Werken der Gräfin Lafayette mit dem inedierten Fragment eines Romans »).
4. Éd. citée, p. 399, l. 10.
5. *Ibid.*, p. 401, l. 33-34. Nous nous sommes permis de moderniser l'orthographe des manuscrits.
6. Celle du *Mercure de France* de juin 1724.

qui, on le voit, manque d'antécédent, retrouve sa signification dans la version de Munich (mais non dans celle de Sens, qui conserve ici la lacune du texte imprimé) : « ... lui répondit-il ; *personne ne sait que je* [1] *suis ici* et personne ne le peut savoir ». S'agit-il ici d'un souvenir du copiste des termes d'une scène semblable de la *Princesse de Clèves* [2] ? Ou bien le manuscrit de Munich rétablit-il une omission faite par le premier éditeur et serait-il ainsi plus près des intentions de Mme de Lafayette ?

3° A la même page (ll. 19-20), l'imprimé nous dit que « la comtesse se laissa tomber sur *un* lit de repos, dont elle s'était relevée à demi... ». Vu la notation quelques lignes plus tôt (p. 401, ll. 37-38) de la comtesse « couchée sur un lit de repos » (vraisemblablement le même), l'article indéfini est curieux. Faisons honneur aux deux copistes qui savaient écrire plus correctement que le premier éditeur de la nouvelle en substituant à l'article l'adjectif possessif *son*.

4° Il s'agit cette fois non d'une leçon absolument préférable, mais d'une alternative, au moins aussi heureuse que la version de l'imprimé. Celui-ci nous dit (p. 411, ll. 28-29) de la comtesse que « son âme était, d'ailleurs, détrompée et noyée dans l'affliction ». Les manuscrits rattachent les deux adjectifs à *affliction* en nous offrant, au lieu de détrompée, détrempée.

Des vétilles ? Mais espérons qu'il en sera tenu compte dans une réédition éventuelle de la *Comtesse de Tende*. Convenons avec Magne qu' « il faut se méfier de l'esprit fantaisiste des faiseurs de recueils [car] ils corrigent ce qui choque leur goût » [3], mais réparons l'injustice qu'il leur a fait en alléguant que les variantes du manuscrit de Sens n'apportent « aucune amélioration sensible au texte imprimé » [4]. Après tout, rien ne s'oppose à ce que le copiste de ce manuscrit, ainsi que celui du manuscrit de Munich, ait vu (l'écriture dans les deux cas datant de la première moitié du XVIIIe siècle), ait vu, dis-je, et si pressé qu'il fût, le manuscrit original.

J. W. Scott.

SUR LA DATE DE « MANON LESCAUT » [5]

1731 ou 1733, la date de la publication de *Manon Lescaut* a été longtemps discutée, et l'est encore. On sait que le célèbre récit forma d'abord le tome septième des *Mémoires et Avantures d'un Homme de Qualité qui s'est retiré du monde*, vaste roman dont les quatre premiers tomes parurent à Paris, en 1728 et 1729, et les trois derniers, postérieurement, en Hollande où l'ex-Bénédictin s'était réfugié : en 1731, disent les uns, ce sont les plus nombreux, parce que des journaux hollandais de cette date en contiennent l'annonce pour la première fois ; en 1733, disent d'autres, parce qu'on n'a trouvé en France avant cette date aucune trace d'une telle publication et qu'il paraît invraisemblable que la suite d'un roman aussi lu et apprécié n'ait suscité aussitôt des commentaires passionnés de la part de lecteurs français. La discussion, engagée par Henry Harrisse dans sa *Bibliographie de*

1. Le *je* manque au manuscrit, mais l'intention est claire.
2. Mme de Lafayette, *Romans et nouvelles*, éd. cit., p. 383 : « Ne craignez rien, madame, répliqua-t-il [Nemours à Mme de Clèves], personne ne sait que je suis ici et aucun hasard n'est à craindre. »
3. Texte cité, p. xxxi.
4. *Ibid.*
5. La Rédaction de la *R. H. L. F.* a reçu presque en même temps cet article et le suivant, écrits indépendamment l'un de l'autre, et qui tendent à la même conclusion, sans faire double emploi. Elle les publie tous les deux, et dans l'ordre où ils lui sont parvenus.

Manon Lescaut, 1875, puis dans son *Abbé Prévost*, 1896, a été récemment reprise par M. Max Brun en des articles du *Bulletin du Bibliophile*, 1954, n° 1, 1955, n° 4 et 1956, n° 1. *Manon Lescaut* a paru en 1731, concluait Henry Harrisse ; en 1733, incline finalement à penser M. Max Brun. Dans son article de *L'Information littéraire*, septembre-octobre 1957, traitant de l'état des travaux sur l'abbé Prévost, Mlle Cl.-E. Engel penche également pour cette dernière date.

La pièce maîtresse de la discussion est le tome XVI, première partie, daté de 1731, de la *Bibliothèque française*, journal littéraire d'Amsterdam. Au verso du titre de la première page, une liste de *Livres nouveaux qui se trouvent chez H. Du Sauzet* contient le titre suivant : *Mémoires d'un Homme de Qualité avec la Suite*, in-12, 7 vol. A la page 182 se trouve la notice suivante :

> *Suite des Mémoires et Aventures d'un Homme de Qualité, qui s'est retiré du monde.* In-12, 3 vol., 1731. — Cet ouvrage est très amusant et se fait lire avec plaisir, quoique le style ne soit pas également soutenu partout. On y trouve beaucoup de variété, une morale pure, des sentiments forts tendres et des Aventures fort extraordinaires. On peut mettre dans ce rang celles de Milady R..., de Milady d'Av..., de M. Law, de la Princesse de R... et surtout celles du Chevalier des Grieux qui paraissent incroyables....

Les tomes V, VI et VII étaient déjà annoncés par le même journal, au tome XV, 2e partie, 1731, dans le catalogue publicitaire du début et à la page 368, aux « Nouvelles littéraires » d'Amsterdam. Les sept tomes au complet le sont encore en tête du tome XVI, 2e partie, 1732 ; en tête et à la page 203 du tome XVII, 1re partie, 1732.

Ces informations semblent sans appel. Mais, disent les tenants de la date de 1733, il apparaît à l'analyse de certains détails d'impression, que les tomes XIV, XV, XVI, XVII, chacun comprenant deux parties, de cette *Bibliothèque française* sont antidatés et n'ont dû paraître en réalité que plus tard, vers 1733, en même temps. Cette hypothèse, discutable en elle-même, a contre elle certains faits. Elle ne peut être exacte pour le tome XIV, 1re partie, cité dans la *Critique désintéressée des journaux littéraires*, t. III, La Haye, 1730, p. 74 et suiv. ; pour le tome XV (sans doute 2e partie, une faute d'impression rend le numéro de la Partie incompréhensible), annoncé par la *Gazette d'Amsterdam* du 13 avril 1731, comme devant paraître prochainement ; pas davantage pour le tome XVII, 1re partie, cité dans les *Lettres sérieuses et badines*, t. VII, 1re partie, La Haye, 1732, p. 177, note 2 et annoncé par la *Gazette d'Amsterdam* du 27 juin et du 1re juillet 1732 : « Henri du Sauzet, libraire d'Amsterdam vient d'achever la première partie du tome XVII de la *Bibliothèque française* ». Ce sont là, semble-t-il, des preuves suffisantes de la publication échelonnée, à leur date à peu près normale, des tomes successifs de ce journal et de la crédibilité que l'on doit attacher à ses annonces de livres nouveaux.

C'est donner d'ailleurs une importance trop exclusive au seul témoignage de la *Bibliothèque française*. Il en existe d'autres, déjà signalés en partie par Harrisse. La publication des tomes V, VI et VII des *Mémoires d'un Homme de Qualité*, donc de *Manon Lescaut*, est encore attestée dans un catalogue de livres placé en tête du tome Ier de l'édition des *Mémoires du cardinal de Retz*, publiée à Amsterdam en 1731 ; dans le fascicule trimestriel d'avril 1731, p. 228, de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe* ; dans les feuilles du 22 mai, du 5 juin, du 12 juin, du 19 juin, du 26 juin de la *Gazette*

d'Amsterdam de 1731 (B. N. : G. 4325). A Paris même, le *Journal des savants* de décembre 1731 annonce ainsi *Cléveland*, sur la foi sans doute des journaux de Hollande : « C'est un roman qui paraît moins traduit de l'anglais que composé par l'auteur des *Mémoires d'un Homme de Qualité* dont les quatre premiers volumes ont été imprimés à Paris, en 1730 [*sic*], et les suivants en Hollande où l'auteur s'est retiré. »

Sur ces dates 1731 accumulées concluons : *l'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* a bien paru pour la première fois en Hollande, en 1731, en avril ou mai au plus tard. Quant à l'explication du fait que ce petit livre ne semble pas avoir été lu en France avant 1733, elle nécessiterait une autre étude et fournirait le sujet d'un autre exposé.

JOSEPH DUCARRE.

LA « VÉRITABLE » HISTOIRE DE « MANON LESCAUT »

Qu'on veuille bien excuser les guillemets insolites de ce titre. Il semble maintenant de bon ton, joignant à une modestie apparente une robuste confiance en soi, de qualifier de véritable le résultat de ses propres recherches. Témoin le dernier livre de Mlle Engel sur *Le véritable abbé Prévost* [1]. Que n'a-t-elle imité la circonspection du bibliophile Max Brun, cité par elle comme référence essentielle sur la date de publication de *Manon Lescaut*, ou l'honnête prudence de Joseph Ducarre, qui se garde bien de trancher la question dans son introduction aux morceaux choisis des *Mémoires d'un Homme de Qualité*, publiés par lui chez Hachette (Collection du Flambeau, 1958) [2]. Nous avons cru pouvoir reprendre entre guillemets l'adjectif incriminé pour rétablir au moins des faits indiscutables, sinon une vérité plus difficilement saisissable que le titre choisi par elle ne paraît le suggérer.

L'auteur a d'ailleurs pleine conscience de ce fait, puisqu'elle écrit dans une brève introduction (pages non numérotées) : « Dans ces conditions, tout travail sur l'abbé Prévost tient du roman policier ». Si l'on voulait que ce « roman » prît la valeur d'une enquête, et permît finalement un résumé objectif des faits acquis, comparable au « summing up » des tribunaux anglais, une circonspection sans cesse en éveil eût dû s'accompagner d'une minutie particulière dans le relevé des résultats. Or il suffit de parcourir l'ouvrage pour constater à quel point omissions, erreurs et contradictions abondent, aggravées pour ainsi dire à chaque page de fautes d'impression. D'où peut venir pareille négligence chez une chartiste avertie ?

On dirait qu'une fièvre de publication s'est emparée de Mlle Engel et qu'elle a voulu aboutir rapidement à tout prix. Ainsi la table des matières ajoute simplement quelques résumés et énumérations aux titres des chapitres sans donner aucune référence aux pages intérieures du livre. Serions-nous en présence d'une simple biographie romancée, ou d'un effort de vulgarisation journalistique à la portée de ce qu'on est convenu d'appeler le « grand public » ? Le désordre et le décousu de maints chapitres le donnent à penser. Il semble que l'auteur ait voulu corser le menu en les surchargeant d'épisodes et d'anecdotes se succédant comme les perles d'un collier, soigneusement mises en

1. Monaco, Éditions du Rocher, [1957].
2. Actuellement la sélection la plus représentative de ces *Mémoires* que l'on puisse mettre à la disposition des étudiants.

valeur dans une table des matières qui ne semble point avoir d'autre utilité. On tolérerait cependant pareille surcharge, sous laquelle Prévost disparaît souvent, si l'on pouvait plus aisément glaner tel renseignement, telle information précise ou neuve, puisés aux meilleures sources. Mais l'on feuillette en vain les pages, trop souvent. Et il arrive que certaines notes indispensables, ajoutées in extremis en numéro *bis*, soient dépourvues de référence (p. 69, note 11 *bis*, entre autres, introuvable à la p. 89, où figurent les références du chapitre III). Estimons-nous heureux, pourtant, quand nulle flagrante contradiction ne nous arrête. Ainsi, au beau milieu de la page 76, on nous dit que Prévost fait paraître les premiers volumes de *Cleveland* en 1732 (ce qui est faux), et l'on affirme plus justement quatre et cinq lignes plus bas que les tomes I et II furent publiés en juin 1731 et les tomes III et IV en octobre.

A quoi nous servirait de dresser une liste complète, inutilement trop longue, de semblables faiblesses ? Plus grave nous paraît être une imprécision généralisée, difficilement justifiable, qui tend à introduire une véritable confusion dans l'esprit du lecteur. Ainsi, après avoir trop brièvement analysé une publication capitale de l'éditeur Néaulme (d'Utrecht), contenant une correspondance entre Prévost et lui, interrompue à la fin de 1732, Mlle Engel ajoute (p. 77) : « Mais on discute déjà la rédaction d'un nouvel ouvrage. Prévost offre de traduire en français l'*Histoire* latine du Président de Thou ; Néaulme doit l'éditer. Vers la fin de 1731, Prévost rédige une sorte de prière d'insérer.... » Il ne s'agit plus ici d'Étienne Néaulme, d'Utrecht, mais de son frère Jean, résidant à la Haye, associé à Pierre Gosse. Et que signifie cette vague allusion à la *fin de 1731* ? Mlle Engel ignore-t-elle que le *Nouvelliste du Parnasse*, de l'abbé Desfontaines, parle à Paris de cette « prière d'insérer », dès le mois de *Mai* 1731 [1], comme ayant déjà été annoncée dans les journaux de Hollande ? Détail essentiel dont nous montrerons plus loin l'importance.

On se demande pour quoi ces mystérieux silences et ces glissements insensibles. C.-E. Engel esquisserait-elle, dès le chapitre III, une sorte de repli chronologique vers des positions préparées d'avance pour donner plus de vraisemblance à une thèse soutenue par elle depuis vingt ans ? Elle veut, en effet, que *Manon* n'ait été publiée qu'en 1733, et non en 1731 comme nous l'avons affirmé nous-mêmes en 1955 après Henry Harrisse. Si l'on en juge par le premier chapitre de la deuxième partie de son livre, cette manœuvre paraît tout au moins vraisemblable. Abordant curieusement les pages qui suivent ce titre prometteur : *Et voici l'Histoire de Manon Lescaut*, nous n'avons rencontré que des points d'interrogation, des remises en question dont tout le mérite revient au bibliophile Max Brun, infiniment plus circonspect que Mlle Engel, car il se contente de poser un problème d'histoire littéraire sans prétendre apporter de solution. Il fallait donc remplir ce vide pour donner plus de vraisemblance à une hypothèse reposant essentiellement sur le doute.

Examinons les faits. Toutes les hypothèses restent possibles si la date précise de l'ouvrage ne peut être établie que par l'examen des éditions, parfois antidatées ou postdatées. D'où l'intérêt des multiples remarques de Max Brun. Il est déjà plus difficile de nier un témoignage tiré d'une revue trimestrielle, car il faut supposer qu'une interruption accidentelle en a retardé la publication durant deux années (de 1731 à 1733). Le pas est allègrement franchi par Mlle Engel, dont

1. Une erreur de lecture de nos propres notes nous a fait imprimer *mars* 1731 au lieu de *mai* dans notre *Abbé Prévost* (Hatier, 1955, Paris).

le texte, fort habilement présenté, p. 121-122, complète, sans transition ni préavis, une citation de Max Brun, de remarques personnelles sur la *Bibliothèque française* de Camusat, datée de 1731, et probablement publiée, selon elle, en 1733. Mais quels arguments invoquer lorsque la référence est tirée d'un journal bi-hebdomadaire fort connu, tel que la *Gazette d'Amsterdam*, citée par nous en 1955, d'après le livre d'E. Lasserre (*Manon Lescaut*, 1930). Il est plus simple évidemment de n'en rien dire.

Ici, l'auteur joue de malchance. La Bibliothèque Nationale contient d'inestimables trésors que l'on retrouve parfois de façon bien opportune. Réparant une omission du fichier des revues, le catalogue collectif ronéotypé en cours d'exécution signale qu'une collection entière de la *Gazette* se trouve à la disposition des lecteurs. Et, à la date du 22 mai 1731, nous avons parfaitement retrouvé l'indication fournie par E. Lasserre. Les tomes V, VI, VII, des *Mémoires d'un Homme de Qualité* se trouvent alors en vente chez François Changuion, d'Amsterdam. La même annonce est *répétée* le mardi 5 juin, puis le mardi 12 juin. Aucun doute n'est possible puisque le tome VII contient précisément l'*Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, et que l'édition publiée alors par la compagnie des Libraires à Amsterdam *peut-être actuellement consultée à Paris à la bibliothèque de l'Arsenal* [1].

Manon Lescaut ne fut pas seulement publié en 1731 (et vendu alors entre autres par F. Changuion, F. Bernard et H. du Sauzet). Le 11 mars 1732, François l'Honoré déclare à son tour dans la *Gazette* qu'il a *imprimé et débite* actuellement les *Mémoires et avantures d'un Homme de Qualité* (en 7 volumes). Ce qui constitue au moins une seconde impression d'un livre peut-être déjà épuisé ou devenu plus rare. Les preuves se multiplient contre la thèse de M^lle^ Engel, devenue décidément insoutenable. Il ne demeure plus qu'un problème, soulevé cette fois par le bibliophile Max Brun : pourquoi donc ce silence, en France, autour d'un livre que les lecteurs ne semblent nullement avoir boudé, bien au contraire, lors de sa publication en Hollande ?

La *Gazette d'Amsterdam* nous permet à nouveau d'entrevoir une solution. Le mardi 23 janvier 1731, P. Gosse et J. Néaulme, libraires à La Haye, y avertissent le public qu'ils ont « commencé d'imprimer in-4° une traduction française de l'*Histoire de M. de Thou* ». Suivent quelques lignes d'introduction où l'on reconnaît sans peine le style de Prévost, qui fait dire aux libraires : « Dans le dessein où ils sont de ne rien épargner pour la perfection de cet ouvrage, ils ont recueilli quantité d'observations et d'éclaircissements, qui ne sont venus jusqu'à présent à la connaissance de personne. Il y aura des notes au bas des pages. On tâchera de les rendre moins longues qu'utiles. Ils donneront un volume tous les six mois. La traduction est de M. P..., employé ci-devant à Paris à travailler au *Gallia Christiana*, et connu par quelques ouvrages français dont le style a été fort goûté du public ».

C'est ici la première annonce d'une entreprise dont notre article sur l'*Abbé Prévost homme de lettres et journaliste* a montré l'importance (*Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1955). Bénédictin enfui de son couvent, l'abbé Prévost s'était déjà fait, auprès des libraires étrangers, une belle réputation d'historien. Il était encore à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qu'il proposait (en 1728) à l'un d'entre eux

1. Ici, nous passons quelques lignes de M. H. Roddier qui confirment les indications correspondantes de M. J. Ducarre sur la publication à sa date réelle de la *Bibliothèque française*. — *N. D. L. R.*

de traduire l'*Histoire de M. de Thou* (Harrisse, *L'Abbé Prévost*, p. 144). On ne sait pas trop par suite de « quels légers obstacles » il ne donna pas suite à ce projet en Angleterre (Harrisse, p. 144), mais en Hollande il se met à l'œuvre. Il espère ainsi commencer une brillante et fructueuse carrière d'homme de lettres, car la rédaction de ces gros ouvrages rapportait aux libraires de tels bénéfices qu'ils payaient largement leurs auteurs. Et ceux-ci conquéraient sans coup férir une réputation internationale qui les mettaient au premier rang de la République des lettres. Il ne s'agit pas là d'une chimère. Cette gageure de faire paraître tous les six mois un gros volume in-4° accompagné de notes, il la tiendra quinze ans plus tard au service de Didot, l'éditeur parisien de l'*Histoire des Voyages*. Prévost l' « expatrié », comme il se qualifie dans son « projet » de traduction, eût acquis, dès lors, une renommée qui lui aurait rouvert toutes les portes. Voilà pourquoi les « quelques ouvrages français » déjà publiés par lui, c'est-à-dire les quatre premiers tomes des *Mémoires d'un Homme de Qualité*, sont relégués parmi les livres dont le *style* fait le seul mérite. On ne peut guère se glorifier d'avoir écrit des romans d'amour si l'on veut faire œuvre d'historien. Aussi la préface de *Cleveland ou le philosophe anglais*, publiée quelques mois plus tard, en juin 1731, insistera-t-elle sur la documentation historique de l'auteur, rappelant ainsi sa véritable vocation.

La vogue des faux *Mémoires* reposant essentiellement sur leur valeur historique supposée, il n'y avait alors qu'un seul moyen, pour l'abbé Prévost, de faire paraître sans déchoir l'*Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. C'était de la joindre, comme il le fit, sous forme d'épisode détaché, ayant une valeur de leçon morale, aux *Mémoires d'un Homme de Qualité*, dont les tomes V et VI étaient déjà terminés. Cette façon élégante, et quasi clandestine, de faire passer un véritable chant d'amour pour une de ces nouvelles réalistes si fort à la mode outre-Manche, acquiert ainsi son véritable sens. N'était-ce pas une étrange publication, venant d'un ancien bénédictin, qui se réclame fièrement de sa collaboration au *Gallia Christiana* pour lancer une traduction de l'*Histoire* du grave président de Thou ? Pourquoi donc s'étonner que *Manon* soit passée totalement inaperçue chez nous lorsqu'on a peine à découvrir, dans les journaux hollandais eux-mêmes, une allusion précise à l'histoire de *Manon Lescaut*, que l'on se garde bien de distinguer alors de l'œuvre complète en sept volumes ?

En 1733, au contraire, la situation est bien différente. Le premier volume de l'*Histoire* de M. de Thou a été publié le 13 janvier (*Gazette d'Amsterdam*), mais, le 17, Prévost quitte la Hollande avec Lenki sans payer ses dettes, et la compagnie de sa maîtresse lui rend impossible en Angleterre la continuation de son travail. Il songe alors à publier, de Londres, un nouveau périodique à Paris : *Le Pour et Contre*, dont il fait approuver le premier fascicule par la censure française, le 24 mars. Il se ravalait ainsi au rang des folliculaires, point de mire de leurs adversaires. Fut-ce une perfide manœuvre de l'un d'entre eux, ou, hypothèse plus vraisemblable quand on connaît l'abbé Prévost, ce dernier en était-il déjà réduit aux expédients par ses folles dépenses en la compagnie de Lenki ? *Le même jour*, le 21 juin 1733, le *Journal de la Cour et de Paris* annonce que Prévost « fait un petit ouvrage intitulé *Le Pour et Contre*, dont la première brochure se débite actuellement » (H., p. 210), et qu'il « paraît depuis quelques jours un nouveau volume des *Mémoires d'un Homme de Qualité*... écrit avec tant d'art et d'une façon si intéressante, que l'on voit les honnêtes gens s'attendrir en faveur d'un escroc et d'une catin » (H., p. 175). Adroite

publicité clandestine, par l'intermédiaire de « nouvelles à la main », pour un livre destiné à être lu sous le manteau. Il s'agit vraisemblablement de l'édition de Rouen, signalée par Lenglet-Dufresnoy dans sa *Bibliothèque des Romans*, et par Harrisse, page 173. L'impunité de l'éditeur, qui ne fit alors l'objet d'aucune poursuite, paraît avoir encouragé Prévost, ou ses ennemis. Le 3 octobre 1733, le *Journal de la Cour et de Paris* met en cause cette fois des libraires et imprimeurs *parisiens* : « On a imprimé *ici* depuis quelques jours l'*Histoire de Manon Lescaut...* ». Et, le 5 octobre, *Manon* est effectivement saisie chez deux d'entre eux. Mais *on continue à taire le nom de l'auteur*, ce qui semble indiquer que le responsable de cette publication clandestine est bien Prévost lui-même. Il s'agit d'ailleurs d'une saisie symbolique, sept exemplaires en tout (H., p. 175-176). D'où une forte hausse des prix, chacun tenant à s'assurer la possession de l'ouvrage.

Quel embarras pourtant, lorsqu'après sa condamnation à Londres, pour faux et usage de faux, l'abbé adresse au pape une supplique de pardon (fin déc. 1733). En *janvier 1734*, tandis qu'il fait intervenir à Rome en sa faveur (H., p. 219), pour la *première fois* il prend ouvertement dans *Le Pour et Contre* la défense de *Manon* (n° 36, vraisemblablement composé pour le reste par l'abbé Desfontaines). Prévost s'efforce de préparer ainsi sa rentrée en France. Mais il n'était pas au bout de ses peines. Lenglet-Dufresnoy l'ayant attaqué dans son ouvrage : *De l'usage des Romans* (1734), notre abbé se voit obligé de publier un éloquent plaidoyer pro domo dans *Le Pour et Contre* (début juin 1734), car le pape était alors sur le point de lui accorder la rémission de ses fautes (5 juin 1734). Finalement réintégré dans un ordre moins sévère (fév. 1735), il se voit encore assigner pour résidence une lointaine abbaye de la Grenetière, près de Nantes. Il n'obtiendra de faire son nouveau noviciat près d'Évreux (automne 1735), puis de résider à Paris, qu'après la suppression *totale* de l'édition de *Manon Lescaut* chez les libraires (18 juillet 1735). C'est pourtant l'époque où, sur la foi des *Mémoires de Ravanne*, M^lle^ Engel choisit de faire revenir Lenki à Paris, avec Prévost !

Revoyons donc brièvement les faits. Car la *Gazette d'Amsterdam* permet aussi de confirmer, en les précisant, certaines déductions que nous avions cru pouvoir faire dans notre *Abbé Prévost* (p. 59-60). C'est bien en janvier 1731 qu'il se met au travail à La Haye pour Gosse et Néaulme, vraisemblablement une semaine ou deux avant le 23, puisqu'on annonce alors qu'on a commencé d'imprimer la traduction projetée. Le travail fut certainement interrompu, car le 10 avril seulement les deux éditeurs annoncent à nouveau dans la *Gazette* qu'ils distribuent gratis un *Projet d'une traduction de l'Histoire de M. de Thou*, qu'ils impriment actuellement en 10 vol. in-4°, ledit projet se trouvant « aussi à Paris chez les principaux libraires ». A cette date, on peut en conclure que Prévost doit avoir terminé non seulement les deux premiers volumes de *Cleveland*, publiés en juin suivant, mais aussi le septième volume des *Mémoires d'un Homme de Qualité* (paru le 23 mai 1731 au plus tard), sans quoi il ne s'engagerait pas d'un cœur aussi léger dans une aussi lourde entreprise. Harrisse confirme le fait pour *Cleveland*, que Didot présenta pour approbation à Paris le 2 avril (H., p. 156). Comment croire, d'autre part, que *Manon Lescaut* ait pu être imprimé avec les tomes V et VI en moins de cinq à six semaines (entre le 10 avril et le 23 mai) ?

Si, comme on nous l'accorde, l'*Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* fut écrite sous l'influence de cette passion nouvelle pour Lenki, dont parle Ravanne, l'œuvre dut être rédigée en février-

mars 1731, puisque Prévost ne fit la connaissance de sa maîtresse qu'*après* être venu à La Haye pour traduire l'*Histoire* de M. de Thou. D'où nous pouvons conclure, en concordance avec le témoignage de Ravanne, que, dès les premières semaines, Prévost fut éclairé sur le danger de sa liaison avec Lenki. Il en était alors « si coëffé, que pour ne pas la désobliger, il se brouilla avec tous ceux qu'il avait tout lieu d'estimer », dit Ravanne. On reconnaît ici le trait fondamental de l'âme de des Grieux. Pourquoi donc Mlle Engel s'est-elle obstinée à vouloir retarder le plus possible la date de la première édition de Manon ? A notre suggestion, lors d'une rencontre en Suisse, elle s'était ralliée à notre hypothèse de la valeur prophétique de certaines œuvres de Prévost, puisqu'elle en fit état dans son article de la *Revue des Sciences humaines* de juillet-septembre 1952. Les preuves que nous lui avions données semblaient l'avoir alors à ce point convaincue qu'elle présenta l'idée comme lui étant entièrement personnelle. Se refuserait-elle à jamais reconnaître une erreur ? (Combien excusable pourtant lorsqu'il s'agit d'une âme aussi mystérieuse que celle de notre abbé !)

Quant au retour de Lenki à Paris, signalé par Ravanne dans ses *Mémoires*, Cl.-E. Engel veut bien écrire dans son livre : « M. Roddier voudrait retrouver en Mme de Chester une Lenki mariée, et remariée : rien ne permet de le supposer ». Voyons donc à nouveau les faits. Nous avons supposé qu'une certaine Mme de Chester, qui ruine apparemment l'abbé entre 1738 et 1740, pourrait bien être cette fameuse Lenki qui le fit condamner en Angleterre. Les mêmes causes ne produisent-elles pas d'ordinaire les mêmes effets ? On ne se ruine pas de la sorte pour une maîtresse quelconque. Nous avons pourtant relu Harrisse et Ravanne. Ce dernier affirme dans ses *Mémoires* au sujet de Prévost : « Ses supérieurs se donnèrent eux-mêmes le soin d'obtenir du Pape un Bref, qui lui permettait d'entrer dans un autre Ordre, où chacun mène la vie qui lui plaît. Lenki informée qu'il était en lieu de sûreté, ne tarda pas à le joindre ». Qui lit ce texte avec tout le soin désirable nous accordera aisément que Lenki n'a certainement pas rejoint Prévost *avant* qu'il n'ait été transféré dans un autre Ordre. Ce qui exclut absolument l'hypothèse de Mlle Engel qui place le retour de Lenki avant 1735 (p. 86). Et si Lenki n'est venue retrouver Prévost qu'*après* être informée qu'il *était en lieu de sûreté*, ce ne fut pas avant 1736, car l'expression « lieu de sûreté » ne peut s'appliquer alors qu'à la demeure d'un prince du sang, le prince de Conti, chez qui Prévost n'entra qu'en janvier 1736. Mais, en 1736, Prévost fait précisément un voyage en Hollande. Et, en 1737, deux éditions de *Manon* paraissent dans ce même pays, puis, en 1738-1739, c'est le tour de *Cleveland* et du *Doyen de Killerine*. L'abbé se remet donc à faire des romans d'amour et à en vivre. Or il est rentré en France en 1737. C'est vraisemblablement quelque temps après que Lenki vint le rejoindre, l'amenant ainsi une fois de plus au bord de la faillite.

Nous avons deux raisons de plus de le supposer. Notre édition des *Mémoires de Ravanne* (Londres, c'est-à-dire Cazin, 1781), poursuit le récit en ces termes : « Leur union se renouvela à Paris, avec autant d'ardeur qu'elle s'était faite à La Haye... Heureux ! si Lenki ne lui *fait* point quitter Paris. » Cet emploi du *présent* nous avait conduit à penser que l'on reproduisait ici la première version de ces *Mémoires*, publiée à Liège en 1740, en deux volumes, selon Harrisse, *sans* la dernière partie où se trouvent racontées les aventures de Prévost et de Ravanne. Car, en 1740, Prévost est encore à Paris, avec Mme de Chester. Vérifications faites dans Harrisse (p. 232), l'édition des

Mémoires datée de 1751 corrige ainsi la même phrase : « Heureux ! si Lenki ne lui *avait* point fait quitter Paris ! » Or, c'est en *janvier 1741* que Prévost dut quitter Paris. Il a failli être arrêté pour avoir aidé un ancien camarade d'école à composer des nouvelles à la main qui attirèrent fâcheusement l'attention de la police. Et le 19 octobre 1741, sollicitant son retour en grâce, il déclare à M. de Maurepas : « ... mon crime n'a été qu'un aveugle sentiment de charité pour un malheureux camarade d'école que j'ai voulu secourir dans sa misère, *après l'avoir aidé longtemps de ma bourse* ». En d'autres termes, *n'ayant plus d'argent*, il a imprudemment fourni l'aide de sa plume. La faute en revient donc une fois de plus à Lenki, toujours insatiable, ainsi qu'on le constate encore le 9 novembre 1741 dans une lettre de Prévost à Bachaumont (H., p. 325).

Il peut paraître du dernier bourgeois que cette Lenki se soit finalement établie en province. Mais elle n'était certainement pas une fille perdue, au sens actuel du mot. Prévost l'appellera pudiquement une « demoiselle » à qui « un homme d'honneur faisait tenir une pension modique sans autre motif que sa générosité ». C'était en fait une fille « entretenue ». On jugeait sévèrement, à l'époque, ce genre de vie. De telles filles s'appelaient catins en français, et whores en anglais, mots qui ont pris ensuite une acception plus péjorative encore. Il pouvait arriver à de telles « demoiselles » de changer trop facilement de protecteur ou d'amant, comme le fait *Manon*. Elles n'en demeuraient pas moins séduisantes, et souvent habiles à trouver finalement un bon parti.

Telles sont les réflexions suggérées finalement par l'examen du livre de Mlle Engel. En dépit de toutes nos critiques, hélas, trop justifiées, nous voulons espérer qu'à l'exemple d'Anatole France, unissant un jour une vocation de chartiste à un art littéraire achevé, elle saura nous donner sur l'abbé Prévost le livre que nous attendions d'elle.

Henri Roddier.

A PROPOS DU « GRAND SILENCE » VALÉRYEN

Dans l'ouvrage dont il est rendu compte ici même [1], M. Octave Nadal exprime des vues d'une grande hardiesse généralisatrice : elles appellent des commentaires qui dépassent le cadre d'une simple recension. A en croire M. Nadal, les documents qu'il révèle exigeraient qu'on se fasse du personnage intellectuel de Valéry une conception fondamentalement nouvelle, qui semble pouvoir se résumer comme suit : l'année 1892 ne serait pas marquée, pour Valéry, par une crise importante, la formation de son génie étant caractérisée par une parfaite continuité ; on trouve, en effet, dans l'étude des années précédentes, qui auraient été jusqu'ici à peu près inconnues, l'annonce de ce qui suivra, et notamment du besoin croissant de conscience claire et universelle ; mais c'est surtout la physionomie de la période suivante qui serait modifiée : il n'y aurait pas de transformation de Valéry, il n'y aurait pas de Grand Silence, ni d'abandon de la poésie et de la littérature, ni d'ascèse intellectuelle, chez un auteur très « humain », qui reste toujours « allègrement » mêlé à la vie du siècle, il y aurait simplement le passage d'une mystique spirituelle à une mystique intellectuelle.

1. Voir *infra*, p. 246.

Que les années de jeunesse de Valéry soient de mieux en mieux connues, après la publication de diverses correspondances et de documents inédits, ce n'est pas douteux. Dire qu'elles étaient à peu près inconnues, c'est excessif. On n'ignorait ni les origines romantiques, puis baudelairiennes, parnassiennes et surtout symbolistes de la vocation poétique de Valéry, ni le rôle des amitiés de jeunesse, notamment celles de P. Louÿs et A. Gide, que vient heureusement compléter aujourd'hui celle de G. Fourment, ni l'étendue quasi universelle des curiosités du jeune Valéry, aussi bien dans le domaine des arts, — architecture, musique, peinture, — que dans celui des sciences. On connaissait aussi l'existence d'une crise sentimentale, et la nature de son dénouement. On nous apporte d'importantes, bien que relatives précisions, mais, en somme, rien de plus.

Il n'est pas douteux non plus qu'il existe une continuité entre le Grand Silence et la période antérieure, de même qu'il en existe nécessairement une entre celui-là et le retour à la littérature. Il n'est pas douteux que le goût de la lucidité se manifeste très tôt et d'une manière croissante chez le jeune Valéry, et nous avons cru nous-mêmes pouvoir en trouver des racines dans son « italianité » héréditaire. On pourrait sans doute signaler d'autres connexions, entre autres celle qui a dû exister dans l'esprit de Valéry entre les arts formels, — architecture, musique, — fondés sur des rapports de nombres, et l'étude des mathématiques.

S'ensuit-il que l'année 1892 ne soit pas une année de crise et de profonde transformation, que le Grand Silence et l'abandon de la poésie n'existent pas ? — Il faut demander aux faits de répondre.

Si cette année 1892 n'avait pas eu dans la vie spirituelle de Valéry une importance qu'on peut dire cruciale, pourquoi aurait-elle gardé cette physionomie dans son esprit, comme il l'a dit si souvent qu'il serait oiseux de le répéter ici ? S'il n'avait pas vécu lui-même de « crise de formation », et s'il n'avait pas été révélé à lui-même par une sorte d'illumination, comment aurait-il pu parler de tels phénomènes, à propos de Verhaeren et de Descartes, avec une chaleur et une précision qui révèlent à coup sûr une confidence indirecte ? S'il n'y avait pas eu de crise, et de « réforme » assez radicale, — il emploie lui-même ce terme dans les *Cahiers*, I, p. 571, au sujet de l'année 1892, — pourquoi parlerait-il dans les *Mémoires d'un poème*, d'une « période aiguë », au cours de laquelle il vendit presque tous ses livres ? Et que signifierait le dernier tercet des *Grenades :*

> Cette lumineuse rupture
> Fait rêver une âme que j'eus
> De sa secrète architecture ?

S'il n'y a pas eu de Grand Silence, — il n'a jamais été question que d'un silence littéraire et poétique s'accompagnant d'un labeur intellectuel de plus en plus intense, — s'il n'y a pas eu abandon de la poésie, que signifie la dédicace de *La Jeune Parque* à André Gide : « Depuis bien des années j'avais laissé l'art des vers, essayant de m'y astreindre encore, j'ai fait cet exercice que je te dédie » ? Que signifient tant de phrases sans ambiguïté des *Mémoires d'un poème*, entre autres :

> ... Je vivais loin de toute littérature, pur de toute intention d'écrire pour être lu.... Au bout de quelques mois et vers la fin de ma 21e année je me suis senti détaché de tout désir d'écrire des vers [Valéry en donne d'ailleurs un certain nombre de raisons fort importantes] et *j'ai délibérément rompu avec cette poésie qui*... [je me permets de souligner ces derniers mots]....

J'avais fui l'état ingénu de poésie, et j'avais énergiquement développé en moi ce qui, du consentement universel, est le plus opposé aux productions de cet état... [cet état dont il dit aussi qu'il avait pu le croire « à jamais dissipé »].

Ces indications de Valéry ne correspondraient-elles pas à la réalité ? Mais alors pourquoi aurait-il fallu les démarches conjointes de « Gide avec Gallimard » pour le ramener à la poésie ? Et d'ailleurs il suffit de comparer la carrière et la production de Valéry avec celles des autres poètes, ses contemporains. Qu'on nous dise combien de recueils publiés il peut opposer, avant 1917, et d'ailleurs même après, à ceux de Régnier, de Mme de Noailles, de Claudel, de Péguy, de Jammes, de Fort, etc. Je ne parle pas des dramaturges et des romanciers. Nier l'abandon de la « littérature », n'est-ce pas risquer de ne pas voir la véritable originalité de Valéry, d'en faire un auteur plus ou moins comme les autres, danger que Valéry signalait, dès le 24 juillet 1893, dans une lettre à A. Gide (il s'agit donc bien d'une conséquence de la crise de 1892) :

L'erreur, je parie, de bien des gens à mon égard, est de me supposer — malgré tout — une arrière-pensée *littéraire*, de croire que je tende, en somme, à travers la restriction que je professe et le renoncement, à quelque *genre nouveau*....

S'il n'y a pas eu d'ascèse intellectuelle après 1892, que signifie une « éthique de l'esprit » fondée principalement sur la « rigueur obstinée » et la « pureté de l'intellect » ? Il serait évidemment absurde de faire du Valéry parisien un anachorète, une sorte de moine. Qu'il se soit mêlé à la vie de Paris, sous ses formes les plus diverses et les plus délicieuses, qu'il ait continué à entretenir des relations artistiques et littéraires, on le savait. Il a dit lui-même qu'il avait commencé de fréquenter Mallarmé quand la littérature « ne lui était plus de rien ». Que la tendance sociale et mondaine ait été assez forte chez Valéry pour faire une sorte d'équilibre à son besoin de retraite, de solitude et de silence, il est clair, mais cela ne l'a pas empêché de dire un jour pour dépeindre sa nouvelle attitude, après 1892 :

C'était l'éloignement de l'homme qui me ravissait. Je ne savais pourquoi on loue un auteur d'être humain, quand tout ce qui relève l'homme est inhumain ou surhumain, et qu'on ne peut, d'ailleurs, avancer dans quelque connaissance ou acquérir quelque puissance, sans se défaire d'abord de la confusion de valeurs, de la vision moyenne et mêlée des choses, de la sagesse expédiente, — en un mot, — de tout ce qui résulte de notre relation statistique avec nos semblables et de notre commerce obligatoire et obligatoirement impur avec le désordre monotone de la vie extérieure.

Sur beaucoup de ces points, il n'est pas sans intérêt de trouver des confirmations dans les lettres de Valéry à Fourment. Dès le début d'octobre 1892, Valéry se définit comme celui « pour qui la lumière est sous toutes ses tuniques la seule et l'unique joie concevable ». En décembre 1897, il caractérise l'essentiel de ses occupations comme une « psychomanie », comme un effort pour établir des « théories » plus précises et plus rigoureuses que les théories habituelles. C'est le 8 juin 1900 qu'il résume les préoccupations dominantes de son adolescence en parlant de « souhaits — en quelque sorte — fondamentaux — de *départ en soi* ». Le 12 janvier 1901, il déclare réserver le nom de *travail* « aux opérations pures de l'esprit ». Le 11 janvier 1903, jetant un coup d'œil rétrospectif sur ses dix dernières années, il constate :

« Je me suis profondément changé. Et j'ai changé aussi ». Le 12 janvier, c'est Fourment lui-même qui précise que la nouvelle attitude de Valéry consiste « en conversations trop fatigantes que tu entretiens avec toi-même ». Ce que Valéry confirme le 14 janvier :

> Enfin, il faut aussi que pour moi seul, je garde terriblement ma pensée. Nul ne peut à loisir la comprendre ni surtout la contredire. Et par une compensation bizarre — à cause de cette division du jour en maints efforts séparés — c'est moi, le contradicteur.

Pour ce départ en soi, pour cet effort, pour ce travail, Valéry se plaint constamment de n'avoir pas assez de calme et de loisir, et c'est en ce sens qu'on peut parler, — après lui, qui a employé précisément ce terme, — de sa nostalgie d'un *cloître* intellectuel. Ne disait-il pas déjà dans le sonnet *Solitude* (1889), annonçant cet aspect de sa vocation :

> Loin du monde, je vis tout seul comme un ermite....

Dès son arrivée à Paris, il parle de son « désir de calme » et de son regret de son « Capernaïum-Urbain V ». En décembre 1897, il se plaint d'être obligé de se débattre « entre trois ou quatre existences différentes empilées dans la journée unique ». Le 8 janvier 1900, il écrit : « En dehors du physique qui vacille et hurle, je mène une vie si agitée, si compliquée, si aiguë et *si peu conforme à mon désir* (nous nous permettons de souligner ces derniers mots) que je traverse dans l'ahurissement les temps ». Où est l'allégresse dont on nous parlait ? — Et il ajoute : « Je suis las de ce labeur inutile — non parce qu'il n'est pas publié — mais parce que le défaut de temps m'interdit tout développement régulier, toute suite et la pente de la profondeur requise ». Le 12 janvier 1901, il parle de son foyer récemment créé comme d'un refuge tranquille. Le 11 janvier 1903, il reprend son éternelle plainte sur le manque de temps : « J'ai si peu de temps — et je me sens si souvent à bout de forces qu'il me faut pardonner le retard, et jusqu'à l'accomplissement » et montre plus loin la nécessité de se mettre à l'abri des influences dissolvantes :

> J'en juge par moi et je le vérifie sur tous ceux que je vois. *Tous les meilleurs s'enferment* ou ils se gâtent. Je pourrais mettre ici une liste de noms et te montrer par le menu une singulière destruction de désirs, de recherches, de talents certains ou — de fiertés.

Le 14 janvier 1903, nouvelle plainte : « Ce qui m'éreinte, c'est l'interruption infinie de mes occupations. Je prends, je quitte, — je me désole bêtement (car enfin tout cela est peu de chose). Ma journée est toute brisée ».

Quelle est l'attitude de cet ermite manqué à l'égard de la littérature ? Comme dans la correspondance avec Gide, il semble bien que les premières attaques sérieuses apparaissent dès le début de 1893. Dans une lettre à Fourment de février 1893, — qui commence par une très curieuse invite à un exercice de conscience du second degré, Valéry demandant à son ami d'imaginer en même temps celui qui écrit une lettre et celui à qui elle est écrite, — il oppose l'attitude littéraire à celle qui est désormais la sienne :

> Alas ! il n'y a plus Personne qui veuille fixement affronter l'Impossible, se dévouer au plaisir divin, faire le soleil — autrement qu'en singerie et écriture vague, littéraire, aussi peu détachée, nue et propre que le vulgaire

« andante » des majorités et des humains déformés par millions, dont, entre jeunes gens ayant lu Verlaine, on se moque. C'est peut-être le bon parti, mais Moi, qui suis dans le feu où l'on brûle réellement, et jusqu'à la cendre — j'aime mieux mon feu.

Le 6 avril 1900, il exprime à merveille les caractères originaux de sa nouvelle position :

Maintenant, — outre les nouvelles conditions de la vie, — je me suis trop enfermé dans le plus spécial des cercles — je me suis peu à peu élaboré des goûts si particuliers — une manière de penser si élémentaire et singulière — je vois le monde si à ma façon — que j'ai renoncé à toute particularité communicable — je me tiens, *dès qu'il y a quelqu'un*, dans la normale. C'est-à-dire que je ne fais plus d'amitiés — je me marie....

Que la préoccupation littéraire, en raison des antécédents et des fréquentations de Valéry, réapparaisse çà et là, comme c'est le cas dans les *Cahiers* [1], c'est inévitable, et c'est d'ailleurs nécessaire pour expliquer le retour à la littérature qui se produira plus tard. On a pu penser depuis longtemps que la volonté anti-littéraire qui détermine l'entrée dans le silence n'était qu'une volonté littéraire à grand retardement, et montrer ainsi qu'il y a toujours eu chez Valéry, entre le penseur et le poète, des liens indissolubles [2]. Le 12 janvier 1901, Valéry parle d'un conte dans lequel il essaie d'introduire les valeurs nouvelles dont il a pris clairement conscience en 1892, et il voit les difficultés de cette conciliation : « Mais va-t-en introduire de la rigueur et de la nouveauté, ensemble, dans un pays littéraire ! » Le 11 janvier 1903, il pose le problème littéraire du xx^{e} siècle en termes qui montrent qu'il n'a peut-être pas renoncé à toute ambition :

Le goût de la grande manière est perdu. Il n'y a plus de parti pris. L'originalité est tuée par la facilité qu'on s'est découverte pour l'adopter, et donc pour l'abandonner.

En attendant qu'il ait retrouvé le goût de s'affirmer extérieurement, Valéry se tait, littérairement parlant. Le Grand Silence reste à mon sens dans la carrière de Valéry un fait de première grandeur, dont l'importance ne doit être ni exagérée, — il ne fut pas éternel, — ni minimisée, il a tout de même duré un quart de siècle. Ne pas le reconnaître, et du même coup nier l'existence de la crise de 1892, c'est risquer, à mon avis, de fausser très gravement l'image qu'on peut se faire, dans son ensemble, du personnage intellectuel de Valéry.

Mais il n'est pas jusqu'aux commentaires de M. Nadal qui ne viennent parfois fortifier cette conception. La date de 1892 lui sert maintes fois de point de repère et de limite entre deux phases de l'évolution de Valéry. Il accorde qu'*avant 1892*, la mystique de Valéry était plutôt spirituelle, pour devenir ensuite intellectuelle, et puissamment nourrie de mathématiques. Il parle de l'époque 1888-1892 comme de celle du « décadentisme valéryen ». Pour montrer une continuité que personne, en dépit d'une *mue* certaine et profonde, n'a jamais songé à nier, il affirme que Valéry « conquiert sa vraie originalité créatrice en 1891 ou du moins la laisse pressentir ». A mon avis, il la laisse

1. Voir à ce sujet notre récent compte rendu des deux premiers tomes des *Cahiers* dans cette même Revue.
2. Voir notre *Paul Valéry*.

pressentir bien plus tôt et il ne la conquiert que bien plus tard. Il m'a paru toujours évident que les traits et les thèmes que Valéry disait chez lui « inébranlables » avaient dû s'annoncer depuis toujours. Entre le pressentiment et la conquête de la véritable originalité créatrice, il y a précisément cette longue période de maturation qui fut appelée le Grand Silence et qui paraît mériter ce nom.

MAURICE BÉMOL.

COMPTES RENDUS

Les Ramonneurs, comédie anonyme en prose, éditée par Austin Gill (Société des Textes français modernes). Paris, Marcel Didier, 1957. Un vol. in-16 de cv-245 p.

M. Austin Gill avait, dès 1937, signalé l'existence de cette comédie inédite dans le *Bulletin de la Société des historiens du théâtre.* Il nous en offre aujourd'hui une édition très soignée, accompagnée d'une étude qui souligne l'intérêt historique de ce texte (son intérêt littéraire est assez mince). En effet, la pièce peut être datée de 1624 ; or, nous ne possédons aucun texte véritable de comédie du XVII^e^ siècle, antérieure à celles de Corneille. Cette publication comble donc — très partiellement — une lacune importante.

Le Manuscrit, qui a fait jadis partie de la collection Soleinne, est aujourd'hui au fonds Rondel de l'Arsenal. Il est très certainement contemporain. C'est celui qui a servi à l'acteur-auteur de Villiers pour sa médiocre adaptation en un acte en vers des *Ramonneurs* (1662).

M. Austin Gill a cherché, bien entendu, à attribuer cette pièce anonyme. Il en a fait une étude grammaticale et stylistique très poussée, a relevé les expressions populaires, les maximes, les allusions mythologiques, les comparaisons et métaphores et a trouvé des similitudes assez frappantes avec le théâtre d'Alexandre Hardy. Or, on sait, depuis les travaux de M^me^ Deierkauf-Holsboer que Hardy écrivit des comédies, qu'il ne publia pas. M. Austin Gill propose donc formellement d'attribuer *Les Ramonneurs* à A. Hardy. L'hypothèse est séduisante ; outre les rapprochements de vocabulaire et de syntaxe, qui ne sont jamais tout à fait déterminants, elle trouve un appui sérieux dans le fait que le manuscrit est tombé entre les mains de Villiers ; or, on sait qu'en 1627, celui-ci dirigeait une troupe dont A. Hardy était précisément le fournisseur attitré. Il se pourrait donc même que le manuscrit fût autographe.

Les Ramonneurs furent représentés, en 1624, à l'Hôtel de Bourgogne. La troupe était alors dirigée par Pierre Le Messier, dit Bellerose. Le trio des anciens farceurs, Turlupin, Gros-Guillaume et Gaultier-Garguille en faisait encore partie. M. Austin Gill, d'après ce que l'on sait des rôles joués dans la farce par ces trois comédiens, établit fort bien que les trois premiers rôles de la comédie leur étaient destinés et convenaient parfaitement à leurs emplois respectifs.

Ce texte nouveau l'incite à penser que les trois fameux farceurs ne se contentèrent pas jusqu'à leur disparition (1633) de jouer la seule farce traditionnelle, mais en étaient venus à cette époque à interpréter la comédie. La *Comédie des Comédiens* et la *Comédie des proverbes*, de quelques années postérieures aux *Ramonneurs*, en apporteraient la confirmation.

Sa démonstration serrée, qui s'appuie sur les textes imprimés et sur la gravure d'Abraham Bosse, est tout à fait ingénieuse et intéressante. J'avoue qu'elle ne m'a pas tout à fait convaincu. Certes, l'apparition d'une grande comédie en cinq actes en prose, dès 1624, est un élément important dont il faudra désormais tenir compte dans l'histoire de la comédie française avant Corneille et Molière. Mais, bien que l'action en soit clairement localisée à Paris par des allusions au Palais de justice, au Luxembourg et à des cabarets fameux, que nous sommes encore loin de la véritable comédie pari-

sienne de Corneille, qui mêle la comédie d'intrigue à la comédie de mœurs !

En effet, ce qui m'a le plus frappé dans la lecture de la comédie des *Ramonneurs*, c'est précisément tout ce qui, en dépit de ses cinq actes, l'apparente encore à la farce traditionnelle : la simplicité élémentaire de l'action, l'absence de toute prétention à une étude de mœurs comme de toute étude psychologique, la grossièreté de certains passages, l'incroyable abondance d'expressions empruntées au langage populaire, de maximes et de proverbes, et surtout la présence des personnages traditionnels de la farce, le matamore, le docteur, l'entremetteuse, le valet subtil et le valet balourd et ivrogne, le couple de jeunes amoureux. Si M. Austin Gill a pu, comme il l'a fait, attribuer avec une quasi certitude ces divers rôles aux farceurs de l'Hôtel de Bourgogne, n'est-ce pas précisément parce qu'il a pu y déceler les éléments mêmes des types qu'ils incarnaient dans la farce ?

Nous possédons fort peu de textes authentiques de farces et la comparaison est donc malaisée. Moins affirmatif que M. Austin Gill, je ne dirai pas que les *Ramonneurs* prouvent qu'à partir de 1624, les farceurs avaient abandonné la farce pour la comédie, mais que, petit à petit, la farce traditionnelle et rudimentaire avait sans doute pris une forme plus étendue, plus élaborée aussi, l'apparentant à la comédie d'intrigue. Il faudrait, en vérité, posséder d'autres textes de la même époque pour tirer des conclusions plus sûres d'une étude comparative et préciser l'évolution qui mène la farce jusqu'à la comédie.

Il est malheureusement peu probable que nous en retrouvions maintenant un nombre suffisant ; c'est pourquoi la publication des *Ramonneurs* reste importante pour l'histoire de notre comédie, même si elle ne doit constituer qu'un spécimen unique de son époque. Les comédies de Hardy, si nous les possédions, nous permettraient de définir la comédie entre la farce populaire de 1600-1610 et la comédie cornélienne des années 1630. De toute manière le commentaire très attentif de M. Austin Gill restera un apport précieux à l'histoire de la période la moins connue de notre théâtre comique.

GEORGES MONGRÉDIEN.

LUCIEN GOLDMANN, **Le Dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les « Pensées » de Pascal et dans le théâtre de Racine.** Un vol. in-8° de 454 pages. Paris, Gallimard, 1955.

Les précédents ouvrages de M. Goldmann [1] ne paraissaient pas le préparer à un travail sur le classicisme français. Il ne fait pas de doute pourtant que ses réflexions sur Marx, sur Kant ou, plus généralement, sur les sciences humaines, ont été déterminantes pour le choix de son sujet comme pour les principes qui l'ont guidé dans la conduite de son travail. Il applique, en effet, à un terrain de ce point de vue à peu près vierge une méthode sociologique de l'interprétation des textes littéraires ; il s'efforce de situer Pascal et la pensée janséniste au centre d'une évolution de la pensée philosophique qui, dépassant le rationalisme cartésien, annonce aussi bien la pensée kantienne que la dialectique marxiste. Séduisante tentative ! Les « spécialistes » ont à gagner à la lecture d'un ouvrage de cette sorte, qui n'est point embarrassé des entraves qu'une longue tradition critique apporte parfois à l'étude de la pensée classique. Le livre de M. G. se présente ainsi comme un stimulant. Mais le caractère hypothétique des idées-forces du livre appelle nécessairement la discussion.

On suit volontiers M. G. lorsqu'il évoque, dans la Préface et dans les premiers chapitres de son livre, les principes de sa méthode : la dialectique du « tout » et des « parties » qui s'y trouve définie rappelle qu'on ne peut prétendre *connaître* une œuvre littéraire si on ignore l'ensemble où elle s'intègre, qu'il soit proprement littéraire, philosophique, ou, plus largement, sociologique ; et inversement un ensemble, lui-même plus ou moins partiel, ne peut être défini indépendamment des parties qui le constituent : c'est là, comme l'écrit M. G., le paradoxe de la connaissance, tel que le définit

1. *La Communauté humaine et l'Univers chez Kant*, Paris, 1948. — *Sciences humaines et Philosophie*, Paris, 1952.

la pensée 72 [1] de Pascal : il en résulte qu'il n'y a pas de connaissance définitive, et que l'historien qui apporte un élément nouveau à l'étude de quelque sujet que ce soit est amené à remettre en cause l'ensemble de l'acquis antérieur. Autre principe également fécond : une œuvre ne signifie pas toujours, pour l'historien, ce qu'elle signifie pour son auteur : la création littéraire dépasse son créateur, et doit être interprétée à la lumière de l'étude, plus large, du groupe social où elle s'est développée, et dont elle exprime, plus ou moins consciemment, ce que M. G. appelle la « vision du monde ».

Sur le plan des simples principes, cette conception de l'histoire des hommes et des œuvres (dont M. G. s'exagère un peu la nouveauté, mais qu'il explicite du moins fort largement), ne saurait rencontrer de sérieuses contradictions. Elle inquiète pourtant le lecteur : car elle amène M. G., dans la recherche de « l'ensemble cohérent » d'une œuvre, à faire un choix de textes « essentiels », d'où l'arbitraire et l'*a priori* ne paraissent pas pouvoir être exclus. De fait, après avoir défini la notion de « vision tragique », empruntée aux travaux de jeunesse de Lukàcs, et qui lui paraît être la « vision du monde » du groupe janséniste, M. G. n'en devient-il pas prisonnier dans le choix et l'interprétation des « textes essentiels » des *Pensées* ?

Qu'est-ce que cette « vision tragique » ? L'homme se trouve déchiré entre un monde qui s'impose à lui et qu'il ne peut accepter, et un Dieu éternellement absent et éternellement présent, qui exige la réalisation de valeurs irréalisables : il ne peut se libérer de telles contradictions que par un acte de foi, « pari » sur l'éternité ou sur l'avenir humain : ce sont les deux réponses que le christianisme, puis le marxisme, ont apportées au déchirement de la conscience humaine. Cette esquisse permet, en première approximation tout au moins, de définir les divers courants de la pensée janséniste : à côté du centrisme d'Arnauld, qui n'exclut pas la possibilité d'une action dans le monde, M. G. distingue deux formes d'extrémisme : celui de la Mère Angélique, de Jacqueline Pascal ou de Martin de Barcos, second abbé de Saint-Cyran (dont l'importance, croyons-nous, est peut-être plus *philosophique* que proprement historique) qui refuse totalement et unilatéralement le monde ; et celui du Pascal des *Pensées*, qui refuse le monde et accepte d'y vivre, comme s'il était possible de le transformer.

On suit moins bien M. G. dans ses chapitres historiques, qui constituent certainement la partie la plus faible de son ouvrage. Le chapitre VI, où M. G. étudie les rapports du jansénisme et de la noblesse de robe, n'est guère convaincant ; l'auteur s'y excuse, comme il le fera ailleurs, de son « incompétence », et du caractère hypothétique de ses conclusions. Quoi qu'on pense de ces réserves, est-il possible de faire de l'histoire avec des « hypothèses fragiles » (p. 116), des « impressions » (p. 122) et des « exemples isolés » (p. 130), en « faisant abstraction » (p. 127) de ce qui n'entre pas dans le lit de Procuste sociologique construit par l'auteur ? On en pourrait dire à peu près autant des chapitres consacrés à l'évolution de Pascal, ou de l'appendice évoquant les problèmes de la biographie racinienne. Ajoutons que dans le reste de l'ouvrage, les conclusions de ces études historiques, que ne confirme ni n'infirme la critique interne des œuvres, n'apportent que fort peu d'éléments à leur explication.

Le commentaire que M. G. propose de l'œuvre de Pascal est plus satisfaisant : la dialectique pascalienne est ici définie et « démontée » avec bonheur (p. 179, p. 278), et le chapitre concernant la vie sociale selon les *Pensées* comporte un excellent développement sur la structure pascalienne de la société humaine. Si l'interprétation que propose M. G. de la « querelle » qui opposait Jacqueline et Blaise en 1651 peut être discutée, l'analyse qu'elle introduit de la double exigence pascalienne de refus du monde au nom de valeurs absolues et d'acceptation du monde au nom de ces mêmes valeurs éclaire une des perspectives essentielles des *Pensées* (p. 209-210). On lit encore avec plaisir ce qu'écrit M. G. sur la nécessité de prendre rigoureusement et à la lettre les paradoxes pascaliens, qui ne sauraient en aucun cas être compris comme des « exagérations » : Pascal pense pleinement tout ce qu'il écrit (p. 217). Enfin, bien que l'antithèse Descartes-Pascal soit nettement forcée par M. G., il analyse avec netteté la critique pasca-

1. Les références de M. G. renvoient à l'édition Brunschvicg des *Pensées*.

lienne du rationalisme absolu (p. 229-232), et souligne avec force, à partir d'un commentaire de la pensée 1, l'importance que revêt, aux yeux de Pascal, la connaissance de l'individuel (p. 268).

Il faut être beaucoup plus réservé quand M. G. s'interroge sur la structure des *Pensées* et sur les notions ou les valeurs positives que Pascal y met en œuvre. Sans ouvrir ici une polémique sur l'intérêt respectif des éditions Brunschvicg et Lafuma, constatons pourtant que M. G. n'a pas su apprécier la nouveauté des travaux de M. Lafuma : grâce à eux, l'ordre de la Copie 1 des *Pensées*, déjà respecté dans l'édition Tourneur, est apparu comme un ordre valable *objectivement*, parce que représentant précisément l'ordre de rangement des papiers de Pascal par Pascal lui-même : on peut considérer que sa valeur est relative, on ne peut pas ne pas en tenir compte. En réalité, M. G. refuse tout plan pascalien des *Pensées* parce qu'il est persuadé que Pascal n'aurait pas pu, de toute manière, et en vertu même de la nature « tragique » de sa pensée, mettre définitivement en forme son œuvre apologétique : c'est le sens des pages consacrées à la notion de « fragment » (p. 220 et suiv.). Interprétation « romantique » qui fut déjà, sans doute, celle de certains contemporains de Pascal, et qui a pu autoriser La Bruyère à présenter ses *Caractères* comme il l'a fait ; mais interprétation qui ne tient pas compte des faits : titres des « cahiers » de Pascal, fragments surtout qui se présentent, contrairement aux *Maximes* ou aux *Caractères*, comme des *plans* ou même comme de véritables *chapitres* composés.

A défaut d'une structure logique générale, M. G. voit dans les *Pensées* quelques fragments-clefs, autour desquels il cherche à organiser la réflexion de Pascal. Le plus significatif est selon lui le fragment sur le *Pari*, dont on a parfois douté qu'il ait été destiné par Pascal à son *Apologie*. Quoi qu'il en soit, le commentaire « tragique » qu'en propose M. G. paraît difficilement acceptable : il faut vraiment torturer le texte pour voir dans l'interlocuteur de Pascal « une possibilité jamais réalisée de lui-même » (p. 323), et vouloir que Pascal lui-même « parie ». En particulier, n'est-ce pas faire un jeu de mots que de discerner un aveu personnel dans l'expression « ceux qui parient maintenant tout leur bien » (pensée 233) ? L'engagement des Chrétiens, et de Pascal en particulier, n'est un pari que du point de vue du libertin à qui s'adresse le fragment. Ils ne font pas expressément un « pari sur Dieu », bien que leur attitude puisse donner lieu de le croire à un incroyant (p. 318 et suiv.). Aussi ne pouvons-nous plus suivre M. G. lorsqu'il identifie purement et simplement *croire* et *parier*, et lorsque, dans les pages suivantes, il confond en « un seul et même être, l'homme vraiment humain », les élus, les réprouvés et la catégorie intermédiaire de ceux qui « cherchent en gémissant », mêlant ainsi, dans l'homme « tragique » (qui déjà annonce le personnage de Phèdre, « tout à fait bonne *et* tout à fait méchante *à la fois* »), non seulement les différentes catégories humaines, mais encore ces catégories purement humaines et celles des élus et des réprouvés, dont la distinction n'appartient qu'à Dieu (p. 326 et 327).

Il arrive à M. G. de mal comprendre certaines notions valorisées sans doute par Pascal, mais qui ne lui appartiennent pas en propre : ainsi en est-il de la *finesse* ou de l'*honnêteté* : la première est assimilée à une constante « démarche des parties au tout et du tout aux parties », et violemment opposée à la *géométrie*, à laquelle pourtant tout l'effort de Pascal vise à la réduire, si intuitive et anti-intellectualiste qu'elle apparaisse chez un homme comme Méré (p. 268 et suiv.). Quant à l'honnêteté, s'il est vrai qu'elle représente pour Pascal beaucoup plus que pour Méré, il n'en demeure pas moins que, pour Méré déjà, elle supposait une vertu intérieure, conférant à la pensée de l'honnête homme la qualité de l'universel : c'est cela sans doute que signifie, sous la plume de Pascal, l'expression étrange « savoir peu de tout » (pensée 37) ; et sa conception de l'honnêteté demeure encore infiniment plus proche de celle de ses contemporains que de celle « de l'homme total de la société sans classes » dans la pensée marxiste (p. 235-236).

L'information de M. G. sur Pascal comporte des lacunes, dont quelques-unes sont assez graves : il avoue lui-même son ignorance des travaux physiques et mathématiques de Pascal (p. 257). Cette ignorance peut fort bien se justifier chez un historien qui limite son enquête aux aspects moraux et métaphysiques de l'œuvre. Elle ne le peut plus dans un ouvrage dont

un chapitre entier est consacré à la vision pascalienne du monde physique (p. 246-263). M. G. commet des erreurs assez surprenantes dans le domaine de l'histoire religieuse, et dans celui de la théologie catholique : il confond « soumission à l'Église » et « soumission au Pape » (p. 112) ; les deux notions représentent en fait, pour un Français du XVII^e siècle, deux réalités complémentaires mais différentes : quand Pascal se sent, avec douleur, « entre Dieu et le Pape », il n'en demeure pas moins soumis à l'Église ; ailleurs, M. G., commentant le *Mystère de Jésus*, écrit : « comme l'Église, le prêtre ne peut se prévaloir de l'inspiration divine que s'il est un vrai prêtre et ne se contente pas d'en avoir seulement la fonction, l'habit et les revenus » (p. 93) ; pour Pascal, comme pour tout catholique, un prêtre indigne est prêtre tout de même, en vertu du sacrement qui lui a conféré le sacerdoce ; et le Pape et les prêtres, faillibles en tant qu'individus isolés, ne le sont pas en tant que membres de l'Église.

Un dernier mot sur l'interprétation de la pensée de Pascal comme pensée *tragique*. Tout ce qui, dans son œuvre, va dans le sens d'une foi assurée est franchement sous-estimé par M. G. : le texte du *Mystère de Jésus* se trouve ainsi tronqué et déformé, comme nous l'avons vu en ce qui regarde le Pape et les prêtres, de même que l'écrit *sur la conversion du pécheur*, d'où la grâce de Dieu, qui « manifeste » à l'âme « son infinie majesté » est à peu près totalement éliminée (p. 78 et suiv.). Le chapitre de M. G. consacré à la condition humaine (p. 228-245) va à peu près dans le même sens. Le fragment sur le *Divertissement*, en particulier, s'y trouve commenté d'un point de vue uniquement négatif, comme un aveu « tragique », au même titre que le *Pari*, dont il est curieusement rapproché. Dans le même chapitre, M. G. attribue à Pascal la volonté de *prouver* la religion chrétienne par le paradoxe de la condition humaine, qui n'en est en vérité qu'un *signe* ; ce qui l'autorise à dénoncer, dans la pensée de Pascal, un renoncement à « pousser plus loin » le paradoxe : « Les conditions n'étaient pas encore favorables à un tel progrès intellectuel ; il se fera attendre plus d'un siècle » (p. 241). Pascal joue ainsi le personnage d'un Marx moins parfait. S'il n'avait pas vécu au XVII^e siècle, il aurait pu parier sur la communauté future ; c'est la conclusion même de l'étude de M. Goldmann (p. 343) : on en admettra difficilement le schématisme.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré aux tragédies de Racine. M. G. y reprend et y renouvelle la distinction traditionnelle entre le drame (qui comporte une valorisation de l'*avenir* et laisse aux personnages un espoir raisonnable de pouvoir continuer à vivre dans ce monde), et la tragédie (qui exclut toute considération de l'avenir, et conduit le héros au refus du monde et à la mort). L'analyse des pièces de Racine, menée de ce point de vue, permet ainsi de distinguer, chronologiquement, les « tragédies du refus » *(Andromaque, Britannicus, Bérénice)*, les « drames intramondains » *(Bajazet, Mithridate* et *Iphigénie)*, la « tragédie avec péripétie et reconnaissance » (*Phèdre*, où la révélation de l'impossibilité de vivre dans le monde succède à l'illusion de pouvoir « dialoguer » avec lui), enfin les « drames sacrés », où Dieu se manifeste à l'homme et assure sa victoire sur un monde radicalement mauvais. L'instrument critique forgé par M. G. lui permet de rendre assez bien compte du caractère insolite d'une pièce comme *Mithridate*, dont le dénouement suppose une réconciliation « historique » du héros avec le monde ; il met en évidence la dualité d'*Iphigénie*, où l'univers tragique d'Ériphile coexiste avec l'univers providentiel des autres personnages ; il s'applique, en général, fort bien à *Esther* et *Athalie* ; enfin il permet de définir le déchirement d'un personnage tel que Phèdre. En revanche, on ne voit pas pourquoi *Bajazet*, « pièce de l'essai de vivre et du compromis », est ici considéré comme un drame, et *Britannicus* comme une tragédie : l'illusion de pouvoir vivre est présente dans toutes les pièces de Racine, et non pas dans le seul *Bajazet* ; et si *Britannicus* est tragédie pour M. G., c'est parce qu'il y voit essentiellement un « conflit entre Junie et le monde » (p. 367) : du point de vue de Britannicus lui-même, ou encore d'Agrippine, la pièce peut aussi bien apparaître comme un drame. A la vérité, les héros qui intéressent M. G. sont plutôt des héros *philosophiques* que des héros *dramatiques* : Néron et Agrippine intéressent plus le spectateur que le personnage de Junie, de même qu'Hermione l'émeut

plus que « la veuve d'Hector ». Les personnages où M. G. ne voit que « monstres » ou « pur néant » ne sont tels que dans l'étroite perspective qu'il choisit pour les étudier.

Cette perspective l'amène d'ailleurs à de bien curieuses interprétations : comment voir de la « ruse » dans les propos tenus par Andromaque à Pyrrhus en I, 4 ? Andromaque pense réellement qu'en Pyrrhus il y a un homme, capable de vraie générosité (p. 357). Il est de même inexact de dire que Burrhus « ne veut rien comprendre » à la réalité : lui aussi croit possible un changement de son élève ; seulement, comme le montre le dernier vers de la pièce, et son imparfait du subjonctif, l'évolution des événements réduit son espoir à néant (p. 364).

M. G. a raison de distinguer connaissance subjective et connaissance objective d'une œuvre littéraire. Mais il arrive, particulièrement dans le domaine poétique, qu'en voulant expliquer on néglige de comprendre : il ne suffit pas d'un principe extérieur d'explication, même valable en quelque manière, pour rendre compte d'une pièce de théâtre ; son utilisation peut couronner une étude « philologique » et dramatique sérieuse : il ne peut pas en tenir lieu. L'étude de M. G. sur Racine fait souvent trop bon marché de la compréhension littérale de ses tragédies ; elle néglige trop volontiers aussi les réalités proprement dramatiques de son œuvre. Elle perd par là beaucoup de son intérêt.

JACQUES MOREL.

ALFRED R. DESAUTELS, S. J., **Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIII^e siècle, 1701-1734.** Bibliotheca Instituti Historici S. J., Roma, Institutum historicum S. J., 1956. Gr. in-8° de XXVII-256 pages.

Sur les *Mémoires de Trévoux*, le journal publié par la Société de Jésus de 1701 à 1767, nous disposions jusqu'ici de la *Table méthodique* dressée par le P. Sommervogel (1864-1865) et de la monographie de G. Dumas, *Histoire du Journal de Trévoux depuis 1701 jusqu'en 1762* (1936), qui ne retrace que l'histoire matérielle du journal. L'étude du P. Desautels nous permet de nous faire, pour la période 1701-1734, une idée plus précise de l'évolution de la pensée chrétienne.

De façon générale, la doctrine des *Mémoires*, engageant la Société tout entière, est plus prudente que celle de certains de ses membres, écrivant sous leur seule responsabilité. Est-ce à dire qu'il y ait dans les *Mémoires* une doctrine unifiée ? Ce serait une erreur de le croire, et le livre du P. Desautels infirme l'image traditionnelle qui fait de la Société de Jésus un corps puissamment centralisé. L'unité ne semble avoir été réalisée que sur deux points : en morale, le molinisme, la croyance à l'efficacité des efforts humains en vue du salut ; en politique ecclésiastique, l'ultramontanisme, l'acceptation de l'infaillibilité du Pape en matière de dogme et de sa suprématie dans les affaires entre l'Eglise et les pouvoirs temporels.

Dans la plupart des domaines, les jugements des *Mémoires* sont conformes à la plus stricte orthodoxie. C'est le cas naturellement en théologie, où les rédacteurs répètent les condamnations de l'Eglise, avec un acharnement impitoyable contre le jansénisme, sans complaisance envers la tentative d'union des Eglises anglicane et catholique, mais en tempérant la réprobation du quiétisme par le souci de ne pas affaiblir la piété ou de ménager des personnalités amies des Jésuites, comme Fénelon. Même dans une question tenant à cœur à la Société, l'affaire des rites chinois, les Mémoires finirent par reconnaître en 1725, une fois les passions apaisées, que leurs adversaires avaient été dans le vrai. En philosophie, l'attitude des *Mémoires*, comme des Jésuites dans leur ensemble, fut la résistance aux nouveautés : répudiation du cartésianisme, condamné, en 1706, par le Général Michel-Ange Tamburini ; réserves envers la philosophie de Locke (le P. Buffier étant sur ce point la seule exception) ; enfin, jusque très avant dans le siècle, refus de la physique newtonienne, suspecte de matérialisme. Dans le domaine de la philosophie, le grand ennemi des *Mémoires* était Malebranche, dont la théorie des causes occasionnelles paraissait dénier toute liberté à l'homme et se rapprocher ainsi du spinozisme. Or l'œuvre de Fénelon présentait

maintes traces de malebranchisme, et le P. Desautels nous raconte les efforts des *Mémoires* pour dissocier leur ami de cette doctrine suspecte. La tradition triompha encore, du moins à la longue, en morale, et si les *Mémoires* avaient d'abord accueilli avec indulgence les traités de morale purement naturelle, émanant parfois de membres de la Société, comme le P. Buffier, ils finirent, vers 1730, par dénoncer le danger de toute morale qui ne développait pas les vertus chrétiennes autant que les vertus civiles.

Sur deux points les jugements des *Mémoires* sont au contraire nettement influencés par l'esprit du siècle. D'abord en littérature, où ils étaient ouvertement partisans des Modernes. Mais le fait le plus curieux est l'esprit des extraits de traités apologétiques. Si le fidéisme outrancier de Huet dans son *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain* (1723) suscita de vives réactions, les Jésuites des *Mémoires* reprirent à leur compte, plus ou moins nettement, surtout après 1720, la distinction entre les domaines de la foi et de la raison professée par l'école padouane au XVI^e^ siècle, et affirmée de nouveau par Bayle, pour qui les *Mémoires* eurent une attirance surprenante.

Peut-être l'étude aurait-elle gagné si le P. Desautels, au lieu d'examiner successivement philosophie, morale, théologie et apologétique, avait suivi un ordre chronologique, séparant les deux périodes des *Mémoires*, sous la direction du P. Tournemine avant 1719, du P. Thoubeau ensuite. Mais dans une matière aussi vaste il est difficile d'adopter un plan qui évite entièrement les chevauchements. On aurait aimé également que le P. Desautels eût présenté la figure de quelques rédacteurs marquants : le P. Tournemine, ami de Fontenelle et curieux des idées nouvelles, le P. Castel, original à l'imagination féconde, qui fut l'ami de Montesquieu et essaya sans résultat de créer une physique nouvelle, fondée sur l'Ecriture sainte, pour éviter les défauts des systèmes de Descartes et de Newton. Enfin, si les rédacteurs des *Mémoires* furent presque exclusivement des Jésuites, ils accueillirent quelques articles d'ecclésiastiques étrangers à la Société ou même de laïques : l'abbé de Saint-Pierre publia pour la première fois dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1726, son discours sur la différence entre le grand homme et l'homme illustre ; Ramsay y fit paraître, en 1715, un pamphlet contre le jansénisme, en 1735, un essai de caractérologie, le *Psychomètre*. Les Jésuites voyaient-ils là des accidents ou auraient-ils voulu étendre le système ? Peut-être le P. Desautels satisfera-t-il notre curiosité dans son second volume. En tout cas celui-ci fournit déjà une documentation qui sera précieuse pour l'étude de la pensée au XVIII^e^ siècle.

ROGER MERCIER.

DIDEROT, **Salons,** Volume I, **1759, 1761, 1763.** Texte établi et présenté par JEAN SEZNEC et JEAN ADHÉMAR. Oxford, At the Clarendon Press, 1957. Un vol. de XVIII-259 p.

La présentation magistrale et somptueuse des *Salons* dans cette nouvelle édition les situe dans la réalité concrète des tableaux et sculptures du XVIII^e^ siècle et replace la critique d'art de Diderot dans le milieu historique où elle a été conçue et rédigée. Deux études célèbres, écrites au XIX^e^ siècle, ont créé la tradition, vivante encore aujourd'hui, de considérer cette critique dans l'abstrait. Sainte-Beuve, dans le *Lundi* du 20 janvier 1851 (*Causeries du Lundi*, III, 293 et suiv.), a pour la première fois analysé les traits fondamentaux de la critique d'art de Diderot. Il célèbre en lui « le créateur de la critique émue, empressée et éloquente ». « C'est bien à lui que revient l'honneur d'avoir introduit le premier chez nous la critique féconde des *beautés* qu'il substitue à celle des *défauts*. » Cependant Sainte-Beuve affirme, dès le début, comme un principe, que Diderot parle des tableaux en littérateur. Ce n'est d'ailleurs point un défaut selon Sainte-Beuve. « Diderot, dans ses *Salons*, a trouvé la seule et vraie manière de parler aux Français des beaux arts, de les initier à ce sentiment nouveau, par l'esprit, par la conversation, de les faire entrer dans la couleur par les idées. » Certes, Diderot donne à celui qui le lit attentivement le sens de la couleur et de la forme ; mais c'est parce qu'il sait recréer le tableau par l'intermédiaire de la littérature. Quant

à ses critères, ce sont ceux d'une critique formelle qui est valable pour tous les arts.

L'article de Sainte-Beuve est un modèle de pénétration et de finesse, mais il ne considère point le rapport entre la critique de Diderot et le caractère de l'art ou des différentes écoles d'art au XVIIIe siècle, et il ne fait nulle mention de la critique d'art avant Diderot, ou du temps de Diderot. La critique de Diderot est considérée en elle-même et classifiée comme critique d'homme de lettres.

La deuxième étude célèbre du XIXe siècle est celle de Brunetière, publiée dans *Études critiques sur l'histoire de la littérature française, 2e série.* Elle est, par son caractère négatif et la prévention de son point de vue, aux antipodes de l'étude de Sainte-Beuve. D'après Brunetière, Diderot ne comprend rien aux lois particulières de la peinture ou de la sculpture, ni à la matière sur laquelle et avec laquelle travaille le peintre. « Il parle... de peinture en pur littérateur qu'il est. » « Le sujet, c'est ce qui le préoccupe. Juger des sujets, c'est sa partie. » Diderot est coupable de confondre les genres de la peinture et de la littérature. Faire la critique, c'est, pour lui, donner ses impressions. « Nul effort, nulle trace d'un effort du critique pour acquérir ce qui lui manque, non pas même pour s'en enquérir. » En un mot : « Il a pris dans son *Salon* justement le contrepied de la vraie critique d'art ».

Ces deux études, qui ont exercé une profonde influence sur les historiens de la littérature française et de Diderot (elles l'ont exercée non seulement par le prestige personnel de leurs auteurs et le large public que ceux-ci ont atteint, mais aussi parce qu'elles représentent deux orientations fondamentales de la critique au XIXe siècle) expriment deux points de vue diamétralement opposés. Cependant, la perspective adoptée par leurs auteurs et la méthode qu'ils appliquent est la même : ils font abstraction de l'art et de l'esthétique du XVIIIe siècle, ainsi que de la critique de l'époque. Les *Salons* de Diderot sont placés dans le vide : les critères sont ceux de la critique générale.

Nous retrouvons la même perspective dans la présentation des *Salons* dans toutes les éditions du XVIIIe et du XIXe siècles. Ce n'est que dans une anthologie des *Salons* publiée en Russie en 1936, et dans un choix des *Salons* paru aux Éditions Sociales à Paris en 1955, au moment où la présente édition était sous presse, que nous trouvons pour la première fois des reproductions d'œuvres d'art discutées par Diderot.

Avant la publication de ces récentes éditions, deux historiens de la critique d'art avaient profondément modifié le point de vue adopté par la critique littéraire du XIXe siècle.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails d'une discussion de l'ouvrage d'André Fontaine sur *Les doctrines d'art en France... de Poussin à Diderot* (Paris, 1909) et de celui d'Albert Dresdner, intitulé *Die Kunstkritik, ihre Geschichte und Theorie* (München, 1915) ; bornons-nous à dire que ces deux ouvrages savants et amplement documentés placent l'esthétique de Diderot dans la tradition de l'esthétique des beaux-arts et situent sa critique parmi celle qui l'a précédée et celle des artistes, amateurs et hommes de lettres de son temps. Fontaine et Dresdner ont ouvert une nouvelle perspective pour les *Salons* de Diderot. L'édition de MM. Adhémar et Seznec adopte cette perspective dans une nouvelle présentation du texte.

Chacun des trois *Salons* est précédé d'une note historique sur les circonstances de l'exposition et les réactions du public ; suit la reproduction du livret officiel de l'exposition, où le lecteur trouvera la liste complète des exposants et des œuvres. Dans ce catalogue ont été insérées des notices biographiques sur les artistes, des citations ou des résumés de la critique contemporaine des *Salons*, et des informations sur la fortune des œuvres exposées jusqu'au temps présent. Le lecteur admirera l'érudition, la concision et la présentation brillante de ces introductions et commentaires. Leur auteur, M. Adhémar, a utilisé pour son travail la collection que Mariette a faite d'articles et de brochures publiés à l'occasion des expositions ; cette collection se trouve au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale. Il a ainsi comblé le vœu formulé par A. Fontaine : « Nul doute qu'en étudiant de près ses manuscrits [de Mariette] encore inédits aussi bien que ses notes déjà publiées, on n'apporte quelque jour une précieuse contribution

non seulement à l'histoire de l'art français, mais encore à celle des idées esthétiques dont s'inspira sa génération. » (*Op. cit.*, 186-187.) M. Adhémar a dû exclure de ses commentaires la critique des expositions qui précédèrent celle de 1759, et il a dû faire un choix parmi les opinions de la critique contemporaine. Le lecteur désireux de s'informer sur l'aspect général de la critique d'art au XVIII^e^ siècle et sur la critique avant Diderot pourra compléter les informations données dans la présente édition par celles qui sont contenues dans les ouvrages de Fontaine et de Dresdner.

La présentation des trois *Salons* est précédée par une *Préface* (de M. Seznec) dans laquelle sont expliqués les motifs qui ont poussé les éditeurs à entreprendre cette nouvelle édition, et les principes adoptés dans sa préparation. Puis vient la *Table des Planches* et l'*Introduction*, dont la première partie, signée par M. Adhémar, est un précis sur « Les Salons de l'Académie au XVIII^e^ siècle », et la deuxième un essai par M. Seznec sur « Diderot critique d'art ». Je trouve M. Adhémar trop sévère pour les auteurs des articles, brochures et pamphlets publiés à l'occasion des *Salons*, bien que la raison de sa sévérité me soit très sympathique : c'est l'admiration de l'originalité et de la supériorité de Diderot.

M. Seznec dans son excellente étude sur Diderot auteur des *Salons* prend pour point de départ la distinction entre « Diderot critique d'art en action » et « Diderot théoricien ». Il ajoute que les idées de Diderot, « leur source et leur place dans l'esthétique du XVIII^e^ siècle ont été souvent étudiées » et qu'elles ne l'occuperont que « dans la mesure où elles ont été renouvelées ou vivifiées par sa croissante familiarité avec les œuvres d'art » (p. 8). Dans une note, l'auteur énumère les ouvrages consacrés à l'étude de l'esthétique de Diderot ; parmi eux figurent les livres de Fontaine et Dresdner. Ce groupement ne me paraît pas faire valoir les mérites de ces deux historiens, qui ont accordé une place prépondérante à la critique d'art au XVIII^e^ siècle. La distinction entre Diderot théoricien et critique d'art est le principe même du livre de Dresdner, il la discute en détail. J'avouerai aussi que le sens dans lequel M. Seznec prend cette distinction ne m'est pas clair ; j'ai l'impression qu'il identifie la théorie de Diderot avec l'article « Beau » de l'*Encyclopédie*, tandis que l'*Essai sur la peinture* nous montrerait Diderot critique d'art. J'ai des doutes sur une telle classification : l'*Essai*, les *Pensées détachées* et bien des pages des *Salons* contiennent des principes spéculatifs sur l'art et nous montrent Diderot théoricien. Cependant, je suis entièrement d'accord avec M. Seznec quand il dit que « l'esthétique véritable de Diderot est cette esthétique *a posteriori*, entée sur l'expérience directe » (p. 9). J'ajouterai toutefois qu'elle se compose de « théorie » et de « critique ».

Dans son essai, M. Seznec a préféré une vue d'ensemble de la critique d'art de Diderot à une étude détaillée des trois *Salons*, de leur caractère individuel, du lien entre eux et de l'évolution de la « critique en action » qu'ils manifestent. Grâce à sa grande connaissance de Diderot et à sa maîtrise du sujet, il a pu présenter dans l'espace limité d'une introduction les problèmes fondamentaux qui préoccupaient Diderot. Il va de soi que pour maintenir les problèmes qu'il étudie sur un seul plan, celui de la description et de la mise au point, M. Seznec a dû sacrifier la poursuite en profondeur des problèmes complexes que posent certains aspects de l'esthétique et de la critique de Diderot. L'auteur insiste avec justesse sur le don que possédait Diderot de recréer une œuvre d'art et d'imiter le style du peintre dans ses descriptions des tableaux, de varier la forme de ses analyses ou interprétations, de saisir et de préciser les nouvelles orientations de l'art qui s'annonçaient au cours des expositions. L'auteur ne dissimule point le côté littéraire de la critique de Diderot, mais il fait valoir avec beaucoup de justesse les dons visuels de Diderot, et relève l'importance et l'originalité de ses « comparaisons iconographiques ». Ce qu'il dit du « musée imaginaire » de Diderot me paraît tout à fait excellent. Seul un historien de la littérature qui possède une connaissance authentique et approfondie des œuvres d'art, de l'histoire et de la critique de l'art, et qui combine cette connaissance avec le don de la critique littéraire était capable de parler des *Salons* de Diderot avec cette justice parfaite, de reconnaître leurs mérites sans s'aveugler sur les défauts. M. Seznec se montre aussi sensible aux belles qualités

de l'enthousiasme, de la chaleur d'âme et de la nature généreuse de Diderot, et il fait valoir l'importance de ces qualités pour l'interprétation des œuvres d'art.

En parlant des amis qui parfois accompagnèrent Diderot dans ses visites au *Salon* et qui l'aidèrent à s'orienter et à former un jugement, M. Seznec dit de Grimm qu'il « s'extasie, en bon Allemand, sur la peinture lacrymatoire », et il ajoute que « le compère Galiani préfère, en bon Italien, les grandes machines, *le opere da stupire* » (p. 12). Ce jugement, qui me paraît injuste, surprend chez M. Seznec qui a reproduit dans son édition les remarques dont Grimm a accompagné quelques *Salons* de Diderot. (Beaucoup de ces critiques n'existent que sous forme manuscrite.) Quant à Galiani, Diderot ne semble avoir visité que le Salon de 1761, en compagnie de l'abbé et rien dans ce *Salon* n'indique une prédilection de Galiani pour les grandes machines. Au contraire ! J'ai l'impression que l'auteur interprète mal une remarque de Diderot (p. 136) où l'expression « opera da stupire » apparaît en effet, mais ne se rapporte pas à Galiani. Celui-ci n'était d'ailleurs pas si « bon Italien » ! C'était un esprit cosmopolite et un fin connaisseur en art ; il avait une célèbre collection de médailles et l'on trouve des traces de ce goût dans le *Salon de 1761*.

Un des nombreux titres de gloire de cette nouvelle édition des *Salons*, ce sont les illustrations. Elles sont vraiment splendides ! On ne se lasse pas de prendre ce beau volume en main, d'admirer l'ordonnance du texte, l'impression, de lire les commentaires érudits et stimulants des éditeurs, de comparer les descriptions et analyses de Diderot avec les superbes reproductions de tableaux ou de gravures. Les auteurs, aidés par M^me^ Adhémar, Chef du Service de Documentation des Peintures au Louvre, n'ont pas ménagé leur peine pour retrouver les tableaux dont Diderot parle, obtenir des reproductions ou en faire faire. Peu de lecteurs se rendront compte des grandes difficultés que rencontre une telle recherche. Les amateurs de beaux livres et les historiens du XVIII^e^ siècle doivent une immense gratitude aux éditeurs des *Salons*. La reproduction des œuvres de maîtres célèbres auxquels Diderot se réfère dans ses jugements permet au lecteur de faire lui-même cette comparaison iconographique dont M. Seznec a souligné l'importance. Diderot souhaitait d'ailleurs lui-même que ses *Salons* pussent être accompagnés de reproductions — il pensait à des croquis — qui lui épargneraient les longues descriptions, si difficiles à faire, plus difficiles à rendre intéressantes, animées, variées. Voici encore un des paradoxes de la critique adressée à Diderot : il a dû décrire les tableaux pour les abonnés de la *Correspondance Littéraire* qui ne séjournaient point à Paris et ne pouvaient pas aller voir les expositions. Ce fait bien connu n'a pas empêché ses critiques de l'accuser de substituer, par ses descriptions, le récit littéraire à l'analyse des valeurs picturales. Notons d'abord que ces critiques n'ont pas observé que Diderot se sert de la description pour faire de la critique d'art. Mais il y a plus : les lecteurs cultivés du XVIII^e^ siècle et beaucoup de lecteurs des *Salons* au XIX^e^ siècle ont admiré précisément l'*art* de la description chez Diderot, qui leur a fait comprendre et apprécier les tableaux.

Pour l'établissement du texte, les éditeurs ont pu profiter de plusieurs manuscrits apparus ou devenus accessibles assez récemment : leur texte est donc plus sûr que celui connu jusqu'ici. Pour le *Salon de 1759*, ils ont choisi la version autographe qui figure sous forme de lettre adressée à Grimm dans le Fonds Vandeul déposé à la Bibliothèque Nationale. Les autographes des *Salons de 1761* et *1767*, existent aussi, comme j'ai pu m'en assurer il y a quelques années, grâce à l'assistance de M. Roger Pierrot de la Bibliothèque Nationale. Malheureusement, les propriétaires de ces manuscrits ont refusé de les communiquer. L'autographe du *Salon de 1765* semble avoir été conservé par l'édition de Naigeon, ami et disciple de Diderot (voir ce que Naigeon dit à ce sujet dans l'*Avertissement* de son édition des Œuvres de Diderot, t. XIII, VIII). Il me reste quelques doutes sur le texte de Naigeon et sur ses assertions ; cependant, je ne peux pas entrer ici dans les détails de cette question. M. Seznec dit dans sa *Préface* (p. v, n. 1) que Naigeon a publié dans les tomes XIV et XV de son édition l'*Essai sur la peinture*, les *Pensées détachées* et les *Salons de 1765* et *1767*, d'après l'autographe. Naigeon

ne parle que du manuscrit autographe du *Salon de 1765*, et il le fait au tome XIII.

La reproduction de la forme originale du *Salon de 1759*, est accompagnée des variantes du manuscrit du Fonds Vandeul (nous le désignerons à partir d'ici par F. V.), de celles du manuscrit de Léningrad et de l'édition Assézat-Tourneux des *Œuvres complètes de Diderot* (nous la désignerons désormais par A. T.). On peut ainsi se faire maintenant une idée précise des transformations qu'a subies l'original, non seulement dans la présentation, mais aussi dans le texte. On est surpris de trouver les erreurs de lecture commises par A. Babelon (dans son édition des lettres de Diderot à Grimm) énumérées parmi les variantes. Je ne vois pas bien non plus comment l'on peut dire que la copie manuscrite F. V. du *Salon de 1759* suit un manuscrit de la *Correspondance Littéraire*, manuscrit identique à celui qu'a (à vrai dire : qu'aurait) suivi Assézat pour ce même *Salon* (cf. p. 70). Quel est ce manuscrit modèle ? Le texte de A. T. offre des divergences notables par rapport à celui de F. V. Notons finalement qu'un certain nombre de variantes du manuscrit F. V. ne figurent pas parmi celles énumérées par les éditeurs. Il aurait aussi été bon d'ajouter aux observations sur les manuscrits des *Salons* celles que l'on peut faire sur les éditions. La première édition du *Salon de 1759*, dans la *Correspondance Littéraire de 1813*, suit, dans la forme, le manuscrit autographe. Voici donc déjà une publication d'un *Salon* dans le journal de Grimm, et qui ne présente pas la division en paragraphes, les titres du livret et le cadre systématique !

Pour le *Salon de 1761*, les éditeurs ont adopté le texte d'un manuscrit de la *Correspondance Littéraire*, conservé à la Bibliothèque Nationale ; le texte de ce manuscrit leur a semblé plus proche de celui de la rédaction originale ; de plus, le manuscrit contient les notes de Grimm. La deuxième raison me paraît bonne ; je ne veux pas chicaner les éditeurs sur les critères de la fidélité à la rédaction originale. Nous n'aurons de certitude que le jour où l'autographe deviendra accessible. Les variantes des manuscrits du F. V. (dont plusieurs sont excellentes), de Léningrad et de Stockholm, ainsi que celles de l'édition A. T., sont énumérées en note. La valeur de ces dernières est très relative, car Assézat et Tourneux ne font que réimprimer le texte du *Supplément aux Œuvres de Denis Diderot*, chez Belin, Paris, 1819. Je doute fort que toutes les variantes transcrites de A. T. se trouvent dans un manuscrit. Le manque de soin de ces éditeurs n'est que trop connu. Je regrette que MM. Adhémar et Seznec n'aient pas distingué, ni dans leur description des manuscrits, ni surtout dans les variantes, les deux stades du texte de F. V., celui d'avant et celui d'après les corrections faites par M. de Vandeul. Seuls les passages biffés par lui ont été signalés. Le lecteur n'a aucun moyen de savoir si la variante se trouve dans le manuscrit ou si elle est due à l'intervention de Vandeul. Le texte de F. V. est en réalité beaucoup plus proche de celui des manuscrits de Léningrad et de Stockholm qu'il n'en a l'air dans ce tableau des variantes. Je ne suis pas certain que la copie de F. V. fût rédigée sur l'ordre et d'après les indications de Vandeul. La note sur Falconet (voir p. 137, les variantes) me paraît être de la main du copiste. Les symboles des variantes ne sont pas toujours clairs : peu de lecteurs comprendront que dans le renvoi 16 41 (p. 125), le premier chiffre indique la ligne du texte et le deuxième le numéro du tableau dans le livret et dans le manuscrit F. V.

Le texte des lignes 29 à 31 du *Salon* sur Chardin (p. 125) me semble corrompu dans les manuscrits. Le copiste de F. V. a essayé de le corriger, mais une de ses corrections a été modifiée de nouveau. On aimerait savoir ce qui se trouve dans les autres manuscrits. Les reproductions de Boucher (N^{os} 26, 27) ne correspondent évidemment pas aux tableaux décrits par Diderot. Nous avons ici un des cas où les éditeurs ont dû « remplacer une œuvre disparue, que discute Diderot, par une autre du même auteur, sur le même sujet ». (Préface, p. VII.) Ce principe est excellent, mais je crois qu'on aurait pu trouver mieux parmi les gravures de tableaux de Boucher.

Le manuscrit de la *Correspondance Littéraire* qui a servi pour le *Salon de 1761* a été choisi aussi pour celui de 1763. Les variantes ont été recueillies des manuscrits de Léningrad et du F. V. Celles du manuscrit de Stockholm ont été omises parce que ce manuscrit et celui de la Bibliothèque Nationale

sont presque identiques, d'après les auteurs. Les variantes de l'édition A. T. qui, cette fois, reproduit le texte de Walferdin, publié en 1857, dans la *Revue de Paris*, figurent de nouveau parmi les variantes des manuscrits. Plusieurs d'entre elles me semblent de simples erreurs de lecture. Les réserves que j'ai faites sur la description du manuscrit F. V. et l'énumération de ses variantes dans le cas du *Salon de 1761*, sont aussi valables pour ce *Salon*. Le lecteur ne peut pas se faire une idée exacte sur le rapport entre le manuscrit F. V. et les autres.

Je m'excuse auprès du lecteur de la longueur de ce compte rendu, et du grand nombre de mes remarques critiques. Celles-ci n'ont pas été faites pour rabaisser le grand mérite et l'excellence de l'édition que MM. Adhémar et Seznec nous ont donnée des trois premiers *Salons* de Diderot. J'admire cette édition bien sincèrement et loyalement. Les éditeurs nous promettent la publication des autres *Salons*. C'est une bonne et heureuse nouvelle ! Je serais heureux si mes observations sur ce premier volume pouvaient rendre service.

HERBERT DIECKMANN.

ANTOINE SAURO, **Études sur la littérature française du XVIII^e siècle ; III, Paul et Virginie.** Un vol. in-8° de 115 pages. Bari, Adriatica Editrice, 1956.

En quatre chapitres, qui ne semblent viser ni la profondeur ni l'originalité, M. Sauro cherche à initier son lecteur à Bernardin. Le premier chapitre est consacré à la vie de l'écrivain ; M. Sauro s'attarde surtout sur son arrivée à l'Ile-de-France et ses rapports avec l'intendant Pierre Poivre : une brève histoire de l'île (p. 10-12) depuis sa découverte — supposée — par les Portugais en 1507, ainsi qu'un aperçu sur la personnalité et l'œuvre de cet intendant donnent au chapitre son agrément principal. Après avoir rappelé avec une pointe de cruauté le harcèlement de la jeune Madame Poivre par l'ardent Bernardin, l'auteur passe à l'étude de *Paul et Virginie*. Tout ce qu'écrit M. Sauro sur le primitivisme pastoral de ce roman, sur cet « univers d'où l'effort est banni » (p. 41) est défendable. Mais lorsqu'il l'envisage sous l'angle du roman réaliste et le rapproche de la veine de *Gil Blas* et de *Manon Lescaut*, qu'il soit permis d'exprimer quelques réserves : ni la satire sociale de l'un, ni le relief psychologique de l'autre ne se retrouvent ici : le roman de Bernardin, qui donne la priorité au décor, n'a rien de commun avec ces œuvres où le réalisme est dans l'élément humain. Encore y aurait-il beaucoup à dire sur le réalisme du décor dans *Paul et Virginie*, malgré l'emploi abondant du vocabulaire tropical : M. Sauro nous en offre (p. 46) une ample liste dont l'accumulation ennuyée parvient mal à nous inviter au voyage et fait venir à la bouche un jus de grenade un peu fade. Le réalisme se limite en fait à l'inclusion de quelques personnages vrais dans les données du roman, Virginie étant probablement, en effet, « un composé de Marie Mieznick et de Mademoiselle Caillou » (p. 59).

L'étude des personnages se déroule sous la forme trop stricte d'un catalogue ; on aurait aimé, au lieu d'une juxtaposition des éléments du roman, une étude des rapports entre ces éléments, passion et vertu en particulier. M. Sauro considère que l'intérêt réside dans le passage d'une amitié d'enfance à l'amour, mais il ne nous montre pas comment s'effectue ce passage, comment Paul prend conscience de l'amour par la douleur de la séparation et la rupture d'harmonie qu'elle provoque. Paul est plus qu' « une statuette de sucre candi » (p. 57), la souffrance le fait devenir homme.

Seul trouve un peu grâce devant la cruauté de M. Sauro le personnage de La Bourdonnais. Dans toute cette étude, c'est à l'île elle-même et à ses administrateurs que semble réservé le premier plan ; c'est à elle que M. Sauro consacre son chapitre sur l'exotisme. Après un bref coup de chapeau aux qualités de Bernardin peintre du paradis terrestre, l'étude de l'exotisme se ramène, en effet, à une étude sur la colonie noire de l'île, étude complétée par l'esquisse d'une histoire, trop rapide malheureusement — tout est trop rapide dans ce petit livre où chaque digression mériterait une étude plus ample, — de l'esclavage, depuis les propos tenus en 1576 par Jean Bodin

contre celui-ci jusqu'au plaidoyer de Bernardin lui-même dans son *Voyage à l'Ile-de-France*, en passant par le Code Noir de Colbert. Oserai-je dire que dans ces digressions à propos de l'île, de son histoire, de sa société, se situe l'agrément majeur de ce livre ? L'œuvre elle-même y est un peu négligée pour un « à propos de »....

Le dernier chapitre évoque la philosophie de Bernardin. M. Sauro souligne à juste titre la grande part du dépit dans les idées de ce « philosophe doucereux » à mi-chemin entre un finalisme puéril et l'harmonie préétablie de Leibniz, un philosophe dont Voltaire aurait pensé, selon M. Sauro, « qu'il était un jobard ou un furieux imbécile » (p. 111).

Le style de M. Sauro est donc volontiers familier. A la page 100, le vieillard se voit traiter de « sombre raseur ». Je signalerai aussi l'abus de certaines tournures qui ternissent les fins de phrases, par exemple, les « ce qui » répétés, pages 42 et 43. Qu'il soit permis de regretter aussi, au passage, les multiples fautes typographiques.

Bref, une étude un peu frêle de l'œuvre, avec quelques perspectives alléchantes, historiques et sociologiques, malheureusement réduites à un résumé en raison des proportions mêmes de ce petit ouvrage.

ROLAND VIROLLE.

F. G. HEALEY, **Rousseau et Napoléon.** Un vol. gr. in-8° de 106 pages. Genève, E. Droz, 1957.

Chercher à dégager de l'œuvre écrite de Napoléon la part qui revient à Rousseau nécessitait une finesse pleine de nuances dans l'analyse et l'expression. Il fallait séparer le grain de l'ivraie, Rousseau de tous les orateurs révolutionnaires qui ont repris, orchestré et déformé ses idées et son style.

M. Healey a apporté un zèle louable mais une documentation défaillante à cette étude dont la forme est parfois curieusement gauche. Les deux premiers chapitres n'ajoutent rien à ce que nous savons déjà de la jeunesse du futur Empereur. Ils résument les pages décidément définitives de ces grands historiens que furent Masson et Chuquet.

Le troisième chapitre traite des « Écrits de jeunesse de Napoléon ». « Ces documents, d'une authenticité indiscutable, précise l'auteur, furent édités par Masson et Biagi dans leur ordre chronologique, ce qui permet de les étudier et d'en tirer, à propos de chacun d'eux, les conclusions logiques sur le progrès des études et l'évolution de l'esprit de Napoléon. » On aurait souhaité trouver dans ce chapitre des rapprochements convaincants de textes extraits des écrits de Bonaparte et de ceux de Rousseau. La conviction pouvait être emportée par une telle juxtaposition. Mais l'auteur semble se l'interdire. Seul le « jeune Napoléon » est cité : certes, il est alors particulièrement préoccupé par les « lois », le « contrat social », la « nature primitive » et le « bonheur des peuples ». « Pour prendre quelques-unes des idées de Napoléon, on voit très bien en les comparant à celles de Rousseau, combien elles s'en rapprochent », écrit M. Healey. Dans une France révolutionnaire, pourtant, ces idées et le style qui les charriait étaient tombés dans le domaine public. Rousseau avait bien été l'un des créateurs de l'idéologie révolutionnaire, mais celle-ci s'était développée ; elle avait pris une portée qui dépassait la seule influence du philosophe. L'ardeur de M. Healey à retrouver Rousseau chez le lieutenant Bonaparte devient déroutante quand, au chapitre VI, il retrouve « Les théories de Rousseau dans la politique de Napoléon ». Percevoir l'influence de l'illustre pré-romantique dans les déclarations démocratiques de l'Empereur, c'est oublier que la Révolution française avait eu lieu.

M. Healey, il est vrai, semble pressentir les écueils de son sujet. Il les résume en un « peut-être » dubitatif et terriblement court, dans les Cent et Une pages de son étude : « Rousseau restait son guide, son point de départ, Rousseau et *peut-être* l'Abbé Raynal, charlatan des lettres qui reproduisait trop souvent les idées d'autrui. » Ce « peut-être » aurait pu, très avantageusement, être remplacé par « surtout ». D'autant mieux que l'auteur n'ignore pas cette phrase du Premier Consul sur Rousseau (citée p. 17) :

« Je ne l'ai jamais aimé ni surtout bien compris. Il est vrai que je n'ai pas eu le courage de tout lire parce qu'il m'a semblé généralement ennuyeux. » « Malgré ce désaveu douteux [*sic*], commente l'auteur, Napoléon resta pendant des années le disciple de Rousseau et ce ne fut qu'après le début de la Révolution qu'il commença à changer d'opinions. »

Cette affirmation qu'un rapprochement de textes aurait peut-être permis de confirmer reste à prouver. On peut, en effet, reprocher à l'auteur de n'avoir pas assez tenu compte des intermédiaires littéraires et politiques par lesquels Bonaparte avait connu Rousseau et par lesquels il avait également connu les Anciens. Lui qui n'avait jamais fait de latin, ne semble-t-il pas, dans ses Proclamations, nourri d'auteurs antiques ? En quelques exemples judicieusement choisis, Gustave Lanson avait noté ces rapprochements entre Napoléon et les auteurs latins : « Du Lucain, " Vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste à faire ", *Nil actum reputans si quid superesset agendum.* Du Tite-Live, " Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire ? " *Vincere scis Hannibal, victoria uti nescis.* » Outre ce passage extrêmement suggestif consacré par Lanson à Napoléon écrivain dans son manuel d'*Histoire de la littérature française* (Paris, Hachette, 1908, p. 852-861), un grand profit aurait pu être tiré de la lecture de l'*Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot (Paris, A. Colin, 1927-1939, T. X, 2e partie). A défaut, la lecture de quelques textes, authentiques ou même apocryphes, d'orateurs de la Révolution aurait pu rappeler à M. Healey que les idées relevées chez Bonaparte formaient une partie de l'arsenal des clichés de l'époque. « Ces discours sont aujourd'hui communs, même parmi les femmes », écrivait Bonaparte en 1789. Le style mélodramatique et souvent larmoyant dont il use — et qui dérive bien plus du drame bourgeois du XVIIIe que des écrits de Rousseau — était également très en faveur dans les « cercles » et les « clubs » révolutionnaires nombreux en France et en Corse, à Ajaccio comme à Valence. Aulard a rassemblé nombre de ces discours dans divers ouvrages : *L'éloquence parlementaire pendant la Révolution française* (3 vol., Hachette, 1882 et 1885-1886), *Les grands orateurs de la Révolution : Mirabeau, Vergniaud, Danton, Robespierre* (Paris, 1914). Des références utiles auraient été trouvées dans le *Napoléon écrivain* de N. Tomiche (A. Colin, 1952). Il est regrettable enfin que, citant à diverses reprises le *Mémorial* de Las Cases, l'auteur n'ait disposé que de l'édition Garnier de 1934, négligeant l'édition intégrale et critique de M.M. Dunan (Flammarion, 1951).

L'effort méritoire déployé par M. Healey aurait donc, sans doute, été mieux récompensé s'il s'était appuyé sur une documentation plus vaste et plus suggestive que celle dont il a disposé.

N. Tomiche.

Stendhal, **De l'Amour.** Édition établie et commentée par Henri Martineau. Un vol. in-8° de 504 pages. Paris, Le Divan, 1957.

Comme les *Souvenirs d'Égotisme*, comme la *Vie de Henry Brulard*, comme la première version de *Rome, Naples et Florence*, voici *De l'Amour*, dans une nouvelle édition due au maître regretté des études stendhaliennes, c'est-à-dire scrupuleusement établie, éclairée dans ses moindres obscurités.

Le texte adopté est celui de 1822, le seul qui parut du vivant de Stendhal (il ne faut pas compter l'édition de 1833, qui montre le nom du libraire Bohaire : elle n'est constituée que des invendus de l'originale publiée chez Mongie). A la suite du texte de 1822, H. Martineau a placé les compléments apportés par l'édition Michel Lévy (1853) : des projets de préface, le chapitre « Des fiasco », le Rameau de Salzbourg, le délicieux romanzetto d'Ernestine et l' « Exemple de l'Amour en France » de Victor Jacquemont. Les Annexes, enfin, rassemblent des notes antérieures au volume et des articles que Stendhal ne dédaigna pas de consacrer à son œuvre. Les notes tiennent compte des corrections et remarques de l'auteur sur trois exemplaires qui lui ont appartenu ainsi que des variantes que fournissent les manuscrits de Grenoble et un petit cahier de *Pensées* (1820) étudié par le savant éditeur chez un libraire parisien.

H. Martineau put se flatter d'avoir fait naître quelques frissons dans le dos de ses lecteurs. Il déclare, page xxxv de son Introduction, qu'il a modifié « la ponctuation, très légèrement, l'orthographe du temps et celle, assez capricieuse, des noms propres ». Pourquoi refuser à *De l'Amour* le caractère d'époque que lui confèrent les pluriels en *-ans*, *-ens* (diamans, talens, amans, enfans : on dirait de bouts-rimés !), les traits d'union entre *non* et *seulement*, dans les superlatifs construits avec *très*, dans *tout-à-fait*. La modernisation ne s'imposerait que dans une édition destinée aux écoliers ou au grand public et celle-ci, on le pense bien, vise infiniment plus haut. Si le texte de 1822 imprime « guères », pourquoi supprimer l'*s* en 1957 (p. 198)? Ce ne sont que des vétilles. Et ailleurs, H. Martineau a parfaitement raison de réformer l'orthographe sous peine d'être obligé de multiplier les notes inutiles : éperduement en 1822 perd en 1957 son *e* adventice. Dans la même phrase, l'édition originale écrivait « faiseuses d'enfant » et « feseur » ; aussi est-il normal d'aligner celui-ci sur la graphie du féminin (p. 202).

Quant à la ponctuation de 1822, elle ne se justifie aucunement dans ses aberrations et elle ne peut prétendre au titre de ponctuation historique. Qu'on en juge plutôt par cette phrase, incompréhensible à la première lecture dans le texte original (cf. éd. du Divan, p. 179) : « Elle [dit-on de la jeune fille à marier] a beaucoup de douceur dans le caractère, et par habitude moutonne ; rien ne fait plus d'effet sur les sots épouseurs. » Nous avons ici la ponctuation non de Stendhal, mais d'un compositeur distrait.

C'est Édouard Edwards qui avait mis Beyle en relation avec le libraire Mongie, lequel confia l'impression du manuscrit à Armand Fain (qu'il ne faut pas confondre avec l'autre Fain, Aimé de son prénom, lui aussi imprimeur). Les choses allèrent bon train. Le traité entre l'éditeur et l'auteur fut signé le 6 mai 1822 pour une édition à mille exemplaires. Le 7 juin, Fain déclarait à la direction de la Librairie qu'il se proposait de tirer les deux volumes de l'*Amour* au chiffre sus-indiqué (Archives Nationales, F^{18}. 74).

Mille exemplaires : c'est en 1822 un tirage moyen. On se heurte ici à une énigme : comment un libraire avisé a-t-il pu s'imaginer qu'il trouverait tant d'acheteurs pour un livre si mal accordé au goût du temps ? La déception de Mongie est fameuse par l'application qu'il fit à l'*Amour* du mot cruel de Voltaire sur les poèmes sacrés de Lefranc de Pompignan. Deux ans après la publication, il n'avait pas « vendu quarante exemplaires ». Edwards avait-il si brillamment plaidé la cause de son ami Beyle ? Ou Mongie avait-il les hardiesses désintéressées d'un Poulet-Malassis ? Toujours est-il que deux comptes rendus seulement signalèrent cette édition, dans la presse française, l'un dû sans doute à Bérenger-Labaume dans le *Journal de Paris* du 28 septembre 1822 (introduction de H. Martineau, p. xxxii-xxxiii), l'autre dans *Le Miroir* du lendemain (je crois avoir été le premier à l'exhumer) : l'auteur, fort embarrassé de trouver dans l'ouvrage « presqu'autant d'esprit que de bizarrerie », félicite cependant Stendhal d'avoir élevé l'amour « au rang des sciences exactes ». C'était insuffisant pour émouvoir le public.

Si le succès de l'*Amour* fut moins que médiocre, en revanche son influence fut considérable. Ce serait un bien joli chapitre que celui qu'on écrirait sur les lecteurs de ce livre : il y faudrait la fine plume d'Eugène Marsan, à tout le moins celle du premier Bourget. Aussi se bornera-t-on, en utilisant les éléments fournis par H. Martineau et quelques autres notes, à en esquisser les grandes lignes. Par Buchon, sur la recommandation de qui Stendhal a envoyé un exemplaire à Sutton Sharpe, *De l'Amour* parvient aussi à la connaissance de son ami Philarète Chasles qui, à en croire des notes de peu antérieures à 1825, veut utiliser cet ouvrage dans un essai bien ambitieux sur l'Esprit d'Observation et ses applications à la Littérature et à la Société [1]. Horace Raisson, camarade de classe de Chasles à Louis-le-Grand et ami de Balzac, alerte sans doute celui-ci dont les deux versions de la *Physiologie du Mariage*, en 1826 et 1830, portent la trace de l'influence de l'*Amour*, comme l'a jadis montré M. Maurice Bardèche. Entre temps, Raisson emprunte à l' « Appendix » tout ce qui concerne les *Cours d'amour* et que

1. Voir *Le Divan* de juillet-septembre 1954, p. 423.

Stendhal devait à Raynouard, pour en nourrir son *Code Galant ou Art de conter fleurette* (1829) [1]. Une chaîne de complices se dessine ainsi.

Il en est d'autres au nombre des amis mêmes de Stendhal. Victor Jacquemont, bien sûr. Mais aussi, à défaut du grave Destutt de Tracy qui n'admettait pas que l'auteur de l'*Amour* eût pu écrire son livre sérieusement (Introduction de H. Martineau, p. XXIV), le peu frivole Duvergier de Hauranne qui, dans *Le Globe* du 24 octobre 1829, promettait à ceux qui n'auraient pas rejeté le livre à la dixième page, la surprise « du mouvement » que ces deux volumes donneront à leur « imagination » (*ibid.*, p. VIII). Et Théodore Jouffroy, en consignant dans le *Cahier vert* cette remarque : « La beauté n'est belle que par les qualités invisibles qu'elle exprime ; si l'âme ne tient pas les promesses de la figure, l'amour s'en va, on tombe dans l'idolâtrie », ne fait-il pas écho à cette note de l'*Amour* : « La beauté n'est que la *promesse* du bonheur ? »

Mérimée, lui, pas plus que Tracy, ne dut prendre le livre au sérieux : il rapporte dans *H. B.* qu'au moment de la publication de l'*Amour*, « ce fut à qui s'en moquerait davantage (au fond fort injustement) ». Mais ces moqueries n'avaient sans doute cours que parmi les sceptiques, les « vauriens » de la bande de Mérimée. L'honnête Delécluze, qui s'efforce de participer à leurs débauches intellectuelles, confiera en 1827 à l'Alsacien Meynier « qu'il semblait que la brochure avait interverti l'ordre de la pagination et que le désordre qui règne dans l'ouvrage paraissait bien moins être produit par l'auteur que par celui qui a été chargé de relier le livre » [2].

Un isolé, André Delrieu, est seul à rendre compte de la pseudo-édition Bohaire. Son article du *Temps* (13 avril 1834, voir *Le Divan* d'octobre-décembre 1953), sans être exempt de réticences, découvre sous ce « grimoire », « un ouvrage remarquable, plein d'idées, criblé de faits et trop peu connu », le « journal d'un amateur légèrement fantasque », d'un « homme qui a vécu, réfléchi, comparé, songé », d' « une de ces rares natures d'artiste qui se produisent par soubresauts ».

Dans la deuxième génération « romantique », que doit à *De l'Amour* Alfred de Musset ? Et Gérard de Nerval ? La phrase suivante que cite H. Martineau dans son Introduction (p. XV) et qu'il extrait des *Souvenirs d'Egotisme* (éd. du Divan, 1940, p. 21) ne paraît-elle pas appartenir à une *Aurélia* apaisée : « Elle [Métilde] devint pour moi un fantôme tendre, profondément triste, et qui, par son apparition, me disposait souverainement aux idées tendres, bonnes, justes, indulgentes ? » *De l'Amour* présente bien des notations de cet accent.

Le jeune Baudelaire a reçu de la lecture de ce livre une impulsion décisive. En 1846, dans le *Choix de Maximes consolantes sur l'Amour*, il se réfère expressément au chapitre « des coups de foudre » et glisse une note ironique à propos du mot *cristallisation* : « Nous savons que tous nos lecteurs ont lu le *Stendhal.* » Le *Catéchisme de la femme aimée*, dont il caresse le projet cette année-là et en 1847, aurait probablement constitué un prolongement du catéchisme stendhalien ou une réplique à celui-ci. En 1863, dans *L'Œuvre et la Vie d'Eugène Delacroix*, Baudelaire se souvient encore d'un fragment de l'*Amour* dont il fait l'application à Delacroix — et *sotto voce* à lui-même : « Il ne faut penser qu'à sa fortune tant qu'on n'a pas six mille francs de rente, et puis n'y plus penser. » Pauvre Baudelaire [3] !

Stendhal a donc beaucoup donné. Mais il avait, personnellement, beaucoup emprunté. Les notes de H. Martineau recensent, sans aucun pédantisme, les nombreuses influences qui se sont exercées sur lui, de Pascal à Destutt de Tracy, des Anglais aux Italiens. Ainsi de ses prédécesseurs à ses successeurs, de multiples liens sont tissés, trame sur laquelle se détachent mieux encore les arabesques de l'*Amour* [4].

CLAUDE PICHOIS.

1. *Ibid.*, p. 421.
2. Cité par M. Robert Baschet dans *E.-J. Delécluze témoin de son temps* (Boivin, 1942), p. 156.
3. On trouvera d'autres rapprochements indiqués par M. Martineau dans les notes 71, 89, 585.
4. Signalons qu'une édition de ce texte, avec une introduction et des notes condensées, due également à H. Martineau, vient de paraître dans la « Bibliothèque de Cluny », à la Librairie Armand Colin.

H. J. Hunt, **Honoré de Balzac. A Biography.** Athlone Press, 1957. Un vol. in-8° de 198 p. — R. Giraud, **The Unheroic Hero in the novels of Stendhal, Balzac and Flaubert.** Ruthers University Press, 1957. Un vol. in-8° de 240 p.

Ce sont deux ouvrages compétents, nourris, documentés. Raconter dans un mince volume une carrière aussi extraordinaire que celle de Balzac a dû être une tâche aussi ingrate que difficile. M. le professeur Hunt l'a menée à bien avec l'érudition scrupuleuse qu'on lui connaît ; il a eu recours autant que possible aux documents de Chantilly. Son récit n'apprendra rien aux lecteurs d'André Billy, mais beaucoup au contraire aux lecteurs anglais qui veulent se renseigner sur la vie et le tempérament d'un auteur célèbre. M. Hunt réserve pour un second volume l'étude des romans. Sans doute, raconter la vie des auteurs est une entreprise malaisée : on l'a tenté pour Shelley, et pour Racine, sans tenir compte du fait qu'il s'agissait d'un poète. Le vrai Balzac, est-ce qu'on le voit dans sa correspondance et dans les Mémoires de son temps ? Est-ce le romantique et le sensuel qui a aimé tant de femmes, le chimérique qui a enfanté tant de projets fantastiques, ou le créateur de Pons et de Claës ? Les pages sur " the essential Balzac " me paraissent les plus solides du livre. J'en cite les phrases finales :

Balzac appartenait au monde réel, il l'a aimé, il a créé le sien sur son modèle. Mais à sa table de travail il se fait maître de deux mondes, il est à la fois visionnaire et interprète de son siècle.

C'est plutôt de la critique sociologique que nous offre M. Giraud. Dans quelques grandes œuvres, il essaie de faire la part du sentiment personnel de l'auteur et celle d'une nouvelle esthétique littéraire. Pour finir, il ajoute un chapitre sur le phénomène de " mass culture " qu'il observe surtout dans son propre pays. La partie la plus satisfaisante me paraît celle sur Flaubert, qui fait voir à l'évidence le côté déconcertant (le " double jeu ") dans *L'Éducation Sentimentale*, qui consiste dans cet aveu d'un romantisme impuissant doublé d'un mépris pour les bourgeois, pour lesquels Flaubert écrit et dont il espère faire ses lecteurs. L'analyse de *César Birotteau* me paraît moins claire et moins décisive. Là où M. Giraud voit l'hésitation du romancier entre le dessein de peindre une figure héroïque et un mépris pour le nouveau commerce, je verrais plutôt une réussite tout esthétique. C'est que la conception de Birotteau me paraît remonter à 1831 et au *Curé de Tours* et que, si l'on prend au sérieux la fameuse lettre à Castille (citée par M. Giraud, mais laissée en dehors de son argumentation), on voit que la probité de César est une condition esthétique de la structure du roman bien plus qu'une conviction personnelle de Balzac.

W. G. Moore.

Pierre Flottes, **L'Éveil de Victor Hugo, 1802-1822.** Paris, Gallimard, 1957. Un vol. in-16 de 320 p.

Cet ouvrage de l'éminent professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux se présente comme un essai de « synthèse des principaux éléments d'information publiés à ce jour » (p. 9) sur l'enfance et la jeunesse de Victor Hugo, synthèse dont le principe d'unité, diront les cartésiens, dont la tension essentielle, diront les hégéliens, sera le « conflit » (*ibid.*) [1] qui, après cinq ans de mariage, divisa irréductiblement le père et la mère de l'auteur des *Odes*.

Les faits, d'abord, de cette enfance et de cette jeunesse. Mais on sait l'extrême difficulté déjà de ce premier point, pour ce qui concerne Hugo. Une partie a été dissimulée à ses enfants par la mère. Le reste a revêtu, au cours de l'existence du poète, les colorations successives dont les ont contaminés les diverses étapes de son évolution. Exemple : son « précepteur »

1. Cf., page 124, le rapprochement avec les *tempêtes sous un crâne* par où passent *tous* les héros des romans de Victor Hugo (Jean Valjean, naturellement, et Javert, mais aussi Gwynplaine et Gauvain).

s'appelle, en 1822, M. de La Rivière, comme tout le monde ; vingt ans après, il devient l'abbé de La Rivière ; vingt ans encore, et le voilà révérend père oratorien. Le simple recensement des faits n'est donc déjà pas facile. Les options, comme on aime dire aujourd'hui, de M. Flottes, sont dictées par le plus judicieux esprit critique. Sur bien des points, son livre aidera puissamment à l'expulsion de tant de tenaces légendes. Naturellement son lecteur n' « optera » pas toujours comme lui, il aura du moins sous les yeux les données des problèmes.

Les œuvres, ensuite — puisque le jeune Victor-Marie Hugo pourrait déjà, à vingt ans, s'il le désirait, inscrire sur la page de garde de ses *Odes* une série importante d'*Œuvres du même auteur*. Nulle part mieux que dans le présent travail de M. Flottes, on ne trouvera une analyse attentive et précise de cette masse considérable d'articles de revue ou de poèmes, connus ou inconnus, publiés ou inédits, sur tous sujets et de toutes dimensions, que Victor Hugo a déjà accumulés, à la date de la publication de ses *Odes et poésies diverses*, en juin 1822.

Plus important : l'écho de ces faits, le reflet de ces œuvres dans la vie et l'œuvre ultérieures de Victor Hugo. Exemple pour le premier point (p. 155) : M. Fauchelevent, des *Misérables*, et le général de La Horie, amant vers 1810 de Mme Hugo, tous deux hôtes clandestins d'un couvent de Paris. Exemple pour le second point : le Virgile des poèmes de l'écolier, et le Virgile des *Voix intérieures*. — De toute façon, et hors de tout débat, M. Flottes a réuni un dossier extrêmement riche de rapprochements de cette double espèce. — Pour l'interprétation, il sait bien que l'unanimité n'est pas possible. S'il me permettait de systématiser, à l'excès peut-être, son volume, je signalerais trois grands problèmes :

1° Le rapport historique et psychologique à établir entre les *Lettres à la fiancée* (par exemple) et le livre I des *Contemplations* (par exemple aussi), c'est-à-dire concernant l'érotisme qu'à partir d'un certain âge Victor Hugo a déchaîné sur sa jeunesse et jusque sur sa première enfance [1] ;

2° Le rapport historique et psychologique à établir entre l'ode *La Liberté* (par exemple) et (par exemple aussi) la liberté des *Châtiments* ou de *Quatre-vingt-Treize*, c'est-à-dire concernant l'insistance qu'à partir de 1849, Victor Hugo a mise à vouloir trouver dans son jeune âge l'origine expresse de sa liberté républicaine ;

3° Le rapport historique et psychologique à établir entre ce que nous appellerons, comme on le fait communément, le sentiment de la nature, soit dans la nuance virgilienne des *Voix intérieures*, soit couleur de terreur et d'angoisse à partir des révélations de la Bouche d'ombre du dolmen de Rozel, mais, soit ici, soit là, si profondément constitutif de la poésie de Hugo, et d'autre part, la couleur presque purement livresque ou idéologique de tout ce qu'il a écrit avant les *Orientales*, Hugo reportant cependant son éveil au sentiment de la nature, cela avec pareille insistance, à son séjour dans le vert paradis, dans la grande forêt vierge, du jardin des Feuillantines [2].

Évolution — au sens de : variations, — diront les cartésiens ; dépôt dans l'inconscient, diront les philosophies et psychologies modernes, avec, dans l'inconscient, élaborations diverses selon les diverses conjonctures. Exemples : dans l'ouvrage bien connu de M. Ch. Baudouin, l'extraordinaire destin du *puisard* des Feuillantines, ou, ici, la *jambe* et le *bas* de « Mlle Rose » à l'école de la rue du Mont-Blanc. Le principe commun de résolution de toutes ces (apparentes ?) antithèses résiderait, semble-t-il, pour M. Flottes, dans la distinction (p. 306) d'une « durée historique » et d'une « durée affective ».

1. M. Flottes rapproche, par exemple, dans ce sens (p. 75), une anecdote de 1811 à Bayonne, dans *Choses vues* et, dans les *Contemplations*, *Lise*. Notons qu'il rejette personnellement l'exégèse de P. Berret et de R. Escholier.

2. Le même problème se retrouve encore sur un autre point, étudié, on le sait, par de nombreux historiens : le transfert rétrospectif, par Victor Hugo, sur son enfance, d'opinions ou de sentiments religieux qui, manifestement, lui furent alors étrangers. Mais peut-être faut-il dire : *apparemment* étrangers, car les philosophies de l'inconscient savent percer ces apparences. — Dans un domaine plus directement littéraire, cf. par exemple encore (pp. 72-73) la différence des jugements sur Pixérécourt : sa « bêtise » d'après le *Conservateur littéraire*, son influence (supposée, du moins) sur les futurs mélodrames de Victor Hugo.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ses analyses. La clarté et l'agrément de l'exposé les dispensent d'ailleurs de toute introduction. Signalons seulement, en terminant et suivant l'usage, quelques lapsus ou coquilles : l'accent circonflexe est refusé, p. 16 et suiv., à Châteaubriant ville ; — la rue de Madrid où Ruy Blas promène son délire s'appelle Ortalesa, mais celle que connut Victor Hugo en 1812, s'appelait et s'appelle encore, non *Ortoleza* (p. 86), mais Hortaleza ; — l'auteur de la biographie du général La Horie est Le Barbier, non *Aubarbier* (pp. 37, n. 2 ; 106, n. 3 ; 107, n. 1) ; — c'est Mme de Bonchamp qu'il faut écrire p. 17, à moins que Mme de *Beauchamps* n'y soit du Vapereau ; — de M. le maire actuel de Chabris (p. 32, n. 1), ou du Dr G. Patrigeon (*Revue du Berry*, 15 mai 1902, p. 135), il faut que l'un ou l'autre ait mal copié l'acte de mariage du général Hugo (en 1821, trois mois après la mort de sa première femme), car les noms propres, ici et là, divergent considérablement, etc.

G. Venzac.

Sainte-Beuve, **Correspondance Générale**, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot, t. VIII (1849-1851). Un vol. in-8° de 408 pages. Toulouse et Paris, Privat, Didier, 1958. — Jean Bonnerot, **Un demi-siècle d'études sur Sainte-Beuve, 1904-1954**. Un vol. in-8° de 177 pages. Paris, Belles-Lettres, 1957.

Sainte-Beuve vient de quitter sa galère de Liège ; et il monte dans la galère des *Lundis*. C'est là une image qui revient, insistante, sous sa plume à partir de ce 1er octobre 1849 où paraît son premier article du *Constitutionnel* : « Je suis comme un rameur sur sa galère » (p. 217). — « Je suis... si attaché à ma rame, etc. » (p. 261). Et plus insistante encore l'image de l'ouvrier à la tâche (p. 57), de l'ouvrier de semaine (p. 184), de l'*encloître* qui a tout juste deux jours (le lundi, le mardi) pour aller « en fourrage » (p. 316) et passe les autres jours, jusqu'au samedi après-midi, à une besogne de « manœuvre » (p. 75, 96, 97, 185, 219, 222, 277, 290) qui « se sent trop du péché d'Adam » (p. 319).

Pourquoi cette gageure qu'il croit n'avoir faite que pour un an ou deux, et qu'il tiendra presque jusqu'à la fin, pendant les vingt ans qu'il lui reste à vivre ? C'est qu'il a découvert la formule qui retiendra autour de lui un public constant, qui lui donnera à la fois cette sécurité et cette liberté dont il rêve et dont la *Revue des Deux Mondes* ne lui avait procuré que l'apparence, qui répond, enfin, à sa vraie nature de critique, attentive à l'actualité mais non pas jusqu'à s'y asservir, à la chose littéraire mais non pas jusqu'à lui sacrifier la réalité vivante. Tous ses lecteurs de ces années sont d'accord : voici un Sainte-Beuve nouveau qui apparaît, émancipé du cadre des articles de revue, s'ébattant dans le feuilleton, transformant la recension des livres en une galerie de biographies psychologiques, s'abritant derrière le docteur Véron pour se sauver des importuns qui le poursuivent avec leurs dernières productions comme naguère il s'abritait derrière Buloz (mais Buloz était un despote tandis que Véron est un convive assez facile). Pour ces deux ans et demi que nous fait parcourir ce tome de la *Correspondance Générale*, la place est commode : elle permet d'échapper à la politique par la littérature et à la littérature par l'anecdote.

Le « matou » se glisse, en effet, entre les événements jusqu'au jour où il s'installera dans sa gouttière du Sénat, d'où il les dominera. Il brûle de médire de Chateaubriand qui vient de mourir et dont achèvent de paraître les mémoires, mais il s'y prend de façon à n'être pas surpris en flagrant délit d'ingratitude ou de palinodie ; il laisse monter, un jour d'humeur, sa bile de vieil idéologue remuée par ces « momiers », ses amis de Lausanne, mais il ménage un sage christianisme, un catholicisme de solide tradition, et il est mûr pour des articles sur Montalembert, sur le P. Lacordaire, en attendant la série des évêques et des généraux. Son « empirisme organisateur », — pour reprendre la locution créée pour lui, — redoute les socialistes plus encore que les momiers (p. 321, 342, 347) ; sa politique de lettré se ménage l'accueil et les papiers du noble faubourg, mais qu'on ne le compromette pas avec des Polignac (p. 327-328) ! L'idée de mariage qui, par

intervalles, revenait aux approches du partage de midi, paraît écartée maintenant que la ligne de partage est franchie : il en a « laissé passer la saison » (p. 222). Il en sera, sans doute, encore question en 1851 ; mais ses lettres d'amour ne sont pas de celles que M. Bonnerot désire mêler aux autres : il en annonce une publication séparée (p. 337). Une jeune littérature se forme ; des noms nouveaux apparaissent : Champfleury, Baudelaire, — mais ils passent vite. Survient pourtant, le 2 décembre 1851, un événement dont il est difficile de ne pas s'apercevoir.... Mais la seule lettre que M. Jean Bonnerot ait mise à son tableau de chasse pour ce 2 décembre concerne un tiret qu'il faut ajouter, sur épreuves, aux *Derniers portraits littéraires*. En vérité, Sainte-Beuve sait-il qu'un tiret vient d'être mis à une page de l'histoire de France ?

Ces événements, que sa correspondance semble s'appliquer à passer sous silence, son savant éditeur les lui rappelle impitoyablement dans ses notes toujours si riches. C'est une véritable histoire sociale et littéraire du XIX^e siècle que nous posséderons le jour où sa belle entreprise sera achevée, — et nous sommes sûrs, aujourd'hui, qu'elle le sera. A chaque lettre, il semble qu'il attache, et, comme il dit, « épingle » (p. 283) tout ce qui peut tenir, fût-ce de biais [1]. De temps en temps, il fait le point de ce que les volumes précédents nous ont appris d'une question ; il profite du jour qui lui est offert à une rétrospective : telle la note de la page 22 sur les relations de son héros avec les Olivier. Des biographies se constituent par notices successives, comme un portrait s'établit par une suite d'études, tantôt de profil, tantôt de trois quarts. Un document inédit, qui s'est ajouté à l'ancien état de nos connaissances, n'est jamais perdu. Et le Dieu des bibliographes sait si M. Bonnerot est un intrépide Nemrod de documents.

Il sait aussi combien la malice du calendrier tendait de pièges à sa chronologie. La moindre inadvertance risque de faire trébucher dans une coïncidence de jours. C'est ainsi que les deux lundis où Sainte-Beuve a consacré des articles à Jules Janin, en 1850 et 1851, sont, par malchance, des 13, — l'un de mai, l'autre d'octobre : ce qui a entraîné à reproduire deux fois, sans y prendre garde, les mêmes remerciements de Janin, en les datant d'abord du 13 mai 1850 (p. 146), puis du 13 octobre 1851 (p. 358). Les indications mêmes que les textes semblent offrir, ici ou là, sont parfois plus troublantes qu'efficaces. Voici, page 307, une lettre d'Ernest de Bonnières, datée du 13 mai 1851, et qui situe, « un mois auparavant », une démarche d'Alexis de Saint-Priest (p. 308) ; or, cette démarche, si l'on s'en rapporte à la page 262, est ancienne de plus de trois mois. Voici, encore, une lettre de Delacroix (p. 376) qui situe une autre lettre « il y a tout à l'heure un mois » : or, le rapport des dates n'indique que dix-huit jours. Ou bien des lignes à Théodore Lacordaire, dont la date, complétée, est le 28 février 1850 (p. 120) ; or, Sainte-Beuve commence par ces mots : « Je *reçois* votre très belle lettre », en faisant allusion à celle que son correspondant lui écrivait voici une cinquantaine de jours, le 11 janvier ; il ajoute : « Je commence mon cinquième mois (de collaboration au *Constitutionnel*) » autant d'expressions qui feraient songer au 28 janvier plutôt qu'au 28 février [2]. Dirons-nous que la date de février, qu'il a écrite, tranche la question ? Mais on s'aperçoit en un endroit (p. 353) qu'il lui arrive d'être en désaccord sur le mois avec le cachet postal.

Que de petites difficultés accessoires auxquelles il n'est peut-être pas de solution, mais qui ont à coup sûr compliqué la tâche de l'éditeur et qui invitent le lecteur à s'interroger à son tour ! En voici deux ou trois : à la page 91, Sainte-Beuve envoie, le 2 janvier 1850, ses vœux à sa filleule Thérèse Olivier, en y glissant « un petit chiffon de papier » pour qu'elle puisse « faire elle-même son choix » : « Il m'a été impossible de prendre conseil et de me renseigner un peu sur ce qui pourrait lui être agréable »... Cependant huit jours plus tard (10 janvier 1850) il dit à M^me^ Olivier : « Pen-

1. Hasardons-nous à proposer une note de plus : ce G dont il est question à la page 263, et en qui l'on distingue un de ces optimismes qui donnent « beaucoup de relief à la victoire mais un peu de ridicule à la défaite », ne serait-il pas Guizot ?

2. D'autant plus que Sainte-Beuve semble prendre note avec une exacte attention de son temps de galère : dans une lettre du 21 avril (p. 142), il fait observer au docteur Véron que son « nouveau semestre » est « commencé depuis avril ».

sez à Thérèse pour le commencement du mois prochain. Fixez un de ses petits désirs. » (p. 99.) — Le 2 mars 1850, il prie Victor Cousin de lui prêter une vie de David Hume, « si vous l'avez, comme je le crois » (p. 123).... Or, il avait dit à Jules Ravenel, un mois auparavant (4 février 1850, p. 112) : « J'ai trouvé la vie de Hume dont je vous parlais l'autre jour : M. Cousin me l'a prêtée. » — A la page 48, un billet de Montalembert est daté du mercredi 21 octobre 1849 ; mais son contenu atteste qu'il a été écrit un mardi ; d'autre part, le calendrier de 1849 que reproduit ce volume indique que le 20 et le 21 octobre étaient un samedi et un dimanche : une confusion ne se serait-elle pas produite ici avec le mois de novembre ? Mais, comme l'article prochain auquel se rapporte ce billet sera inséré dans *le Constitutionnel* du 5 novembre, la date du 20 novembre n'est pas possible non plus. Sans doute faut-il lire : mardi 30 octobre.

On mesure, à ces petits obstacles, l'étendue de la tâche. Les écritures n'étaient pas pour la rendre plus aisée ; et parfois on est tenté de suggérer une autre traduction des pattes de mouche de Sainte-Beuve [1]. Quelques-uns de ses correspondants ont pu aussi poser des devinettes [2]. Surtout cette Hortense à la fois si sage et si folle, dont les idées ont tant d'imprévisibles sursauts que l'on peut en arriver à transcrire sans comprendre. Il serait vain de tenter de rétablir toujours le fil de son propos. Disons seulement qu'à deux reprises (p. 36) elle a dû mettre : « écrire comme un portier » et non « comme un postier », — les postiers n'ayant pas si mauvaise réputation dans les lettres ; qu'en présence de cette phrase : « Mais comment pouvez-vous aimer des vers si modestes et d'une si saine, si sage, si douce intention excuser ce don Juan de cabaret » (p. 113), on a envie de lire : « Mais comment pouvez-vous, auteur de vers, etc., excuser, etc. » ; que, vers le bas de la page 311, tout autre mot (*en horreur*, *en humeur*, etc.), semble valoir mieux qu'*en honneur* ; enfin que l'on se prend à tenter une conjecture sur cette énigme de la page 45 : « Vous avez un désaveu innocent » : comme le contexte concerne les possibilités d'une erreur judiciaire, ne pourrait-on comprendre : « Vous avez vu des aveux d'innocent » ?

Si, par surcroît, on ajoute les inévitables fautes d'impression, il va de soi que, dans ces 362 pages, dont beaucoup sont en petit texte, le jeu des conjectures aura sujet de s'exercer avec une inoffensive malice. Qu'un comparse, né en 1820, soit venu à Paris en 1819 (p. 109) ; que l'on ait imprimé *vase* (p. 364, troisième ligne de la lettre de J. P. Rossignol) là où M. Jean Bonnerot voulait certainement que l'on mît *van* ; ou qu'à la page 271 (n° 2462 A) le chiffre 441 se soit substitué à 442, ce sont infimes mésaventures qui n'arrêtent qu'un bref moment le regard, entraîné de page en page dans le mouvement de cette meule incessamment tournée par le « lundiste » sans vacances.

En s'appliquant à dresser la bibliographie critique d'*Un demi-siècle d'études sur Sainte-Beuve (1904-1954)*, M. Jean Bonnerot s'exposait à se citer souvent ; et c'est lui, en effet, qui arrive en tête de liste avec une cinquantaine de mentions, suivi à bonne distance par Jules Troubat (deuxième, 27 mentions) et tout le corps d'élite du beuvisme. Mais qu'y pouvait-il ? Il a compensé cette apparence d'accaparement en se refusant la décoration des astérisques qui honorent les études dignes de citations et

1. Quelques hypothèses : lettre 2358 : « me faire dire » plutôt que « le faire dire » ; lettre 2495 : « m'étendre » plutôt que « m'entendre » ; lettre 2506 : « présente » plutôt que « présenté » ; lettre 2507 : « les premières amours » plutôt que « ses premières amours » ; lettre 2425 : « l'esprit assez vivant » plutôt que « assez savant » ; lettre 2411 : « j'ai eu ma bonne malade » : comme il s'agit de sa mère n'y a-t-il pas lieu de rétablir un mot ? — Ce doit être aussi un passage peu lisible que celui dont la transcription aboutit à cette phrase : « du vôtre il a à la fois ses antécédents et de ses convictions qui tiendraient une plume digne d'emploi » (p. 197). Peut-être : « ... qui rendraient sa plume ... » ? Signalons, d'autre part, p. 373, « humble modèle » au lieu d' « humble mortel ».

2. Relevons ce lapsus pour le piquant du calembour : p. 57 : *Maçon* pour *Mâcon*. Dans la lettre 11 de la page 230 : « donne à quelques bons cœurs, etc. » plutôt que « douce à quelques bons cœurs ». A la page 322, une phrase de Jasmin se comprend mieux sous cette forme : « Je ne pouvais leur promettre que de bonnes actions. »

d'appréciations. Non pas toujours, à vrai dire, d'appréciations favorables : car les ennemis de Sainte-Beuve ne sont pas ses amis.

Il n'a pas voulu faire de ce précieux petit volume un tableau chronologique de l'évolution des perspectives récentes sur Sainte-Beuve. Son ordre est systématique. Il comporte une suite de chapitres sur les textes, une autre suite sur les apports à la biographie, d'autres sur les idées, la méthode, la langue, les autographes et l'iconographie, la postérité et ses débats. Assurément les inconvénients de ce classement minutieux sont de rompre la marche du demi-siècle au cours duquel se sont entrecroisés des mythes de Sainte-Beuve et des vérités sur Sainte-Beuve ; de confondre dans des ensembles parfois disparates les points essentiels où se situent la formation de ces mythes, la consécration de ces vérités (qui nous donnera un *Maurice Barrès et Sainte-Beuve* [1], un *Henri Bremond et Sainte-Beuve* [2], un *Victor Giraud et Sainte-Beuve*, un *Gustave Lanson et Sainte-Beuve* [3], un *Albert Thibaudet et Sainte-Beuve* ?) ; enfin d'exposer soit à des hésitations soit à des redites, quand les pièces répertoriées touchent à plusieurs sujets, comme il arrive à la belle thèse complémentaire de M. Gérald Antoine. Mais les avantages l'emportent sur les inconvénients : clarté, logique, facilité de consultation, — vertus qui ne sont pas moins littéraires que bibliographiques.

C'est ainsi que le chapitre *Correspondance*, qui va du numéro 233 *bis* au numéro 414, servira de table d'orientation dans l'étude de la *Correspondance Générale*. Réparti par correspondants, il rend à chacun d'eux son importance relative, son rang et son relief qui risquent de s'effacer dans la succession chronologique des lettres. Ce *Demi-siècle* constitue, par avance, un indispensable complément à cet autre « demi-siècle » que nous aura fait parcourir M. Jean Bonnerot au terme de sa longue route.

PIERRE MOREAU.

ÉMILE ZOLA, **La République en marche. Chroniques parlementaires, 13 février 1871-3 mai 1872.** Texte présenté par JACQUES KAYSER. Paris, Fasquelle, 1956. 2 vol. de 347 et 309 pages.

Zola a beaucoup donné au journalisme. Ce fut d'abord son gagne-pain, mais peut-être davantage. Homme de son temps, l'actualité l'attire. La politique surtout : il l'effleurera plusieurs fois au cours de sa carrière, s'engageant et se rétractant tour à tour. Il est passionnant d'observer le jeu de ses impulsions et de ses répulsions, jusqu'à cet acte final du 13 janvier 1898, qui fera de lui un homme public, glorieux, honni et déchiré, comme il se doit.

La plus grande partie de cette activité se situe entre 1865 et 1881. A l'exception de la critique littéraire et dramatique, ces articles n'ont point été réunis en volumes. Il faut donc savoir gré à M. Jacques Kayser et à la librairie Fasquelle de nous avoir procuré enfin, pour commencer, le texte des chroniques parlementaires que le jeune romancier écrivit dans *La Cloche*, le journal de Louis Ulbach, au lendemain de la guerre de 1870. A vrai dire, l'existence de ces chroniques était bien connue [4]. Les voici réimprimées au complet.

Au complet ? Pas tout à fait. Ces deux volumes contiennent bien toute la correspondance parlementaire que Zola adressa chaque jour à son jour-

1. Non pas seulement pour *Un Homme libre* que M. Jean Bonnerot n'omet pas de citer, et qui est d'ailleurs antérieur à cette date séculaire de 1904 où commence son propos, mais pour la série des *Cahiers*.

2. Rappelons que le livre de Maurice Martin du Gard sur Henri Bremond s'intitule *De Sainte-Beuve à Fénelon* ; c'est là une conception du sujet qui lui mériterait peut-être une mention.

3. Longtemps avant le *Contre Sainte-Beuve* de Marcel Proust, Lanson a formulé les plus fortes réserves sur la méthode critique des *Lundis*, et opposé à l'obsession de biographie des auteurs ce point de vue spécifiquement littéraire qu'est la biographie des œuvres. A cet égard, la thèse de M. Pierre Audiat ne mériterait-elle pas une mention ?

4. Voir Henry Bordeaux, *La Revue bleue*, 1896 ; Maurice Le Blond, *Mélanges, Préfaces et Discours* (dernier volume de l'édition Bernouard).

nal, de Bordeaux d'abord (13 février-15 mars 1871), puis de Versailles (22 mars 1871-3 mai 1872), sauf pendant la Commune (15 avril-6 juin 1871) et les vacances de l'Assemblée (19 septembre-5 décembre 1871), — cette dernière période étant occupée par quelques articles généraux que M. Kayser a bien fait de réunir ici [1]. Malheureusement les éditeurs ont cru devoir opérer quelques coupures. S'il ne s'agit vraiment que de « détails purement techniques et de sèches nomenclatures des travaux parlementaires », le mal est véniel, encore que l'histoire politique n'y trouve pas son compte. Mais pourquoi avoir intégralement supprimé la lettre du 2 septembre 1871 ? Pourquoi amputer des trois quarts celle du 7 mars 1871 ? Pour cette dernière, comme pour beaucoup d'autres, la comparaison avec l'édition Le Blond nous convainc qu'il n'y avait pas de raison bien valable d'économiser quelques lignes. Encore dans ces cas-là pouvons-nous connaître aisément l'étendue (généralement limitée) et l'importance (généralement secondaire) de l'omission. Quand Le Blond fait défaut, on se demande avec un certain malaise ce que nous dérobent les points de suspension (par exemple, I, 29, sur Thiers au 17 février 1871). Nous avons confiance en M. Kayser et sommes persuadés que cette lacune ne nous prive de rien d'essentiel ; il n'en reste pas moins que l'historien scrupuleux conservera un doute et qu'il devra se référer à la collection difficilement accessible du journal. Il en est de même en cent autres lieux. Quel dommage ! Au prix de quelques pages supplémentaires ajoutées à ces six cents cinquante, la librairie Fasquelle aurait pu nous fournir un instrument définitif.

L'index donne utilement les coordonnés politiques des parlementaires cités, mais rien d'autre. On regrettera surtout qu'il soit dépourvu de renvois aux pages mêmes du livre, et qu'il ne permette pas de retrouver aisément les endroits qui concernent ces personnages.

Telles qu'elles se présentent, ces chroniques n'en sont pas moins fort précieuses pour la connaissance d'Emile Zola. Nous y observons le républicain, d'abord. L'Assemblée de Bordeaux est à droite. Zola y voit un danger pour le régime, et ses attaques sont dirigées contre les royalistes ; en formules adroites, il cingle tous ces « hobereaux » grotesques que la province a exhumés. Patriote, presque chauvin (mais comment garder son sang-froid en ces jours dramatiques ?), il parle volontiers de régénération, de revanche et même de vengeance (I, 63). Aussi son cœur jacobin le porte-t-il vers la gauche et l'extrême-gauche, parti à ses yeux de la résistance et de l'honneur : Gambetta, Louis Blanc, Floquet, Rochefort, Hugo surtout, qu'il admire et approuve au moment de l'affaire Garibaldi. Au fond, c'est un radical aux élans encore bien romantiques. Mais en des périodes plus calmes, le positiviste se retrouve ; jugeant « l'extrême gauche trop maladroite », il se rallie à ceux qui ont pour eux la « sagesse ». Gambetta lui-même lui paraît suspect. Finalement, il se retrouve derrière Thiers. C'est la constatation qui s'impose au cours de ces vingt-huit mois de correspondance parlementaire : Thiers est son grand homme ! « Jamais personne n'a réuni à un pareil degré les qualités moyennes de notre pays. Je comprends que lui seul puisse nous sauver, si la France refuse la lutte à outrance. Il est assez notre chair et notre sang pour que nous acceptions la paix qu'il signera pour nous. » (I, 31 ; cf. aussi I, 32, 33, 62, 71, 107, 129, 186, etc.) Sa lettre du 27 mars 1871 défend méthodiquement la politique de Thiers à l'égard de la Commune de Paris (I, 134-138). Si celle-ci réveille un instant ses ardeurs révolutionnaires, la froide et calme figure de Thiers lui en impose finalement, parce qu'elle incarne « le bon sens »... Zola homme d'ordre ? Ce n'est pas cela seulement. J'y verrais plutôt, pour ma part, les prémisses de cette « politique scientifique » qu'il élaborera dans les années 1880.

L'homme complexe que fut Zola transparaît constamment derrière ses idées politiques. Comment expliquer, par exemple, son hostilité au régime parlementaire ? Car ces pages foisonnent d'invectives contre le métier de député. Il peut même devenir féroce à l'égard de ces politiciens qu'il compare volontiers à des collégiens mal élevés, dont il raille le travail en com-

1. La page de titre contient une erreur, qui laisse croire, en tête du deuxième comme du premier volume, que cette correspondance se termine le 16 septembre 1871. Il faut lire 3 mai 1872.

mission et qu'il voue à « l'enterrement définitif ». « Le parlementarisme est une belle invention, qui permet de causer pendant des après-midi entières sans rien dire. » (II, 58.) Ces mouvements d'humeur tournent assez souvent à la satire, et non seulement contre les gens de droite, mais contre l'Assemblée en général (cf. « la nuit de Versailles », II, 8). Quand un de ces députés se trouve être en même temps un écrivain (Hugo, Louis Blanc, Quinet...), il le plaint, l'admire, l'envie et le méprise tour à tour. On peut sans doute imputer cette attitude au dépit, car Zola avait eu des velléités d'ambition politique : il avait essayé de se faire nommer sous-préfet, il avait même songé à la députation. Si du haut de la galerie des journalistes il se montre si sévère envers ceux qui sont assis dans les fauteuils, c'est peut-être qu'il se serait voulu à leur place et faisant mieux qu'eux. Mais on décèle aussi dans ces mouvements d'humeur un vieux fonds pessimiste, qu'il a en commun avec Flaubert et beaucoup d'écrivains de sa génération : l'action est vaine, elle ne vaut pas qu'on lui sacrifie une parcelle d'une vie consacrée à l'Art... D'où ces réflexions de moraliste et ces allusions constantes à « la bête humaine ». Ce mélange de tentations contradictoires explique la démarche un peu cahotante du jeune romancier : il n'a pas encore choisi. On s'explique en tout cas que Louis Ulbach se soit méfié d'un tempérament aussi passionnel ; dès le 17 février 1871, une note précédant la chronique de Zola indique que le journal « laisse à chacun de ses correspondants la responsabilité de son opinion ». Premier signe d'une méfiance qui devait se renouveler bien souvent au cours de sa longue carrière de journaliste !

L'art littéraire y gagne ce que sans doute l'histoire y perd. Ces pages griffonnées à la hâte contiennent d'assez beaux morceaux : la capitulation de la France, fin février 1871, décrite heure par heure à la manière d'un communiqué, — la rentrée de l'Assemblée à Versailles le 4 décembre 1871, — les « regrets de la marquise » (II, 14-1), qui rappelle certains de ses contes un peu lourdement humoristiques, — quantités de rudes formules sur les hommes et les faits jetées au beau milieu de développements arides.

La vision particulière de Zola s'exprime dans des descriptions qu'on croirait tirées de ses romans futurs, comme ces lignes évoquant l'atmosphère de l'Assemblée : « Je la revois encore, cette salle des séances, avec ces lustres qui aveuglent et qui laissent tomber une lumière fausse, un jour blafard sur les dorures des loges et sur les draperies sanglantes de la tribune. On étouffait, des souffles couraient, chauds et humides. Et, sur la rampe des galeries, des femmes se penchaient, anxieuses, au-dessus du bruit, comme sur le bord d'un cirque, où se battaient deux nations. Au dehors, le soleil était clair. » (I, 65.) Tout Zola est déjà présent dans ce raccourci, avec ses images, ses couleurs, ses sensations, ses obsessions, ses oppositions privilégiées... Désormais on ne pourra plus ignorer les chroniques de *La Cloche* : elles portent en germe *Son Excellence Eugène Rougon.*

MARCEL GIRARD.

GEORGES ZAYED, **Lettres inédites de Verlaine à Cazals.** Avec une introduction, des notes et de nombreux documents inédits. Dessins de Cazals et de Verlaine en hors-textes. Genève, Librairie E. Droz, 1957. Un vol. in-8° de 313 p. [1].

C'est la thèse complémentaire d'un Égyptien professeur de français à l'Université d'Alexandrie [2], soutenue en Sorbonne en juin 1956 [3]. Cet

1. Avec appendice (lettres et documents inédits concernant Verlaine et Cazals, entre autres, lettres de Maurice Barrès), bibliographies et index. Complétons la bibliographie par deux titres nouveaux : SEGUIN (Marc). *La « dernière passion humaine » de Verlaine. Le Bayou*, 21e année, n° 69, printemps 1957, University of Houston, Houston (Texas), p. 335-337. (Cet article n'apporte pratiquement rien.) SEGUIN (Marc). *Ce pauvre Bonheur. La « dernière passion humaine » de Paul Verlaine.* Paris, Ed. André Silvaire, 1958. Un vol. in-8° de 151 p. (Etudie la genèse de *Bonheur*, cite en appendice des extraits de lettres à Cazals. — Pas de critiques utiles à l'adresse de Zayed.)

2. Et aussi poète d'expression française.

3. La thèse principale ayant pour titre : *Formation littéraire de Verlaine.*

ouvrage consiste essentiellement en une édition savante des lettres de Paul Verlaine au peintre Frédéric-Auguste Cazals, acquises par la Bibliothèque Nationale en 1947 (Nouvelles Acquisitions françaises, nº 13149), et augmentées de quelques lettres appartenant à des collectionneurs. Ce travail remplace et annule définitivement les publications précédentes, notamment celle d'Ad. Van Bever[1], car il présente un texte sûr, complété par de nombreux inédits.

Nous sommes reconnaissants à l'éditeur, dans cette belle contribution biographique, d'avoir évoqué avec tant de vie Cazals et l'entourage du Verlaine de basse époque, cette bande de ratés, de médiocres et de bohêmes, faune vaguement littéraire bien à l'image de l'encanaillement du poète. Mais le souvenir de ce dessinateur de talent qu'était Cazals mérite de survivre. Nous savons gré à G. Zayed de cette émouvante iconographie par laquelle son livre est constamment illustré. Mais à ce propos, nous aurions aimé un index des dessins reproduits dans cette thèse, un catalogue complet des dessins de Cazals dont certains vont de collectionneur en collectionneur[2], et la liste des éditions contemporaines de Paul Verlaine comportant des œuvres de Cazals (signalons, par exemple, *Dédicaces*. Dessin de A. F. Cazals gravé par Maurice Baud. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1890 ; *Épigrammes*. Frontispice de F. A. Cazals. Paris, Bibl. art. et litt., 1894). Relevons aussi comme autre illustration possible le sonnet autographe *Pour Marie, à F. A. Cazals* avec un amusant dessin original à la plume de Verlaine vêtu de sa robe de chambre d'hôpital, coiffé d'un bonnet de coton, échangeant au-dessus du sonnet une poignée de main avec F. A. Cazals en redingote et haut-de-forme[3].

L'introduction semble éclairer définitivement l'histoire de l'amitié Verlaine-Cazals, et, par sa pénétration psychologique, a convaincu le jury. G. Zayed distingue *grosso modo* quatre périodes : 1. incubation et naissance (avril 1886-août 1888) ; 2. convoitise et exaltation sentimentale (août 1888-juin 1889) ; 3. purification et assagissement (juin 1889-juin 1890) ; 4. relâchement et habitude (juin 1890-janvier 1896), avec naturellement des arrêts, des retours en arrière et des rebondissements. Les deux objections possibles, que d'ailleurs n'a pas soulevées le jury, s'évanouissent d'elles-mêmes : 1. une anecdote un peu vive contée par un libraire assez connu, qui vient de mourir : mais quand nous l'avons interrogé directement, il était incapable, vu son grand âge, de se souvenir de quoi que ce soit ; 2. l'existence du sinistre recueil d'*Hombres* (composé pour la plus grande partie en 1890-1891), que, prenant notre courage à deux mains, nous avons reparcouru : mais les « partenaires » sont évidemment très variés, et on ne saurait en identifier un seul avec Cazals. Sauf mise à jour d'un document authentique et probant, on peut donc tenir pour acquises les interprétations de G. Zayed. Et ces perspectives sur la psychologie verlainienne sont singulièrement illuminantes pour le passé, par exemple, pour l'affaire Létinois, déjà bien éclaircie par Underwood, dans son *Verlaine et l'Angleterre*.

Ce qui provoque surtout notre gratitude envers l'auteur de cette édition savante, c'est la quasi-perfection de la technique et de l'érudition : description minutieuse des lettres, transcription exacte, annotation riche qui suppose de longues recherches et la volonté de ne rien laisser échapper. Les surprises seront sans doute très rares et d'une portée limitée : Page 160, G. Zayed se demande ce que sont devenues les lettres échangées entre Banville et Verlaine, et avoue n'en avoir retrouvé qu'une seule. A notre

1. Dans le tome III de la *Correspondance*, paru chez Messein, en 1929.

2. Cf. *Bibliothèque du Docteur Lucien-Graux*, 3e partie, 20-21 mars 1957, nº 236, 4º Un dessin original signé de F. A. Cazals : Verlaine et Marie Krysinska se promenant vus de dos ; 4e partie, 4j uin 1957, nº 124, 3º Un beau dessin original de F. A. Cazals, signé de ses initiales : Verlaine est assis entre Léon Deschamps, directeur de *La Plume*, et Rodenbach ; la conversation semble se poursuivre à l'issue d'un dîner au restaurant, les fruits en pyramide sont encore sur la table, parée d'une certaine élégance, les bouteilles sont nombreuses.

3. Reproduit dans : *Bibliothèque du Docteur Lucien-Graux*, 4e partie, nº 123. Il va de soi que G. Zayed ne pouvait avoir connaissance de ces catalogues, trop récents. Mais a-t-il songé, bien que ses séjours dans la capitale fussent mesurés, à faire le tour des très grands collectionneurs parisiens ? Mme Lucien-Graux l'eût sans doute accueilli et renseigné.

connaissance, il en existe au moins une deuxième, datée du 1er août 1870, et dont l'incipit est : *Mon cher maître, Des circonstances excessivement pénibles* (...) [1].

On peut considérer cette édition des *Lettres inédites de Verlaine à Cazals* comme un modèle que les futurs éditeurs de correspondances feraient bien de méditer.

C. Cuénot.

Claude Roulet, **Traité de Poétique supérieure. Un Coup de Dés jamais n'abolira le hasard. Version du Poème et synthèse critique. Éléments d'une théorie des variantes.** Un vol. in-8° de 434 pages. Neuchâtel, H. Messeiller, 1956.

Voici un livre de longue haleine. Dans un volume imposant et d'une très belle présentation matérielle, il reprend et regroupe les éléments de quatre ouvrages publiés entre 1943 et 1950 (v. p. 31). Il explore tous les aspects imaginables du poème de Mallarmé, conçu comme un « monument de l'esprit humain » (p. 14). Une première partie (p. 33-160) traite de l'*Œuvre et son message*, et comporte une paraphrase très développée, un commentaire grammatical, et une exégèse philosophique du poème. Une seconde partie (p. 161-292) est consacrée au *Statut du langage en poétique mallarméenne* : dix-huit chapitres, répartis en trois sections, étudient successivement les *Fondements*, à savoir la méthode et les instruments de travail qu'aurait employés Mallarmé, et notamment une certaine « maquette » qui lui aurait permis de donner un nouveau « statut » à la page et à l'écriture ; les *Variables de la prosodie*, à savoir les « estampes », le « profil mimétique » du vocabulaire et de la syntaxe, la « définition parfaite des mots », les « variables élémentaires », « l'orchestration » et « l'architecture » du poème ; enfin la *Physique du style*, c'est-à-dire les « ondes verbales », les phrases, le style du discours, les transitions, et les figures de rhétorique classique. Une troisième partie (p. 373-421) nous entraîne *Au delà du Coup de Dés*, évoquant « le problème des limites et sa solution idéale », et regardant « vers un nouvel état de la page ». Une préface et une postface ne mesurent ni à Mallarmé ni à son exégète les éloges les plus chaleureux.

Vaste, méthodique, cohérent, véritable tour de force et très belle construction de l'esprit, ce livre serait une œuvre magnifique, si seulement il correspondait à quelque chose. Malheureusement, presque rien n'en est à retenir, puisque tout est fondé sur une interprétation très arbitraire du texte même. « On ne donne pas une Version du *Coup de Dés* sans paraître s'en écarter beaucoup », dit l'auteur (p. 21). Belle litote : car ce qui frappe d'abord dans ce livre, c'est précisément l'énorme écart qui sépare texte et commentaire. Mallarmé écrit-il : « Un coup de dés ? » En voici la glose :

> L'EXISTENCE, DANS L'UNIVERS, de millions d'astres
> étincelant tourbillon du firmament
> dés lointains qui roulent à travers l'étendue
> dans un mystère célèbre (p. 43).

Ces mots, sachons-le, sont une métaphore qui « désigne le flot des astres » et qui « implique très fortement l'idée d'une origine, l'idée des nombres et celle du hasard ». Peut-être bien ; mais voici mieux encore : « *Un Coup de Dés... lancé dans... du fond de....* Pesés, calculés avec soin, les mots de cette séquence indiquent la violence du choc initial par lequel l'univers matériel s'est en quelque sorte arraché au néant, la soudaineté de son irruption dans l'espace, la force et la vélocité inouïes des premiers mouvements » (p. 130). Pour ruiner ces belles considérations, il suffit de se reporter à la fin du poème, où Mallarmé lui-même explique le sens de sa métaphore : Toute Pensée émet un Coup de Dés », écrit-il très simplement, nous invi-

1. *Bibliothèque du Docteur Lucien-Graux*, 3e partie, n° 221. Le texte *in extenso* a été recopié grâce à la diligence d'Yves-Gérard Le Dantec, et communiqué à G. Zayed par nos soins.

tant à voir dans le poème le drame de l'esprit humain aux prises avec le hasard [1].

Notre critique, lui, y voit plus, et mieux. Il y voit une « cosmogonie » et une « théogonie » (p. 107). Il y voit aussi une « théogamie » et une « théomachie », pour ne pas dire une « théophagie » (p. 133). Dieu le Père y livre, selon lui, un combat sanglant avec son Fils, le Nombre, qui le tue avec l'aide de l'Abîme. Le Nombre agonise à son tour ; et c'est l'avènement de l'Esprit, sous la forme d'un « univers pensant », symbolisé par une Constellation (p. 142). Il faut lire dans le texte le détail de ces interprétations : aucune citation ne peut donner une juste idée de l'intempérant lyrisme, de l'inépuisable invention, de l'extraordinaire incontinence verbale, qui s'y déchaînent. Voici pourtant un exemple tout à fait typique :

> Dans le cratère où il titube
> le glorieux sire, le bras levé dans un geste brutal
> hésite à lutter, ou capituler ?
> le temps qu'une nouvelle vague inspirée
> sur lui se jette en écumant
> (là ! là ! lui dérobe une ombre, divin suppôt !)
> et l'assomme, le tue dans une horrible clameur
> anéantissant la menace de son bras magicien
> — bel instrument de sa Toute-Puissance à présent, ha ! ha !... (p. 46).

La méthode consiste à se substituer au poète, à composer un poème que celui-ci s'est bien gardé d'écrire, et puis de commenter cette nouvelle œuvre comme si elle était celle de Mallarmé lui-même. Comment alors accepter une exégèse philosophique fondée sur des bases aussi chancelantes ? (Voir p. 128-129 « l'enchaînement général » des raisonnements sur lesquels le poème est censé être construit.)

« L'ouvrage est hallucinant », s'écrie le critique vers la fin de son livre (p. 430). Et il nous révèle naïvement le mécanisme de cette hallucination. « Qui étudiera patiemment les premières pages du *Coup de Dés*, écrit-il, verra soudain une grande onde lui apparaître. Puis, s'il médite sur cet objet et s'il connaît l'art de déduire les pensées l'une de l'autre et si le pouvoir séparateur de son esprit est assez fin, il déchiffrera peu à peu dans ce splendide phénomène la foule des conséquences » (p. 408).

Les conséquences déduites ici sont, en effet, innombrables. Jamais si peu de mots n'en inspirèrent tant. Le *Coup de Dés* compte sept cent treize mots (p. 23), semés irrégulièrement à travers onze doubles pages de texte : ce livre, avec ses quatre cent trente pages, doit aligner entre cent cinquante et deux cent mille mots. « Pouvais-je choisir — si même je l'ai choisi — sujet plus vaste que le *Coup de Dés* ? » demande l'auteur (p. 429). L'effet semble prouver que non ; car de proche en proche nous voyons sortir de cette œuvre d'une densité insoupçonnée jusqu'ici, des richesses incalculables. Jamais hyperboles plus extravagantes ne se levèrent triomphalement, non pas de la mémoire d'un poète, mais de l'imagination d'un critique. Pour en juger, que le lecteur se reporte à la figure (p. 286), destinée à montrer, par une « coupe cavalière », « l'architecture du *Coup de Dés* ». La Préface l'aura déjà préparé à ces merveilles : « Toutes les activités typiques de l'intelligence humaine fusionnent dans le *Coup de Dés*. Il est un poème, une partition ; une symphonie, une fugue, un opéra ; une épopée, une tragédie, une ode ; il contient des parties de ballet (...) ; il s'apparente à la danse (...) ; à la peinture (...) ; à la sculpture (...) ; il possède une architecture très forte, savante et spectaculaire ; il est tout imprégné de théologie, de mythologie, d'histoire, de philosophie ; tout imprégné de politique ; il narre un combat ; la géométrie, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la physiologie, la philosophie des sciences y ont leur part ; il emprunte à la photographie, au film et à la technique publicitaire ; c'est enfin un traité de la langue française fondu dans un traité d'art poétique » (p. 15). Toute impressionnante qu'elle soit, cette énumération est incomplète : en effet, nous apprenons ailleurs que ce texte est aussi une « Bible »

1. Voir nos comptes rendus des livres de M. Kurt Wais (*R. H. L. F.*, 1954, p. 184-194) et de M. Gardner Davies (*R. H. L. F.*, 1955, p. 243-246), où nous discutons le sens et la portée du poème.

(p. 96) et une « Messe » (p. 89-106). Pour croire tout cela, il faudrait attribuer au langage de Mallarmé une densité et une concision dépassant de beaucoup celles de la langue turque selon Molière.

Ce n'est pas tout. Non seulement Mallarmé a su, dans les sept cent treize mots de son poème, toucher à toutes ces branches du savoir et de l'art humains, mais il l'a fait d'une manière tout à fait supérieure. « Autant, mais autrement que les génies de la Renaissance italienne, Mallarmé, dans le *Coup de Dés*, se révèle un génie universel. Grand poète il l'est, certes, mais aussi grand peintre, grand musicien, architecte insigne, penseur du premier ordre, et qui plus est, novateur extraordinaire en tous ces domaines » (p. 236). On songe, devant un tel panégyrique, à la modestie et à la simplicité de Mallarmé lui-même, qui écrivait ainsi à un disciple coupable de louanges intempestives : « Vous faites à force de bonne amitié peser sur mes épaules un peu vieillissantes le magnifique fardeau d'une destinée que j'ai pu rêver pour quelqu'un, si ce n'est moi.... [1] » Ce n'est plus le coup de pied de l'âne qui menace Mallarmé, mais le pavé de l'ours, beaucoup plus redoutable.

On ne saurait donc reprocher à notre critique de sous-estimer le *Coup de Dés*, où il voit « l'image presque achevée d'un microcosme » (p. 430). Et cependant il ne s'y arrête pas. Il jette un regard vers l'avenir, où il discerne des possibilités exaltantes de « Poétique supérieure ». Son point de départ avait été la découverte de certaines « ondes verbales », invisibles à l'œil profane. « La pensée, la phrase, dans le *Coup de Dés*, ne cessent d'onduler, en parfait accord avec le thème principal dont s'inspirent les estampes, — le thème de la vague.... On appellera cette arabesque ondulatoire de la pensée et de la phrase, qui est fondamentale dans le Poème, *la Sinusoïde du Coup de Dés*, ou simplement la houle du *Coup de Dés* » (p. 248). Ces ondes ont toutes sortes de vertus. Mais elles ont des limites. Elles sont planes. Alors la question se pose : « Ces ondes, pourquoi les arrêter ? Pourquoi ne pas les catapulter dans l'espace » ? (p. 383). « Plaçons dès lors, par l'imagination, en opérant une hardie rotation d'angle, le plan horizontal du *Coup de Dés* dans le plan vertical du nouveau système.... Du même coup nous voyons les vocables et les phrases s'élancer, les grandes formes structurales se déployer, les ondes planes du *Coup de Dés* se dresser dans l'air, fuser, vibrer, s'éteindre au loin... » (p. 385-386). Et une « vision prodigieuse » se dresse devant les yeux vraiment hallucinés de notre critique. Malheureusement, « un problème demeure : ... celui que pose l'expression de la lumière » (p. 394). Il est à craindre qu'il ne reste éternellement insoluble. Et c'est dommage, car cette œuvre posséderait, outre toutes ses autres qualités, telle sa « vitesse de bolide » (p. 391), un immense avantage sur le *Coup de Dés* : il serait impossible d'en « donner jamais une paraphrase exacte, une version auxiliaire » (p. 395). Pour notre part, nous recommandons à ceux qui songeraient à chercher dans ce livre des lumières sur le *Coup de Dés*, de commencer par cette troisième partie, car c'est là seulement que le critique se meut en pleine liberté dans son domaine propre : celui de l'imaginaire. Ce gros livre méritera une place à part le jour où un autre Étiemble écrira *le Mythe de Mallarmé*.

LLOYD JAMES AUSTIN.

PAUL VALÉRY-GUSTAVE FOURMENT, **Correspondance (1887-1933).** Introduction, notes et documents, par OCTAVE NADAL. Paris, Gallimard, 1957. Un vol. in-8° de 268 p.

On ne peut savoir trop de gré à M. O. Nadal d'avoir révélé les lettres échangées, de 1887 à 1933, entre P. Valéry et l'un de ses camarades du lycée de Montpellier, devenu finalement sénateur du Var, G. Fourment. Parmi ces « épistoles », il en est quelques-unes du plus haut intérêt. Certaines sont du meilleur Valéry : à chaque ligne, on se récrie d'admiration devant la netteté du trait, et de contentement, en voyant se préciser ou se confirmer tant de choses pressenties ou connues.

1. Édouard Dujardin, *Mallarmé par un des siens*, Paris, Messein, 1936, p. 67.

Mais faisons un rapide bilan. Du 14 août 1903 au 29 juin 1933, 50 billets ou très courtes lettres de Valéry n'apportent presque rien : à peine trouve-t-on quelques plaintes sur les fatigues et les tracas de la vie littéraire, ou sur la nature du travail matinal : « Je fais mes petites philosophies d'un sou, dans mes éternels cahiers, sans aucune considération de public, sans vergogne [1]. » Des 67 lettres précédentes, 30 sont afférentes à la période 1887-1891, 37 à la période 1892-1903. Jusqu'en 1892, les lettres de Fourment l'emportent en nombre (17 contre 13), et peut-être en intérêt, sur celles de Valéry : celles-ci contiennent diverses précisions sur les occupations et préoccupations du poète adolescent qui, même après la *Correspondance Gide-Valéry*, restent instructives, mais toute une série de lettres de Fourment (de septembre 1889 à février 1890) sont consacrées à la critique des œuvres de jeunesse de Valéry, de ses poésies, de son *Conte vraisemblable*. On y voit quel genre d'influence Fourment a pu exercer sur son cadet : il pose le problème poétique du xx^e^ siècle en des termes dont la pertinence n'a pu échapper à l'auteur de *Narcisse* ; par les reproches de sens opposé qu'il lui adresse, il le met en garde contre un double écueil : l'*artificiel* (rareté, bizarrerie) et la *banalité*. La critique du *Conte vraisemblable*, où Fourment introduit si judicieusement la notion de *crise*, mais accuse Valéry de manquer de « psychologie », si elle reste à mi-chemin d'une véritable compréhension, ne manque pas d'une sorte de rigueur à laquelle Valéry a pu être sensible. A partir de 1892, la situation est nettement inversée. Fourment n'écrit plus que 11 lettres, Valéry en compose 26. Ces lettres, qui se situent avant et après la crise de novembre 1892, en éclairant les tenants et les aboutissants : la lettre du 23 septembre 1892 est particulièrement précieuse pour en connaître l'aspect sentimental, les lettres du 17 décembre 1892, de février 1893, décembre 1897, janvier 1898, des 6 avril 1900, 25 août 1902 et 11 janvier 1903 sont importantes pour en définir les conséquences, proches ou lointaines, c'est-à-dire l'attitude de Valéry pendant le *Grand Silence*. Si la lettre de janvier 1898 sur l'*Arithmetica universalis* mérite une mention spéciale, les lettres de 1902 et 1903 ne sont pas moins révélatrices, à mon sens.

Les *Notes et Documents* placés à la suite des lettres ne sont pas d'un moindre intérêt. En dehors de toutes sortes de précisions biographiques et chronologiques nécessaires à l'intelligence littérale de la correspondance, on y trouve un certain nombre de textes inédits qui concourent précieusement à la mise en place de son contexte spirituel, et notamment : des poèmes de jeunesse, dont le sonnet : *Solitude*, si difficile à interpréter, et parfois même des vers de la maturité ; le fameux *Conte vraisemblable* d'octobre 1889, dont M. Nadal ne semble pas faire le cas qu'il mérite ; un important poème en prose de 1892 : *Purs drames*. Une curieuse faute d'impression s'est glissée à la page 231. Valéry dit avoir beaucoup admiré un ouvrage de J. de Maistre intitulé : *Essai sur le principe générateur des constructions poétiques*. C'est sans doute : *constitutions politiques*, qu'il faut lire. Mais quel beau titre pour un ouvrage de Valéry !

L'introduction, que complète une prière d'insérer au dos de la couverture, est formée de deux éléments qu'il faut nécessairement distinguer : un commentaire analytique des lettres et de certains inédits, une vue synthétique de la carrière et de la personnalité intellectuelle de Valéry.

Le commentaire m'a paru excellent, à quelques immanquables réserves près. L'analyse des sentiments que l'*amitié* a représentés pour Valéry et pour Fourment, et de leurs fluctuations, est conduite avec autant de précision que de délicatesse. Elle tend à dégager les caractères propres de la conception valéryenne de l'amitié. Il semble pourtant que M. Nadal ait laissé dans l'ombre l'aspect *anti-littéraire* de cette « théorie » de Valéry, si visible dans les lettres des 6 avril 1900, 25 août 1902 et 11 janvier 1903, où se trouvent des phrases comme celles-ci :

> ... Grâce à des esprits comme tel et tel (le tien) j'ai su tout de suite — ou très tôt chercher les vraies valeurs, ne pas avoir confiance dans celui qui imprime, est lu ou connu. Par inversion, j'ai vu nettement le défaut de l'écrit — sa fausseté — (s'adresser à un public *vague*). J'ai senti qu'il était une dégradation, un abaisse-

1. P. 187.

ment de la chose fine et toujours profonde, constituée entre soi, *ad amicum*, élégance suprême. Mais je m'avoue que je n'ai pas réussi — dans aucun cas — à pousser *extrêmement loin* le voisinage spirituel. Je me souviens avoir été fui — quelquefois avoir renâclé moi-même. — J'aurais voulu trouver qui eût été avec moi comme je suis avec moi. Tout cela est folie, ou si l'on veut, la limite irrationnelle d'une tendance. (6 avril 1900)

... ayant beaucoup perdu, et de plus en plus enfoncé en moi-même dès que j'ai perdu cette circonstance sans prix, que fut le long frottement de nos journées entre elles. Je déteste le n'importe qui, l'homme de hasard. Écrire pour celui-là, lui donner des idées me répugne. Lui en prendre est révoltant. Pour se livrer, il faut quelque chose de plus que l'Homme. Il me faut un être précis. (25 août 1902)

Je sais que l'amitié aura été ma grande passion. Je hais public, foule, et humanité à proportion du goût que j'éprouve pour les coteries et les quelques-uns.... En somme je demeure avec le regret de n'avoir pas porté cette passion de la proximité d'esprit au zénith quasi visible.... Ici (à Paris) on est obligé de tomber dans le charabia. Mais peu m'importe. Je parie que tu m'as compris. (11 janvier 1903)

Il n'est peut-être pas superflu de remarquer que l'amitié ainsi entendue est presque le contraire de ce qu'on désigne ordinairement par ce terme. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait été pour Valéry l'antichambre du « départ en soi » (lettre du 8 janvier 1900), et du monologue pour soi-même qui caractérise M. Teste et l'auteur des *Cahiers*.

L'analyse des interférences entre l'amitié des deux jeunes hommes et l'idylle valéryenne de Montpellier, est parfaite. Le besoin de secret partiel, même à l'égard de ses meilleurs amis, ressenti par Valéry, est bien mis en lumière. L'interprétation de la lettre du 23 septembre 1892, où Valéry décrit une des premières manifestations de son éminente faculté de « se voir se voyant », semble très judicieuse. Mais! pourquoi parler d'un « étrange phénomène de vision para-psychique » ? Il s'agit plutôt d'une *norme*, d'une caractéristique essentielle de l'esprit valéryen, de cette *conscience seconde* qui fait l'objet d'une note des *Autres rhumbs* [1].

Le poème *Solitude* est-il un sonnet anti-baudelairien de forme pseudo-baudelairienne ? Certes, on ne peut méconnaître ce qu'il y a d'*anticipation* dans le vers : « Et je jouis sans fin de mon propre Cerveau ». Il ne faut pas oublier cependant que le sens en est modifié par le vers qui précède : « L'hallucination merveilleuse l'habite » (il s'agit de l'esprit du poète), et par tout le contexte, qui évoque la puissance de l'imagination plutôt que celle de la conscience de soi. Il resterait à définir les rapports de celle-ci avec celle-là.

A propos de la lettre du 4 janvier 1898 sur l'*Arithmetica universalis*, M. Nadal montre avec raison l'importance grandissante, à partir de 1892, des mathématiques dans la pensée de Valéry. Cette lettre est, en effet, une précieuse vue d'ensemble sur les recherches entreprises au début du *Grand Silence*. Elle devra cependant être désormais complétée par l'étude des *Cahiers*. Quant à l'*Introduction à la méthode de L. de Vinci* et à *La Soirée avec M. Teste*, peut-on vraiment les considérer comme des « expressions de l'espérance en la mathématique universelle » ? Leur principe n'est-il pas plutôt, pour la première, la « conscience des opérations de la pensée », pour la seconde, la conscience de soi poursuivie pour elle-même, sans aucun souci de communication avec autrui ? Quelle que soit l'importance ultérieure des mathématiques dans la pensée de Valéry, peut-on dire qu'il ait tenté de soumettre toutes les sciences humaines à la « réduction mathématique » ? Je ne le crois pas. La tentative de psychologie mathématique pourrait bien n'avoir été, — les *Cahiers* permettront d'en décider, — qu'un *moment* de l'activité intellectuelle de Valéry, dont le principe et la fin véritables sont ailleurs.

MAURICE BÉMOL.

Y. LOURIA, **La Convergence stylistique chez Proust.** Un vol. in-8° de 100 pages. Genève, Droz et Lille, Minard, 1957.

L'auteur, dès la page 4, avertit le lecteur : son livre n'est pas sans analogie avec le chapitre que J. Mouton (*Le Style de M. Proust*, Corrêa, 1948)

1. *A. R.*, p. 207-210.

intitulait : L'énumération (p. 145-172). Mais tandis que J. Mouton s'attachait à saisir le cheminement de la pensée proustienne, Y. Louria étudie avant tout la forme de la phrase ; contrairement à Étiemble, qui écrivait dans les *Temps Modernes* : « ... ce qui me frappe..., c'est la variété plutôt que l'analogie des structures » (mai 1947), Y. Louria décèle un peu partout une structure fondamentale, rayonnant autour de quelques points fixes.

A " Énumération ", elle préfère donc *Convergence*, qu'elle délimite ainsi (p. 9) : « La convergence est un ensemble d'éléments composés chacun d'un morphème ou d'un syntagme, et exerçant tous la même fonction grammaticale par rapport à un " pivot " commun, autre morphème ou syntagme ». Elle note un peu plus loin : « L'effet de l'ensemble de la convergence est donc, non seulement la source des effets produits par chacun des éléments pris isolément, mais il comprend aussi l'effet dû aux influences réciproques de ces éléments. »

L'utilité de ce travail est d'avoir montré les divers aspects du procédé : convergences " évidentes ", convergences " voilées ", parce que le romancier « emploie des éléments de natures morphologiques différentes » (p. 11) (elle cite : « son corps étroit, réfractaire et qui n'en avait rien absorbé... », Guermantes I, 175, *NRF*, 1949) ou parce qu'il les répartit dans la masse du texte, convergences " voilées " ou renforcées par la présence d'autres structures (polysyndètes, anaphores, mais aussi syllepses, anacoluthes, etc.). Le jeu entre ces divers groupements est constant tout au cours du roman de Proust, comme le montrent les statistiques de la page 95. On trouvera commentés par Y. Louria de très nombreux exemples : la page 56 reproduit le plus enchevêtré, qui groupe seize convergences, dont l'une a dix-neuf éléments (SG, I, 25-28).

La netteté du point de vue initial, le sérieux des classements laissent lire agréablement ce petit ouvrage sans prétentions.

Le dernier chapitre révèle pourtant une erreur de perspective. Y. Louria a fait à peine allusion au caractère fonctionnel de ces convergences : leurs formes, leurs valeurs sont-elles différentes, selon qu'il s'agit d'un récit, d'une conversation, d'une analyse psychologique ? L'ignorer était s'exposer à des méprises : dans ce dernier chapitre, Y. Louria tire d'un manuel scolaire une douzaine de textes d'auteurs hétéroclites, dont le propos était généralement fort éloigné des intentions proustiennes ; les analysant succinctement (p. 78-90), elle conclut à l'originalité de l'auteur du *Temps Perdu*. On n'en sera pas étonné.

C'était ignorer aussi la perspective historique : M. Proust participe d'un large mouvement, épris du foisonnement de la vie, mais aussi dont « l'effort fut énormément dans la syntaxe ». « Aujourd'hui, écrit P. Reverdy en 1917, l'effort porte sur la structure. » Il était plus légitime de se fier à une approche méthodique qu'aux bienfaits du hasard.

J. Chevalier.

Neuf siècles de littérature française, [publié] sous la direction et avec une introduction d'Émile Henriot. Paris. Delagrave, 1958. Un vol. in-8° de XL-795 p.

C'est une inspiration heureuse, juste, aventureuse un peu, qui a réuni autour de M. Emile Henriot neuf collaborateurs (ils sont neuf, comme les siècles dont ils auront à parler), que rapprochaient assez peu de traits communs, et dont chacun a gardé, dans l'œuvre collective, ses goûts et son ton, sans trop s'occuper du voisin. Il en résulte une libre conversation, où chacun s'exprime selon son caractère, en taquinant, à l'occasion, un autre invité ou en portant sur le même sujet un jugement différent : dans ce salon, ou plutôt ce promenoir, — il s'agit, en vérité, d'une conversation dans un promenoir, — où sont présents Raymond Lebègue, l'ombre regrettée de René Bray, Maurice Levaillant, un mot est lancé, du bout d'une allée, qui signifie que la critique universitaire est un peu bien courte, tout en étant souvent trop longue (p. 764) ; l'un appelle « étonnant précurseur » (p. 371) l'abbé Du Bos à qui un autre ne trouve que du « bon sens » et « assez de pénétration » (p. 328) ; Sainte-Beuve poète qui est, par mégarde, venu deux

fois dans ces propos, — à sa place, d'abord, parmi les romantiques mineurs, puis au chapitre du Second Empire, hors de sa date, mais dans sa famille, — est ici (p. 595) le morbide pénitent qui confesse ses péchés, en pratiquant tant bien que mal l' « art de nous faire toucher les choses familièrement » ; là (p. 483), le précurseur lointain, éclairé de mystiques rayons jaunes, un lakiste, une âme recueillie.

M. Emile Henriot a su parfaitement ramener à un dessein commun ces critiques, journalistes, professeurs, qui se succèdent au long de 772 pages : M. Emile Mireaux, indépendant et isolé dans son empire autonome du moyen âge, maître à lui seul de quatre siècles sur neuf ; M. Raymond Lebègue, appliquant au siècle de la Renaissance sa sûre érudition, son sens de la mesure, — il sait que les termes mêmes dont il est obligé de se servir : *Renaissance*, *baroque*, désignent d'insaisissables entités : on l'attendait à ces points névralgiques où les fils de l'histoire s'embrouillent, où son tissu s'épaissit, où il faut éviter à la fois de resserrer les notions entre des dates limites et de les diluer en définitions indéfinies : il y parvient à merveille ; et si, après avoir lu sa page 150, on ignore encore ce qu'est le baroque, c'est que l'on est condamné à l'ignorer toujours — ; René Bray, qui ne cessa d'être attentif aux genèses des doctrines et des styles, et qui tire parti, ici, dans son tableau du XVII^e^ siècle, de sa rare connaissance des conditions matérielles du théâtre : car le théâtre est un monde à part, où la création littéraire doit composer avec les exigences concrètes, avec les instruments qui permettent de réaliser, les intermédiaires qui interprètent ; l'histoire d'une littérature dramatique est, tout autant que celle des poètes, la description des troupes, des salles, de la mise en scène : René Bray l'a fort bien compris (p. 185-187), — comme il a compris que les œuvres classiques ne se séparaient pas de l'homme classique : il n'y entre pas sans avoir regardé vivre l' « honnête homme », dans une société où l' « honnêteté », de dix en dix ans, s'est formée et transformée ; il ne nous conduit pas aux écrivains de Louis XIV sans nous avoir fait passer par la galerie des glaces. Avec M. André Billy, c'est l'anecdote qui entre en scène, et fait vivre les idées du XVIII^e^ siècle : échos de presse ou mots de la fin, comme ce cri de Voltaire : « Il croit être à l'audience ! », lorsque le président de Montesquieu s'endort à l'une de ses tragédies (p. 282), ou ce trait que le brillant journaliste n'a pu retenir, en dépit de tout le sérieux de Clio : « Lesage, le très bien nommé... ». Ce n'est que devant Diderot, qu'il connaît si bien, sur qui il aurait tant à conter, qu'il s'arrête court, comme étranglé par l'émotion, par un flot de souvenirs, d'incoercible verve, et ne trouve qu'un mot pour tout dire : « Diderot, c'est Diderot » (p. 305). Au surplus, un scepticisme souriant, qui dégonfle en passant plus d'un lieu commun : patriarche de Ferney, Voltaire ? à condition de s'entendre sur ce terme de *patriarche* (p. 279) ; que M. de Buffon dépose ses manchettes (p. 294)... Mais, au fait, ces « manchettes » dont on a tant parlé n'étaient-elles pas tout simplement, — selon Louis Dimier, si je ne me trompe, — les papiers volants sur lesquels le patriarche de Montbard a écrit le meilleur de son œuvre ?

Il n'a pas fallu moins de quatre historiens, — MM. Maurice Levaillant, René Dumesnil, Henri Clouard, Robert Kemp, — pour venir à bout de ce redoutable XIX^e^ siècle, si lourd d'idées, d'écoles, de contradictions, de passions : le siècle du Romantisme, du Parnasse, du naturalisme, du symbolisme, de l'histoire, du roman, du drame, des positivistes et des illuminés, des apôtres sociaux et des déliquescences décadentes. Naturellement chacun de ces collaborateurs a eu la part qui s'accordait à ses travaux antérieurs, à ses prédilections avouées. René Dumesnil devait parler du roman, c'est-à-dire de Stendhal, de Balzac, de Flaubert, ami tant de fois rencontré au cours de sa vie, et qui, chaque fois, lui ménage une surprise, une nouvelle confidence ; des naturalistes auxquels il va avec son goût de musicien et son sens d'artiste, aimant la prose de Huysmans d'être de l'école intimiste des Hollandais (p. 556), pardonnant aux *Rougon-Macquart* d'être les Rougon et les Macquart parce qu'ils n'en sont pas moins « lyriques ». Henri Clouard retrouve une époque qu'il a, pour une part, vécue, et pour laquelle il a beaucoup fait : l'époque d'où sort directement le XX^e^ siècle ; il en parle avec l'amitié qu'il lui a maintes fois témoignée : lui qui fut jadis des premiers à saluer le génie de Claudel et, d'ailleurs, à regretter les formes par

lesquelles il l'exprimait, retrouve fidèlement, à un demi-siècle de distance, son admiration et ses regrets ; il étend aujourd'hui ses complaisances à des poésies auxquelles son âge militant était rebelle ; il suit les éléphants de Leconte de Lisle de meilleur gré qu'au temps des *Disciplines* ; il a pardonné au « feu d'artifice » de Heredia son artifice, en faveur de son feu. Quant à Robert Kemp, critique, il fallait qu'il nous entretînt des critiques, et de toute la littérature d'idées dont la critique est peut-être la forme la plus aiguë. On eût été déçu qu'il n'eût pas eu dans sa part les *Lundis* et *Port-Royal*, qu'il n'étendît pas son champ visuel jusqu'à Thibaudet et Alain ; mais pourquoi en exclut-il ses confrères de la grande presse : Jules Lemaitre, Faguet, et le chroniqueur de *la Vie littéraire* ?

Maurice Levaillant a eu la part royale : celle qui s'ouvre avec les grandes orgues de Chateaubriand et se clôt sur la trompette du Jugement dernier, — je veux dire sur la *Légende des Siècles*. Il est un des trois ou quatre héritiers du romantisme, qui peuvent encore parler de 1820 comme d'une date inoubliable, — c'est celle des *Méditations*, — et de 1830 comme d'une grande bataille. On retrouve, ici, le plaisir que l'on a goûté, ailleurs, à l'entendre évoquer l'Enchanteur et le Mage, Adolphe et Corinne. Peut-être surtout Julie et les deux Juliettes : celle des *Mémoires d'Outre-Tombe*, celle de *Tristesse d'Olympio* ; car il excelle à déchiffrer les âmes et les amours. Félix Arvers en tire avantage, un avantage peut-être indu.

C'est à M. Robert Kanters que sont échus les chapitres les plus périlleux : ceux de la littérature du jour qui est parfois la littérature d'un jour. Elle oblige à risquer des options, à décider de ses paris. Robert Kanters a parié courageusement. Il serait inélégant de lui demander compte de ses choix, qui sont ceux de son esprit, mais souvent aussi, — on peut le conjecturer, — ceux de son cœur. Il serait plus déplaisant encore de lui faire grief de ses omissions, de ses silences. Assurément, le lecteur d'un certain âge, — hélas, on finit toujours par être d'un certain âge, — aura parfois peine à contenir son impatience, à s'empêcher de s'écrier : « En vérité, est-ce là de l'histoire littéraire ou un four crématoire ? Est-il vrai que l'auteur du *Voyage du Centurion* n'ait jamais existé, non plus que celui de *Maria Chapdelaine* ? » On pourrait lui répondre que, si Louis Hémon manque à l'index, il lui reste de quoi se consoler avec Félix Hémon. Il n'en est pas moins dur d'avoir été l'un de ces jeunes gens qui « rêvaient » vers 1912, et qu'Émile Henriot interrogeait sur leurs rêves.

Avec quelle élégante, libérale et compétente autorité celui-ci présente ces pages et lie cette gerbe dans son introduction, est-il besoin de le dire dans une revue qui est l'organe de la Société d'Histoire littéraire de la France ? En quarante pages, il tire la philosophie de ces exposés, si divers, d'esprits qui ne se sont pas concertés ; il dégage le sens de cette longue histoire des siècles, sans déchirure ni couture, où il semble que chaque génération annonce la suivante ou réplique à la précédente, en un dialogue sur ce thème éternel : comment servir l'homme ? — chacune entendant à sa manière le mot *servir* et la notion d'*homme*. C'est la continuité de ce témoignage humain qui frappe les étrangers [1] ; c'est elle qui donne à cette extrême pointe du présent, où notre esprit doit savoir se tenir, cette solidité, ces fermes attaches qui permettent les audaces et sauvent des égarements.

Pour suivre cette histoire pas à pas, selon les temps, et la composer cependant selon les tendances et les genres, il fallait une combinaison malaisée. Que de problèmes à résoudre, et qui n'ont pas toujours été résolus ! Ce sont ces exigences contradictoires qui exilent Augustin Thierry loin des siens, l'arrachent à son monde, à ces lendemains de 1815, à ces crises de la Restauration, dont s'éclaire son œuvre historique. Remy de Gourmont se trouve, tout surpris, entre Louis Lavelle et Alain, après Julien Benda et Thibaudet. Une suite de chapitres ainsi libellée : *Michelet*, *Joseph de Maistre*, *Fustel de Coulanges*, *Tocqueville*, *Joubert*, fait, à distance, l'effet de ces jeux de kaléidoscope où les papiers de couleurs diverses s'enchevêtrent capricieusement, en une transparente bigarrure, pour l'amusement du regard. Par quel

1. Voir, par exemple, Albert Junker, *L'Esprit français devant la civilisation européenne*, *Archives des lettres modernes*, février 1958, qui résume maintes pages célèbres, dont les plus célèbres sont d'Ernst-Robert Curtius.

bond dans l'infini saute-t-on, en tournant une page, d' « un saint laïque Proudhon » à « l'ère bergsonienne » ? Et est-ce la meilleure façon de définir Charles Maurras (p. 712-714) que de le situer dans « l'ère bergsonienne », pour dire qu'il n'était pas bergsonien ? Ailleurs, l'ordre des matières conduit à rencontrer le cardinal de Retz (p. 237) longtemps après que la Fronde est achevée, et quand nous avons déjà enseveli Racine. André Billy aborde le théâtre du XVIIIe siècle avec Marivaux : « Marivaux d'abord » (p. 343) ; Regnard ensuite. Mais, quand on prend garde aux dates qu'il nous donne, l'on s'aperçoit que Regnard est mort avant que le XVIIIe siècle littéraire ne fût commencé : il se sent certainement dépaysé dans cette histoire en trois enjambées dont le troisième pas sera « Beaumarchais enfin ». Autre effet paradoxal de la distribution des sujets : l'histoire du roman est absente de celle du romantisme ; et l'œuvre de George Sand de celle du roman. Même surprise, à certains groupements de noms : il semble que le hasard seul fasse cheminer côte à côte Francis Jammes et Paul Fort, Jean Giraudoux et Henry de Montherlant. Tout bas, on s'interroge : « Que peuvent-ils bien se dire ? Quel esperanto permet à Siegfried de communiquer avec la Reine Morte ? De quel pas Clara d'Ellébeuse danse-t-elle dans la farandole de *toutes les filles du monde* ? »

Il est plus aisé encore, on le soupçonne, de mettre en doute tel classement de valeurs, de discuter telles proportions. Le petit groupe des amis de Fromentin sollicitera pour lui plus de lignes, et s'attristera de ce que *les Maîtres d'autrefois* ne soient pas mentionnés. D'autres demanderont malicieusement si le romancier Henri de Régnier mérite soixante-trois lignes (p. 582-583), quand le poète Henri de Régnier est réduit à vingt-six, au nombre desquelles il y a trois lignes de points (p. 635-636). On sera surpris d'apprendre qu'Henry Jean-Marie Levet a « définitivement » établi son « empire » sur « l'espace européen et mondial » (p. 648). Ceux qui aiment surtout Mallarmé pour son silence, et cette impuissance finale à réaliser un trop haut dessein, ne trouveront pas leur compte à ce qui est écrit d'*Un coup de dés*... (p. 618). A d'autres encore, de dire si ce titre ne les plonge pas dans quelque perplexité : « Les écrivains planétaires : ... Cendrars, Pierre Benoit » [1]. Certains souhaiteront que l'un des deux Bazin soit admis dans ce Temple du Goût : les uns, celui qui s'appelle Bazin [2] ; les autres, celui qui s'appelle Hervé.

Que l'on n'aille pas cependant penser que ce grand et riche volume ne soit qu'un journal de mode, ni qu'on puisse l'intituler : « Neuf siècles de littérature française vus par une année du dernier » ! Les auteurs se sont gardés, autant qu'il est humainement possible, de glisser à l'histoire subjective. Ils ont même tiré, de l'irrémédiable Léthé où on les disait perdus, Paul Bourget, Anatole France, Loti : les voici installés au large, entre la page 567 et la page 576. Pour Barrès, le cas est différent : il a son long et beau chapitre, écrit de main de maître, de la page 576 à la page 582 ; mais, même s'il avait été apparemment absent, nous savons bien qu'il eût été réellement et invisiblement présent, à travers ses épigones, qui mettent le *Greco* en pièces espagnoles ou portugaises, convertissent son égotisme en immoralisme, plantent des narcisses dans son jardin de Bérénice, lui empruntent son art de l'article à la fois mordant et lyrique où les coups d'archet alternent avec les coups de stylet, fondent, à son exemple, les aromates de Chateaubriand dans les acides du stendhalisme ; et qui, pour tout dire, lui ont rendu, en 1922, lors de l'enquête de Pierre Varillon et Henri Rambaud sur les maîtres de la jeune génération, un unanime hommage de féale vassalité, compensé depuis par leur unanime conspiration de silence.

C'est le bienfait d'ouvrages comme celui-ci, que ces réparations expiatoires, ces rappels d'ombres. Ainsi se reconstitue le véritable paysage de la plus harmonieuse histoire littéraire qui soit sous le ciel. Veut-on un modèle de ces panoramas aux claires perspectives ? Que l'on prenne, par exemple, les pages où M. Raymond Lebègue a retracé les influences antiques et italiennes qui se sont exercées sur notre XVIe siècle, dessiné les pentes qui

1. En revanche, Henry Bordeaux n'est pas cité. Cependant Pierre Benoit, traité ici avec quelque honneur, lui a consacré tout un volume de la collection des *Quarante*.

2. François Mauriac, traité ici avec grand honneur, lui a consacré tout un volume de la collection des *Quarante*.

vont vers tel auteur, ou s'en écartent, selon les dates, selon le changement général du décor. Dans cette géographie intellectuelle, les courants d'idées sont des bassins fluviaux, autour desquels court le pointillé discret de la ligne de partage des eaux. Aux mots vagues et bruts d'*humanisme*, de *protestantisme*, par lesquels on avait cru pouvoir désigner des groupes définis, se substituent ces zones nuancées, qui parfois s'interpénètrent, où le retour aux sources conduit à l'évangélisme, et, par lui, atteint Calvin, mais s'en sépare tout aussitôt par les déclivités de ce naturalisme où la déesse est Physis, de cet idéalisme dont le dieu est Platon ; puis un brusque escarpement coupe l'horizon : c'est le stoïcisme qui se dresse aux confins du siècle, un stoïcisme chrétien, mais sur les flancs duquel s'insinue et verdoie toute une prolifération épicurienne...

Quelle croisière Guillaume Budé, qu'un voyage aux neuf siècles de notre littérature [1] !

PIERRE MOREAU.

YVES LE HIR, **Esthétique et structure du vers français d'après les théoriciens du XVI^e siècle à nos jours.** Un vol. in-8° de 276 pages. Paris, Presses Universitaires de France, 1956.

L'objet que se propose M. Le Hir est précis : il a voulu résumer l'ensemble des théories relatives au vers français, telles qu'elles ont été présentées (ou, pourquoi pas ? codifiées...) depuis le XVI^e siècle jusqu'à hier, non par les poètes, mais par les critiques ; on dirait pour un peu : par les techniciens, si le mot ne supposait que le technicien se sert de l'outil.... Il n'en est rien en l'occurrence : bien rares sont les poètes (ou les simples versificateurs) qui ont tenté de définir le vers français. Les amis de Ronsard, et Ronsard lui-même ne s'en sont pas fait faute. Mais après ? Banville, et c'est tout.

M. Le Hir prend donc un par un tous les ouvrages — et ils sont nombreux ! où depuis Jacques Peletier du Mans, Charles Fontaine, et Joachim du Bellay, — jusqu'à de très récents travaux (ceux de René Waltz, ou de Cl. Cuénot), on a voulu définir les règles du vers français. Est-il besoin de dire la diversité des principes qui ont pu être posés au temps de la Pléiade, du Classicisme, de Victor Hugo, de Verlaine, ou, hier, de Valéry ? La route est longue, et les paysages variés qui séparent Laudun d'Aigaliers de Maurice Grammont, et les défenseurs du vers sans rime des poètes ou des théoriciens du symbolisme, Baïf et René Ghil.

Que de noms inconnus ! Sait-on que dans ses *Advis*, Mademoiselle de Gournay a, tout comme Malherbe, donné son avis sur la rime ? On se souvient des noms de Richelet, de Colletet, mais sans se rappeler qu'ils ont, eux aussi, dogmatisé. Mais qui se rappelle que Lancelot écrivit des *Règles de la poésie française* parues en 1654 ? Jusqu'à Louis Bonaparte qui rédige en 1825 un *Essai sur la versification* en deux volumes et proteste contre l'esclavage de la rime, suivant de la sorte Maucroix, l'ami de La Fontaine, qui en dénonçait les méfaits....

Le livre de M. Le Hir — qu'il faut lire lentement — révèle ainsi les exigences successives ou les licences que prirent ou permirent trois siècles de

1. Depuis la publication de ce volume, M. Émile Henriot a fait paraître une « nouvelle édition augmentée » de son *Courrier littéraire, XVI^e Siècle*, t. I, Paris, Albin Michel [1958], un vol. in-8° de 428 p.). On connaît ce vivant courrier, attentif au dernier état des questions, et où l'on suit les allers et retours de la critique devant un siècle dont le décor et la mise en scène historique sont en perpétuelle métamorphose. Des notes ou des appendices ont rajeuni ou ravivé les éclairages d'articles dont les premiers datent des environs de 1925, et les derniers d'hier. La grande histoire de M. Antoine Adam joue un rôle sensible dans ces aménagements. Peut-être quelques-uns de ses confrères trouveront-ils, dans de futures « éditions augmentées », d'égales satisfactions : René Pintard retrouvera son prénom authentique (p. 21) ; Raymond Lebègue sera cité à propos de Peiresc (p. 36-42) ; dans la polémique sur « l'âme des bêtes » selon La Fontaine (p. 303-310), ou au sujet de « l'interprétation du *Misanthrope* » (389-395), René Jasinski participera aux colloques des doctes. Peut-être aussi des noms comme ceux de Rivaille, de Couton, seront-ils associés aux témoignages d'un actuel « Retour à Corneille » (p. 146-153).

critique : rime, mètres, hiatus, césures, figures de style, que d'hésitations ! et, dans les principes ainsi posés, « quel subjectivisme inconscient » ! On ne saurait mieux dire. Que d'âneries aussi (parfois signées d'un grand nom : Louis Racine, par exemple) ! Ou que de tentatives curieuses ! On ne lit pas sans un sourire certaines « élucubrations » (le mot est indulgent !) signées Piis ou Gryson sur l'harmonie imitative. De quoi rêver....

Il faut attendre le XIXe siècle pour voir le problème de la versification traité de manière scientifique. Non par Banville, mais par Quicherat, après l'abbé Scoppa, par Becq de Fouquières, plus encore par Clair Tisseur, Grammont ou Pius Servien. Peut-être les théoriciens du vers livre méritaient-ils une étude plus étoffée ? Malgré ses réflexions sur René Ghil, M. Le Hir paraît, sur ce point, un peu rapide.

Les conclusions, pages 265-266, semblent d'une exacte sagesse : elles font aux sons comme à la valeur intellectuelle des mots la part égale. On approuve M. Le Hir de ne pas négliger ce qu'il nomme le « centre notionnel » qui définit « l'expressivité d'un mot ».

On ne pourra plus parler du vers français à telle époque sans recourir à cet excellent manuel. Une réserve : on regrette que le livre ne contienne ni références, ni bibliographie, ni même table des matières : une liste chronologique des ouvrages étudiés aurait été bien utile !

PIERRE JOURDA.

STEPHEN ULLMANN, **Style in the French Novel.** Cambridge, At the University Press, 1957. Un vol. in-8° cartonné, 273 p.

M. Ullmann, connu par plusieurs ouvrages, dont un excellent *Précis de Sémantique*, propose ici, non pas une vue d'ensemble sur le problème du style dans le roman français, mais une série de monographies choisies et ordonnées de façon à retracer dans ses étapes jugées essentielles l'évolution du style romanesque depuis l'époque romantique jusqu'à nos jours. A lui seul, ce mode d'exposition implique une certaine méthode d'analyse stylistique, et c'est cette méthode que M. Ullmann expose dans une substantielle introduction.

Dès le XVIIIe siècle, l'abandon des définitions normatives du style laisse le champ libre à des vues plus modernes, qui procèdent de deux façons de voir très différentes. Pour les uns, dont Buffon, avec sa fameuse formule, le *style c'est l'homme même*, est le porte-parole, le style est une façon personnelle de voir et de traduire la réalité [1]. Schopenhauer, définissant le style comme « la physionomie de l'esprit », Proust, dans une ingénieuse théorie développée à propos de Bergotte dans *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, expriment l'un et l'autre avec bonheur une conception analogue. Les autres s'intéressent aux propriétés expressives du langage en général, et voient dans le style le moyen d'exprimer des pensées avec le maximum de justesse et de force. Ainsi, Stendhal considère que l'essence du style est « d'ajouter à une pensée toutes les circonstances propres à produire tout l'effet que doit produire cette pensée ». Ainsi encore, Valéry réclame l'étude des « inventions expressives et suggestives qui ont été faites pour accroître le pouvoir et la pénétration de la parole ».

Lorsque la stylistique est née au début de ce siècle, ses maîtres et fondateurs, dont la pensée ne procédait pas directement de ces conceptions, ont pourtant immédiatement ressuscité l'ancien antagonisme. Tandis que Charles Bally, inspiré par les idées de Saussure, la concevait comme l'étude des ressources expressives propres, à un langage donné, Leo Spitzer, bien loin de se méfier, comme Charles Bally, des particularités individuelles des écrivains, y cherchait, d'une manière toute intuitive, un moyen de pénétrer dans la

1. J'ajoute un exemple à ceux de M. Ullmann. L'anglais Hugues Blair définit le style, « la manière particulière dont chaque homme se sert d'une langue pour exprimer ses propres idées » (*Leçons de rhetorique*, traduction française, 1821, t. I, p. 195). Blair précise que « le style d'un écrivain a toujours quelque analogie avec sa manière de sentir » : formule qui justifie à l'avance la méthode de Leo Spitzer.

« forteresse », de découvrir le secret ultime qui donne la clé de toute une personnalité. A ces deux hommes, admirables, l'un par la rigueur de sa pensée, l'autre par la vivacité de son intelligence et l'étendue de sa culture, se rattachèrent deux écoles, dont l'une subordonnait la stylistique à la linguistique, l'autre à la critique esthétique et psychologique [1]. Mais la position des spécialistes actuels n'est plus aussi absolue que celle des fondateurs. C'est ainsi que M. Cressot, qui se rattache à la tradition de Bally, n'exclut pas, pour autant, les exemples fournis par les œuvres littéraires. Mais ce sont surtout les Anglais qui cherchent à jeter des ponts entre les deux méthodes. R. A. Sayce, dans un livre récent [2], ne sépare pas les exemples qu'il allègue de leur contexte. M. Ullmann procède de façon un peu différente. Il limite chaque fois son enquête à un procédé, et cherche à étudier ce procédé dans un roman caractéristique. Il peut ainsi en déterminer le rôle dans la conception de l'œuvre.

Un premier chapitre est consacré à quelques tentatives romantiques dans le domaine de la couleur locale : couleur italienne dans *La Chartreuse de Parme*, espagnole dans *Carmen*, anglaise dans *Stello* ; couleur « historique » dans *Notre-Dame de Paris* ; rustique dans *La Mare au Diable* ; évocation des bas-fonds dans *Splendeurs et misères des courtisanes*. Le second chapitre est plus limité dans son objet, puisqu'il ne traite que du style indirect libre chez Flaubert. Mais c'est une occasion pour M. Ullmann de rappeler l'histoire de ce procédé, et surtout de l'étudier chez Flaubert dans sa naissance (*Novembre*), son développement (la première *Éducation sentimentale*, *Madame Bovary*), son foisonnement (dans *L'Éducation sentimentale*) et son déclin (*Bouvard et Pécuchet*). Les nouvelles structures de phrase propres aux Goncourt font l'objet d'un troisième chapitre clair et solide. Le quatrième, relatif à l'inversion du sujet, est peut-être alourdi par la prise en considération de cas moins significatifs (l'ordre verbe-sujet lorsque le relatif est à un cas oblique, par exemple). Mais M. Ullmann y analyse des types curieux propres à certains auteurs contemporains, comme l'inversion après *comme si* chez Giraudoux. L'étude suivante, celle de la transposition des sensations dans l' « imagerie » de Proust, s'appuie sur de solides notions de sémantique, et se révèle très pertinente. Enfin le sixième et dernier chapitre aborde une matière plus nouvelle encore, puisqu'il y est question de l'utilisation des images dans *Regain*, de Giono, *Lève-toi et marche*, d'Hervé Bazin, *La Mort dans l'Ame*, de Jean-Paul Sartre. Il intéressera vivement le lecteur.

Dans la série des monographies qui précèdent, M. Ullmann a voulu, non seulement procéder suivant un ordre chronologique, mais encore aller de l'élément le plus extérieur (le vocabulaire) à l'élément le plus profond (les images). Il fait ainsi ressortir une évolution qui amène un renouvellement d'abord extérieur, puis de plus en plus radical dans le style du roman français. Peut-être lui objecterions-nous que la ligne qu'il trace ainsi ne tient pas compte des faits contraires à sa thèse : le style de Françoise Sagan ne cherche nullement à s'imposer par la richesse et la nouveauté des images. Celui de Camus dans *L'Étranger* renonce même à tous les procédés de l'écriture traditionnelle. Mais on ne peut faire grief à M. Ullmann d'avoir cherché à dégager le développement qu'il considère comme essentiel. Au reste, chacune des études particulières, appuyée sur une bibliographie très complète [3], a sa pleine valeur par elle-même. L'ouvrage est aussi agréable à lire et à manier qu'il est sûrement et largement informé.

F. Deloffre.

1. Une des dernières études de M. Leo Spitzer est à cet égard très caractéristique. Il s'agit d'un article paru dans *Romanic Review* (avril 1953, pp. 102-127), « A propos de la *Vie de Marianne* », qui détermine avec autant de pénétration que de justesse le propos de Marivaux dans son célèbre roman.

2. *Style in French Prose, a method of analysis*, Oxford University Press, Londres, 1953.

3. M. Ullmann connaît et utilise, non seulement les ouvrages traditionnels, mais même des articles parus dans des revues non spécialisées. Par exemple, il tire parti d'un article de R. Picard sur « l'Art de Jean-Paul Sartre et les *Hommes de mauvaise volonté* », paru dans *La France Libre* du 15 février 1946, pp. 289-296, dans lequel l'auteur fait apparaître que J.-P. Sartre intègre à un propos réaliste des procédés hérités des symbolistes.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 2 700 F — *Étranger*, 3 200 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un n° par an ; n° 1, 300 F. ; n° 2, 400 F. ; n° 3, 460 F.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 1 600 F
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 3 000 F
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4°, 219 pages ..... 1 100 F

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 1 300 F
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), relié pleine toile ..... 1 200 F
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), relié pleine toile ..... 1 900 F

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes :

Mlle Pellegrin, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 2 400 F.

Vajda, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*. 450 F.

Vajda, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 2 400 F.

Vajda, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 600 F.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, non vendus par volumes séparés.

Les Cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 160 000 F (64 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 174 000 F (78 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). Les volumes I-VII sont parus.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 1 500 F.

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 1 600 F.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1958.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Bibliographie annuelle de l'histoire de France du v^e^ siècle à 1939 [rédigée par M^lle^ Colette Albert]. Années 1955, 1956, 1957. — Éd. du C. N. R. S., 1956-1958, 3 volumes.

DIVERS

— * Geslin (Lucien). — L'humanisme vivant. — Éd. de Gigord, 1958.

— * Destin de la culture française dans une démocratie populaire. La présence française en Tchécoslovaquie (1948-1956). Études et documents par Georges Pistorius. Préface de Marc Blancpain. — Les Iles d'Or, 1957.

— Barroux (Robert). — L'humanisme classique. [Suivi d'observations de J. Chastenet, pasteur Bœgner, G. Marcel, M. Gueroult.] — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1^er^ semestre.

— Fievet (André). — Écrivains et romanistes. — *Marche Romane*, 1957.

— Gaxotte (Pierre). — Du vieillissement littéraire. — *FL*, 17 janvier 1959.

— Henriot (Émile). — Les écrivains occasionnels de César à Lyautey. — *Les Annales*, janvier 1959.

— Rauhut (Franz). — Die nationalen Ideale der Franzosen. — *Die neueren Sprachen*, 1959, H. I.

Académies. — Helot (D^r^ Paul). — Renaissance ou mort des Académies provinciales ? — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie* (Lettres), 3^e^ trimestre.

Anthologies. — The uses of anthology. [C. R. de : *The Harrap anthology of French poetry*. Ed. by Joseph Chiari, London, 1958.] — *TLS*, 30th January 1959.

Baroque. — * La critica stilistica e il barocco letterario. Pubblicazione dell'Associazione internazionale per gli studi di lingua e letteratura italiana. — Firenze, Felice Le Monnier, 1958.

— Cerny (Václav). — En marge de quelques problèmes d'études baroquistes [en tchèque, avec résumé français]. — *Casopis pro moderní filologii*, c. 3.

Critique. — Clarac (Pierre). — Souvenir de G. Lanson. — *EN*, 24 avril.

— Grosclaude (Pierre). — Le durable enseignement de G. Lanson. — *Bulletin d'information de la Mission laïque française*, mai.

— Mauron (Charles). — La psychocritique et sa méthode. — [In] Théories et problèmes... (Supplementum II à *Orbis litterarum*), Copenhague, 1958.

— Moreau (Pierre). — A propos d'une lettre de Gustave Lanson. — [In] Théories et problèmes...

Enseignement. — * Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles, sous la direction de Pierre Delattre. Tome IV (fasc. 14-17) : Poitiers-Valenciennes. — Tome V (fasc. 18-19) : Vals-Yenne. Tables générales. — Enghien, Institut supérieur de théologie ; Wetteren, Impr. De Meester frères, 1956-1957.

— Hyvernaud (Georges). — D'un certain usage [les biographies littéraires dans l'enseignement]. — *L'Information des cours complémentaires*, novembre-décembre.

— Picon (Gaëtan). — Nouvelle critique et enseignement de la littérature. — *Société belge des professeurs de français. Bulletin*, mars.

Langue. — * La Langue française en terre romande. [M. Zermatten : Situation des langues en Valais. — Ch. Beuchat : Le français dans le Jura bernois. — H. Perrochon : Le français au pays de Vaud. — H. de Ziegler : Le français à Genève. — J. Humbert : Le français au pays de Fribourg. — Eddy Bauer : Neuchâtel.] — Neuchâtel, Éd. de la Baconnière (Cahiers de l'Institut neuchâtelois), 1956.

— Gilbert (P.). — Gastronomie et vocabulaire (I). — *La Classe de français*, novembre-décembre.

— Lacour-Gayet (Robert). — Langue et culture françaises aux États-Unis. — *RDM*, 1er décembre.

Littérature canadienne. — * Marion (Séraphin). — Les Lettres canadiennes d'autrefois. Tome IX. La critique littéraire dans le Canada français d'autrefois. — Université d'Ottawa, 1958.

— Lauzière (Arsène). — Primevères du roman canadien-français. — *Culture*, septembre, décembre.

Littérature comparée. Influences. — Cordié (Carlo). — Sulla fortuna del Tasso in Francia. I. — Il Tasso nelle testimonianze poetiche e nella critica di V. Chauvet. — II. — Un articolo del geografo Conrad Malte-Brun sul Tasso. — *Bergomum. Studi Tassiani*, dicembre.

— Kosko (Maria). — *Quo Vadis ?* en France [traduction publiée en 1900 et mise au point par F. Fénéon ; sur le cosmopolitisme littéraire en France]. — *RLC*, juillet-septembre.

— B. M. [Munteano]. — Le second Congrès international de littérature comparée [Chapel Hill, 8-12 septembre 1958]. — *RLC*, octobre-décembre.

— Tuzet (Hélène). — Le Congrès international de littérature comparée en Caroline du Nord. — *Combat*, 16 octobre.

Mélanges. — * Mayer (Hans). — Deutsche Literatur und Weltliteratur. Reden und Aufsätze. — Berlin, Rütten und Coening, 1957.

— * Pellegrini (Carlo). — Da Constant a Croce. Saggi su scrittori dell' Ottocento e del Novecento (« Saggi di varia umanità ». 25). — Pisa, Nistri-Lischi Editori, 1958.

— * Lettres d'Occident. De l'*Iliade* à l'*Espoir*. Études et essais offerts à André Bonnard. — Neuchâtel, la Baconnière, 1958.

Mémoires. — Neubert (Fritz). — Zur Problematik französischen Mémoires. — [In] * Zur Geschichte und Problematik der Demokratie. Festgabe für Hans Herzfeld. — Berlin, Duncker und Humblot, 1958.

Nécrologies. — Chastel (André). — Auguste Renaudet (1880-1958). — *BHR*, 1959, fasc. I.

Poésie. — * Gilman (Margaret). — The idea of poetry in France from Houdar de la Motte to Baudelaire. — Cambridge, Harvard University Press, 1958.

— Massignon (Geneviève). — Poésie traditionnelle enfantine. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3e trimestre.

Presse. — * Manevy (Raymond). — La presse française de Renaudot à Rochefort. — J. Foret, 1958.

Roman. — Pingaud (Bernard). — L'analyse, de *La Princesse de Clèves* à *Dominique*. — *Les Lettres nouvelles*, février 1959.

— Sandauer (Arthur). — La réalité dégradée [traduit du polonais]. — *Les Lettres nouvelles*, février 1959.

Théâtre. — * Pollitzer (M.). — Grandes actrices, leur vie, leurs amours. [A. Lecouvreur, M. Dumesnil, Clairon, Contat, Duchesnois, George.] — La Colombe, 1958.

— * Enciclopedia dello spettacolo. Vol. V : Fan-Guard. — Roma, le Maschere, 1958.

— Horn-Monval (Madeleine). — Auguste Rondel (1858-1934) à l'occasion du centenaire de sa naissance. Suivi de : Bibliographie de quelques ouvrages d'A. Rondel. — *RHT*, octobre-décembre.

— Lebègue (Raymond). — La vie dramatique à Rouen de François Ier à Louis XIII. — *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1955-1956 [1958].

Thèmes littéraires. — * El Nouty (H.). — Le Proche-Orient dans la littérature française, de Nerval à Barrès. — A.-G. Nizet, 1958.

— Ducasse (André). — Ignorée, moquée, admirée des gens de lettres [la Cannebière]. — *Arts et livres de Provence*, no 37, 1958.

XVe SIÈCLE

Divers. — * *Le Lyon coronné* (1467). Texte bourguignon inédit, publié par Kenneth Urwin (« Textes littéraires français ». 81). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1958.

Castel (J.). — Bossuat (André). — Jean Castel, chroniqueur de France. — *Le Moyen Age*, nos 3 et 4.

Charles d'Orléans. — * Poésies de Ch. d'O. Dessins de Raoul Dufy. — Lausanne, Mermod, 1958.

— Vigneron (L.). — Ch. d'O. poète anglais. — *Les Humanités* (Classes de lettres, sections classiques), janvier 1959.

Gerson (J.). — Rueger (Z.). — Le *De auctoritate Concilii* de G. — *Revue d'histoire ecclésiastique*, no 4.

Villon (F.). — Burger (A.). — L'entroubli de V. (*Lais*, t. XXXV-XL). — *Romania*, nº 4.

— Vidal (Élie Robert). — V. et la critique moderne. [Thèse University of Michigan, 1958.] — *Dissertation abstracts*, nº 4.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Umanismo e simbolismo. Atti del IV Congresso internazionale di studi umanistici (Venise, 19-21 septembre 1958), a cura di Enrico Castelli. — Padova, Cedam, 1958. [C. R. de Robert Klein, *BHR*, 1959, fasc. I.]

— * Rossettini (Olga). — Les influences anciennes et italiennes sur la satire en France au XVIe siècle (Publications de l'Institut français de Florence. 1re série. Nº 13). — Firenze, Ed. Sansoni Antiquariato, 1958.

— Screech (M. A.). — An interpretation of the *Querelle des Amyes*. A study of the exchange of poems between B. de la Borderie, G. des Autelz, Charles Fontaine, Paul Angier, Héroët, A. du Moulin, Sébillet, Papillon and François Habert, together with certain attitudes of Rabelais's. — *BHR*, 1959, fasc. I.

— Simone (Franco). — Nuovi contributi alla storia del termine e del concetto di « Renaissance » (I). — *SF*, settembre-dicembre.

Langue. — * Huguet (Edmond). — Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle. Fasc. 45-46, Monstre, (2). — Obsequal. — Didier, 1959.

— Naïs (Hélène). — Réflexions sur le *Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle*, d'E. Huguet. — *Le français moderne*, janvier 1959.

Livre. — Martin (H.-J.). — Ce qu'on lisait à Paris au XVIe siècle [autour des travaux de R. Doucet et A.-H. Schutz]. — *BHR*, 1959, fasc. I.

Aubigné (A. d'). — Le Bihan (Alain). — Protestantisme et lettres du XVIe siècle. II. D'A., prosateur. — *L'École*, 31 janvier 1959.

Bonivard (F.). — Wiblé (Robert). — Les *Menues pensées* de François B., prieur de Saint-Victor. — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. XI, 1re livraison, 1956 [1957].

Calvin (J.). — * Cadier (Jean). — C. L'homme que Dieu a dompté. — Genève, Labor et Fides, 1958.

— * Smits (Luchesius), O. F. M. Cap. — Saint Augustin dans l'œuvre de J. C. Tome I. Étude de critique littéraire. — Tome II. Table des références augustiniennes (Universitas catholica Lovaniensis. Dissertationes... Sér. III, 4). — Assen, Van Gorcum ; Louvain-Paris, Éd. Nauwelaerts, 1958, 2 vol. [Voir C. R. de Roger Aubert, *Revue d'histoire ecclésiastique*, nº 4.]

Castellion (S.). — Valkhoff (Marius). — Chronique castellionienne. — *N*, Oktober.

Des Périers (B.). — Nurse (Peter H.). — Le *Cymbalum mundi* en Angleterre. — *BHR*, 1959, fasc. I.

Desportes (Ph.). — Bensimon (Marc). — C. R. de P. D., *Cartels et masquarades*... Éd. Victor-E. Graham (Genève-Paris, 1958). — *Renaissance news*, Winter 1958. [Voir aussi C. R. de Raymond Lebègue, *RHLF*, octobre-décembre.]

— Morrison (Mary). — Three versions of an elegy of Catullus [elegy LXXVI] : an undetected source of D. [Mellin de Saint-Gelais, Du Bellay, D.]. — *FS*, January 1959.

Du Bartas. — Creore (A. C.). — The scientific and technical vocabulary of Du B. — *BHR*, 1959, fasc. I.

Du Bellay (J.). — Hopkins Maddison (Carol). — The source of Du B.'s *Les Louanges d'amour*. — *MLN*, December.
— Voir : *Desportes (Ph.)*.

Garnier (R.). — Lebègue (Raymond). — R. G. — *IL*, novembre-décembre.
— Le Bihan (Alain). — Le théâtre de R. G. La tragédie chez R. G. — G. et les personnages des *Juives*. — *L'École*, 13 décembre 1958, 3 janvier 1959.

La Boétie. — Voir : *Montaigne*.

Macrin (J. S.). — Mc Farlane (I. D.). — Jean Salmon M., 1490-1557. — *BHR*, 1959, fasc. I, II.

Malherbe. — * Bliecq (Conseiller). — M. et son fils Marc Antoine (Cour d'appel de Caen. Audience solennelle de rentrée du 16 septembre 1957). — Melun, Imprimerie administrative, 1958.

Marguerite de Navarre. — Voir : *Balzac (H. de)*.

Marot (C.). — * C. M. — *Les Épîtres*. Édition critique par C. A. Mayer. — University of London ; The Athlone Press, 1958.
— Mayer (C. A.). — C. M. et le docteur Bouchart. — *BHR*, 1959, fasc. I.

Mellin de Saint-Gelais. — Voir : *Desportes (Ph.)*.

Montaigne. — * Giornale del viaggio di M. de M. in Italia. Prefazione di Guido Piovene. Introduzione criticá di Glauco Natoli. Traduzione di Alberto Cento (« L'Italia nel tempo ». 3). — Firenze, Parenti, 1958, 3 vol.
— * Gray (Floyd). — Le style de M. — A.-G. Nizet, 1958.
— Daniel-Rops. — M. et l'Index. — *La Croix*, 22 janvier 1959.
— Genevoix (Maurice). — M. toujours actuel. — *BAM*, octobre-décembre.
— Krettels (Gaspard). — M. parmi nous. — *La Nouvelle Revue pédagogique* (Tournai), janvier 1959.
— Pons (Roger). — Explication française. L'amitié de M. et de La Boétie. — *IL*, novembre-décembre.
— Rat (Maurice). — Gasconismes et gasconnades de M. — *FL*, 14 février 1959.
— Rat (Maurice). — M. écrivain. — *BAM*, juillet-septembre.
— Saint-Martin (Joseph). — M. périgourdin. — *BAM*, juillet-septembre.
— Tronquart (Georges). — M. et la gloire. — *BAM*, juillet-septembre.

Nicolas de Troyes. — Kasprzyk (Krystyna). — Le motif du « don récupéré par l'amant » chez N. de T. — *Kwartalnik neofilologiczny*, z. 3.

Peletier du Mans (J.). — * Françon (Marcel). — Les Œuvres poétiques de Jacques P. du Mans. — Rochecorbon (Indre-et-Loire), Éd. Ch. Gay, 1958.

Rabelais (F.). — * Screech (M. A.). — The Rabelaisian marriage. Aspects of R.'s religion, ethics and comic philosophy. — London, Edward Arnold, 1958. [Voir C. R. de Émile V. Telle, *BHR*, 1959, fasc. I.]
— C. C. [Cordié]. — Urquhart e R. — *RLMC*, giugno.
— Francis (K. H.). — R. and mathematics. — *BHR*, 1959, fasc. I.
— Hartley (K. H.). — R. and Pulci. — *A.U.M.L.A.*, nº 9, November.
— Voir : *XVI^e siècle. Divers* (Screech).

Ramus (P.). — * Hooykaas (R.). — Humanisme, science et Réforme. Pierre de la Ramée (1515-1572). — Leiden, E. J. Brill, 1958.

Ronsard (P. de). — Françon (Marcel). — La renommée de R. au XVII^e siècle, d'après les recueils collectifs du temps. — *FR*, December.
— Richmond (H. M.). — Donne and R. — *Notes and Queries*, December.

Sponde (J. de). — Brunelli (Giuseppe A.). — Jean de S., « Enoch et Élie » e « il Sonnet XI ». — *SF*, settembre-dicembre.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — * Henriot (Émile). — Courrier littéraire. XVII^e siècle. Nouvelle édition augmentée. — A. Michel, 1958.
— Lacroix (Joseph). — Technique et cinéma au service du professeur de lettres. La symétrie dans les arts du XVII^e siècle. — *Cahiers de l'éducateur*, octobre-décembre.
— Voir : *Ronsard (P. de)*.

Jansénisme. — Caristia (Carmelo). — Filosofia e teologia, diritto e politica nel primo giansenismo. Giansenio, G. Du Verger, A. Arnauld. — *Rivista internazionale di filosofia del diritto*, gennaio-aprile.
— Orcibal (Jean). — Les origines du jansénisme d'après les récentes publications du R. P. Lucien Ceyssens. — *Revue d'histoire ecclésiastique*, n° 4.
— Orcibal (J.). — C. R. de : *Correspondance de Martin de Barcos*, éd. et présentée par L. Goldmann (P., 1956). — *RHLF*, octobre-décembre.
— Poulain (Gaston). — Port-Royal à Toulouse [exposition organisée par le service éducatif des Archives départementales de la Haute-Garonne]. — *LF*, 18-24 décembre.

Spiritualité. — Wang (Leonard J.). — A controversial treatise. Baillet's *De la Dévotion à la sainte Vierge*. — *The Harvard Theological Review*, October.
— Voir : *Jean Eudes (S^t)*, *Martin (Dom C.)*.

Théâtre. — Dubu (Jean). — De quelques rituels des diocèses de France au XVII^e siècle et du théâtre. — *L'Année canonique*, tome V, 1957 [1958].
— Got (Armand). — La Grange-Chancel. — *LF*, 11-24 décembre.
— Lebègue (Raymond). — Une tragédie archaïsante à Plombières en 1628 [Étienne Grandjean, « Tragédie du martyre et mort de saint Sébastien sous l'empire de Dioclétian », Nancy, 1628]. — *Annales de l'Est*, n° 3.

Bossuet (J. B.). — B., docteur de la foi. — [In] * H. Massis, Visages des idées... — Grasset, 1958.

Camus (J.-P.). — Dagens (Jean). — L'écrivain et l'orateur chrétien suivant J.-P. C. — *SF*, settembre-dicembre.

Colletet (G.). — Bray (Bernard). — Guillaume C. et Nicolas Heinsius. Trois lettres de C. — *N*, Januari 1959.

Corneille (P.). — Scott (J. W.). — The « irony » of *Horace*. — *FS*, January 1959.
— Sellstrom (A. Donald). — The structure of C.'s masterpieces. — *RR*, December.
— Van Stockum (Th. C.). — Die Erstlingstragödien C^s und Racines und ihre antiken Vorbilder. — *N*, Januari 1959.
— Voir : *Baudelaire (Ch.)*.

Cyrano de Bergerac. — Voir : *Rostand (E.)*.

Descartes. — Filloux (Jean-C.). — R. D. élève au collège royal de La Flèche. — *La Revue française*, octobre-novembre.

— Galindo Aguilar (E.). — L' « homme volant » d'Avicenne et le « Cogito » de D. — *Ibla*, 3e trimestre.

— Oedingen (K.). — Der Genius malignus et summe potens et callidus bei D. — *Kant-Studien*, 1958-1959, H. 2.

— Rodis-Lewis (Geneviève). — Quelques témoignages de catholiques au XVIIe siècle [sur la tolérance : D., le prince Ernest de Hesse-Rheinfels, Dom François Lamy, bénédictin]. — *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble*, 1959, nº 1.

— Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

Fénelon. — La Gorce (Agnès de). — F. et les protestants. — *Réforme*, 17 janvier 1959.

François de Sales (St). — * Serouet (Pierre), O. C. D. — De la vie dévote à la vie mystique. Ste Thérèse d'Avila. St F. de S. (Les Études carmélitaines). — Desclée de Brouwer, 1958.

— L'Honoré (R. P.). — L'année salésienne. — *Annesci*, nº 6.

Furetière. — Voir : *La Fontaine.*

Gassendi (P.). — Sartenaer (J.), C. Ss. R. — P. G. [chronique des publications récentes]. — *LR*, novembre.

Jean Eudes (St). — Berthelot du Chesnay (Charles). — La mission de st Jean Eudes à Saint-Germain-des-Prés en 1660 racontée par deux bénédictins [Dom Canteleu et Dom Chantelou]. — *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, nº 2.

La Fayette (Mme **de**). — Lanfredini (Dina). — Mme de La F. e Henriette d'Angleterre : l'*Histoire de Madame*. — *Archivio storico italiano*, fasc. II, IV.

— Pingaud (Bernard). — Le mythe de *La Princesse de Clèves*. — *Médecine de France*, nº 99.

La Fontaine (**J. de**). — Candille (Marcel). — La dernière fable de La F. — *Revue de l'Assistance publique à Paris*, novembre-décembre.

— F. D. — Les dessous troublants d'une édition des *Contes* de La F. [l'édition des *Fermiers Généraux*]. — *Connaissance des arts*, 15 juillet 1956.

— Marmier (J.). — La F. et son ami Furetière. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. Le pont d'Orléans [La F., lettre à sa femme, 30 août 1663]. — *L'École*, 14 février 1959.

— Virolle (R.). — Explication de texte. La F. narrateur (lettre à sa femme, 30 août 1663). — *L'École*, 29 novembre.

Lamy (**Dom Fr.**). — Voir : *Descartes.*

Malebranche. — * M. — Œuvres complètes. Tome V. *Traité de la nature et de la grâce.* Introduction, texte et notes par Ginette Dreyfus (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1959.

— * M. — *Traité de la nature et de la grâce.* Introduction philosophique, notes et commentaire du texte de 1712. Texte de l'édition originale de 1680, par Ginette Dreyfus. — J. Vrin, 1959.

— * Dreyfus (Ginette). — La volonté selon M. — J. Vrin, 1959.

— Robinet (André). — Un ami de M. : Pierre Berrand. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Troude (Robert). — L'anti-Malebranche de Mme Le Vaillant (avec

quelques lettres inédites de Voltaire, de l'abbé Pluche et de Mme du Boccage). — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, 3e trimestre.

Martin (Dom Claude). — Hesbert (Dom René-Jean). — Direction spirituelle à Saint-Germain-des-Prés [d'après B. N. fr. 15793, copie lettres de D. M.]. — *Revue d'ascétique et de mystique*, octobre-décembre.

Molière. — * M. — *Le Tartuffe*. Introduction et notes, par Suzanne Rossat-Mignot (Coll. « Les Classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1959.

— Guicharnaud (Jacques). — M. in the light of modern criticism. — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 3.

— Jensen (Anne E.). — Holbergs vekslende domme over Ms komedier [Des jugements variés de Holberg sur les comédies de M.]. — *Edda*, 1957, H. 4.

— Maxfield Miller (Elizabeth). — La famille de la mère de M. : famille Cressé-Asselin [d'après les documents conservés aux Archives nationales]. — *XVIIe siècle*, 3e trimestre.

— Maxfield Miller (Elizabeth). — The real M. Jourdain of the *Bourgeois gentilhomme* (1670). — *SP*, January 1959.

— Pholien (Georges). — Le *Don Juan* de M. (essai d'interprétation). — *Marche Romane*, 1957.

Pascal (B.). — * B. P. — Pensées... Nouvelle édition établie et présentée par Henri Massis, avec deux fascicules : P. et Port-Royal, par Bernard Dorival. — P. et Clermont-Ferrand, par Alexandre Vialatte (Le Livre club du libraire. 4?). — Livre club du libraire, 1958.

— Baudoux (Luce). — Le dernier visage de P. [chronique]. — *La Revue nouvelle*, décembre.

— Demorest (Jean-Jacques). — P. on intellectuals and writers. — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 3.

— Massis (Henri). — P., apôtre des temps modernes. — [In] * Visages des idées... — Grasset, 1958.

— Voir *Vigny* (*A. de*).

Racine (J.). — Butler (Philip F.). — R. et le libertinage. — [In] * Lettres d'Occident... — Neuchâtel, 1958.

— Voir : *Corneille* (*P.*).

Retz (Cardinal de). — Mercanton (Jacques). — Les *Mémoires* du Cardinal de R. : l'extraordinaire et l'impossible. — [In] * Lettres d'Occident. — Neuchâtel, 1958.

Saint-Amant. — Mazzara (Richard A.). — S.-A. and the italian Bernesque poets. — *FR*, January 1959.

Saint-Simon. — S.-S's Court circular [C. R. de : *St-S. at Versailles*. Selected and transl. from the Memoirs of M. le duc de St-S. by Lucy Norton, London, H. Hamilton, 1958]. — *TLS*, 28th November.

Sévigné (Mme de). — Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. Château des Rochers [lettre de Mme de S. à Mme de Grignan, aux Rochers, 18 septembre 1689]. — *L'École*, 17 janvier 1959.

— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. Le château de Grignan [Mme de S. à M. de Coulanges, 9 septembre 1694]. — *L'École*, 31 janvier 1959.

Sorel (Ch.). — Baldner (R. W.). — La jeunesse de C. S. — *XVIIe siècle*, 3e trimestre.

Viau (Th. de). — Potterat (Jean-Charles). — Th. de V. ou l'homme à l'aventure. — [In] * Lettres d'Occident... — Neuchâtel, 1958.

Vincent de Paul (S[t]). — Defos du Rau (J.). — La date de naissance de S[t] V. de P. [avant 1581, 24 avril 1576 ?]. — *Bulletin de la Société de Borda*, 3[e] trimestre.

Yves de Paris (le P.). — Lafuma (Louis). — Le nom de famille du P. Y. de P. [Jacques Chapelain]. — *MF*, janvier 1959.

XVIII[e] SIÈCLE

Divers. — * Ventre (Madeleine). — L'Imprimerie et la librairie en Languedoc au dernier siècle de l'Ancien Régime. 1700-1789 (École pratique des hautes études. 6[e] section. « Livres et sociétés ». I). — Paris-La Haye, Mouton et C[o], 1958.

— * Vyverberg (Henry). — Historical pessimism in the French enlightenment (Harvard historical monographs. XXXVI). — Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1958.

— * Réaumur et l'Académie de La Rochelle au XVIII[e] siècle. Exposition organisée à la Bibliothèque municipale de La R., mars-avril 1958 [Introduction par O. de Saint-Affrique]. — La Rochelle (Bibliothèque municipale), 1958.

— Bordes (M.). — Les principaux aspects de la vie littéraire et artistique dans les pays de l'intendance d'Auch. — [In] * Comité des travaux historiques et scientifiques. Actes du 82[e] Congrès national des sociétés savantes. Bordeaux, 1957. — Paris, Imprimerie nationale, 1958.

— Buck (August). — Die humanistische Tradition in der französischen Literatur des 18. Jahrhunderts. — *Germanisch-romanische Monatsschrift*, Oktober.

— Lévis-Mirepoix (Duc de). — L'écrivain roi [au XVIII[e] siècle : Voltaire, J.-J. Rousseau]. — *RDM*, 15 janvier 1959.

— Stackelberg (Jürgen von). — Rousseau, D'Alembert et Diderot traducteurs de Tacite. — *SF*, settembre-dicembre.

Alembert (d'). — Voir : *XVIII[e] siècle. Divers.*

Bernardin de Saint-Pierre. — * B. de St-P. — *Paul et Virginie*. Éd. illustrée. Texte établi avec une introduction, des notes et des variantes par Pierre Trahard (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1958.

Buffon. — Quarré (P.). — Sur un buste de B. [par Houdon] au Musée de Dijon. — *Annales de Bourgogne*, avril-juin.

Châtelet (M[me] **du**). — Voir : *Voltaire.*

Chénier (A.). — Scarfe (Francis). — Un hommage à A. C. (des vers inédits de Le Brun). — *Le Bayou*, n° 75, automne.

Choderlos de Laclos. — Croce (Sara). — La première édition ignorée des *Liaisons dangereuses* dans une traduction inachevée. — *Belfagor*, 30 novembre.

— Green (F. C.). — C. R. de : J. L. Seylaz, « *Les Liaisons dangereuses* » *et la création romanesque chez L.* (Genève-Paris, 1958). — *FS*, January.

Condorcet. — Cento (Alberto). — Un riassunto ignorato dell' *Esquisse* di C. : il proemio dell'*Antologia*. — *RLMC*, giugno.

Desmaizeaux (P.). — Carayol (Élizabeth). — Père et fils. Deux lettres de Louis D. à son fils Pierre. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.

Diderot (D.). — * D. et Falconet. — *Le Pour et le Contre.* Correspondance polémique sur le respect de la postérité, Pline et les anciens auteurs qui ont parlé de peinture et de sculpture. Introduction et notes de Yves Benot. — Les Éditeurs français réunis, 1958. [Voir : Giancarlo Marmori, *Il Mondo*, 3 febbraio.]

— Benot (Yves). — A propos de D. Mystification, ironie romantique et recherche de la vérité. — *La Pensée*, novembre-décembre.

— Casini (Paolo). — Studi su D. (III). La critica recente. — *Rassegna di filosofia*, luglio-settembre.

— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. Promenade de Blanchefontaine (D., « Souvenirs de Langres », Correspondance avec Sophie Volland). — *L'École*, 3 janvier 1959.

— Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

Ecouchard-Le Brun. — Voir : *Chénier (A.).*

Fontenelle. — Marsak (Leonard M.). — B. de F. : in defense of science. — *JHI*, January 1959.

— Virolle (R.). — Explication de texte : F. et la science-fiction. — *L'École*, 3 janvier 1959.

Goujet (l'abbé). — Pitou (Spire). — The abbé G.'s *Pot-pourri* [Bibl. municipale de Rouen, Ms. N° 3088-3089 (2901)]. — *MLN*, December.

Grimm. — Bowen (Vincent). — Lettres inédites de G. à la reine-mère de Suède [Louise-Ulrique]. — *RLC*, octobre-décembre.

Guibert (C^te de). — Bouissounouse (Janine). — Guibert fut-il un amant calomnié ? — *FL*, 17 janvier 1959.

Hamilton (C^te d'). — * H. — *Mémoires du chevalier de Gramont.* Texte établi, annoté et présenté par Claire-Éliane Engel. Avec une notice bibliophilique de Max Brun (« Grands et petits chefs-d'œuvre »). — Monaco, Éditions du Rocher, 1958.

Holbach (B^on d'). — Cagnetti (Francesco). — Morale « umana » e metafisica materialistica nella filosofia di d'H. — *Giornale critico della filosofia italiana*, ottobre-dicembre.

Lavoisier. — * Dujarric de la Rivière (R.) et Chabrier (Madeleine). — La Vie et l'œuvre de L. d'après ses écrits. — A. Michel, 1959.

— Birembaut (Arthur). — A propos d'une publication récente sur L. et le Lycée des Arts [C. R. de L. Scheler, *L. et la Révolution française*, P., 1956]. — *RHS*, juillet-septembre.

Le Sage. — Minár (Jaroslav). — Le *Gil Blas* de L. et sa traduction tchèque [en tchèque]. — *Casopis pro moderní filologii*, c. 3.

Lespinasse (M^lle de). — Pirat (Yvonne). — La mystérieuse naissance, à Lyon, de Julie de L. — *JG*, 27-28 décembre.

— Voir : *Guibert (C^te de).*

Ligne (P^ce de). — Maixner (Rudolf). — Un Ragusain, ami du prince de L. : Vito Bettera-Vodopic. — *RLC*, octobre-décembre.

Le Vaillant (M^me). — Voir : *Malebranche.*

Mallet du Pan. — Matteucci (Nicola). — M. du P. genevois et européen communication à la Société..., 27 mars 1958]. — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. XI, 2^e livraison, 1957.

Marignié (J.-É.-F. de). — Keys (A. C.). — *Zoraï ou les insulaires de la Nouvelle-Zélande* [par J.-E.-F. de M., ou Marinier]. — *A.U.M.L.A.*, nº 9, November.

Marivaux. — Deloffre (Frédéric). — C. R. de : Kenneth N. Mc Kee, *The Theater of M.* (New York, 1958). — *RSH*, octobre-décembre.

Montesquieu. — Dietrich (Richard). — « Prolem sine matre creatam ». Untersuchungen zum Begriff der Freiheit bei M. — [In] * Zur Geschichte und Problematik der Demokratie. Festgabe für Hans Herzfeld. — Berlin, Duncker und Humblot, 1958.

— Weil (Françoise). — Promenades dans Rome en 1729, avec M. — *Technique. Art. Science*, octobre.

— Voir : *Voltaire.*

Neufchâteau (F. de). — Borbas (Laszlo). — The literary career of François de N. — *FR*, January 1959.

Parny. — Pinatel (Joseph). — La place d'Évariste P. — *L'École*, 14 février 1959.

Prévost (l'abbé). — Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire. L'exotisme dans *Manon Lescaut* (L'arrivée à La Nouvelle-Orléans). — *L'École*, 29 novembre.

Réaumur. — Birembaut (Arthur). — R. et l'élaboration des produits ferreux. — *RHS*, avril-juin.

— Birembaut (A.). — Les liens de famille entre R. et Brisson, son dernier élève. — *RHS*, avril-juin.

— Davy de Virville (Ad.). — R. botaniste. — *RHS*, avril-juin.

— Taton (René). — R. mathématicien. — *RHS*, avril-juin.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Rétif de la Bretonne. — Chinard (Gilbert). — An 18th century interpretation of the « struggle for existence ». R. de la B.'s *École des Pères.* — *Proceedings of the American philosophical Society*, 15th December.

— Thiébaut (Marcel). — R. ou Paris dévoilé [chronique]. — *RP*, février 1959.

Rousseau (J.-J.). — * J.-J. R. — *Émile* ou de l'Éducation. Textes choisis précédés d'une introduction à l'*Émile*, par Henri Wallon. Préface et notes par J.-L. Lecercle (Coll. « Les Classiques du peuple »). — Éd. sociales, 1958.

— * Saussure (Hermine de). — R. et les manuscrits des *Confessions.* — Éd. de Boccard, 1958.

— * Temmer (Mark J.). — Time in R. and Kant. An essay on French Preromanticism. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1958.

— Launay (Michel). — J.-J. R. et Gustave III de Suède. — *RLC*, octobre-décembre.

— Pire (Georges). — Du bon Plutarque au citoyen de Genève. — *RLC*, octobre-décembre.

— Raymond (Marcel). — Lecture du premier livre des *Confessions.* Thèmes et structure. — [In] * Lettres d'Occident. — Neuchâtel, 1958.

— Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire. « Les Charmettes ». — *L'École*, 13 décembre.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers, Stendhal.*

Voltaire. — * V. — *Candide...* Ed. by Lester G. Crocker (« Textes français classiques et modernes »). — London University Press, 1958.

— Alatri (Paolo). — V. e l'arcivescovo di Lione. — *Belfagor*, 30 novembre.

— Berwyn Evans (Hywel). — A provisional bibliography of English editions and translations of V. — [In] * Studies on V. and the 18th century, vol. VIII, 1959.

— Besterman (Th.). — Some 18th century V. editions unknown to Bengesco (with 35 figures). [2e éd. augmentée de l'article publié dans *Genava*, 1954.] — [In] * Studies on V., vol. VIII, 1959.

— V.'s Correspondence : additions IV, edited by Th. Besterman. — [In] * Studies on V., vol. VI, 1958.

— Th. B. [Besterman]. — Institut et musée Voltaire. 1952-1957 [inventaire sommaire des manuscrits]. — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. XI, 2e livraison, 1957. [Voir aussi : « The manuscripts of the Institut et Musée V. », in * Studies on V., vol. VI, 1958.]

— Bingham (Alfred J.). — V. and the *Encyclopédie méthodique*. — [In] * Studies on V., vol. VI, 1958.

— Bottiglia (William F.). — V.'s *Candide*. Analysis of a classic. — [In] * Studies on V., vol. VII, 1959.

— Candaux (Jean-Daniel). — C. R. de : Ira O. Wade, « The search for a new V. » (*Transactions of the American philosophical Society*, Philadelphia, July 1958). — [In] * Studies on V., vol. VIII, 1959.

— Conlon (P. M.). — V.'s election to the Accademia della Crusca. — [In] * Studies on V., vol. VI, 1958.

— Coulet (Henri). — La « Correspondance » de V. éditée par Th. Besterman. — *SF*, settembre-dicembre.

— L'anti-Machiavel, par Frédéric II, roi de Prusse, édition critique avec les remaniements de V. pour les deux versions, publiée par Charles Fleischauer. — [In] * Studies on V., vol. V, 1958.

— Gay (Peter). — V.'s *Idées républicaines* : a study in bibliography and interpretation. — [In] * Studies on V., vol. VI, 1958.

— Girard (René). — Classicism and V.'s historiography. — *The American Society Legion of honor magazine*, nº 3.

— Guinard (Paul-J.). — Une adaptation espagnole de *Zadig* au XVIIIe siècle [dans le *Diario noticioso*, 1759, tomes I et II, du 22 juin au 17 juillet]. — *RLC*, octobre-décembre.

— V.'s catalogue of his library at Ferney, ed. for the first time by George R. Havens and Norman L. Torrey. [List A : Catalogue of the Ferney library. — List B : List of the books in V.'s library]. — [In] * Studies on V., vol. IX, 1959.

— Lublinsky (Vladimir S.). — La bibliothèque de V. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Martin-Civat (P.). — Un texte original de V. à Cognac [résumé d'une communication]. — [In] * Comité des travaux historiques et scientifiques. Actes du 82e Congrès national des sociétés savantes. Bordeaux, 1957. — Paris, Imprimerie nationale, 1958.

— Meikle (Henry W.). — V. and Scotland. — *Études anglaises*, juillet-septembre.

— Minár (Jaroslav). — V. penseur et combattant [en tchèque]. — *Casopis pro modernt filologii*, c. 2.

— Murdoch (Ruth T.). — V., James Thomson and a poem for the marquise du Châtelet. — [In] * Studies on V., vol. VI, 1958.

— Paraf (Pierre). — Les 200 ans de *Candide*. — *LF*, 22-28 janvier 1959.

— Pittard (Thérèse). — Un natif turbulent et V. [contrat de rente passé le 5 juillet 1777, entre G. Auzière et Mme Denis]. — *JG*, 12 juillet 1957.

— Rammelmeyer (Alfred). — Dostojevskij und V. — *Zeitschrift für slavische Philologie*, H. 2.

— Russell (Bertrand). — V.'s influence on me. — [In] * Studies on V. vol. VI, 1958.

— Shackleton (Robert). — V. and Montesquieu : a false attribution. — [In] * Studies on V., vol. VI, 1958.

— Watts (George B.). — V., Christin and Panckoucke. — *FR*, December.

— Voir : *Malebranche, XVIII^e siècle.* Divers.

XIX^e SIÈCLE

Divers. — * Chevalier (Louis). — Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle [Le thème criminel, son importance et sa signification. — La littérature pittoresque : les « Tableaux de Paris », J. Janin, Balzac, Hugo : *Les derniers jours d'un condamné, Les Misérables.* — La littérature sociale. — L'opinion bourgeoise : Balzac. — La littérature populaire : Eug. Sue...]. — Plon, 1958.

— Baelen (J.). — La porte Beulé et le prix de poésie de 1854 [prix de l'Académie française : Louise Colet, A. de Boissieu, Evariste Boulay-Paty, Ad. Dumas, E. About, A. Theuriet]. — *BGB*, juin.

— Girardet (Raoul). — L'histoire du nationalisme français et ses problèmes [observations de J. Chastenet, P. Renouvin, M. Baumont, G. Puaux, J. Basdevant, G. Marcel, P. Bastid. L. Noël, réponse de R. G.]. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1^er trimestre.

— Girardet (Raoul). — Pour une introduction à l'histoire du nationalisme français. — *Revue française de science politique*, septembre.

— Teyssèdre (Bernard). — Les soirées parisiennes de Hegel. — *Revue d'esthétique*, janvier-juin.

— Zagona (Helen Grace). — The Herodias-Salome legend in 19th century French literature, 1842-1891 : Mallarmé, Flaubert, Huysmans, Laforgue... [Thèse Columbia University, 1958.] — *Dissertation abstracts*, n° 4.

— Voir : *XX^e siècle. Divers.* Poésie.

Presse. — * Collins (Irène). — The Government and the newspaper press in France, 1814-1881. — Oxford University Press, 1959.

— Harpaz (Ephraïm). — *Le Censeur*, histoire d'un journal libéral. — *RSH*, octobre-décembre.

Romantisme. — * Emery (Léon). — L'âge romantique. II. — Lyon, Les Cahiers libres, 1958.

— Muller (F. W.). — Deutsche und französische Romantik. — [In] * Die deutsche Romantik in französischen Deutschlandbild. — Braunschveig, A. Limbach Verlag, 1957.

Symbolisme. — Mora (Édith). — Thèses en Sorbonne. La crise des valeurs symbolistes et la poésie française (1895-1914)... [par M. Décaudin]. — *RDM*, 1^er novembre.

— Ragusa (Olga). — Vittorio Pica : first champion of French symbolism in Italy. — *Italica*, December.

Théâtre. — * Cherpin (Jean). — Daumier et le théâtre (« Bibliothèque du T. N. P. ». 2). — L'Arche, 1958.

— Charlier (Gustave). — Rachel en Belgique. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres...*, n^os 8-9.

— Chevalley (Sylvie). — La tournée de Rachel en Russie (1853-1854). — *RHT*, octobre-décembre.

— Solnzev (Nikolaï). — Rachel, vue par les artistes et les écrivains russes. — *RHT*, octobre-décembre.

— Lettre inédite de Rachel [Paris, 17 ou 18 juin 1856], présentation et notes de Sylvie Chevalley et Otis Fellows. — *RHT*, octobre-décembre.

Agoult (C^tesse d'). — Vier (J.). — Les salons de la comtesse d'A. — *L'École*, 31 janvier, 14, 28 février 1959.

Allart (H.). — Ciureanu (Petre). — Lettere di Hortense A. a George Sand. — *SF*, settembre-dicembre.

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Une Ténébreuse affaire*. Éd. présentée par Jean-Louis Bory. Texte établi par Jean-A. Ducourneau (« Astrée ». 17). — Club du meilleur livre, 1958.

— Abely (Paul). — En relisant B., psychiatre occasionnel. — *Annales médico-psychologiques*, novembre.

— Bérard (Suzanne J.). — C. R. de : H. de B., *Les Chouans*, éd. M. Regard (Paris, 1957). — *RHLF*, octobre-décembre.

— Bodros (D^r Paul). — B. et la Bretagne. — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre.

— Dédéyan (Charles). — Le faustisme romantique de B. — *La Revue des Lettres modernes*, n° 39.

— Déroulède (Maxime). — B. à Angoulême. — *La Charente touristique*, avril-juin 1957.

— Ducourneau (Jean-A.). — Un inédit de B. : *L'Opéra* [coll. Lovenjoul, A. 220]. — *Les Études balzaciennes*, nouvelle série, n^os 5-6, décembre.

— Ducourneau (Jean A.), Pierrot (Roger). — Calendrier de la vie de B. 1811-1818. — *Les Études balzaciennes*, décembre.

— J.-A. D. [Ducourneau]. — Le musée B. — *Les Études balzaciennes*, décembre.

— Gauthier (Henri). — L'usurière dans trois œuvres de B. [*Splendeurs et misères des courtisanes*, *Le Diable à Paris*, *Les Comédiens sans le savoir*.] — *Les Études balzaciennes*, décembre.

— Ki Wist. — Notes sur l'œuvre d'H. de B. La genèse et les remaniements de *Le Curé de village*. — *Le Livre et l'estampe*, n° 16.

— Laubriet (Pierre). — Influences chez B. Swedenborg, Hoffmann. — *Les Études balzaciennes*, décembre.

— Lebègue (Raymond). — De Marguerite de Navarre à H. de Balzac [*La Grande Bretèche*]. — *Académie des inscriptions et belles lettres. Comptes rendus des séances...*, juillet-octobre 1957.

— Pierrot (Roger). — B. et Gavarni. Documents inédits. Suivi de : Travestissements pour 1832, et physionomie de la population de Paris, par Gavarni, publiés par Rittner, *L'Artiste*, 4 mars 1832. — *Les Études balzaciennes*, décembre.

— Ponceau (Amédée). — B. et les peintres [inédit]. — *Revue d'esthétique*, janvier-juin.

— Reboussin (Marcel). — B. et la presse dans les *Illusions perdues*. — *FR*, December.

— B. en Sorbonne [travaux en cours : mémoires pour le DES, thèses en cours...]. — *Les Études balzaciennes*, décembre.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers*, *Béguin* (*A.*).

Barbey d'Aurevilly (J.). — * B. d'A. — Lettres et fragments, suivis de la correspondance du chanoine Anger-Billards et de Louise Read. Préface de Jean Gautier. Avant-propos de Pierre Leberruyer et du chanoine Leterrier. — Aubier, 1958.

— Pouilliart (R.). — Sur une source de B. d'A. [dans *Une histoire sans nom* ; Heinrich von Kleist, *Die Marquise von O...*]. — *LR*, novembre.

Baudelaire (Ch.). — * C. B. — *Petits poèmes en prose* (Le Spleen de Paris). Édition illustrée. Introduction, notes, bibliographie et choix de variantes par Henri Lemaître (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1958.

— Fongaro (Antoine). — C. R. de : Ch. B., *Les Fleurs du mal*. Éd. du centenaire, par Marcel A. Ruff (J.-J. Pauvert, 1957). — *SF*, settembre-dicembre.

— Guiraud (Pierre). — Le champ stylistique du *Gouffre* de B. — [In] * Thèmes et problèmes. Contributions à la méthodologie littéraire (Supplementum II à *Orbis litterarum*), Copenhague, 1958.

— Henderson (Hanford). — Two Odes by Horace and B. — *MLN*, January 1959.

— Johannet (René). — B. prélogique. — *Écrits de Paris*, octobre.

— Kamerbeeck (J.), Jr. — B. et Maxime du Camp en 1855. — *Levende Talen*, 1958.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — Ch. B. poète et paysagiste de Paris. — *La Revue française*, octobre-novembre.

— Lemaire Putter (Martha). — The Paris of B. [Thèse Columbia University, 1956]. — *Dissertation abstracts*, n° 4.

— Orcibal (Jean). — Joseph-François B. était-il prêtre ? — *RHLF*, octobre-décembre.

— Pechenart (Jacques). — La musique de B. (II). — *La Grive*, janvier-mars 1959.

— Pichois (Claude). — Le *Tombeau de B.* élevé par Pierre Jean Jouve. — *MF*, décembre.

— Van Eerde (John). — B. and Corneille : a parallel. — *MLN*, December.

Béranger (**P. J.**). — Fischer (Jan O.). — La campagne posthume contre B. et ses significations pour l'histoire littéraire [en tchèque, avec résumé français]. — *Casopis pro moderni filologii*, c. 2.

Bloy (**L.**). — Imbourg (Pierre). — L. B. avait-il des puces ? [à propos de la correspondance de Jehan Rictus à Annie et Paul Vulliaud]. — *NL*, 12 février.

— Voir : *XX^e siècle. Divers*, *Béguin* (*A.*).

Chateaubriand. — * Bassan (Fernande). — C. et la Terre Sainte. — Presses Universitaires, 1959.

— Bertier de Sauvigny (R. P. Guillaume de). — Metternich et l'ambassade romaine de C. — *Société Chateaubriand. Bulletin*, 1958.

— Blanchet (R. P. A.). — Une lettre inédite de C. à un père jésuite en 1844 [au P. Alet, 8 novembre 1844]. — *Société Ch. Bulletin...*

— Collas (Georges). — M. et M^me de C. vus par leur beau-frère, le comte de Parscau, et son fils Pierre. — *Société Ch. Bulletin...*

— Cordié (Carlo). — C. politico. — *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, fasc. I-II.

— Daumard (M^lle Adeline). — Les œuvres de C. dans les bibliothèques de ses contemporains parisiens (1815-1848). — *Société Ch. Bulletin...*

— Durry (M^me Marie-Jeanne). — Post-scriptum sur M^me Bail. — *Société Ch. Bulletin...*

— Folman (D^r Michel). — C. un impuissant ? — *Le Progrès médical*, 10 décembre.

— Gavoty (André). — Les sources d'inspiration des « Vers trouvés sur le pont du Rhône (1812) » [le suicide d'Octave de Ségur]. — *Société Ch. Bulletin...*

— Jacquin (R.). — Juliette ou Waterloo ? A propos d'un point d'histoire religieuse de Paris [M^me de C. et la fondation de l'infirmerie Marie-Thérèse]. — *Semaine religieuse de Paris*, 13 décembre.

— Lebègue (Raymond). — C. et Gallatin : politesses et frictions diplomatiques. — *Société Ch. Bulletin...*

— Lebègue (Raymond). — La correspondance de C. avec les Pastoret [Bibl. Pierpont Morgan]. — *Société Ch. Bulletin...*

— Mauriac (François). — Sur une phrase de C. — *FL*, 14 février 1959.

— Orgebin (Colonel). — Julien Daniélo, secrétaire de C., 1802-1866 [communication à la Société polymathique du Morbihan, 14 avril et 12 mai 1949]. — *Bro Guened.* Revue morbihannaise, 1958, nos 43 à 46.

— Rat (Maurice). — C., prince des mots, faisait la nique aux grammairiens. — *FL*, 27 décembre.

— Tapié (Victor-L.). — La basilique des ci-devant jésuites à Prague [*M. O. T.*, éd. Levaillant, 4e partie, IV, 7]. — *Société Ch. Bulletin...*

— Tulard (Hélène). — M. de C. à la Préfecture de police (juin 1832). — *Vigilat...* Revue trimestrielle de la fondation Louis Lépine, automne.

— Zimmermann (Éléonore M.). — Re-reading *René*. — *FR*, January 1959.

Constant (B.). — * Guillemin (Henri). — B. C. muscadin (1795-1799). — Gallimard, 1958.

— Charpentier (Jacques). — Une amie de B. C., Julie Talma. — *RDM*, 15 décembre.

— Mauriac (François). — Comprendre, c'est aimer [B. C. vu par Henri Guillemin]. — *FL*, 31 janvier 1959.

— Rousseaux (André). — B. C., ce « petit drôle ». — *FL*, 31 janvier 1959.

Coppée (F.). — Aniello (Raffaele). — Umiltà aristocratica di F. C. — *La Fiera letteraria*, 23 novembre.

Corbière (Ed. et T.). — * Trigon (Jean de). — Poètes d'océan : La Landelle, Édouard et Tristan C. — Émile-Paul, 1958.

— Sonnenfeld (Albert). — Three unpublished letters of T. C. [Paris, Institut pédagogique national ; lettres du 20 décembre 1859, 9 février 1860, 9 mai 1860, à ses parents]. — *RR*, December.

Desbordes-Valmore (M.). — Voir : *Verlaine (P.).*

Du Camp (M.). — Voir : *Baudelaire (Ch.).*

Dumas (A.), père. — Mauriac (François). — A propos de *La Dame de Monsoreau*. L'absurde histoire. — *FL*, 17 janvier 1959.

— Morley (Malcolm). — D.'s plays in London (I). — *The Dumasian*, no 9, December.

— Plummer (R. W.). — A. D., père. A bibliography of English translations (III). — *The Dumasian*, no 9, December.

Dumas (A.), fils. — Guermantes. — Instants et visages. Marguerite Gautier. — *Le Figaro*, 27 janvier 1959.

Flaubert (G.). — Billy (André). — G. F. et les frères de Goncourt. Suivi d'extraits du *Journal* des G. (I). — *A Fl*, no 13.

— Carmody (Francis J.). — Further sources of *La Tentation de saint Antoine*. — *RR*, December.

— Colin (G.). — La véritable édition originale de *Madame Bovary*. — *Le Livre et l'estampe*, no 16.

— Cook (Albert). — F. : the riches of detachment. — *FR*, December.

— Dupuy (Aimé). — Le Dr Vaucorbeil et son rôle dans *Bouvard et Pécuchet*. — *La Presse médicale*, 22 novembre.

— Haloche (Maurice). — G. F. et Guy de Maupassant. — *A Fl*, no 13.

— Henriot (Émile). — Eulalie fut-elle aimée par F. ? — *Historia*, décembre.

— Jauss (Hans Robert). — Die beiden Fassungen von F^s *Education sentimentale*. — *Heidelberger Jahrbücher*, 1958.

— Lambiotte (Auguste). — Les exemplaires en grand papier des originales de G. F. Liste complémentaire. — *Le Livre et l'estampe*, n° 16.

— Marceau (Félicien). — Emma Bovary. — *RP*, janvier 1959.

— Maurois (André). — La « Dame aux violettes ». Une lettre d'amour inédite, de F. [à M^me de Loynes, 1859 ou 1860]. — *Plaisir de France*, décembre.

— Melani (Pier Luigi). — Gli esperimenti teatrali di F. — *Sipario*, aprile.

— Talva (François). — F. dans les parcs de Vichy. — *A Fl*, n° 13.

— C. R. de : G. F., *Madame Bovary*. Préface et introduction de Paul Vernière (« Bibl. de Cluny », Colin, 1957). — *A Fl*, n° 13.

— Voir : *Sand (G.)*.

Fourès (Aug.). — Salvat (Chanoine Joseph). — Auguste F., poète social [1848-1891]. — *Marche Romane*, 1957.

Fromentin (E.). — Pons (Roger). — *Dominique* de F. — *L'Anneau d'or*, novembre-décembre.

Gobineau (C^te A. de). — Codino (Georges). — Schopenhauer et G. — *Schopenhauer-Jahrbuch*, 1958.

Goncourt (E. et J. de). — Genty (Maurice). — Les médecins dans le *Journal* des G. — *La Presse médicale*, 25 décembre.

— Voir : *Flaubert (G.)*.

Gourmont (R. de). — Arnaud (Noël). — R. de G. dans la grande Absence. — *Critique*, janvier 1959.

Guérin (M. de). — [Maiorana (Marie-Thérèse)]. — Ruben Darío et le mythe du Centaure, 3^e partie [I. Le « Colloque des Centaures ». — II. Le « Colloque des Centaures » et *le Centaure* de M. de G. — III. Le « Colloque des Centaures » et « La mort du Centaure », de Louis de Ronchaud]. — *L'Amitié guérinienne*, octobre-décembre.

Haraucourt (Ed.). — [Lettre inédite de E. H., 14 août 1898], in : Maurice Kumel, « Sur la mort de F. Rops ». — *Le Thyrse*, février 1959.

Hénaux (E.). — Thiry (Marcel). — Étienne H. [Liége, 1818-1843]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 3.

Hugo (V.). — * Journet (René) et Robert (Guy). — Notes sur les *Contemplations*, suivies d'un index (Annales littéraires de l'Université de Besançon. Vol. 21). — Les Belles Lettres, 1958.

— * V. H. et ses amis comtois, les Monnier. [Exposition à Besançon.] Palais Granvelle, 6 septembre-13 octobre 1956. — Besançon, Impr. Néotypo (s. d.).

— Bachelot (Jean). — V. H., *les Contemplations*, le « vrai sommet de sa vie ». — *Bulletin des bibliolâtres de France*, septembre.

— Caulais (Jacques). — V. H. et K. Marx, ou de la pitié à l'action. — *L'Année politique et économique*, août-octobre 1957.

— Fabre (Marcel). — Au sujet d'un vers des *Châtiments*. — *RDM*, 1^er décembre.

— Lathion (Lucien). — V. H. est-il venu en Valais ? — *Annales valaisannes*, décembre.

— Rousselot (Jean). — La « bêtise » de V. H. — *Marginales*, juillet.

— Savey-Casard (Paul). — V. H. et la peine de mort. — *MF*, décembre.

— Williams (M. A.). — A precursor of *Hernani* [*Le Corregidor*... par Antony et Léopold]. — *FS*, January 1959.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Huysmans (**J.-K.**). — * J.-K. H. — *Down there* (Là-Bas). A study in satanism. Translated by Keene Wallis. Introduction by Robert Baldick. — Evanston and New York, University Books, 1958.
— J.-K. H. — Texte inédit et pages retrouvées. Poème en prose, présenté par Jean Jacquinot. Helleu et le Salon de 1885 [Le Salon de 1885, I]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, n° 36.
— Bertault (Philippe). — H. toujours actuel. — *L'Enseignement chrétien*, janvier 1959.
— Cevasco (George A.). — J.-K. H. and the impressionists. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, December.
— Fabre (F.-E.). — En passant par *La Colline inspirée*. Étapes huysmansiennes, avec une lettre inédite de Léopold Baillard à Julie Thibaut. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 36.
— Finot (D^r André). — Souvenirs sur deux chirurgiens de H. : Arrou et Poirier. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 36.
— Kemp (Robert). — Quelques paroles à J.-K. H. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 36.
— Lambert (Pierre). — H. à Rouen. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 36.
— Lefai (Henry). — H., l'enfant de 48. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 36.
— Vallery-Radot (Pierre). — Une âme inquiète et tourmentée. J.-K. H. Aspect médical de l'homme et de son œuvre. — *La Presse médicale*, 31 décembre.

Janin (**J.**). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Jasmin. — Voir : *Mistral* (*F.*).

Kock (**P. de**). — Bouché (Michel). — Paul de K. en Espagne [résumé DES, par Ch.-V. Aubrun : Amorces de travaux, idées à creuser]. — *Bulletin hispanique*, juillet-septembre.

Labiche (**E.**). — Nantet (Jacques). — L. et les bourgeois. — *Critique*, février 1959.

Lacordaire (**le P. H.-D.**). — Gasnier (Michel), O. P. — Pèlerinage à Receysur-Ource. — *France dominicaine*, janvier 1959.

Lamartine (**A. de**). — Guillemin (Henri). — Un grand poète et sa femme. La jalousie de M^me de L. — *FL*, 6 septembre.
— L. et la franc-maçonnerie. — *Bulletin du Centre de documentation du G. O. de France*, n° 13, octobre-novembre.

Lamennais (**F. de**). — * Gambaro (Angiolo). — Sulle orme del L. in Italia. Vol. I. Il Lamennesimo a Torino (Deputazione subalpina di storia patria). — Torino, Palazzo Carignano, Stabil. tip. edit. Saste, 1958. [Voir aussi : *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, 1958.]
— Morral (J. B.). — L. : a liberal catholic. — *History today*, December.
— Vier (Jacques). — Une lettre inédite de L. [à Ch.-F. Lallemand, 30 janvier 1842]. — *RHLF*, octobre-décembre.

Lautréamont. — Vaneigem (Raoul). — I. Ducasse et le comte de L. dans les *Poésies*. — *Synthèses*, décembre.
— Weber (Jean-Paul). — Sur un thème des *Chants de Maldoror*. — *Les Lettres nouvelles*, janvier, février 1959.

La Villemarqué (Th. de). — Rosso (Corrado). — Il « Barzaz-Breiz » e la poesia romantica franco-bretone : Hersart de La V. — *SF*, settembre-dicembre.

Lemercier (N.). — * Rousseau (Laurin-Gérard). — Népomucène L. et N. Bonaparte. — Mayenne, impr. de Floch, 1958.

— * Rousseau (L.-G.). — Le *Pinto* de N. L. et la censure, contribution à l'histoire de la censure dramatique en France de 1798 à 1836. — Mayenne, impr. de Floch, 1958.

Littré (E.). — Un franc-maçon : E. L. — *Bulletin du Centre de documentation du G. O. de France*, nos 11-12 [1958].

Loti (P.). — P. L. — Journal intime inédit (année 1891 ; *suite*). — *Cahiers P. L.*, no 23, juin ; no 24, septembre ; no 25, décembre.

— P. L. — « Le sens de l'inconnu » (lettre à Mlle Valentine Thomson, directrice de *La Vie féminine*, 7 décembre 1917). — *Cahiers P. L.*, no 23, juin.

— Borgeaud (Henri-Pierre). — Myriam Harry et P. L. [deux lettres de M. H., une lettre de P. L.]. — *Cahiers P. L.*, no 23, juin.

— Breton (Guy). — P. L., athlète complet et... joyeux farceur. — *Cahiers P. L.*, no 25, décembre.

— Doisy (abbé Henri). — Les débuts de *Mon frère Yves* (I). — *Cahiers P. L.*, no 25, décembre.

— Guéneau (Robert). — Un petit cahier mystérieux. — *Cahiers P. L.*, no 23, juin ; no 24, septembre ; no 25, décembre.

— Loti-Viaud (Samuel). — Comment travaillait mon père. — *Cahiers P. L.*, no 25, décembre.

— Mauny (R.). — P. L. au Sénégal. 1893-1894 (*fin*). — *Cahiers P. L.*, no 23, juin.

— Moulis (André). — L. au Japon (janvier-octobre 1901). — *Cahiers P. L.*, no 24, septembre.

— Mus (Paul). — Le cas P. L. L'arrière-plan historique d'un témoignage (*fin*). — *Cahiers P. L.*, no 23, juin.

Louÿs (P.). — * P. L. — *La Femme et le pantin...* suivi de poèmes. Préface de Henri Mondor... Eau-forte originale de Galanis (« Collection du Grand prix des meilleurs romans d'amour ». 8). — (Monte-Carlo), A. Sauret (Paris, Impr. nationale), 1958.

— P. L. — Paul Valéry. Lettres inédites présentées par Pierre Borel. — *Les Œuvres libres*, no 147, août.

Luzel (J.-M.). — Voir : *Renan (E.)*.

Maeterlinck (M.). — Roos (Jacques). — Ce que M. doit à l'Amérique. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, décembre.

Mallarmé (S.). — * Chisholm (A. R.). — M.'s *L'Après-midi d'un faune.* An exegetical and critical study. — Melbourne, University Press ; London, Cambridge University Press, 1958.

— S. M. — *Les Noces d'Hérodiade.* Introduction de Gardner Davies. — *NRF*, janvier 1959.

— Cellier (L.). — Le pâle Vasco. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Hyppolite (Jean). — Le *Coup de dés* de S. M. et le message. — *Les Études philosophiques*, octobre-décembre.

— Lawler (James R.). — A reading of M.'s « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui... ». — *A.U.M.L.A.*, no 9, November.

— Noël (Jean). — George Moore et M. — *RLC*, juillet-septembre.

— Noulet (E.). — Réponse à moi-même. A propos du « Livre » de M. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre 1958-février 1959.

— Ryan (Mariana). — John Payne et M. Une longue amitié. — *RLC*, juillet-septembre.

— Souffrin (Eileen). — Coup d'œil sur la bibliothèque anglaise de M. — *RLC*, juillet-septembre.

— Tenenbaum (Louis). — C. R. de : Luigi de Nardis, *M. in Italia* (Milano, 1957). — *Italica*, December.

Maupassant (G. de). — * G. de M. — Six contes. [Petit soldat. Mon oncle Jules. Le Parapluie. La Parure. Souvenir. Le petit fut.] Lithographies originales de Bernard Gantner (« Les Bibliophiles de l'Est ». 4). — (Paris), les Bibliophiles de l'Est, 1958.

— Trois lettres inédites de M., de la collection de M. Hugo Maïa. — *Le Bel Ami*, nº 7, juin.

— Aubery (Pierre). — *Images du Havre* dans *Pierre et Jean*, de Guy de M. — *Le Bel Ami*, nº 7.

— Delaisement (G.). — De l'utilisation d'un « fait-divers » dans quelques Contes de M. — *Le Bel Ami*, nº 7.

— Delaisement (G.). — La composition des *Carnets de voyages* de G. de M. : *Au soleil*, *Sur l'eau*, *La vie errante* (avec des documents inédits). — *RSH*, octobre-décembre.

— Delaisement (G.). — M., Armand Silvestre et les *Contes grassouillets* (suivi d'un conte inédit de G. de M. : *La Toux*, publié dans *Le Panurge*, janvier 1883). — *Le Bel Ami*, nº 7.

— Dubuc (A.). — Une lettre oubliée de M. [publiée dans le *Nouvelliste de Rouen*, 8 novembre 1890]. — *Annales de Normandie*, octobre.

— Dupuy (Aimé). — M. en Afrique du Nord, d'après les souvenirs de François, son valet de chambre. — *La Revue française*, janvier 1959.

— Guido (Pierre). — Quelques éléments de réflexion à propos de *Pierre et Jean*. — *Le Bel Ami*, nº 7.

— Rukalski (Zygmunt). — Human problems in the works of M. and Chekhov. — *Études slaves et est-européennes*, été 1958.

— Spaziani (Marcello). — L'interprete di *Pierre et Jean* [P.-P. Trompeo]. — *La Fiera letteraria*, 21 settembre.

— C. R. de : G. de M., *Bel Ami*. Préface d'A. Lanoux (« Les amis du Club du livre du mois », 1958). — *Le Bel Ami*, nº 7.

— C. R. de : Antony Butler, *Les parlers dialectaux et populaires dans l'œuvre de G. de M.* (thèse soutenue en Sorbonne, Paris, décembre 1957). — *Le Bel Ami*, nº 7.

— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Mérimée (P.). — * P. M. — Correspondance générale. Établie et annotée par Maurice Parturier. 2e série. Tome VI. 1864-1865. — Toulouse, Privat, 1958. [Voir Émile Henriot, *Le Monde*, 4 février 1959.]

— * Baschet (Robert). — Du romantisme au Second Empire. M. (« Bibliothèque d'histoire et de littérature »). — Nouvelles Éditions latines, 1959.

— Billy (André). — Portrait de M. — *RDM*, 1er janvier 1959.

— Parturier (Maurice). — L'amour de M. et de Jenny Dacquin, d'après des documents inédits. — *FL*, 14 février 1959.

— Schwamborn (Heinrich). — M. und die Schule. Ein kleines Kapitel vom erziehenden Unterricht. — *Die neueren Sprachen*, H. 11.

Michelet (J.). — Laulan (Robert). — Les dernières années du *Journal* de M. [communication de Claude Digeon à l'Académie des sciences morales et politiques]. — *MF*, décembre.

— Viallaneix (Paul). — Pages éparses du *Journal* de M. — *NRF*, février 1959.

— Viallaneix (Paul). — Le *Journal* de M. [suivi d'observations de P. Bastid, D. Halévy, E. Mireaux, P. Renouvin, et de la réponse de P. Viallaneix]. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1er semestre.

— Voir : *Thierry (Aug.)*.

Mignet (F.). — Poignat (M. M.). — La famille gâtinelle de l'historien François M. — *Bulletin de la Société historique et archéologique « Les Amis des Antiquités » de Parthenay*, nº 7.

Mirbeau (O.). — * O. M. — *Le Calvaire*. Préface de Gérard Bauër... Lithographie originale de André Mireaux (« Collection du grand prix des meilleurs romans d'amour ». 10). — (Monte-Carlo), A. Sauret (Paris, Impr. nationale), 1958.

Mistral (Fr.). — Billy (André). — Extraits de lettres de M. [à Roumanille, V. Hugo, 1859, communiquées par Mme de Flandreysy-Espérandieu]. — *FL*, 13 décembre.

— Labadia (Luc). — M. e Jausemin. — *Oc*, junh.

Musset (A. de). — Métral (Maurice). — Un M. méconnu [dessinateur]. — *JG*, 27-28 décembre.

Nadar (F.). — Duisit (Fernand). — L'atelier de photographie de N. [sur la Canebière]. — *Arts et livres de Provence*, nº 37.

Napoléon Ier. — Bertaut (Jules). — La littérature s'empare de lui [la légende napoléonienne]. — *Miroir de l'histoire*, janvier 1959.

— Piétri (François). — Nouvelles recherches sur un plagiat. — *MF*, décembre.

— Van Hamel (J. A.). — Les aspects historiques d'un plagiat. — *MF*, septembre. [Voir *MF*, août 1957.]

Nerval (G. de). — * Dédéyan (Charles). — G. de N. et l'Allemagne. 2e partie. La création. L'Allemagne dans l'œuvre littéraire de N. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1958.

— Françon (Marcel). — Le texte de l'étude de G. de N. sur les poètes du XVIe siècle. — *SF*, settembre-dicembre.

— Petit (Jacques). — Vitré et l'Ille-et-Vilaine dans l'œuvre de G. de N. — *Le Pays breton* (Vitré), nº 75, 1957.

— Vallery-Radot (Pierre). — Un grand malade. G. de N. (1808-1855) par lui-même d'après sa correspondance. — *La Presse médicale*, 6 décembre.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. N. et le « soleil noir » : *El desdichado*. — *L'École*, 31 janvier 1959.

— Voir : *Béguin (A.)*.

Planche (G.). — Pichois (Claude). — C. R. de : M. Regard, *L'adversaire des romantiques. G. P.*, 2 vol. (Paris, 1955). — *RHLF*, octobre-décembre.

Quinet (E.). — Zaleski (Z. L.). — Une émouvante amitié romantique (A. Mickiewicz : E. Q.). — *RLMC*, giugno.

Ravignan (le P. de). — * Cuzacq (René). — De Bayonne aux Landes. Le centenaire du P. de R. (1795-1858). Histoire des R. Les ancêtres bayonnais et les attaches landaises. — Mont-de-Marsan, Éd. Jean-Lacoste, 1958.

— Cuzacq (René). — La vie du P. de R. à travers ses souvenances bayon-

naises, landaises et gasconnes (1795-1858). — *Bulletin de la Société de Borda*, 3e, 4e trimestres.

Renan (E.). — * Galand (René M.). — L'âme celtique de R. (Institut d'Études françaises de Yale University). — New Haven, Yale University Press ; Paris, Presses Universitaires, 1959.
— Galand (René M.). — Trois lettres inédites de R. [à F.-M. Luzel, 28 mars 1858 ; 22 septembre 1867 ; 29 août 1869]. — *PMLA*, December.
— Massis (Henri). — Portrait de M. R. Le mal de R. Le crépuscule de R... — [In] * Visages des idées... — Grasset, 1958.

Rimbaud (A.). — * A. R. — Poèmes. Introduction par Pierre Moreau. Notes par Michel Décaudin (Coll. « Le Flambeau »). — Hachette, 1959.
— Apicella (Rossana). — Platone e R. : la couleur des voyelles. — *Humanitas* (Brescia), dicembre.
— Chadwick (C.). — La date des *Illuminations*. — *RHLF*, octobre-décembre 1958, janvier-mars 1959.
— Chadwick (C.). — Le sens du *Bateau Ivre*. — *RHLF*, octobre-décembre.
— Graaf (D. A. de). — La vingt-sixième strophe du *Bateau Ivre*. — *Le Lingue straniere*, luglio-agosto.
— Morawska (Ludmiła). — L'épithète chez R. — *Roczniki humanistyczne* (Lublin), 1957, z. 3.
— Pamp (Friedhelm). — Der Einfluss R. auf Georg Trakl. — *RLC*, juillet-septembre.
— Tomlinson (Charles). — R. to-day [C. R. de : C. A. Hackett, *R.*, London, 1957]. — *Essays in criticism*, January 1959.
— Underwood (V. P.). — C. R. de : Bruce Morrissette, *The Great R. Forgery* (Saint Louis, 1956). — *RLC*, juillet-septembre.

Robin (E.). — * Eugène R. — Impressions littéraires. Choix de feuilletons critiques, présentés avec une introduction par Gustave Charlier. — Bruxelles, Palais des Académies, 1957. — [Voir : C. R. de Carlo Cordié, in *SF*, settembre-dicembre.]

Rodenbach (G.). — Colmant (Paul), S. J. — G. R., *Vieux quais*. — *Les Études classiques*, octobre.

Ronchaud (L. de). — Voir : *Guérin* (*M. de*).

Rostand (E.). — Fabre (bâtonnier). — La chronologie fantaisiste d'E. R. [dans *Cyrano de Bergerac*]. — *Bulletin des séances de l'Académie de Nîmes*, 3e, 4e trimestres 1957.

Saint-Simon (C.-H. de). — * S.-S. — Ausgewählte Texte, mit einem Vorwort, Kommentaren und Anmerkungen von Jean Dautry. — Berlin, Rütten und Loening, 1957.

Samain (A.). — Chevallier (Georgette). — Un séjour d'A. S. dans les Alpes-Maritimes. Douze lettres inédites d'A. S. à Raymond Bonheur. — *Nice historique*, juillet-septembre [tiré à part].
— Mativa (A.), S. J. — A. S., *L'Infante*. — *Les Études classiques*, octobre.

Sand (G.). — Gooch (G. P.). — The Second Empire. XII. G. S. and Flaubert. — *CR*, December.
— Voir : *Allart* (*H.*).

Scribe (E.). — * Lamond (Marilyn). — Eugène S. and the Spanish theater, 1834-1850 [Thèse University of South Carolina, 1958]. — *Dissertation abstracts*, nº 6.

Ségur (Ctesse de). — Pitray (Mme Arlette de). — Ma grand-mère S., ou les malheurs de Sophie. — *Les Annales*, janvier 1959.

Silvestre (A.). — Voir : *Maupassant (G. de).*

Staël (Mme de). — * Mme de S. — *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.* Éd. critique par Paul Van Tieghem (Textes littéraires français. 82). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1958, 2 vol.

— Berthoud (Dorette). — Les surprises de Mme de S. [sur la publication prochaine des lettres de Mme de S. au comte de Narbonne et au comte de Ribbing]. — *JG*, 7-8 février 1959.

Stendhal. — * Bonfantini (Mario). — S. e il realismo, saggio sul romanzo ottocentesco. — Milano, Feltrinelli, 1958.

— * Litto (Victor del). — La vie intellectuelle de S. Genèse et évolution de ses idées. 1802-1821 (Faculté des lettres de Grenoble). — Presses Universitaires, 1959.

— * Bibliothèque municipale. Grenoble. S. et ses contemporains. Exposition par Pierre Vaillant. — Grenoble, Allier, 1958. [Voir, sur cette exposition, organisée autour de la correspondance de S. à Mareste, *Bulletin des bibliothèques de France*, novembre.]

— Alciatore (Jules C.). — Le Chant du coq, signal stendhalien. — *MLN*, January 1959.

— Barbey (Frédéric). — Un intime de S. [Romain Colomb]. — *JG*, 23-24 août.

— Barrère (Jean-Bertrand). — S. et le Chinois. — *RSH*, octobre-décembre.

— Brombert (Victor). — S. lecteur de Rousseau. — *RSH*, octobre-décembre.

— Colesanti (Massimo). — Il suo S. [P. P. Trompeo et S.]. — *La Fiera letteraria*, 21 settembre.

— Mora (Édith). — Thèses en Sorbonne [G. Blin : S. et les problèmes du roman ; S. et les problèmes de la personnalité]. — *RDM*, 1er janvier 1959.

— Vermale (François). — S., carbonaro. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale*, mai.

— Vigneron (Robert). — Beylisme, romanticisme, réalisme. — *MP*, November.

Sue (Eug.). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Thierry (Aug.). — Moreau (Pierre). — Autour d'une rencontre d'Aug. T. et de Michelet [9 octobre 1837, d'après le témoignage de Ferdinand Denis]. — *Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1956-1957 [1958].

Töpffer (R.). — Folman (Michel). — La maladie de Rodolphe T. — Extr. de la *Revue médicale de la Suisse romande*, juillet.

— Gautier (Léopold). — T. immodeste. — *JG*, 6-7 septembre.

Vallès (J.). — Kaczynski (Mieczysław). — J. V., écrivain politique. Ses idées. — *Roczniki humanistyczne* (Lublin), 1957, z. 3.

Verhaeren (E.). — Brett (Vladimir). — Encore à propos de l'anniversaire de V. — *Casopis pro moderní filologii*, c. 2.

Verlaine (P.). — * Bornecque (J.-H.). — Études verlainiennes. Lumières sur les *Fêtes galantes* de P. V., avec le texte critique des *Fêtes galantes*. — A.-G. Nizet, 1958.

— Binet (Léon) et Vallery-Radot (Pierre). — Les croquis de V. — *La Presse médicale*, 17 janvier 1959.

— Fongaro (Antoine). — V. et Marceline Desbordes-Valmore. — *SF*, settembre-dicembre.

— Graaf (D. A. de). — La véritable destinataire des *Mémoires d'un veuf*. — *N*, Januari 1959.

— Rück (Heribert). — V., *La Lune blanche*. Eine Interpretation. — *Die neueren Sprachen*, 1959, H. I.

— Underwood (V. P.). — C. R. de : *Lettres inédites de V. à Cazals*, éd. par G. Zayed (Genève, 1957). — *MLR*, January 1959.

Verne (J.). — Lombard (Alfred). — J. V. et le centenaire de Cawnpore. — *JG*, 8-9 novembre.

Vigny (A. de). — * A. de V. — Mémoires inédits. Fragments et projets édités par Jean Sangnier (Coll. « Les Essais »). — Gallimard, 1958. [Voir Émile Henriot, *Le Monde*, 21 janvier 1959.]

— Hill (Charles G.). — V. and Pascal. — *PMLA*, December.

— Rolland (Louis-François). — Sur quatre vers de V. (*Moïse*, v. 65-68). *MF*, février 1959.

— Roy (Claude). — V. aujourd'hui. — *La Nef*, janvier 1959.

— Virolle (R.). — Explication de texte. V., *Le Mont des Oliviers* (v. 1-32). — *L'École*, 17 janvier 1959.

Wyzewa (T. de). — Lugli (Vittorio). — T. de W. e il Manzoni. — *SF*, settembre-dicembre.

Zola (É.). — * É. Z. — *Salons*, recueillis et présentés par F. W. J. Hemmings et R. J. Niess, et précédés d'une étude sur É. Z. critique d'art, de F. W. J. Hemmings (Société des publications romanes et françaises. 63). — Genève, E. Droz ; Paris, M. J. Minard, 1959.

— Duncan (Phillip Aaron). — E. Z.'s *Parizkskiie pis'ma* [Thèse Indiana University, 1958]. — *Dissertation abstracts*, nº 6.

— Esper (Erich). — Schopenhauer in der Familie les Rougon-Macquart. — *Schopenhauer-Jahrbuch*, 1958.

— Hemmings (F. W. J.) et Niess (Robert J.). — Un « Salon » inconnu d'É. Z. [publié dans *La Situation*, 1er juillet 1867]. — *RSH*, octobre-décembre.

— Lapp (John C.). — On Z.'s habits of revision. — *MLN*, December.

— Lapp (John C.). — Z. et la *Tentation de Saint-Antoine* [*Madeleine Férat*]. — *RSH*, octobre-décembre.

— Menichelli (Gian Carlo). — Lettere inedite di Z. ai conti Primoli. — *SF*, settembre-dicembre.

— Mitterand (Henri). — La jeunesse de Z. et de Cézanne : observations nouvelles. — *MF*, février 1959.

— Pryme (Eileen E.). — Z.'s plays in England, 1870-1900. — *FS*, January.

— Vaultier (Roger). — Z. et la médecine. — *La Presse médicale*, 25 décembre.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Aubery (Pierre). — Milieux juifs de la France contemporaine (« Recherches en sciences humaines ». 9). — Plon, 1957. [Voir C. R. de Pierre Moreau, *RLC*, juillet-septembre.]

— * Fowlie (Wallace). — A guide to contemporary French literature. — New York, Meridian Books, 1957.

— * Tison-Braun (M.). — La crise de l'humanisme. Le conflit de l'indi-

vidu et de la société dans la littérature française moderne. Tome I. 1890-1914. — A.-G. Nizet, 1959.

— Hégo (fr. Gérald), O. F. M. — La communion des saints chez Péguy, Bloy, Bernanos. — *Cahiers de vie franciscaine*, 4e trimestre.

Mémoires. Souvenirs. — * Chastenet (Jacques). — Quand le bœuf montait sur le toit (« Les Quarante ». 8). — A. Fayard, 1959.

— * Hellens (Franz). — Documents secrets (1905-1956). Histoire sentimentale de mes livres et de quelques amitiés. — A. Michel, 1958.

— Martin du Gard (Maurice). — Un vendredi [aux « Nouvelles littéraires », 19 avril 1929]. — *Médecine de France*, nº 98.

— Voir : *Bremond* (*l'abbé H.*), *Claudel* (*P.*), *Jammes* (*Fr.*).

Poésie. — * Cornell (Kenneth). — The post-symbolist period. French poetic currents, 1900-1920 (Yale Romanic Studies). — Presses Universitaires, 1958.

— * Rousselot (Jean). — Présences contemporaines. Poésie. [Ph. Chasles. V. Hugo. G. de Nerval. P. Borel. S. Mallarmé. T. Corbière. Lautréamont. M. Rollinat. A. Rimbaud. M. Jacob. Milosz. J. de Boschère. G. Apollinaire. P. Éluard. A. Artaud. Joë Bousquet. R.-G. Cadou et l'École de Rochefort...] — Nouvelles Éditions Debresse, 1958.

— * Anthologie des poètes de la N. R. F. (1912-1957). Préface de Paul Valéry. — Gallimard, 1958.

Théâtre. — Caron (Alexis Adelbert). — The treatment and evolution of the *jeune fille* as a dramatic character in the contemporary French drama (1918-1953) as portrayed by representative French playwrights [Thèse University of Minnesota, 1958]. — *Dissertation abstracts*, nº 6.

— Vier (Jacques). — Théâtre contemporain, miroir du siècle [conférence à la Télévision de Montréal, le 3 novembre 1958]. — *L'École*, 13 décembre 1958 ; 3 janvier 1959.

Alain. — A. — Musiques [extraits de trois *Cahiers* inédits]. — *TR*, janvier 1959.

— Clouard (Henri). — Esquisse d'A. — *Écrits de Paris*, octobre.

— Savin (Maurice). — Sur le chemin des dunes, avec A. — *TR*, janvier 1959.

Alain-Fournier. — Sussex (R. T.). — New light on A.-F. — *A. U. M. L. A.*, nº 9, November.

— Villemot (Henri). — Les vraies sources du *Grand Meaulnes*. — *Marsyas*, janvier 1959.

Apollinaire (G.). — * Thiry (Marcel) et Piron (Maurice). — Deux notes sur A. en Ardenne [Apollinaire Spadois ? — Le cahier stavelotain de G. A.]. — Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1958. [Extr. du *Bulletin de l'Académie...*, nº 3.]

— * Vergnes (Georges). — La vie passionnée de G. A. (Coll. « Vies passionnées »). — L'Inter, 1958.

— Albert-Birot (Pierre). — A propos du drame surréaliste d'A. — *Marginales*, nos 62-63, décembre.

— Allen (Louis). — A. : « Zone », l. 51. — *MLR*, January 1959.

— Durry (Marie-Jeanne). — A. en Pologne. — *Combat*, 5 février 1959.

— Mora (Édith). — Thèses en Sorbonne... Le dossier d'*Alcools* [par M. Décaudin]. — *RDM*, 1er novembre.

— Virolle (R.). — Explication de texte. Un poème de G. A. [« Mai », dans *Alcools*]. — *L'École*, 13 décembre.

— Warnier (R.). — A. inédit. — *JG*, 13-14 décembre.

Barrès (M.). — Champigneulle (Bernard). — A la rencontre de B. en Lorraine. — *RDM*, 1er décembre.

— Richer (Jean). — M. B. en Turquie. Son séjour à Constantinople (juin 1914) d'après le *Stamboul*. — *RLC*, juillet-septembre.

Béguin (A.). — A. B. Textes, entretiens radiophoniques et lettres. A. B., par J.-M. Domenach. — Entretien avec A. B. [par A. Alter]. — A. B. : La découverte de Paris. — Lettres d'A. B. à Mme S. — Lettres à Paul Thisse. — Lettre à Noël Delvaux. — Lettre à Colette Paulet [22 avril 1954]. — Bibliographie (livres, traductions, articles parus dans *Esprit* et dans diverses publications). — *Esprit*, décembre [nº spécial].

— A. B. — Jeanne d'Arc écoutée par Péguy. — [In] * Mémorial de Jeanne d'Arc. 1456-1956. — J. Foret, 1958.

— A. B. — Ramuz ou la difficulté d'aimer [inédit, chronique pour la publication de ses lettres]. — *Esprit*, décembre.

— Bourniquel (Camille). — Le symbole de la Quête. — *Esprit*, décembre.

— Brion (Marcel). — Le rêve romantique. — *Esprit*, décembre.

— Domenach (Jean-Marie). — A la recherche d'une civilisation. — *Esprit*, décembre.

— Fumet (Stanislas). — Dans l'orbe de Léon Bloy. — *Esprit*, décembre.

— Green (Julien). — Fragments de journal [extraits des tomes V, 1946-1949 et VI, 1950-1954]. — *Esprit*, décembre.

— Guyon (Bernard). — B. et Péguy. — *Esprit*, décembre.

— Juin (Hubert). — A. B. lecteur de Balzac. — *Combat*, 11 septembre.

— Pézeril (Daniel). — L'homme des avertissements. — *Esprit*, décembre.

— Picon (Gaëtan). — Balzac surnaturel. — *Esprit*, décembre.

— Rendu (Denise). — La rencontre de Bernanos ou la victoire sur la nuit. — *Esprit*, décembre.

— Richer (Jean). — A. B., critique de Nerval. — *Esprit*, décembre.

Bergson (H.). — * H. B. Écrits et paroles. Tome II. Textes rassemblés par R.-M. Mossé-Bastide. — Presses Universitaires, 1958.

— Deshayes (M. L.). — L'esthétique bergsonienne. — *Les Humanités* (classes de lettres), décembre.

— Journet (Charles). — Autour de B. — *Nova et Vetera* (Genève), octobre-décembre.

— Voir : *Thibaudet* (*A.*).

Bernanos (G.). — Lettre de G. B. à Albert Béguin [s. d.]. — *Esprit*, décembre.

— Estève (Michel). — Amour du mal, amour du bien chez B. — *La Revue des lettres modernes*, nº 39, automne.

— Marie-Céleste (Sr), S. C. — Le sens de « l'agonie » dans B. — *La Revue de l'Université Laval*, décembre.

— Mounier (Emmanuel). — Chronique littéraire à la Radio-diffusion française : B., conscience de la France, 25 mars 1945. — *Bulletin des amis d'Emm. Mounier*, nº 12, juin.

— Pons (Roger). — L'appel à l'enfance chez B. Chantal de Clergerie. — *L'Anneau d'or*, janvier-février 1959.

— Travers (Antoine). — 10e anniversaire de la mort de G. B. [Suivi de : « Ce petit peuple est un grand peuple », 16 juillet 1946, *France-Amérique*, New York.] — *Combat*, 3 juillet.

— Voir : *XXe siècle. Divers*, *Béguin* (*A.*).

Brasillach (R.). — * Madiran (Jean). — B. — Nouvelles Éditions latines, 1958.

Bremond (l'abbé H.). — Hogarth (Henry). — The abbé H. B. as an historian. — *Church Quarterly Review*, 1956, pp. 317-323.
— Martin du Gard (Maurice). — La croisade de la poésie pure. — *Écrits de Paris*, décembre 1958, janvier 1959.

Chevrillon (A.). — Rivoallan (A.). — A. C. et les lettres anglaises. — *Les Langues modernes*, décembre.

Claudel (P.). — * P. C. — Qui ne souffre pas... (Réflexions sur le problème social). Préface et notes de Hyacinthe Dubreuil). — Gallimard, 1958.
— * Alter (Raymond), Marianiste. — La Vierge Marie dans la vie et l'œuvre de P. C. — Mame, 1958.
— * Fumet (Stanislas). — C. (« La Bibliothèque idéale »). — Gallimard, 1958.
— Babilas (Wolfgang). — Zu Cs Frankreichbild (Personnalité de la France). — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, H. 2-3.
— Burckhardt (Carl J.). — Rencontres avec C. — *FL*, 13 décembre.
— Casnati (Francesco). — Il terzo pannello di un trittico di C. [*Le Pain dur*]. — *Vita e Pensiero*, gennaio 1959.
— Derome (René). — Le théâtre sous l'occupation [*Le Soulier de Satin...*]. — *Le Bayou*, nº 73, printemps-été.
— Fernandez (Dominique). — *Le Soulier de Satin* [chronique théâtrale]. — *NRF*, février 1959.
— Gadoffre (Gilbert). — C. et la Chine du Tao. — *MF*, janvier 1959.
— Martin du Gard (Maurice). — Une ambassade au Quai d'Orsay. Souvenirs. Ph. Berthelot et C... La comédie chez Brousson [1926-1928]. — *RDM*, 15 décembre.
— Uhl (Rose-Marie). — Religion in the characters in the plays of P. C. — [Thèse University of Pittsburgh, 1958.] — *Dissertation abstracts*, nº 6.
— Vier (Jacques). — Dramaturgie claudélienne. — *La Pensée catholique*, nºs 57-58.

Clerc (Ch.). — Guyot (Charly). — Hommage à Charly C. — *JG*, 15-16 novembre.

Colette. — Houssa (Nicole). — Citations, références et allusions littéraires chez C., présentation de Fernand Desonay. — *Marche Romane*, janvier-juillet.

Copeau (J.). — Jullien (A.-M.). — J. C. et l'aventure bourguignonne des Copiaux. — *Les Annales*, janvier 1959.

Coulon (M.). — Billy (André). — Le souvenir de Marcel C. — *FL*, 7 février 1959.
— Marcel C. — *MF*, février 1959.

Crisinel (E.-H.). — Bovey (L.). — C. dans son village. — *Pour l'art*, novembre-décembre 1958.
— Chessex (Jacques). — Hommage à [E.-H. C.]. — *JG*, 27-28 septembre.
— Monnier (Jacques). — Un aspect de la poésie de C. — *Pour l'art*, novembre-décembre.

Drieu la Rochelle (P.). — * Vandromme (Pol). — D. la R. — Éd. Universitaires, 1958.
— Beau de Loménie (E.). — La réhabilitation de D. la R. — *Combat*, 24 avril.

Du Bos (Ch.). — * Ch. D. B. — Journal. VIII. Janvier-décembre 1933. — La Colombe, 1959.

Durtain (L.). — Duhamel (Georges). — D., témoin du siècle. — *Le Figaro*, 31 janvier-1er février 1959. [Voir aussi : L'œuvre de L. D., *FL*, 7 février.]
— Lalou (René). — L. D. — *NL*, 5 février 1959.

Duveau (G.). — Follain (Jean). — Georges D. — *Esprit*, octobre.

Eluard (P.). — Lecomte (Marcel). — Pour le 6e anniversaire de la mort de P. E. — *Le Journal des poètes*, décembre.

Fernandat (R.). — M. A. — M. le chanoine Louis Genet [René F., fondateur et président d'honneur de la Société des écrivains dauphinois, 1884-1959]. — *La Semaine religieuse du diocèse de Grenoble*, 29 janvier 1959.
— H. — René F. [le chanoine Genet]. — *Le Monde*, 28 janvier 1959.

Gémier (F.). — Dubeux (Albert). — Visages d'hier et d'aujourd'hui : G. — *RDM*, 15 janvier 1959.

Gide (A.). — * A. G. — Romans. Récits et soties. Œuvres lyriques. Introduction par Maurice Nadeau. Notices et bibliographie par Yvonne Davet et Jean-Jacques Thierry (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1958.
— * A. G. — *La Porte étroite*. Préface de Jean Paulhan. Eau-forte originale de Pierre-Yves Trémois (« Collection du Grand prix des meilleurs romans d'amour ». 9). — (Monte-Carlo), A. Sauret (Paris, Impr. nationale), 1958.
— * Lambert (Jean). — G. familier. — Julliard, 1958.
— Catalano (Gabriele). — L'influenza tedesca nell'opera giovanile di A. G. — *Università di Napoli. Annali della Facoltà di lettere e filosofia*, 1956 [1957].
— Grimault (Marguerite). — L'univers coloré d'A. G. — *Revue d'esthétique*, janvier-juin.
— Joassin (L.). — Deux artistes, un thème d'inspiration. Isabelle, d'A. G. Élégie quatrième de Fr. Jammes. — *L'Athénée*, septembre-octobre.
— Lang (Renée). — Rilke, G., et Valéry nel carteggio inedito (III-IV). — *Amor di libro*, ottobre 1958-marzo 1959.
— O'Nan (Martha). — A. G. and Brazil. — *Hispania*, December.
— Voir : *Martin du Gard (R.)*.

Giraudoux (J.). — * J. G. — *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Ed. by H. J. G. Godin (« Textes français classiques et modernes »). — London, University Press, 1958.
— Larsen (Elyane). — The role of women in the plays of G. [Thèse University of Wisconsin, 1958.] — *Dissertation abstracts*, nº 6.
— Mc Lendon (Will L.). — G. and the split personality. — *PMLA*, December.

Harry (M.). — Voir : *Loti (P.)*.

Jacob (M.). — * Rousselot (Jean). — M. J. au sérieux. Essai, suivi de : Quelques inédits de M. J. (Poèmes et correspondance). — Rodez, Éditions Subervie, 1958.

Jammes (F.). — * Bibliothèque nationale. F. J. [Exposition, décembre 1958-janvier 1959. Préface par Julien Cain. Catalogue par Madeleine Cottin et Gérard Willemetz.] — Paris, impr. Tournon et Cie, 1958.
— Un poème inédit de F. J. [dédicace du recueil *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir*, pour Arthur Fontaine]. — *NL*, 25 décembre.

— Gers (José). — Sur la mort d'un poète [extrait du vieux carnet de route d'un marin de voilier, fac-similé lettre F. J., 27 février 1934]. — *Nos Lettres*, octobre-décembre.

— Mallet (Robert). — Hommage à F. J. — *NL*, 25 décembre.

— Martin du Gard (Maurice). — F. J. en liberté. — *Arts*, 24-30 décembre.

— Mauriac (François). — Vingt ans après la mort de F. J. — *FL*, 20 décembre.

— Lettre de P. Cambot à L. Ducla [don d'un cahier de notes « notariales » de F. J.]. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, juillet-décembre.

— Voir : *Gide* (*A.*).

Jarry (**A.**). — Chassé (Charles). — Le vrai visage du Père Ubu [avec une photo inédite de Félix-Frédéric Hubert]. — *NL*, 29 janvier 1959.

— Une lettre de Paul Léautaud sur Alfred J. [30 décembre 1950, à André Lebois]. — *Entretiens sur les lettres et les arts* (Rodez), nº 14, novembre.

— Robin (Jean-François). — A. J., collaborateur d'Henrik Ibsen. — *Combat*, 20 mars.

Jourdain (**Fr.**). — Gauthier (Maximilien). — Francis J. — *NL*, 8 janvier 1959.

Lagarde (**P.**). — P. M. — Pierre L. n'est plus. — *Le Figaro*, 12 février 1959. [Voir aussi *Le Monde*, 12 février ; *NL*, 12 février.]

Lavaud (**G.**). — Bellivier (André). — Le souvenir de Guy L. — *Le Journal des poètes*, décembre.

— In memoriam Guy L. — *Le Bayou*, nº 75, automne.

Léautaud (**P.**). — * Dormoy (Marie). — L. (« La Bibliothèque idéale »). — Gallimard, 1958.

— Voir : *Jarry* (*A.*).

Lebesgue (**Ph.**). — Got (Armand). — Philéas L. (1869-1958). — *Terroirs vivants*, juillet-décembre.

— Ph. L. — *Atlantis*, novembre-décembre.

Leblond (**M.-A.**). — Barquissau (Raphaël). — L'œuvre de Marius-Ary L. — *Bulletin de l'Amicale des Réunionnais de Paris*, nº 5, janvier 1959.

Leroy (**M.**). — M. L. — Itinéraire intellectuel. — *Le Contrat social*, septembre.

Malègue (**J.**). — Boisdeffre (Pierre de). — Le destin de J. M. — *Combat*, 12 février.

Martin du Gard (**R.**). — Hommage à R. M. du G. 1881-1958. L'homme, l'ami, le conseiller. De *Jean Barois* aux *Thibault*. L'archiviste, le témoin, le romancier. Textes inédits. — *NRF*, décembre [nº spécial].

— R. M. du G. — Une consultation littéraire. Lettres à Pierre Margaritis. Lettres à un ami [Marcel Lallemand] : sur *les Thibault*, sur des questions de politique, sur la souffrance et la solitude. — La salle d'attente [lettre à Marcel de Coppet, 18 mars 1958]. — *NRF*.

— Alfaro (María). — R. M. du G. — *Insula*, 15 de octubre.

— Barberet (Gene J.). — A remembered talk with R. M. du G. — *Books abroad*, Autumn.

— Beigbeder (Marc). — Un mystère de simplicité. — *NRF*.

— Le dernier des naturalistes : R. M. du G. Souvenirs et propos de Pierre de Boisdeffre. — *Combat*, 25 août.

— Borgal (Clément). — A la recherche du temps. — *NRF*.
— Borgal (C.). — R. M. du G. ou le désir d'éternité. — *Critique*, décembre.
— Brenner (Jacques). — L'été 1939. — *NRF*.
— Casnati (Francesco). — Il romanziere del crepuscolo borghese (R. M. du G.). — *Humanitas* (Brescia), dicembre.
— Chamson (André). — « Je vous parle de l'autre rive ». — *NRF*.
— Cocteau (Jean). — Devenir ou l'âme exquise de R. M. du G. — *NRF*.
— Delay (Jean). — Commencements d'une amitié [R. M. du G. et André Gide]. — *NRF*.
— Estang (Luc). — R. M. du G. — *Pensée française*, novembre.
— Fernandez (Dominique). — Le romancier des *Thibault*. Proust ou R. M. du G. ? — *NRF*.
— Francillon (Clarisse). — Une correspondance. — *NRF*.
— Froment (Professeur Roger). — R. M. du G. Sa mort. — *NRF*.
— Grosjean (Jean). — Un grand hagiographe. — *NRF*.
— Guéhenno (Jean). — Le sens d'un certain honneur. — *NRF*.
— Heber-Suffrin (Jean). — R. M. du G. — *La Grive*, octobre-décembre.
— Hellens (Franz). — D'un certain ordre fantastique chez R. M. du G. — *NRF*.
— Ikor (Roger). — M. du G., l'exemplaire [extrait d'une lettre inédite de R. M. du G. à l'auteur]. — *EN*, 27 novembre.
— Jouhandeau (Marcel). — Une figure exemplaire. — *NRF*.
— Judrin (Roger). — R. M. du G. et le style du roman. — *NRF*.
— Lacretelle (Jacques de). — R. M. du G. — *NRF*.
— Lallemand (Marcel). — Bonheur d'une amitié. — *NRF*.
— Lambert (Jean). — « Ne parlons que voyages... » — *NRF*.
— Lebot (Marc). — Permanence de R. M. du G. — *E*, décembre.
— Mallet (Robert). — Un archiviste monumental. — *NRF*.
— Mau (Jacques). — Gratitude à R. M. du G. — *Christianisme social*, novembre-décembre.
— Maurois (André). — L'univers de M. du G. — *NRF*.
— Morand (Paul). — *Jean Barois*, 1913... — *NRF*.
— Phollien (Georges). — Lecture de R. M. du G. : *les Thibault*. — *Marche Romane*, janvier-juillet.
— Riès (J.). — R. M. du G. — *La Revue socialiste*, novembre.
— Romains (Jules). — Le camarade. — *NRF*.
— Schlumberger (Jean). — « Vieille France » et l'art. — *NRF*.
— Tardieu (Jean). — L'ami de toujours. — *NRF*.
— Thierry (Jean-Jacques). — Cette gloire paresseuse. — *NRF*.
— Tortel (Jean). — R. M. du G. — *CS*, nº 348, novembre.
— Touchard (Pierre-Aimé). — A la redécouverte des *Thibault*. — *Les Cahiers français*, novembre.
— Van Tieghem (Philippe). — *Jean Barois* et nous. — *NRF*.
— Williams (Ena F.). — Roger M. du G. — *CR*, December.

Noailles (C^tesse^ **de**). — Tosi (Guy). — Anna de N. et Gabriele D'Annunzio (d'après une correspondance inédite). — *Quaderni Dannunziani*, XII-XIII, 1958.

Péguy (**Ch.**). — Quelques lettres de P. à Pierre Marcel, présentées par A. M. [Martin]. — *ACP*, nº 69, janvier 1959.
— Archidec (Alain). — Mystique et politique. P. et les socialistes du groupe Jules Guesde [fragments d'un DES, Aix-en-Provence, 1958, « P. hérétique et renégat »]. — *ACP*, nº 69, janvier ; nº 70, février 1959.
— Quoniam (Théo). — P., maître de culture. — *ACP*, nº 69.
— Storelv (Sten). — C. R. de : Roy Jay Nelson, « La poétique de P.

Symboles et formes » [thèse soutenue en français à l'Université d'Illinois]. — *ACP*, nº 69.

— Voir : *XX^e siècle. Divers*, *Béguin* (*A.*).

Philippe (**Ch.-L.**). — Talva (François). — Pour connaître Ch.-L. Ph. — *EN*, 15 janvier 1959.

Proust (**M.**). — * Vallée (Claude). — La féerie de M. P. — Fasquelle, 1959.

— Bonfantini (Mario). — Le lettere di P. — *Il Mondo*, 30 dicembre.

— Rivière (C.). — Explication française. M. P., *Du côté de chez Swann*, Le coucher. — *Les Humanités* (Classes de grammaire), décembre.

— Sarlet (Claudette). — La sonate de Vinteuil et le thème du temps chez M. P. — *RLV*, nº 6.

Psichari (**E.**). — Ryckmans (Marie-Hélène). — L'Islam et la conversion de P. — *LR*, novembre.

Quint (**L.-P.**). — La mort de Léon-Pierre Q. — *FL*, 2 août.

— Marissel (André). — L.-P. Q. romancier. — *Les Lettres nouvelles*, décembre.

— Marissel (André). — La critique créatrice [à propos de L.-P. Q., lettre de L.-P. Q. à Marissel]. — *Entretiens sur les lettres et les arts* (Rodez), nº 14, novembre.

Ramuz (**Ch.-F.**). — * Cherpillod (Gaston). — R. ou l'alchimiste. — Yverdon, Impr. Henri Cornaz, 1958. [Voir Alfred Wild, « La pensée sociale et politique de R. », *GL*, 1^er-2 novembre.]

— Voir : *Béguin* (*A.*).

Rivière (**J.**). — Anex (Georges). — La critique de J. R. — [In] * Lettres d'Occident... — Neuchâtel, 1958.

Rolland (**R.**). — * R. R. — *Le Voyage intérieur* (Songe d'une vie). Nouvelle édition, augmentée de textes inédits. — A. Michel, 1959.

— R. R. — Deux lettres inédites à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga [17 juin 1902, 15 septembre 1904]. — *Université de Paris. Fonds R. R... Bulletin*, nº 46, décembre.

— *Université de Paris. Fonds R. R.* Association des amis de R. R. *Bulletins* nº 45, novembre ; nº 46, décembre.

Silvestre (**Ch.**). — Gaudy (Georges). — Un rabelaisien : Charles S. — *Aspects de la France*, 5 décembre.

Thibaudet (**A.**). — Davies (J. C.). — Th. and Bergson. — *A.U.M.L.A.*, nº 9, November.

Toulet (**P.-J.**). — Lebois (André). — Survivance de P.-J. Toulet. — *Le Bayou*, nº 75, automne.

Vacquier (**P.**). — Galichet (Georges). — Pierre V. Destin d'un poète [1902-1954 ?]. — *Le Bayou*, nº 75, automne.

Valéry (**P.**). — * P. V. — Cahiers. Tome VII. 1918-1921. — Éditions du C.N.R.S., 1958.

— * Lanfranchi (G.). — P. V. et l'expérience du moi pur. Portrait inédit de P. V. par René Auberjonois. — Lausanne, Mermod, 1958.

— Aragon. — Lettre à Lucienne Julien-Cain pour lui dire pourquoi je n'écrirai pas d'article sur son livre. — *LF*, 27 novembre-3 décembre.

— Bémol (Maurice). — C. R. de : H. Mondor, *Précocité de P. V.* (Paris,

1957) ; P. V., *Cahiers*, Tomes I et II (P., 1957) ; H. Mondor, *Propos familiers de P. V.* (P., 1957). — *RHLF*, octobre-décembre.

— Bémol (Maurice). — C. R. de : Lisa Schrœder, *Vs « Jeune Parque ». Versuch einer Interpretation* (Hambourg, 1955). — *RLC*, juillet-septembre.

— Berne-Joffroy. — V. et les philosophes. — *Revue de métaphysique et de morale*, janvier-mars 1959.

— Duysinx (F.). — Rencontre avec P. V. — *Marche Romane*, août-décembre.

— Huber (Egon). — P. Vs. Metaphorik und der französischen Symbolismus. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1959, H. 1-2.

— Voir : *Bremond* (*H.*), *Gide* (*A.*), *Louÿs* (*P.*).

Revues nouvelles. — *Les Études balzaciennes* [publiées de 1948 à 1951, sous le titre *Le Courrier balzacien*] ont repris leur publication, avec les nos 5-6, nouvelle série, décembre 1958. Direction-rédaction : 3, rue de Grenelle, Paris, 6e.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

RÉPERTOIRE DES LETTRES PUBLIÉES DE GEORGE SAND

L'importance et l'intérêt de la correspondance de George Sand sont considérables, il en est pour preuve le nombre toujours croissant des publications qui, chaque année, utilisent pour des fins biographiques, littéraires, voire historiques, les textes de cette correspondance.

Du vivant de George Sand, parfois même avec son assentiment, certaines de ses lettres avaient été publiées : lettres d'encouragements à de jeunes auteurs qui les placèrent comme témoignage en tête de leurs œuvres, en guise de préface ; lettres rectificatives ou réponses destinées à être insérées ; mais aussi lettres d'un caractère plus intime, jaillies de sa plume sans aucune arrière-pensée de publication, qui furent citées plus ou moins fragmentairement pour des raisons variées. Peu après sa mort, Maurice et Lina Sand préparèrent une édition de sa correspondance, édition bien insuffisante d'ailleurs pour donner une idée exacte des talents d'épistolière de George Sand, puisque neuf cent soixante-sept lettres seulement, parmi des milliers d'autres, furent choisies et réunies en six volumes qui parurent chez Calmann-Lévy, de 1882 à 1884. Depuis cette date, un nombre important de lettres non recueillies par les premiers éditeurs, ont été publiées intégralement ou partiellement ; d'autres déjà connues ont été reprises, utilisées à nouveau dans plusieurs études ; il s'en suit que la multiplicité des ouvrages et des périodiques qui les ont présentées est telle que, sans des recherches longues et difficiles, il n'est pas possible de savoir si un texte est ou n'est pas inédit, aucun recensement systématique des publications n'ayant encore été réalisé. Il paraissait donc opportun d'établir un répertoire de toutes les lettres publiées, capable de renseigner rapidement les chercheurs sur la nouveauté d'un document ou sur les publications qui l'ont édité. L'*Esquisse d'une édition critique de la Correspondance de Prosper Mérimée*, par M. Pierre Josserand et le *Répertoire chronologique des lettres de Voltaire*, par André Delattre, se sont révélés d'excellents exemples pour cette entreprise.

Le travail était déjà commencé, lorsque j'appris que M. Pierre Salomon, dont les études sandistes sont bien connues, avait conçu à peu près le même projet. Avec un désintéressement complet, puisqu'il n'a

même pas accepté que son nom figurât en tête de cette étude, M. Pierre Salomon a bien voulu me communiquer le résultat des dépouillements qu'il avait déjà effectués et que de multiples travaux littéraires l'avaient empêché de poursuivre. Je tiens à lui exprimer ici ma reconnaissance pour la confiance qu'il m'a témoignée et à dire de combien ce travail lui est redevable.

L'*Étude bibliographique sur les œuvres de George Sand*, par le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, a servi de point de départ à nos recherches pour la partie ancienne jusqu'en 1907. Ensuite, les références essentielles nous ont été données par la *Bibliographie de la Littérature française*, d'Hugo Thieme, et ses deux compléments établis par M^lles^ Dreher et Rolli pour la période 1930-1939, et par M^me^ Drevet pour la période 1940-1949 ; les *Chroniques bibliographiques* de la Revue d'Histoire Littéraire de la France jusqu'à ce jour.

Mais, sauf exceptions, les articles de journaux non littéraires et de revues à faible diffusion, échappent aux bibliographies rétrospectives et courantes que nous venons de citer. Les journaux de la région du Centre notamment donnent souvent, sur leur illustre compatriote, des études enrichies de citations de lettres ; il est assez malaisé de les repérer et d'en établir une liste complète. Il a donc fallu procéder au dépouillement systématique des quotidiens de cette région. Pour les départements de l'Allier, la Creuse et l'Indre, la *Topobibliographie de la France* de M. Maurice Duportet, nous a guidés. La *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, de Lasteyrie et Vidier, continuée jusqu'en 1940, par MM. Gandilhon et Samaran, donne le dépouillement des publications régionales. Enfin, élargissant le champ de nos recherches, nous avons consulté les biographies et les recueils de correspondance des contemporains de George Sand avec lesquels elle a été, ou aurait pu être, en relations.

Nous nous sommes ensuite reportés aux ouvrages et aux périodiques signalés par les bibliographies pour vérifier l'exactitude des références et y relever les renseignements relatifs à chacune des lettres qui y étaient citées. C'est alors que les difficultés surgirent et que nous fûmes amenés à nous poser de nombreuses questions : les lettres étaient-elles complètes ou étions-nous en présence de fragments de texte seulement ? Les dates étaient-elles bien exactes ? Les destinataires bien identifiés ? Pour y répondre avec le maximum de certitude, il devenait indispensable de rapprocher le texte imprimé de l'autographe, d'examiner les pages d'adresse ou les enveloppes susceptibles de nous fournir de nouvelles indications sur les noms des destinataires, les dates des cachets postaux ; à défaut de renseignements de ce genre, l'écriture, le papier à lettres, la couleur de l'encre employée, peuvent aider à déterminer, parfois avec assez de précision, de quelle période date la lettre.

La recherche des autographes n'est ni facile, ni toujours couronnée

de succès. Cependant l'obligeance des Conservateurs des Bibliothèques publiques de France et de l'étranger qui ont répondu avec beaucoup de compréhension à nos demandes de prêts de manuscrits et qui nous ont autorisés à les microfilmer, la libéralité des collectionneurs particuliers qui ont mis à notre disposition tous leurs autographes, ont grandement facilité ce « pèlerinage aux sources », nous les en remercions très sincèrement. Nous donnerons, à la fin du répertoire, la liste des collections publiques et privées qui nous auront aidés à mener à bien ce travail.

Naturellement, il n'a pas été possible de retrouver tous les autographes ; nous avons alors tenu compte, lorsque nous en avons trouvé, des copies jugées sérieuses, faites sur l'original.

Le collationnement des lettres nous a permis de déceler un nombre considérable d'erreurs de dates et de lecture, de destinataires mal identifiés, de textes mutilés et falsifiés. Malheureusement il ne suffit pas à résoudre tous les problèmes et dans certains cas il ne nous aurait pas été possible de dater ou de retrouver les noms des destinataires si nous n'avions eu à notre disposition des documents exceptionnels : les Agendas et les Carnets de George Sand. Les Agendas relatent, à partir de 1852, ses faits et gestes quotidiens ; ils sont tenus jusqu'en 1865, tantôt par elle, tantôt par Alexandre Manceau ; après la mort de ce dernier, elle continua fidèlement à écrire ce journal. Ils constituent donc une source précieuse de renseignements sur des événements personnels qu'il serait impossible de dater par les moyens habituels. Ils sont complétés par les Carnets, notamment par deux Mementos où, dès 1863, Sand avait pris l'habitude de noter chaque jour la liste des lettres qu'elle écrivait. Elle fut quelquefois négligente et, pendant des périodes plus ou moins longues, omit de les inscrire. Malgré ces lacunes, nous avons pu maintes fois identifier, avec certitude, certains de ses correspondants.

Ainsi ce travail commencé pour être un simple relevé des lettres et des références aux ouvrages qui les avaient publiées, s'est trouvé modifié pour certaines lettres, par souci d'exactitude et de précision, en un répertoire critique, comportant en outre, chaque fois qu'il est connu, le lieu de conservation des autographes.

Un autre problème se posait encore : fallait-il tenir compte des lettres analysées ou résumées dans les publications ? Quand pouvait-on considérer une lettre comme publiée ? Quelle longueur de texte devait être requise pour se prononcer ? L'arbitraire d'une décision fixant un nombre de lignes pour juger nous est apparu et nous avons décidé de faire figurer toutes les lettres dont un fragment avait été cité textuellement, quelle qu'en soit la longueur, à l'exclusion des lettres seulement résumées.

Le répertoire est divisé en deux parties : les lettres publiées et les lettres connues par les catalogues de ventes d'autographes et n'ayant fait l'objet d'aucune autre publication.

Le classement adopté dans ces deux parties est le même : les lettres datées ou redatées avec suffisamment de certitude, selon les méthodes indiquées plus haut, sont présentées dans l'ordre chronologique. Celles qu'il n'a pas été possible de dater sont classées ensuite par ordre alphabétique de destinataires, accompagnées de l'incipit de la lettre ou du fragment publié. Celles qui ne sont pas datées et dont on ne connaît pas le destinataire sont groupées à la fin, l'incipit de la lettre ou du fragment publié servant à les individualiser.

Nous précisons, chaque fois que cela est possible, s'il s'agit d'un fragment de lettre et quelle en est l'importance ; nous n'indiquons rien lorsque la publication est in-extenso ou lorsque nous n'avons pu voir l'original.

Certaines lettres ont été citées dans de nombreux ouvrages, soit intégralement, soit fragmentairement ; il ne nous était pas possible d'énumérer toutes les références, un choix s'imposait. Sont indiquées toutes les références trouvées jusqu'à la publication in-extenso, sauf dans le cas où des publications postérieures apportent des corrections valables. Si la publication complète n'a pas encore été faite, nous signalons toutes les publications partielles à l'exception toutefois de celles qui reprennent de courtes phrases dans les publications précédentes. Lorsque deux publications se répètent, toutes les deux sont indiquées si la première est un ouvrage rare ou une revue généralement plus difficile à se procurer qu'un livre.

Toutes les restitutions sont faites entre crochets carrés ; les dates ou les noms de destinataires douteux sont suivis d'un point d'interrogation.

Ce travail a été facilité par le Centre national de la Recherche scientifique, où M. Mario Roques s'est personnellement intéressé à notre projet. Nous avons pu, avec l'aide du Centre, faire procéder au dépouillement des périodiques et nous procurer les microfilms de nombreuses lettres conservées en province et à l'étranger.

Cependant ce répertoire ne serait pas venu au jour sans les encouragements que M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, a bien voulu me prodiguer à toute occasion. Conservateur de la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, il m'a donné un large accès aux inappréciables richesses qu'elle contient. Qu'il me permette de lui exprimer ma reconnaissance pour l'appui que j'ai trouvé près de lui et pour l'accueil qu'il a bien voulu réserver à cette étude dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France.*

De très nombreuses mises au point m'ont été possibles grâce à l'obligeance de M. Georges Lubin qui rassemble depuis de longues années les textes de cette correspondance ; il a mis généreusement à ma disposition, non seulement des documents et les ouvrages de sa bibliothèque, mais aussi son inépuisable érudition sandiste ; ce travail lui doit beaucoup, qu'il trouve ici l'expression de ma vive gratitude.

Il m'est également agréable d'exprimer mes remerciements à

Mme Thérèse Marix-Spire, à Mlle Annarosa Poli, à MM. Jean Bonnerot, Gaston Imbault, Claude Pichois, Roger Pierrot, Pierre Reboul, Maurice Regard, qui m'ont aidée de leurs conseils et ont bien voulu me signaler des publications qui auraient pu échapper à mes recherches.

Je voudrais, en terminant, formuler un espoir et un vœu : que ce répertoire soit une première étape vers la réalisation d'une édition complète de la correspondance de George Sand qu'il serait souhaitable de voir paraître prochainement.

MARIE CORDROC'H.

ABRÉVIATIONS

Il a paru commode d'adopter des abréviations pour certains destinataires, pour quelques bibliothèques riches en autographes de George Sand, pour les ouvrages, les revues et les journaux ayant publié de nombreuses lettres et qui, par suite, reviennent fréquemment dans nos références.

Destinataires

Sa mère : Madame Maurice Dupin.
Casimir : Casimir Dudevant.
Maurice : Maurice Dudevant-Sand.
Solange : Solange Dudevant-Sand.
Lina : Lina Calamatta-Sand.

BIBLIOTHÈQUES

BHVP : Bibliothèque historique de la Ville de Paris.
Br. Mus. : British Museum.
BN : Bibliothèque nationale.
Lov. : Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly.

OUVRAGES

Amic, En regardant : L'auteur d'*Amitié amoureuse* et Henri Amic, ***En regardant passer la vie...***, Ollendorff, 1903.

Amic, Jours passés : L'auteur d'*Amitié amoureuse* et Henri Amic, *Jours passés*, Ollendorff, 1908.

Amic, Mes Souvenirs : Henri Amic, *George Sand, mes souvenirs...*, C. Lévy, 1893.

Corr. : George Sand, *Correspondance*, 6 vol., C. Lévy, 1882-1884.

Hetzel : A. Parménie et C. Bonnier de la Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs, P. J. Hetzel*, Albin-Michel, 1953.

d'Heylli, La Fille de G. S. : Georges d'Heylli, *La Fille de George Sand*, sans nom d'éd., 1900.

K. : Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, 4 vol., Plon-Nourrit, 1899-1926.

La Mara, Briefe... : La Mara (pseud. de Ida-Marie Lipsius), *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt...*, 3 vol., Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1895-1904.

Marix-Spire, Le Cas G. S. : Thérèse Marix-Spire, *Les Romantiques et la musique ; Le Cas George Sand*, Nouvelles éditions latines, 1955.

Maurois, Lélia : André Maurois, *Lélia ou la Vie de George Sand*, Hachette, 1952.

Pailleron : Marie-Louise Pailleron, *George Sand*, 3 vol., Grasset, 1938-1953.

Pailleron, Vie lit. : Marie-Louis Pailleron, *F. Buloz et ses amis :* T. I, *La Vie littéraire sous Louis-Philippe*, C. Lévy, 1919.

Pailleron, RDM et CF : T. II, *La Revue des Deux Mondes et la Comédie française*, C. Lévy, s. d.

Pailleron, Dern. rom. : T. III, *Les Derniers romantiques*, Perrin, 1923.

Pailleron, Écrivains : T. IV, *Les Écrivains du second Empire*, Perrin, 1924.

Regard, Planche : Maurice Regard, *L'Adversaire des romantiques : Gustave Planche*, 2 vol., Nouv. éd. latines, 1956.

Rocheblave, G. S. et sa fille : Samuel Rocheblave, *George Sand et sa fille d'après leur correspondance inédite*, C. Lévy, 1905.

Rocheblave, Pages : Samuel Rocheblave, *Pages choisies de George Sand*, C. Lévy, 1894.

Roman : George Sand, *Le Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze*, F. Aubier, 1928.

Roya, Le Plus grand amour de G. S. : Maurice Roya (pseud. Maurice Toesca), *Le Plus grand amour de George Sand, Maurice Sand*, Éd. Rieder, 1933.

S.-Dorval : George Sand-Marie Dorval, *Correspondance inédite*, Introduction et notes par Simone André-Maurois, Gallimard, 1953.

S.-Flaubert : *Correspondance* entre George Sand et Gustave Flaubert, Préface de Henri Amic, C. Lévy, 1904.

S.-Musset (Decori) : *Correspondance* de George Sand et d'Alfred de Musset, publiée par F. Decori, Bruxelles, Deman, 1904.

S.-Musset (Evrard) : George Sand et Alfred de Musset, *Correspondance*, Texte établi... par Louis Evrard, Monaco, Éd. du Rocher, 1956.

S.-Sainte-Beuve : George Sand, *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, Introduction de S. Rocheblave, C. Lévy, 1897.

Sp. de Lov., V. hist. : Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Véritable histoire de « Elle et Lui »...*, C. Lévy, 1897.

Toesca, Une autre G. S. : Maurice Toesca (pseud. de Maurice Roya), *Une autre George Sand*, Plon, 1945.

Viens, G. S. et G. P. : C. P. Viens, *George Sand et Gustave Planche, Unpublished correspondence*, Edwards Brothers, Michigan, 1941.

Vincent : Louise Vincent, *George Sand et le Berry*, 2 vol., Édouard Champion, 1919.

Publications périodiques

AA : *L'Amateur d'autographes.*

Ann. Est : *Annales de l'Est.*

Ann. pol. et lit. : *Annales politiques et littéraires.*

Ann. rom. : *Annales romantiques.*
BB : *Bulletin du bibliophile.*
BFLS : *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg.*
BSAC : *Bulletin de la Société académique du Centre.*
BUG : *Bibliothèque universelle de Genève.*
Comp. : *Le Compagnonnage.*
Const. : *Le Constitutionnel.*
Crit. lit. : *La Critique littéraire.*
Débats : *Journal des Débats.*
Fig. : *Le Figaro.*
Fig. sup. : *Le Figaro, supplément littéraire du Dimanche.*
Fig. lit. : *Le Figaro littéraire.*
GA : *La Gazette anecdotique.*
GBA : *Gazette des Beaux-Arts.*
GF : *Gazette de France.*
GP : *Gazette de Paris.*
GR : *La Grande Revue.*
IB : *L'Indépendance belge.*
ICC : *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux.*
JG : *Journal de Genève.*
JSP : *Journal de Saint-Pétersbourg.*
LF : *Les Lettres françaises.*
LN : *Les Lettres nouvelles.*
Lit. nas. : *Literatournoe nasledstvoe.*
Livre : *Le Livre, bibliographie rétrospective.*
Mém. SHC : *Mémoires de la Société historique du Cher.*
MF : *Mercure de France.*
MLN : *Modern Language Notes.*
MQ : *Musical Quarterly.*
NL : *Les Nouvelles littéraires.*
NR : *Nouvelle Revue.*
NRI : *Nouvelle Revue internationale.*
NR rétr. : *Nouvelle Revue rétrospective.*
ON : *L'Opinion nationale.*
RA : *Revue anecdotique.*
Ras. BLI : *Rassegna bibliografica della literatura italiana.*
R aut. : *Revue des autographes.*
RB : *Revue Bleue (Revue politique et littéraire).*
R Berry : *La Revue du Berry et du Centre.*
R Bi Icon. : *Revue biblio-iconographique.*
RCC : *La Revue des Cours et Conférences.*
RDM : *Revue des Deux Mondes.*
R 1848 : *La Révolution de 1848.*
R encycl. : *La Revue encyclopédique.*
REI : *La Revue des études italiennes.*
RGM : *La Revue du grand monde.*
R hebd. : *La Revue hebdomadaire.*
RHLF : *Revue d'Histoire littéraire de la France.*
RI : *La Revue internationale.*
R ill. : *La Revue illustrée.*
RLC : *Revue de littérature comparée.*
R lat. : *La Revue latine.*
R monde mus. : *La Revue du monde musical.*
R mus. : *La Revue musicale.*
RNC : *La Revue de la Nièvre et du Centre.*
R Paris : *La Revue de Paris.*

RR	: *The Romanic Review.*
R rev.	: *Revue des Revues.*
R Savoie	: *Revue de Savoie.*
RSH	: *Revue des Sciences humaines.*
RU	: *Revue universelle.*
RU ill.	: *Revue universelle illustrée.*
R univ.	: *Revue universitaire.*
SF	: *Studi Francesi.*
VR	: *La Vraie république.*

Autres abréviations

Cat.	: Catalogue.
Col.	: Colonne.
Coll.	: Collection.
c. p.	: cachet postal de départ.
c. p. d'arr.	: cachet postal d'arrivée.

I. — LETTRES DATÉES

1812

1. S. d. [Nohant, 1812]. A sa mère. *Corr.*, I, 1, sous la date de 1812 ; *K*, I, 117, sous la date de 1814. — Aut., B. N., n. a. fr. 24811, fol. 212-214.

1815

2. Nohant, 24 févr. A la même. *RDM*, 1er janv. 1881, 82 ; *Corr.*, I, 2.

1820

3. S. d. [Nohant, été 1820]. A Émilie de Wismes. *R Paris*, 1er nov. 1911, 5-6. — Copie, Lov., E 911, fol. 4-6.
4. S. d. [réponse à une l. du 28 sept.]. A la même. *R Paris*, 1er nov. 1911, 9-11. — Copie, Lov., E 911, fol. 8-11.
5. S. d. [c. p. La Châtre, 18 déc. 1820]. A Apollonie de Bruges. *G. Clément-Simon, La Comtesse de Valon..., 1909*, 54-56.
6. Nohant, 20 déc. [1820]. A Émilie de Wismes. *R Paris*, 1er nov. 1911, 14-15. — Copie, Lov., E 911, fol. 12-14.
7. Nohant, 31 déc. [1820, c. p. 3 janv. 1821]. A Apollonie de Bruges. *La Revue*, 15 janv. 1909, 176-177 ; *G. Clément-Simon, op. cit.*, 56-57.
8. S. d. [fin 1820 ou début 1821]. A la même. *La Revue*, 15 janv. 1909, 174-175 ; *G. Clément-Simon, op. cit.*, 52-54.

1821

9. S. d. [Nohant, janv. 1821]. A Émilie de Wismes. *R Paris*, 1er nov. 1911, 17-19. — Copie, Lov., E 911, fol. 15-18.
10. S. d. [Nohant, mai 1821]. A la même. *R Paris*, 1er nov. 1911, 22-25. — Copie, Lov., E 911, fol. 19-23.
11. Nohant, 28 mai. A la même. *R Paris*, 15 nov. 1911, 321-323. — Copie, Lov., E 911, fol. 24-26.

— 26 juin. A Zoé Leroy. Voir nº 71.

12. S. d. [Nohant, juillet 1821]. A la même. *R Paris*, 15 nov. 1911, 325-327. — Copie, Lov., E 911, fol. 27-29.
13. Nohant, 17 sept. [1821]. A la même. *R Paris*, 15 nov. 1911, 327-329. — Copie, Lov., E 911, fol. 30-32.
14. Nohant, 18 nov. A sa mère. *Voile de pourpre*, cahier d'hiver 1909, 78-84 ; *Vincent*, I, 53-55 (plusieurs frag.).

1822

15. Jeudi soir [3 ou 10 (?) janv. 1822]. A René de Villeneuve. *Le Voltaire*, 8 mai 1882 ; *K*, I, 208-210. — Aut., Lov., E 906, fol. 3-4.
16. S. d. [peu après le 19 avril, jour de sa rencontre avec Casimir]. A Casimir. « Ma mère me charge, Monsieur, de vous remercier de votre attention.... » *Pailleron*, I, 90. — Aut., Lov., E 868, fol. 2-3.
17. S. d. Au même. « Nous dinons au Cadran bleu. Venez nous y rejoindre tout de suite mon cher Casimir.... » *Le Temps*, 4 nov. 1896 ; *Pailleron*, I, 90. — Aut., Lov., E 868, fol. 4-5.
18. S. d. Au même. « Le mot d'ordre porte que si Casimir est toujours disponible.... » *Pailleron*, I, 91 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 6-7.

1823

19. Nohant, 30 janv. A Émilie de Wismes. *R Paris*, 15 nov. 1911, 332-335. — Copie, Lov., E 911, fol. 33-37.
20. Mardi soir et mercredi matin [29 et 30 juillet 1823, sur la page d'adresse : 1er août d'une autre main]. A Casimir. *Vincent*, I, 77 (court frag.) ; *Pailleron*, I, 97-98 (frag.) ; *Hommes et Mondes*, oct. 1951, 5 (frag.) ; *Maurois, Lélia, 1952*, 77 (frag.), toutes ces publications la datent à tort du 1er août 1824 ; les détails donnés sur son fils prouvent qu'il s'agit d'un tout jeune bébé et non d'un enfant de treize mois, ce qui serait le cas si la l. était de 1824. — Aut., Lov., E 868, fol. 9-10.
21. Nohant, 4 nov. [1823]. A Émilie de Wismes, devenue Vicomtesse de Cornulier. *R Paris*, 15 nov. 1911, 337-339. — Copie, Lov., E 911, fol. 41-44.
22. Nohant, 21 nov. [c. p. d'arr. 24 nov. 1823]. A Caron. *Corr.*, I, 2-3. — Aut., Lov., E 869, fol. 7-8.
23. Nohant, 28 [nov. d'après le texte, et non sept.]. A la Vicomtesse de Cornulier. *R Paris*, 15 nov. 1911, 336-337. — Copie, Lov., E 911, fol. 38-39.

1824

24. Nohant, 6 févr. A sa mère. *K*, I, 236 (court frag.), la date à tort du 24 févr. — Aut., BHVP, G 1013.
25. « Je ne sais pas la date, nous sommes le 2d dimanche de Carême » [14 mars, c. p. d'arr. 17 mars 1824]. A la même. *RDM*, 1er janv. 1881, 82-83 ; *Corr.*, I, 3-5, indiquée à la table, sous la date de 1825. — Aut., BHVP, G 1014.
26. Paris, 28 avril. A la Vicomtesse de Cornulier. *R Paris*, 15 nov. 1911, 339-340. — Copie, Lov., E 911, fol. 45-46.
27. Mardi soir [Le Plessis, 22 juin 1824, publiée sous la date 1825, mais la réponse de Casimir est datée 28 juin 1824, cf. aut., Lov., E 868, fol. 197-198]. A Casimir. *Pailleron*, I, 104-105 (court frag.) ; *Hommes et Mondes*, oct. 1951, 6 (court frag. différent) ; *Maurois, Lélia*, 77-78 (court frag.) ; *Marix-Spire, Le Cas G. S., 1954*, 159 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 21-22.
28. Le Plessis, mardi soir ou mercredi matin [22 ou 23 juin 1824, d'après le texte qui donne les mêmes détails que ceux de la l. précédente]. A Caron. *K*, I, 241 (frag.), la publie sous la date du 8 nov. — Aut., Lov., E 869, fol. 14-15.
— 1er août. A Casimir. Voir nº 20.
29. Le Plessis, 16 août. Au même. *Pailleron*, I, 99 et 267 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 13-14.
30. Le Plessis, jeudi 19 août, 11 h. du soir. Au même. *Hommes et Mondes*, oct. 1951, 6 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 77 (frag.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 160 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 15-17.

31. Le Plessis, lundi matin [23 août 1824, datée grâce au texte d'une lettre inédite, à Caron, du 20 août]. A Caron. *K*, I, 241 (frag.), la publie sous la date du 10 nov. — Aut., Lov., E 869, fol. 16-17.
— 8 nov. Au même. Voir n° 28.
— 10 nov. Au même. Voir n° 31.
32. Dimanche matin (19 déc., sur la page d'adresse : 23 déc. Cette lettre adressée à Nohant a été réexpédiée à Paris. C. p. d'arr. 10 janv. 1825]. A Casimir. *Pailleron*, I, 101-102 (frag.), la publie sous la date : janvier 1825. — Aut., Lov., E 868, fol. 18-20.

1825

— 1825. A sa mère. Voir n° 25.
— [juin 1825]. A Casimir. Voir n° 27.
33. Nohant, 29 juin. A sa mère. *RDM*, 1er janv. 1881, 83-84 ; *Corr.*, I, 5-7. — Aut., BHVP, G. 1016.
34. 28 août, Bagnères. A la même. *RDM*, 1er janv. 1881, 84-88 ; *Corr.*, I, 7-15 ; *K*, I, 263-264 (frag. daté à tort du 28 juillet). — Aut., BHVP, G 1017.
35. Guillery, 5 sept. A Zoé Leroy. *RDM*, 15 avril 1926, 765-766 ; *Roman*, 1-3. — Aut., Lov., E 902, fol. 33-34.
36. [Guillery], 18 sept. A la même. *RDM*, 15 avril 1926, 767-769 ; *Roman*, 3-7. — Aut., Lov., E 902, fol. 35-36.
37. [Guillery], 3 oct. A la même. *RDM*, 15 avril 1926, 769-770 ; *Roman*, 7-9. — Aut., Lov., E 902, fol. 37-38.
38. Mardi 11 [oct.] du bâteau à vapeur, 9 heures du matin. A Aurélien de Sèze. *RDM*, 15 avril 1926, 778-780 ; *Roman*, 22-25. — Aut., Lov., E 902, fol. 4 v°.
39. Castel-jaloux, le 12 [oct.] sept heures du matin. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 780-781 ; *Roman*, 26-27. — Aut., Lov., E 902, fol. 5.
40. [Guillery], le 13 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 772-777 ; *Roman*, 12-20. — Aut., Lov., E 902, fol. 3-4.
41. [Guillery], le 14 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 777-778 ; *Roman*, 20-22. — Aut., Lov., E 902, fol. 4-4 v°.
42. [Guillery], le 15 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 781 ; *Roman*, 27. — Aut., Lov., E 902, fol. 5.
43. [Guillery], le 16 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 781-784 ; *Roman*, 28-32. — Aut., Lov., E 902, fol. 5 v°.
44. [Guillery, 16 oct.]. A Jane Bazouin. Fragment recopié, par Aurore Dudevant, dans la lettre précédente. Mêmes références.
45. [Guillery], le 17 [oct.]. A Aurélien de Sèze. *RDM*, 15 avril 1926, 784-788 ; *Roman*, 32-38. — Aut., Lov., E 902, fol. 6-6 v°.
46. [Guillery], le 18 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 788-792 ; *Roman*, 38-45. — Aut., Lov., E 902, fol. 7.
47. [Guillery], le 19 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 792-793 ; *Roman*, 46-47. — Aut., Lov., E 902, fol. 7 v°.
48. [Guillery], le 20 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 793-796 ; *Roman*, 47-51. — Aut., Lov., E 902, fol. 9.
49. [Guillery], 21 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 796-798 ; *Roman*, 51-56. — Aut., Lov., E 902, fol. 9 v°-10.
50. [Guillery], le 22 [oct.]. Au même. *RDM*, 15 avril 1926, 798-799 ; *Roman*, 56-57. — Aut., Lov., E 902, fol. 10 v°.
51. [Guillery], le 24 [oct.]. Au même. *RDM*, 1er mai 1926, 182-192 ; *Roman*, 58-73. — Aut., Lov., E 902, fol. 11-13.
52. [Guillery], le 25 [oct.]. Au même. *RDM*, 1er mai 1926, 192-193 ; *Roman*, 74-76. — Aut., Lov., E 902, fol. 13 v°.

53. [Guillery], le 27 [oct.]. Au même. *RDM*, 1er mai 1926, 193-194 ; *Roman*, 76-77. — Aut., Lov., E 902, fol. 14 vo.
54. Guillery, 7 lundi [nov. 1825, ajouté postérieurement sur l'aut.]. A Casimir. *RDM*, 15 mai 1926, 437-439 ; *Roman*, 109-112 (long frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 23-24.
55. [Guillery], le 8 nov. A Aurélien de Sèze. *RDM*, 1er mai 1926, 194-196 ; *Roman*, 78-81. — Aut., Lov., E 902, fol. 15-15 vo.
56. Mercredi, 9 nov., à 11 h. du soir. A Casimir. *RDM*, 15 mai 1926, 439-440 ; *Roman*, 112-114 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 25-26.
57. Le 10 [nov]. A Aurélien de Séze. *RDM*, 1er mai 1926, 197-200 ; *Roman*, 81-86. — Aut., Lov., E 902, fol. 16-17.
58. 11 [nov]. A Casimir. *RDM*, 15 mai 1926, 441-442 ; *Roman*, 116-117 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 27-28.
59. Saintrailles, 13 [nov.], 2 h. du matin. A Aurélien de Sèze. *RDM*, 15 mai 1926, 430-434 ; *Roman*, 97-104. — Aut., Lov., E 902, fol. 19 vo.
60. Le 14 [nov]. Au même. *RDM*, 15 mai 1926, 429-430 et 434-435 ; *Roman*, 96, 104-105. — Aut., Lov., E 902, fol. 19 vo et 21.
61. Lundi soir, 14 [nov.]. Au même. *RDM*, 1er mai 1926, 200-202 ; *Roman*, 87-90. — Aut., Lov., E 902, fol. 19 vo.
62. Mardi, 8 9bre [cette date paraît avoir été ajoutée postérieurement. Le Vte de Lovenjoul opte pour le 15 nov., cf. Lov., E 868, fol. 29]. A Casimir. *E. de Mirecourt, George Sand*, éd. 1869, 46-47 (frag.) ; *Vincent*, I, 84, 85, 86, 87, 89 (très courts frag.) ; *Fig. sup.* 24 avril 1926 (court frag.) ; *RDM*, 1er juin 1926, 534-561 (incompl.) ; *Roman*, 141-185 (incompl.). — Aut., Lov., E 868, fol. 30-40.
63. [Guillery], 16 nov. A Aurélien de Sèze. *RDM*, 1er mai 1926, 202-205 ; *Roman*, 90-95. — Aut., Lov., E 902, fol. 20 vo.
64. S. d. [après le 15 nov.]. A Hippolyte Chatiron. *RDM*, 15 mai 1926, 450-455 ; *Roman*, 131-139. (A partir de : « *Mon cher ami, Casimir t'a peut-être dit que j'étais partie de Nohant...* », il s'agit d'une autre lettre vraisemblablement du début de juillet 1831 ; en effet, quelques lignes après elle écrit : « *si tu as reçu des lettres de Maurice pour moi...* », or, en nov. 1825, Maurice n'a que deux ans et quatre mois ; et un peu plus loin : « *je suis près d'Étampes...* », en nov. 1825 elle se trouve à Guillery, alors qu'au début de juillet 1831 elle est à Étampes ainsi que le prouve une lettre inédite à Maurice (BHVP, G 1072), portant le c. p. Étampes, 7 juillet 1831). — Aut., Lov., E 868, fol. 229-231.
65. Guillery, 21 déc. A Zoé Leroy. *Vincent*, I, 97-98 (courts frag.). — Aut., Lov., E 902, fol. 43-45.
66. Guillery, 30 déc. A sa mère. *K*, I, 275 (frag.). — Aut., BHVP, G 1018.

1826

67. Guillery, 15 [janv., c. p. d'arr. 21 janv. 1826]. A Zoé Leroy. *Vincent*, I, 98 (court frag.). — Aut., Lov., E 902, fol. 46-47.
— 25 févr. A sa mère. Voir no 81.
68. Nohant, 9 avril [c. p. d'arr. 14 avril 1826]. A Caron. *Hommes et Mondes*, oct. 1951, 19 (court frag.) ; *Maurois, Lélia*, 76 et 96 (courts frag.). — Aut., Lov., E 869, fol. 38-39.
69. Nohant, 9 avril [c. p. d'arr. 15 avril 1826]. A Zoé Leroy. *RDM*, 15 août 1926, 925-927 (incompl.) ; *Roman*, 186-188 (incompl.). — Aut., Lov., E 902, fol. 48-49.
70. Nohant, 30 avril. A la Baronne Dudevant. *Corr.*, I, 20-23.
71. Nohant, 26 juin. A Zoé Leroy. *K*, I, 297 (court frag.) ; *Vincent*, I, 102-103 (court frag.) ; *R mus.*, 1er juillet 1926, 35 (court frag. sous la date fausse 1821) ; *RDM*, 15 août 1926, 928-930 (incompl.) ; *Roman*, 191-193 (incompl.). — Aut., Lov., E 902, fol. 52-53.

72. Nohant, 10 juillet [c. p. d'arr. 16 juillet 1826]. A Casimir. *Pailleron*, I, 121 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 42-43.
73. Nohant, 13 juillet. A sa mère. *Corr.*, I, 23-25 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1021.
74. La Châtre, 16 juillet [c. p. d'arr. 18 juillet 1826]. A Casimir. *Pailleron*, I, 121 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 44-45.
75. Nohant, 30 (?) août [c. p. d'arr. 1er sept. 1826]. A sa mère. *Roya, Le plus grand amour de G. S., 1933*, 20-21 ; *Toesca, Une autre G. S., 1945*, 24-25. — Aut., BHVP, G 1022.
76. Nohant, 9 8bre [c. p. d'arr. 13 oct. 1826]. A la même. *RDM*, 1er janvier 1881, 90-91 ; *Corr.*, I, 25-28. — Aut., BHVP, G 1037.
77. S. d. [c. p. d'arr. 16 oct. 1826]. A Zoé Leroy. *Vincent*, I, 116 (court frag.) ; *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 169 (court frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 102 (court frag.). — Aut., Lov., E 902, fol. 58-59.
78. Nohant [c. p. d'arr. 19 nov. 1826]. A Caron. *Corr.*, I, 28-29 (incompl.). — Aut., Lov., E 869, fol. 40-41.
79. 23 Xbre [c. p. d'arr. 29 déc. 1826]. A sa mère. *Corr.*, I, 29-30 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1023.

1827

80. Nohant, 30 [janv., c. p. d'arr. 3 févr. 1827]. A Caron, *K*, I, 279, note 1 (court frag.). — Aut., Lov., E 869, fol. 42-43.
81. Nohant, 25 févr. [1827]. A sa mère. *RDM*, 1er janvier 1881, 88-90 ; *Corr.*, I, 16-19 (sous la date 1826) ; *K.*, I, 277, note 1 et *Vincent*, I, 117, note 1 la redatent de 1827 d'après le texte. — Aut., BHVP, G 1019.
82. S. d. [Nohant, mars 1827]. A Hippolyte Chatiron. *RDM*, 1er janvier 1881, 91-93 ; *Corr.*, I, 31-34. — Aut., BHVP, G 1024.
83. 3 mars. A Zoé Leroy. *Vincent*, I, 104-105 (courts frag.). — Aut., Lov., E 902, fol. 60-61.
84. Nohant, 23 avril [1827, d'après l'adresse de sa mère, rue du Mont-Blanc ; en 1828, Mme Dupin habitait rue St Pierre Montmartre]. A sa mère. *R Paris*, 15 mars 1896, 376 (frag.) ; *K*, I, 285 (frag. sous la date du 21 avril 1828) ; *François le Champi, éd. Salomon et Mallion, 1956*, 236, note 4 (frag. sous la date 1828). — Aut., BHVP, G 1034 ; copie, Lov., E 920, fol. 6-7 porte la date du 23 avril.
85. [Nohant], 5 juillet [1827]. A la même. *RDM*, 1er janvier 1881, 93-94 ; *Corr.*, I, 34-35. — Aut., BHVP, G 1025.
86. Nohant, 17 juillet [c. p. d'arr. 23 juillet 1827]. A la même. *RDM*, 1er janvier 1881, 94-95 ; *Corr.*, I, 36-39 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1026.
87. Nohant, 4 7bre [1827]. A la même. *Corr.*, I, 39-41. — Aut., BHVP, G 1027.
— 5 sept. A la même. Voir nº 89.
88. [Nohant], 20 7bre [c. p. d'arr. 23 sept. 1827]. A la même. *Roya, Le plus grand amour de G. S.*, 22-23 ; *Toesca, Une autre G. S.*, 28-30. — Aut., BHVP, G 1028.
89. Nohant, 5 8bre [c. p. d'arr. 8 oct. 1827]. A la même. *Roya, op. cit.*, 21-22 (long frag. sous la date du 5 sept.) ; *Toesca, op. cit.*, 26-27 (long frag. sous la date du 5 sept.). — Aut., BHVP, G 1029.
90. Nohant, mercredi soir [17 oct., c. p. d'arr. 20 oct. 1827]. A Casimir. *Vincent*, I, 119 (court frag.) ; *Pailleron*, I, 122, 123 et 124 (courts frag.) ; *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 170 (court frag.) ; *Maurois, Lélia*, 104 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 46-47.
91. Vendredi soir [19 oct., c. p. d'arr. 22 oct. 1827]. Au même. *Vincent*, I, 119 (court frag.) ; *Pailleron*, I, 124 (court frag.) ; *Hommes et Mondes*,

nov. 1951, 170 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 104 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 48-49.

92. Nohant, 22 nov. [c. p. d'arr. 26 nov. 1827]. A Caron. *Corr.*, I, 41-43 ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 156, note 11, rétablit le passage omis dans la *Corr.* — Aut., Lov., E 869, fol. 46-47.
93. En route pour Paris, 4 déc. 1827 (écrit au crayon, vraisemblablement plus tard). A Casimir. *Pailleron*, I, 124 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 50.
94. Paris, 6 [déc., c. p. d'arr. 9 déc. 1827]. Au même. *Pailleron*, I, 124 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 51-52.
95. Samedi soir [8 déc., c. p. d'arr. 11 déc. 1827]. Au même. *Vincent*, I, 119 et 120 (courts frag.) ; *Pailleron*, I, 124-125 (frag.) ; *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 170-171 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 104-105 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 53-54.
96. Lundi soir [10 déc.]. Au même. *Vincent*, I, 112 et 120 (courts frag.) ; *Pailleron*, I, 125-126 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 55-56.
97. Mercredi soir minuit [12 déc.]. Au même. *Vincent*, I, 120 et 121 (courts frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 57-58.
98. Jeudi soir, continuée samedi matin [13 déc., c. p. d'arr. 17 déc. 1827]. Au même. *Vincent*, I, 121 (court frag.) ; *Pailleron*, I, 127 (court frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 533 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 59-60.
99. Samedi soir [15 déc., c. p. d'arr. 18 déc. 1827]. Au même. *Pailleron*, I, 127 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 61-62.
100. Lundi 17 [déc.]. Au même. *Pailleron*, I, 127 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 63.

1828

101. Nohant, 12 janv. A sa mère. *Roya, Le plus grand amour de G. S.*, 23-24 (incompl.) ; *Toesca, Une autre G. S.*, 31-32 (incompl.) ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 183 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1030.
102. Nohant, 2 févr. [c. p. 2 févr. 1828]. A Zoé Leroy. *K*, I, 298 ; *Vincent*, I, 121 ; *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 171 ; *Maurois, Lélia*, 105 (toutes ces publications reproduisent le même court frag.). — Aut., Lov., E 902, fol. 62-63.
103. Nohant, 1er avril [c. p. 3 avril 1828, c. p. d'arr. 5 avril 1828]. A Caron. *RDM*, 1er janvier 1881, 96 ; *Corr.*, I, 43-45. — Aut., Lov., E 869, fol. 54-55.
104. Nohant, 7 avril. A sa mère. *RDM*, 1er janvier 1881, 97-98 ; *Corr.*, I, 45-47 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1033.
105. Nohant, 16 avril [c. p. d'arr. 19 avril 1828]. — A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 1er septembre 1893, col. 853-854. — Aut., Lov., E 913, fol. 453-454.
106. 16 avril [c. p. d'arr. 19 avril 1828]. A Caron. *Corr.*, I, 47-49 (incompl.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 156-157, note 11 (frag.). — Aut., Lov., E 869, fol. 56-57.
— 21 avril. A sa mère. Voir nº 84.
107. Nohant, samedi [2 août, c. p. 4 août 1828]. A la même. *RDM*, 1er janvier 1881, 98-99 ; *Corr.*, I, 49-51. — Aut., BHVP, G 1035.
108. Nohant, vendredi matin [17 oct., c. p. 18 oct. 1828]. — A Casimir. *Vincent*, I, 128 (court frag.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 186 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 64-65.
109. 22 oct. [c. p. 23 oct. 1828]. Au même. *Vincent*, I, 129 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 66-67.
110. Nohant, samedi [25 oct. 1828]. Au même. *Vincent*, I, 129 (court frag.) ; *Pailleron*, I, 136 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 68-70.

111. Nohant, mardi soir [28 oct., c. p. Châteauroux, 31 oct. 1828, c. p. d'arr. 1er nov. 1828]. Au même. *Vincent*, I, 129 (court frag.) ; *Pailleron*, I, 136 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 71-72.
112. Nohant, 15 nov. [de la main de Caron : répondu, 19 nov. 1828]. A Caron. *Corr.*, I, 52-53 (incompl.). — Aut., Lov., E 869, fol. 60-61.
113. Le 7 Xbre [c. p. La Châtre, 10 déc. 1828, c. p. d'arr. 12 déc. 1828]. A Caron. *Marix-Spire, op. cit.*, 186-187 (frag.). — Aut., Lov., E 869, fol. 66-68.
114. 27 Xbre [c. p. La Châtre, 28 déc. 1828, c. p. d'arr. 30 déc. 1828]. Au même. *Marix-Spire, op. cit.*, 187 (frag.). — Aut., Lov., E 869, fol. 71-72.
115. 27 Xbre. A sa mère. *RDM*, 1er janvier 1881, 99-100 (incompl.) ; *Corr.*, I, 53-55 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1039.

1829

116. Le 20 [janv. 1829]. A Caron. *RDM*, 1er janvier 1881, 100-102 ; *Corr.*, I, 55-59 (incompl.) ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 188 rétablit le frag. omis dans la *Corr.* — Aut., Lov., E 869, fol. 73-74.
117. Nohant, 8 mars [c. p. La Châtre, 8 mars 1829, c. p. d'arr. 10 mars 1829]. A sa mère. *RDM*, 1er janv. 1881, 104-105 ; *Corr.*, I, 62-64. — Aut., BHVP, G 1040.
— 8 avril. A Casimir. Voir nº 119.
118. Nohant, vendredi [10 avril, c. p. Châteauroux, 12 avril 1829, c. p. d'arr. 13 avril 1829]. A la même. *R Paris*, 15 mars 1896, 378 (frag.). — Aut., BHVP, G 1041.
119. Mercredi soir [15 avril, c. p. Châteauroux, 18 avril 1829, c. p. d'arr. 19 avril 1829 ; l'aut. porte : 8 avril d'une autre écriture, les c. p. sont peu lisibles, mais le texte de la lettre précédente nous apprend que le 10 Casimir n'est pas encore parti pour Paris, ce qui permet de dater du mercredi 15 et non du mercredi 8]. A Casimir. *Vincent*, I, 131-132 (courts frag. sous la date 8 avril). — Aut., Lov., E 868, fol. 78-79.
120. Vendredi [24 avril, c. p. Châteauroux, 26 avril 1829, c. p. d'arr. 27 avril 1829]. A Casimir. *Vincent*, I, 131-132 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 82-83.
121. S. d. [c. p. Bordeaux, 10 ou 16 (?) mai 1829, c. p. d'arr. 19 mai 1829]. A Alexis Duteil. *RDM*, 1er janvier 1881, 105-106 (incompl.) ; *Corr.*, I, 64-67 (incompl.). — Aut., Lov., E 883, fol. 3-4.
122. 4 juin [c. p. Bordeaux, 4 juin 1829]. A Caron. *RDM*, 1er janvier 1881, 106-108 ; *Corr.*, I, 67-70. — Aut., Lov., E 869, fol. 83-84.
123. Bordeaux, 11 juin [c. p. Bordeaux, 11 juin 1829, c. p. d'arr. 17 juin 1829]. A sa mère. *Corr.*, I, 70-71 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1042.
— 29 juin. A Prosper Mérimée. Voir nº 383.
124. Nohant, 1er août [c. p. La Châtre, 6 août 1829, c. p. d'arr. 8 août 1829]. A sa mère. *Corr.*, I, 72-74. — Aut., BHVP, G 1043.
125. Nohant, 4 août. A Duris-Dufresne. *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 174 (frag.) ; *Maurois, Lélia*, 110 (frag.). — Aut., coll. particulière.
126. Nohant, 2 sept. A Jules Boucoiran. *RDM*, 1er janvier 1881, 108 ; *Corr.*, I, 74-75.
127. S. d. [c. p. La Châtre, 1er oct. 1829, c. p. d'arr. 3 oct. 1829]. A Caron. *Corr.*, I, 75 (incompl.) ; *Hommes et Mondes*, oct. 1951, 5 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 76 (frag. inédit) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 157 et note 12 (frag.). — Aut., Lov., E 869, fol. 89-90.
128. Périgueux, 30 nov. A Jules Boucoiran. *RDM*, 1er janvier 1881, 108-109 ; *Corr.*, I, 76-78 (incompl.).
129. Périgueux, 1er Xbre [c. p. 2 déc. 1829, c. p. d'arr. 5 déc. 1829]. A Casimir. *K*, I, 300 (la date à tort de Bordeaux) ; *Vincent*, I, 133 (court

frag.) ; *Pailleron*, I, 136 (courts frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 86-87.

130. Périgueux, 8 déc. A Jules Boucoiran. *Corr.*, I, 78-80.
131. Périgueux, mercredi [9 déc., c. p. 10 déc. 1829, c. p. d'arr. 13 déc. 1829]. A Casimir. *Vincent*, I, 133 (courts frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 90-91.
132. Nohant, lundi [14 déc., c. p. 14 déc. 1829, c. p. d'arr. 16 déc. 1829]. Au même. *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 174-175 (frag.) ; *Maurois*, *op. cit.*, 110 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 92-93.
133. Le 19 [déc., c. p. La Châtre, 20 déc. 1829, c. p. d'arr. 23 déc. 1829]. Au même. *Marix-Spire*, *op. cit.*, 174 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 95-96.
134. 19 ou 20 [déc. 1829]. Au même. *Vincent*, I, 133, 134, 135 et 197 (courts frag.) ; *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 172-173 (frag.) ; *Maurois*, *op. cit.*, 107-108 (frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 174, note 2 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 97-98.
135. [Nohant], 29 Xbre [c. p. La Châtre, 30 déc. 1829, c. p. d'arr. 2 janv. 1830]. A sa mère. *Corr.*, I, 80-81. — Aut., BHVP, G 1045.

1830

136. Nohant, 6 janv. [c. p. La Châtre, 8 janv. 1830, c. p. d'arr. 11 janv. 1830]. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 854-855. — Aut., Lov., E 913, fol. 457-458.
137. 1er févr. [c. p. d'arr. 2 févr. 1830]. A sa mère. *RDM*, 1er janv. 1881, 110-111 ; *Corr.*, I, 82-85. — Aut., BHVP, G 1046.
138. 10 févr. [1830]. A Meure. *R Savoie*, 2e trimestre 1958, 93 (frag.). — Aut., Lov., E 888, fol. 24-25.
139. Nohant, 12 févr. [c. p. d'arr. 19 févr. 1830]. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 855-857 (incompl.) ; *Marix-Spire*, *Le Cas G. S.*, 157 et 194, note 65 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 459-460.
140. S. d. [Nohant, févr. 1830]. A sa mère. *RDM*, 1er janv. 1881, 111-112 ; *Corr.*, I, 85-87 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1047.
141. Nohant, 1er et 13 mars. A Jules Boucoiran. *RDM*, 1er janv. 1881, 112-115 ; *Corr.*, I, 87-93 (incompl.).
142. S. d. [c. p. La Châtre, 10 mars 1830, c. p. d'arr. 12 mars 1830, le P. S. d'Hip. Chatiron est daté : le 9 mars 1830]. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 857. — Aut., Lov., E 913, fol. 461-462.
143. Nohant, 22 mars. A Jules Boucoiran. *RDM*, 15 janv. 1881, 381-383 ; *Corr.*, I, 93-97.
144. 23 mars [c. p. La Châtre, 23 mars 1830, c. p. d'arr. 25 mars 1830]. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 857-858 (long frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 192, note 57 (frag. inédit). — Aut., Lov., E 913, fol. 463-465.
145. Nohant, 3 avril. A Jules Boucoiran. *Roya*, *Le plus grand amour de G. S.*, 28-29 ; *Toesca*, *Une autre G. S.*, 35-36. — Copie, Lov., E 920, fol. 10-11.
146. [Nohant], 3 avril [c. p. La Châtre, 4 avril 1830, c. p. d'arr. 6 avril 1830]. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 859-860 (long frag.) ; *Pailleron*, I, 142-143 (frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 192, note 57 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 466-469.
147. S. d. [c. p. La Châtre, 19 avril 1830, c. p. d'arr. 21 avril 1830]. A sa mère. *RDM*, 15 janvier 1881, 384-385 ; *Corr.*, I, 97-99. — Aut., BHVP, G 1049.
148. S. d. [c. p. La Châtre, 19 avril 1830]. A Mme de Saint-Aignan. *Marix-Spire*, *op. cit.*, 192, note 57 (court frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 470-471.

149. S. d. [c. p. La Châtre, 24 avril 1830, c. p. d'arr. 26 avril 1830]. A LA MÊME. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 860, sous la date : mai 1830 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 472-473.
150. Samedi [1er mai, c. p. 2 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 4 mai 1830]. A CASIMIR. *Vincent*, I, 138 (court frag.) ; *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 176 (frag.) ; *Maurois*, *Lélia*, 112 (frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 192 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 102-103.
151. Paris, 6 mai [c. p. 7 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 9 mai 1830]. AU MÊME. *Vincent*, I, 138 (court frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 193 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 104 vo-105.
152. Dimanche [9 mai, c. p. 10 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 12 mai 1830]. AU MÊME. *Vincent*, I, 139 (court frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 193 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 106-107.
153. S. d. [c. p. 13 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 15 mai 1830]. AU MÊME. *Vincent*, I, 139 (court frag.) ; *Pailleron*, I, 135 et 137 (courts frag.) ; *Hommes et Mondes*, nov. 1951, 176-177 (long frag.) ; *Maurois*, *op. cit.*, 112-113 (long frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 109-110.
154. S. d. [c. p. Bordeaux, 15 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 19 mai 1830]. AU MÊME. *Vincent*, I, 139 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 111-112.
155. Jeudi soir [20 mai, c. p. d'arr. 23 mai 1830]. AU MÊME, *Vincent*, I, 139-140 (court frag. sous la date : 21 mai) ; *Pailleron*, I, 136-137 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 113-114.
156. Dimanche matin [23 mai, c. p. 24 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 26 mai 1830]. AU MÊME. *Vincent*, I, 140 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 116-117.
157. Samedi [29 mai, c. p. 30 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 1er juin 1830]. AU MÊME. *Vincent*, I, 140 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 118-119.
158. S. d. [c. p. La Châtre, 22 juin 1830, c. p. d'arr. 24 juin 1830]. A Mme DE SAINT-AIGNAN. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 861-862 (incompl.). — Aut., Lov., E 913, fol. 474-475.
159. Nohant, 6 juillet [c. p. La Châtre, 8 juillet 1830, c. p. d'arr. 10 juillet 1830]. A LA MÊME. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 862-863 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 476-477.
160. Nohant, 20 juillet. A JULES BOUCOIRAN. *RDM*, 15 janvier 1881, 385-386 ; *Corr.*, I, 100-102 (texte remanié).
161. 23 juillet. A ADOLPHE DUPLOMB. *RDM*, 15 janvier 1881, 386-387 ; *R hebd.*, 13 févr. 1909, 188-190 ; *Doumic*, *George Sand*, *1909*, 54-55 ; *Vincent*, I, 130-131 (frag.) ; ces trois publications la donnent à tort comme inédite.
162. 24 [juillet, c. p. La Châtre, 24 juillet 1830, c. p. d'arr. 26 juillet 1830]. A Mme DE SAINT-AIGNAN. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 863-864 (long frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 194 (frag. inédit). — Aut., Lov., E 913, fol. 478-479.
163. [Nohant], 31 juillet [c. p. La Châtre, 1er août 1830, c. p. d'arr. 3 août 1830]. A LA MÊME. *R encycl.*, 1er sept. 1893, col. 864. — Aut., Lov., E 913, fol. 480-481.
164. 31 juillet, 11 h. du soir. A JULES BOUCOIRAN. *RDM*, 15 janvier 1881, 387-389 ; *Corr.*, I, 102-106 (texte remanié).
165. S. d. [c. p. La Châtre, 14 août 1830, c. p. d'arr. 16 août 1830]. A CASIMIR. *Vincent*, I, 140 (court frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 196 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 135.
166. 7 sept. [1830]. A SA MÈRE. *RDM*, 15 janvier 1881, 389-391 ; *Corr.*, I, 106-109. — Aut., BHVP, G 1050.
167. Nohant, 13 sept. A JULES BOUCOIRAN. *R Paris*, 15 mars 1896, 379

(frag.) ; *Roya, op. cit.*, 29-33 ; *Toesca, op. cit.*, 37-45. — Copie, Lov., E 920, fol. 12-16.

168. S. d. [sept. (?) 1830]. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 15 sept. 1893, col. 910-911. — Aut., Lov., E 913, fol. 482-484.

169. 12 oct. [c. p. La Châtre, 13 oct. 1830, c. p. d'arr. 15 [oct.] 1830]. A la même. *R encycl.*, 15 sept. 1893, col. 911-912 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 487-488.

— 13 oct. A Jules Boucoiran. Voir nº 172.

170. 16 8bre. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 15 sept. 1893, col. 912-913 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 489-490.

171. Nohant, 22 8bre [c. p. La Châtre, 24 oct. 1830]. A sa mère. *Corr.*, I, 112-114 sous la date du 22 nov. (texte mutilé). — Aut., BHVP, G 1051.

172. Nohant, 27 oct. A Jules Boucoiran, *RDM*, 15 janvier 1881, 391-392 ; *Corr.*, I, 110-111 (texte mutilé) ; *R Paris*, 15 mars 1896, 379-380 (cite le passage supprimé dans la *Corr.*, sous la date : 13 oct.) ; *K*, I, 314 (même frag.).

— 22 nov. A sa mère. Voir nº 171.

173. Nohant, 1er déc. A Charles Duvernet. « Épitre romantique à mes trois amis [Duvernet, Fleury, Sandeau] ». *RDM*, 15 janvier 1881, 399-402 ; *Corr.*, I, 115-121.

174. Nohant, 1er déc. Au même. « Réclamation adressée par Brave, chien des Pyrénées ». *RDM*, 15 janvier 1881, 402-406 ; *Corr.*, I, 121-128 (texte remanié).

175. Nohant, mercredi 3 déc. [date ou jour inexact, en 1830 le 3 déc. était un vendredi]. A Jules Boucoiran. *RDM*, 15 janvier 1881, 393-396 ; *Corr.*, I, 129-135 (texte remanié et les 2 premiers paragraphes manquent).

176. Nohant, lundi soir 8 déc. [date ou jour inexact, en 1830 le 8 déc. était un mercredi]. Au même. *RDM*, 15 janvier 1881, 397-399 ; *Corr.*, I, 135-139 (texte incompl. et remanié).

177. Nohant, jeudi [9 déc., c. p. d'arr. 13 déc. 1830]. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 15 sept. 1893, col. 913-914 (incompl.). — Aut., Lov., E 913, fol. 491-493.

178. Nohant, 27 Xbre [c. p. La Châtre, 29 déc. 1830, c. p. d'arr. 30 déc. 1830]. A Jules Boucoiran. *Corr.*, I, 140-141 (texte mutilé). — Coll. Depruneaux.

1831

179. S. d. [Paris, 5 ou 6 janv. 1831]. A Maurice. *Corr.*, I, 141-142. — Aut., BHVP, G 1052.

180. Paris, 8 matin [janv., c. p. d'arr. 10 janv. 1831]. Au même. *Corr.*, I, 142-143. — Aut., BHVP, G 1056.

181. S. d. [Paris, 8 janv. 1831, d'après le texte]. A Casimir. *Cosmopolis*, févr. 1897, 417-418 ; *Sp. de Lov., V. hist., 1897*, 43-46. — Aut., Lov., E 868, fol. 136.

182. Paris, lundi matin [10 janv., c. p. 10 janv. 1831]. A Maurice. *Corr.*, I, 143-145 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1057.

183. Mercredi, Paris, 13 janv. [date ou jour inexact, en 1831 le 13 janv. est un jeudi]. A Jules Boucoiran. *Corr.*, I, 145-148 (incompl.) ; *K*, I, 306 publie le passage supprimé dans la *Corr.* — Copie du passage supprimé, Lov., E 920, fol. 18.

184. [Paris], 15 janv. [1831]. A Casimir. *Cosmopolis*, févr. 1897, 418-419 ; *Sp. de Lov., op. cit.*, 46-48. — Aut., Lov., E 868, fol. 137.

— 18 janv. A sa mère. Voir nº 186.

185. [Paris], 31, rue de Seine, 19 janv. A Charles Duvernet. *NR*, 1er mai 1881, 9-12 ; *Corr.*, I, 150-154.

186. [Paris], 31, rue de Seine, 21 janv. [c. p. 21 janv. 1831, c. p. d'arr. 23 janv. 1831]. A SA MÈRE. *Corr.*, I, 148-150 (sous la date fausse du 18 et texte remanié). — Aut., BHVP, G 1059.
187. 22 janv. [c. p. 22 janv. 1831, c. p. d'arr. 23 janv. 1831]. A MAURICE. *Corr.*, I, 154-156 (incompl. sous la date fausse du 25). — Aut., BHVP, G 1060.
188. [Paris, janv. 1831, datée par Th. Marix-Spire du 28 janv. à cause de la représentation de *Moïse*, cf. *Le Cas G. S.*, 216, note 36 *bis*]. A CASIMIR, *Cosmopolis*, févr. 1897, 419-420 ; *Sp. de Lov.*, *op. cit.*, 49-51. — Aut., Lov., E 868, fol. 138.
189. Samedi soir [29 janv., c. p. 30 janv. 1831, c. p. d'arr. 1er févr. 1831]. A MAURICE. *Le Pays de Montbéliard*, 4 févr. 1931 ; *Centre-Éclair*, 2 févr. 1932 (ces deux publications la datent du 30 janv.). — Aut., BHVP, G 1062.
190. Vendredi [Paris, 4 ou 11 févr.]. A CASIMIR. *Cosmopolis*, févr. 1897, 421-422 ; *Sp. de Lov.*, *op. cit.*, 51-55 ; *Pailleron*, I, 160 en publie un frag. sous la date fausse du 28 mars. — Aut., Lov., E 868, fol. 139-140.
191. Paris, 12 févr. A JULES BOUCOIRAN. *RDM*, 15 janv. 1881, 406-408 ; *Corr.*, I, 156-159 (texte remanié).
192. Paris, 15 févr. A ALEXIS DUTEIL. *NR*, 1er mai 1881, 12-15 ; *Corr.*, I, 159-163.
193. Paris, mercredi soir, 16 févr. A MAURICE. *Corr.*, I, 164.
194. Dimanche soir, [20 févr., c. p. 21 févr. 1831]. A CASIMIR. *Vincent*, I, 157-158 (frag.). ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 217 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 141-142.
195. Paris, 4 mars. A JULES BOUCOIRAN. *RDM*, 15 janv. 1881, 408-410 ; *Corr.*, I, 165-168.
196. Paris, 6 mars. A CHARLES DUVERNET. *RDM*, 15 janv. 1881, 410-412 ; *Corr.*, I, 168-173 (texte remanié et mutilé).
197. Paris, 9 mars. A JULES BOUCOIRAN. *NR*, 1er mai 1881, 15-16 ; *Corr.*, I, 173-175.
198. 14 mars [c. p. 14 mars 1831]. A CASIMIR. *Vincent*, I, 158 (courts frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 217, note 43 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 143-144.
199. Dimanche [Paris, 20 (?) mars 1831, d'après le texte]. AU MÊME. *Pailleron*, I, 164 (court frag.) ; *Maurois*, *Lélia*, 124-125 (court frag.) ; *Marix-Spire*, *op. cit.*, 218 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 146. — 28 mars. AU MÊME. Voir nº 190.
200. Mardi soir [5 avril 1831]. A ÉMILE REGNAULT. *Vie moderne*, 10 juin 1882, 362 (le P.S. seulement) ; *Plauchut*, *Autour de Nohant*, *1897*, 183-185 (frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 361-363. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 1-2.
201. Nohant, avril [après le 5, date de son retour à Nohant]. A CHARLES DUVERNET. *Corr.*, I, 178-179.
202. Lundi soir [11 avril 1831]. A ÉMILE REGNAULT. *R hebd.*, 13 févr. 1909, 195-196 (frag.) ; *Doumic*, *George Sand*, 65-66 (frag.) ; *Mabel Silver*, *Jules Sandeau*, *1936*, 31 (frag.) ; *R Paris*, 1er mai 1937, 19-22. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 3-4.
203. Nohant, 14 avril [c. p. La Châtre, 14 avril 1831, c. p. d'arr. 16 avril 1831]. A SA MÈRE. *Corr.*, I, 175-177 (texte mutilé). — Aut., BHVP, G 1069.
204. Lundi [18 avril 1831]. A ÉMILE REGNAULT. *R hebd.*, 13 févr. 1909, 196-197 (frag.) ; *Doumic*, *op. cit.*, 62, 66-67 (frag.) ; *R Paris*, 1er mai 1937, 22-25. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 5-6.
205. Mercredi [4 mai (?) 1831]. AU MÊME. *BFLS*, mai-juin 1945, 366-368. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 9-10.

206. Lundi soir [d'après le texte paraît postérieure au 7 mai]. Au même. *Vie moderne*, 10 juin 1882, 359-362 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 134 (frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 364-366. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 7-8.
207. S. d. [mai (?) 1831]. Au même. *BFLS*, mai-juin 1954, 368-370. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 11-12.
208. 10 mai [1831]. Au même. *Fig.*, 2 nov. 1896 (frag.) ; *Amic, Jours passés, 1908*, 248-252 (long frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 370-372. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 13-14.
209. S. d. [vers le 16 mai 1831]. Au même. *BFLS*, mai-juin 1954, 373-377. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 15-18.
210. S. d. [vers le 25 mai 1831]. Au même. *Fig.*, 2 nov. 1896 (frag.) ; *Amic, op. cit.*, 252-256 (long frag.) ; *R hebd.*, 13 févr. 1909, 196-197 (frag.) ; *Doumic, op. cit.*, 66-67 (frag.) ; *Mabel Silver, op. cit.*, 24-25 (frag.) ; *R Paris*, 1er mai 1937, 25-28 (une phrase omise). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 20-21.
211. 30 mai [c. p. Châteauroux, 1er juin 1831, c. p. d'arr. 2 juin 1831]. A Mme de Saint-Aignan, *R encyl.*, 15 sept. 1893, col. 914-915. — Aut., Lov., E 913, fol. 494-495.
212. 30 mai [1831]. A Émile Regnault. *Vie moderne*, 10 juin 1882, 359 (frag.) ; *R hebd.*, 13 févr. 1909, 183-184 et 197 (frag.) ; *Doumic, op. cit.*, 45 et 67 (frag.) ; *R Paris*, 1er mai 1937, 28-29 (incompl.) ; *Maurois, op. cit.*, 135 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 22-23.
213. Nohant, 31 mai [1831]. A sa mère. *NR*, 1er mai 1881, 5-8 ; *Corr.*, I, 179-184 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1070.
214. S. d. [mai 1831]. A Émile Regnault. *BFLS*, mai-juin 1954, 377-378. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 19.
215. S. d. [début juin 1831]. Au même. *Vie moderne*, 10 juin 1882, 359 (frag.) ; *Mabel Silver, op. cit.*, 32 (frag.) ; *R Paris*, 1er mai 1937, 30-32. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 24-25.
216. Lundi soir [13 juin, c. p. Châteauroux, 15 juin 1831, c. p. d'arr. 16 juin 1831]. Au même. *Maurois, op. cit.*, 136 (frag.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 234 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 26-28.
217. 21 [juin 1831]. Au même. *Vie moderne*, 10 juin 1882, 359 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 29-30.
218. Nohant, lundi, juin. A Mme Duvernet, mère. *Corr.*, I, 184-185.
219. Lundi soir, 25 juin [date ou jour inexact, en 1831 le 25 juin était un samedi]. A Charles Duvernet. *Corr.*, I, 185-189.
220. Mardi soir [28 juin, c. p. La Châtre, 29 juin 1831]. A Émile Regnault. *Pailleron*, I, 168 (court frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 31-32.
221. Samedi [2 juillet, c. p. Orléans, 3 juillet 1831, c. p. d'arr. 4 juillet 1831]. A Maurice. *Corr.*, I, 189-190. — Aut., BHVP, G 1071.
222. S. d. [Étampes, 4 ou 5 juillet 1831]. A Hippolyte Chatiron. *RDM*, 15 mai 1926, 455 ; *Roman*, 139-140 (dans les deux publications, cette lettre est jointe à celle de nov. 1825, voir n° 64). — Aut., Lov., E 868, fol. 232.
223. S. d. [9 ou 10 juillet 1831]. A Charles Duvernet. *RSH*, oct.-déc. 1954, 363, note 4 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 234-235.
224. [Paris], 16 juillet [1831]. A Maurice. *Corr.*, I, 190-191 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1074.
225. Paris, 17 juillet. A Jules Boucoiran. *NR*, 1er mai 1881, 8-9 ; *Corr.*, I, 191-193.
226. Paris, 19 juillet. A Charles Duvernet. *Corr.*, I, 193-196 (incompl.) ; *R Paris*, 15 mars 1896, 383 (frag. inédit) ; *K*, I, 334-335 (frag. inédit). — Copie des frag. supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 920, fol. 22.

227. S. d. [c. p. Paris, 20 juillet 1831]. A Casimir. *Vincent*, I, 164-165 (courts frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 138 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 148-150.
228. S. d. [c. p. 23 juillet 1831, c. p. d'arr. La Châtre, 25 juillet 1831]. A Maurice. *Corr.*, I, 196-199 (texte incompl. et mélangé à celui de la lettre du 30 juillet). — Aut., BHVP, G 1075.
229. S. d. [c. p. 30 juillet 1831, c. p. d'arr. La Châtre, 1er août 1831]. Au même. *Corr.*, I, 196-199 (texte mélangé à celui de la lettre précédente). — Aut., BHVP, G 1076.
230. S. d. [datée par le texte d'août 1831]. A Honoré de Balzac. *NL*, 19 juillet 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 36-37.
231. S. d. [c. p. Châteauroux, 9 sept. 1831, c. p. d'arr. 10 sept. 1831]. A sa mère. *Corr.*, I, 199-201 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1078.
232. S. d. [c. p. La Châtre, 9 sept. 1831, c. p. d'arr. 11 sept. 1831]. A Émile Regnault. *R Paris*, 1er mai 1937, 32-33. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 35.
233. 18 sept. [1831]. Au même. *Maurois, op. cit.*, 139-140 (frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 378-379. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 38-39.
234. S. d. [c. p. La Châtre, 21 sept. 1831]. A H. de Latouche. *Le Correspondant*, 25 juillet 1909, 370-371 ; *J. Ageorges, L'Enclos de G. S., 1910*, 34-36.
235. Nohant, 26 sept. A Jules Boucoiran. *Corr.*, I, 201-203 (incompl.). — Copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 920, fol. 24.
236. S. d. [vers la fin sept. 1831]. A Émile Regnault. *Pailleron*, I, 171-172 (long frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 140-141 (frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 392, note 3 (frag. inédit). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 40-41.
237. S. d. [c. p. La Châtre, 30 sept. 1831, c. p. d'arr. 2 oct. 1831]. A Mme de Saint-Aignan. *R encycl.*, 15 sept. 1893, col. 915-916 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 496-497.
238. Mercredi matin [fin sept. ou début oct. 1831]. A Gustave Papet. *MF*, 15 août 1928, 45-46 ; *Mabel Silver, op. cit.*, 33 ; *Maurois, op. cit.*, 141 (moins la dernière phrase).
239. S. d. [c. p. La Châtre, 3 oct. 1831, c. p. d'arr. 5 oct. 1831]. A Émile Regnault. *Maurois, op. cit.*, 141-142 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 36-37.
240. S. d. [entre le 3 et le 15 oct. 1831]. Au même. *Fig.*, 2 nov. 1896 (frag.) ; *Amic, op. cit.*, 256 (frag.) ; *R Paris*, 1er mai 1937, 33-35. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 42-43.
241. Samedi soir [8 oct. 1831, datée par le texte]. Au même. *Amic, op. cit.*, 258-259 (frag.) ; *Mabel Silver, op. cit.*, 38 (frag.) ; *Pailleron*, I, 179-180 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 143-144 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 48-49.
242. Mardi soir [11 oct. 1831, datée par le texte]. Au même. *Amic, op. cit.*, 256-257 (frag.) ; *Mabel Silver, op. cit.*, 38 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 44-45.
243. S. d. [c. p. Paris, 23 oct. 1831]. A Laure Decerfz. *Combat*, 8 févr. 1951 ; *L. Peygnaud, Roses sans épines, 1954*, 63 (incompl.). — Aut., Musée de la Vallée Noire.
244. S. d. [oct. 1831]. A Félix Pyat. *ICC*, 20-30 mars 1919, 279-280 ; *RHLF*, janv.-mars 1920, 157-158.
245. S. d. [Paris, 3 nov. 1831]. A Maurice. *Corr.*, I, 206-207 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1086.
246. Paris, 6 nov. A Jules Boucoiran. *Corr.*, I, 204-206.

247. Paris, mardi 13 nov. Au même. *K*, I, 384 (court frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 144 (court frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 25-27, porte : mardi 30 nov., ces deux dates sont inexactes, les mardis de nov. en 1831 étant : 1er, 8, 15, 22, 29.
248. S. d. [nov. ou déc. (?) 1831]. A Charles Duvernet. *Marix-Spire, op. cit.*, 243, note 57 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 232-233.
249. S. d. [Paris, nov. ou 5 déc. (?) 1831, le texte est à rapprocher de celui de la lettre suivante]. A Maurice. *Corr.*, I, 207-208 (incompl.). — Aut., BVHP, G 1053.
250. Paris, 5 déc. A Jules Boucoiran. *Corr.*, I, 209-210 (incompl.). — Copie des frag. supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 920, fol. 28.
251. S. d. [c. p. 24 déc. 1831]. A Casimir. *Cosmopolis*, févr. 1897, 422 (frag.) ; *Sp. de Lov., op. cit.*, 55-56 (dans les deux publications, sous la date du 21 déc.). — Aut., Lov., E 868, fol. 156.

1832

252. S. d. [vers le 13 janv. 1832]. A François Rollinat. *K*, I, 418-419 (frag.). — Aut., BHVP, G 3144 ; copie, Lov., E 920, fol. 29.
253. S. d. [c. p. Châteauroux, 23 janv. 1832]. A Émile Regnault. *Maurois, Lélia*, 145 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 50-51.
254. S. d. [c. p. La Châtre, 27 janv. 1832]. Au même. *R Paris*, 1er mai 1937, 35-37 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 52-53.
— [janv. 1832]. A Marie Dorval. Voir no 325.
255. S. d. [c. p. Châteauroux, 31 janv. 1832]. A Émile Regnault. *Maurois, op. cit.*, 145 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 56-57.
256. S. d. [Nohant, janv. 1832]. A François Rollinat. *R Paris*, 1er juin 1914, 584 (incompl.) ; *J. Bertaut, Une amitié romantique, 1921*, 25-26 (incompl.). — Aut., BHVP, G 3145.
257. S. d. [Nohant, janv. 1832]. Au même. *Corr.*, I, 210-211. — Aut., BHVP, G 3143.
— Janvier 1832. Au même. Voir no 269.
— [1er février 1832]. A Marie Dorval. Voir no 328.
258. S. d. [c. p. La Châtre, 1er févr. 1832]. A Émile Regnault. *Maurois, op. cit.*, 145 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 58-59.
259. Jeudi [2 févr. 1832]. Au même. *BFLS*, mai-juin 1954, 380, note 1 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 60.
260. Mardi [c. p. La Châtre, 7 févr. 1832]. Au même. *Vie moderne*, 10 juin 1882, 362 (frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 380, note 1 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 61-62.
261. Lundi soir [13 févr., c. p. Châteauroux, 16 févr. 1832]. Au même. *Vie moderne*, 10 juin 1882, 358-359 (frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 380, note 1 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 63-64.
262. Samedi soir [18 févr., c. p. La Châtre, 19 févr. 1832]. Au même. *Vie moderne*, 29 juillet 1882, 470-471 (long frag.) ; *R Paris*, 1er mai 1937, 37-39. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 65-66.
263. [Nohant], 22 févr. [c. p. La Châtre, 23 févr. 1832]. A sa mère. *Corr.*, I, 211-213 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1091.
264. Jeudi soir [23 févr. 1832]. A Émile Regnault. *R Paris*, 1er mai 1937, 39-42. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 67-68.
265. Lundi [27 févr., c. p. La Châtre, 28 févr. 1832]. Au même. *R hebd.*, 20 févr. 1909, 316-318 (frag.) ; *Doumic, op. cit.*, 86-88 (frag.) ; *R Paris*, 1er mai 1937, 42-44 (erreurs de lecture). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 69-70.
266. Vendredi soir [2 mars, c. p. La Châtre, 3 mars 1832]. Au même. *Vie*

moderne, 29 juillet 1882, 470 (long frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 380-382. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 71-72.

267. Lundi soir [12 mars, c. p. La Châtre, 13 mars 1832]. Au même. *BFLS*, mai-juin 1954, 382-384. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 73-74.

268. Mardi soir [20 mars, c. p. La Châtre, 21 mars 1832]. Au même. *Fig.*, 2 nov. 1896 (frag.) ; *Amic, Jours passés*, 259-260 (frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 384, note 2 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 75-76.

269. S. d. [Nohant, mars 1832 d'après le texte]. A François Rollinat. *R Paris*, 1er juin 1914, 584 ; *J. Bertaut, op. cit.*, 26-27, ces deux publications sous la date de janvier 1832. — Aut., BHVP, G 3146 ; copie, Lov., E 920, fol. 30.

270. Jeudi [datée par le texte : 29 mars 1832]. Au même. *R Paris*, 1er juin 1914, 584 ; *J. Bertaut, op. cit.*, 27. — Aut., BHVP, G 3147.

271. Jeudi soir [29 mars, c. p. La Châtre, 30 mars 1832]. A... [Émile Regnault (?)]. *Pailleron*, II, 59-61.

272. S. d. [Paris, 4 avril]. A Maurice. *Corr.*, I, 213-214 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1092.

273. Samedi [c. p. 7 avril 1832]. A H. de Latouche. *Cat. Charavay*, 29 mai 1911 (frag.) ; *F. Ségu, Un Romantique républicain, 1931*, 443 (frag.) ; *Cat. Expo. G. S.*, B. N., 1954, n° 44 (frag.). — Aut., B.N., coll. Henri de Rothschild.

274. Samedi matin [Paris, c. p. 14 avril 1832]. A sa mère. *K*, I, 285 (frag.). — Aut., BHVP, G 1093 ; copie, Lov., E 920, fol. 31-32.

275. Dimanche [15 avril 1832]. A Casimir. *Vincent*, I, 172 (court frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 144 (court frag.) ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 218 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 159-160.

276. Paris, 15 avril. A sa mère. *Corr.*, I, 215. — Aut., BHVP, G 1094.

277. Paris, 15 avril. A Charles Duvernet. *K*, I, 419 (frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 33-34.

278. S. d. [avril 1832, datée par le texte]. A Honoré de Balzac. *NL*, 19 juillet 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 38-39.

279. Mardi [1er mai 1832]. A Maurice. *Corr.*, I, 216-217 (incompl. sous la date du 4 mai). — Aut., BHVP, G 1096.

280. Samedi [12 mai, c. p. 13 mai 1832]. A Casimir. *Vincent*, I, 172 et 198 (courts frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 161-162.

281. S. d. [17 ou 18 mai 1832]. A Honoré de Balzac. *NL*, 19 juillet 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 40.

282. S. d. [c. p. Paris, 17 mai 1832]. A Maurice. *Corr.*, I, 217-219 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1097.

283. Paris, mai. A Gustave Papet. *Corr.*, I, 215-216.

284. S. d. [c. p. 7 juin 1832]. A Casimir. *Cosmopolis*, févr. 1897, 423 ; *Sp. de Lov., V. hist.*, 57-58. — Aut., Lov., E 868, fol. 164-165.

285. Mercredi [13 (?) juin 1832]. Au même. *Vincent*, I, 172 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 168.

286. 14 juin. A H. de Latouche. *Cat. Charavay, 91, n° 192 ; Ségu, op. cit.*, 443 (frag.).

287. S. d. [fin juin 1832, datée par le texte]. A Casimir. *Vincent*, I, 172 et 198 (courts frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 163.

288. Paris, 6 juillet. A Charles Duvernet. *Corr.*, I, 219-220.

289. 6 juillet [c. p. 8 juillet 1832, c. p. d'arr. Clamecy, 9 juillet 1832]. A Meure. *J St-Quentin*, 3 oct. 1901 ; *R Berry*, janv. 1902 (ces deux publications donnent à tort Bleuze comme destinataire). — Copie, Lov., E 888, fol. 60-61.

290. Vendredi soir [Paris, 7 juillet 1832]. A Dupuy. *Lit. nas.*, nos 33-34,

1939, 692 (publiée traduite en russe). — Aut., Institut de littérature universelle Gorki, Moscou.

291. S. d. [Paris, 7 ou 14 (?) juillet 1832]. A Maurice. *Corr.*, I, 220-221 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1104.

292. S. d. [Paris, 8 juillet 1832]. Au même. *Corr.*, I, 222-225 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1106.

— 1er août 1832. A François Rollinat. Voir nº 484.

293. Mercredi [c. p. La Châtre, 2 août 1832]. A Émile Regnault. *BFLS*, mai-juin 1954, 384, note 2 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 77-78.

294. S. d. [Nohant, 6 août]. A sa mère. *Corr.*, I, 226-227. — Aut., BHVP, G 1107.

295. S. d. [c. p. La Châtre, 13 août 1832]. A Émile Regnault. *BFLS*, mai-juin 1954, 384-385. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 79-80.

296. Nohant, 20 août. A François Rollinat. *Corr.*, I, 228-230 ; *R Paris*, 1er juin 1914, 585 (frag.) ; *J. Bertaut, op. cit.*, 28-29 (frag. inédits).

297. Nohant, 22 août. Au même. *K*, I, 387 (court frag.) ; *R Paris*, 1er juin 1914, 585 ; *J. Bertaut, op. cit.*, 29. — Aut., BHVP, G 3148 ; copie, Lov., E 920, fol. 36.

298. S. d. [c. p. 25 août 1832]. A Émile Paultre. *University of Toronto Quarterly*, 1955, 92 (long frag.). — Aut., Lov., E 915, fol. 8-10.

299. S. d. [c. p. La Châtre, 31 août 1832]. A Émile Regnault. *BFLS*, mai-juin 1954, 386-387. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 83-84.

300. S. d. [c. p. La Châtre, 31 août 1832]. Au même. *BFLS*, mai-juin 1954, 387-388. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 85-86.

301. S. d. [c. p. La Châtre, 3 sept. 1832]. A Émile Paultre. *University of Toronto Quarterly*, 1955, 93 (long frag.). — Aut., Lov., E 915, fol. 11-13.

302. Lundi soir [après le 13 sept., d'après le texte]. A François Rollinat. *Corr.*, I, 230-231. — Aut., BHVP, G 3149.

303. S. d. [c. p. La Châtre, 16 sept. 1832]. A Meure. *Lélia, éd. Reboul, 1959*[1] (frag.). — Aut., Lov., E 888, fol. 64-65.

304. S. d. [c. p. La Châtre, 2 oct. 1832]. A Émile Regnault. *BFLS*, mai-juin 1954, 389, note 1 (court frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 89-90.

305. S. d. [avant le 25 oct. 1832 (?)]. A Jules Sandeau. *R Berry*, juillet-août 1933, 79 (fac. sim. des sept dernières lignes de la lettre). — Aut., coll. Joseph Pierre.

306. S. d. [25 oct. 1832, datée par le texte]. A Gustave Papet. *Mabel Silver, Jules Sandeau*, 43-44 [frag. (?)] ; *Pailleron*, I, 184 (court frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 157 (court frag.). — Aut., coll. Joseph Pierre.

307. 28 oct. Au même. *Mabel Silver, op. cit.*, 44 (frag.) ; *Pailleron*, I, 184 (court frag.). — Aut., coll. Joseph Pierre.

— Novembre 1832. Au même. Voir nº 485.

— 10 nov. A Marie Talon. Voir nº 504.

308. S. d. [c. p. La Châtre, 18 nov. 1832]. A Émile Regnault. *Pailleron*, I, 184-185 (frag.) ; *BFLS*, mai-juin 1954, 389-390. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 91-92.

309. S. d. [c. p. La Châtre, 30 nov. 1832]. Au même. *BFLS*, mai-juin 1954, 390-391. — Aut., B. N., n. a. fr. 13507, fol. 93-94.

310. S. d. [antérieure au 3 déc. 1832, d'après le texte, cette lettre est écrite

1. Cette édition critique de *Lélia* doit paraître prochainement (Garnier, éd.). M. Pierre Reboul nous ayant aimablement communiqué son manuscrit, nous avons pu relever les lettres inédites qu'il a citées et les faire figurer dans ce répertoire.

de Nohant, or, en 1832, G. S. est arrivée à Paris vers le 4 déc.]. A Amédée Pichot. *L'Autographe*, 15 mars 1864, 65 (fac-sim.).

311. Mercredi matin [5 déc., c. p. 6 déc. 1832, c. p. d'arr. 8 déc. 1832]. A Maurice. *Corr.*, I, 231-232 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1109.
312. S. d. [c. p. 8 déc. 1832]. A Casimir. *Marix-Spire, op. cit.*, 251 et 261 (frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 169-170.
313. S. d. [c. p. 12 déc. 1832, c. p. d'arr. 14 déc. 1832]. A Maurice. *Corr.*, I, 232-234 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1110.
314. Paris, 20 déc. A Jules Boucoiran. *Corr.*, I, 234-236.
315. S. d. [c. p. 29 déc. 1832]. A François Buloz. *RDM*, 15 avril 1918, 813 ; *Pailleron, Vie lit., 1919*, 381. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 3.
316. S. d. [fin 1832 ou début 1833]. Au même. *Pailleron, op. cit.*, 383. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 7-8.

1833

317. S. d. [c. p. 3 janv. 1833]. A Charles Gosselin. *Lélia, éd. Reboul* (frag.). — Aut., Lov., E 864, fol. 287-288.
318. S. d. [janv. 1833]. A François Buloz. *Lélia, éd. Reboul.* — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 5-6.
319. S. d. [c. p. Paris, 9 janv. 1833]. A Maurice .*Corr.*, I, 236-237, sous la date fausse du 11 janv. (incompl.). — Aut., BHVP, G 1115.
320. S. d. [après le 7 janv. 1833, date de la condamnation de S. de La Rochefoucauld, dans cette l. G. S. écrit : « *J'irai vous voir dans votre prison...* »]. A Sosthène de La Rochefoucauld. *Le Voleur*, 5 juin 1837, 485 ; *La Rochefoucauld, Mémoires*, éd. 1837, V, 361 ; éd. 1863, XII, 360.
321. Paris, 18 janv. A Jules Boucoiran. *Corr.*, I, 237-239.
322. S. d. [19 janv., mention postérieure sur l'aut.]. A Amédée Pichot. *Toesca, Une autre G. S.*, 62-65. — Aut., Musée de la Vallée Noire, coll. Depruneaux.
323. S. d. [vers la fin de janv. d'après le texte]. A Sosthène de La Rochefoucauld. *Le Voleur*, 5 juin 1837, 485 ; *La Rochefoucauld, op. cit.*, éd. 1837, V, 362 ; éd. 1863, XII, 360-361.
324. S. d. [Paris, 25 janv. 1833]. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 99. — Aut., Lov., E 899, fol. 2-3.
325. S. d. [26 janv. 1833, datée par G. Lubin, *RHLF*, avril-juin 1958, 205-209]. A Marie Dorval. *Maurois, Lélia*, 154-155 (frag.) ; *RDM*, 1er oct. 1952, 399 ; *S.-Dorval*, 205-206 (ces deux dernières publications sous la date 1832). — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 2.
326. S. d. [Paris, 28 janv. 1833]. A Sainte-Beuve, *Sainte-Beuve, Portraits contemporains*, éd. 1869, I, 508 (sous la date : févr. 1833) ; *S.-Sainte-Beuve*, 99-100. — Aut., Lov., E 899, fol. 4-5.
327. Mardi, 4 h du matin [fin janv. ou début févr. d'après le texte]. A Sosthène de La Rochefoucauld. *Le Voleur*, 5 juin 1837, 485 ; *La Rochefoucauld, op. cit.*, éd. 1837, V, 363 ; éd. 1863, XII, 361.

(A suivre.)

Le Gérant : Gérald Mignot.

Imprimé en France à l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil
en juin 1959. — O. P. I. A. C. L. 31.1152.
Dépôt légal effectué dans le 2e trimestre 1959.
N° d'ordre dans les travaux de la librairie Armand Colin : 2091
N° d'ordre dans les travaux de l'imprimerie Willaume-Egret : 1200